The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

M. Fournier de Cluſine, Ingénieur.

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE.

TOME TROISIEME.

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE,

FAIT SUR LES VAISSEAUX DE ROI, *L'AVENTURE*, & *LA RÉSOLUTION*, en 1772, 1773, 1774 & 1775.

Écrit par JACQUES COOK, *Commandant de* la Réſolution

Dans lequel on a inféré

La Relation du Capitaine FURNEAUX, & celle de MM. FORSTER.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Ouvrage enrichi de Plans, de Cartes, de Planches, de Portraits, & de Vues de Pays, deſſinés pendant l'Expédition, par M. HODGES.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE III. *Depuis le départ d'Uliétéa jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande.* Page 1

CHAPITRE I. *Passage d'Uliétéa aux Isles des Amis. Description de plusieurs Isles découvertes dans cette traversée. Variétés d'incidens.* Ibid.

CHAP. II. *Réception à Anamocka ; Vol commis, & ses suites : divers incidens. Départ de l'Isle. Description d'une Pirogue à voile. Observations sur la navigation de ces Insulaires. Description de l'Isle, & de celles qui sont dans les environs, avec*

des détails sur les Habitans, & quelques Observations nautiques. 17

CHAP. III. *Passage des Isles des Amis aux Nouvelles-Hébrides. Relation de la Découverte de l'Isle de la Tortue. Variété d'incidens avant & après l'arrivée du Vaisseau dans le Port de Sandwich à l'Isle Mallicolo. Description du havre & de la contrée adjacente; de ses Habitans. Plusieurs autres particularités.* 46

CHAP. IV. *Découverte de plusieurs Isles; entrevue & escarmouche avec les Habitans. Arrivée du vaisseau à Tanna; Réception que nous font les Insulaires.* 89

CHAP. V. *Commerce avec les Insulaires. Description de l'Isle de Tanna. Divers incidens survenus durant le séjour du Vaisseau.* 122

CHAP. VI. *Départ de Tanna ; description de ses Habitans, de leurs mœurs & de leurs arts.* 201

CHAP. VII. *Reconnoissance des Isles voisines. Description plus détaillée de ces Terres.* 223

CHAP. VIII. *Découverte de la Nouvelle-Calédonie. Incidens survenus pendant la relâche du vaisseau à la Balade.* 248

CHAPITRE IX. *Description de la Nouvelle-Calédonie. Mœurs, coutumes & arts de ses Habitans.* 293

CHAP. X. *Suite de la navigation le long de la côte de la Nouvelle-Calédonie. Réflexions sur l'état de l'Isle & des Habitans ; Observations géographiques & nautiques.* 305

CHAP. XI. *Suite de la navigation de la Nouvelle-Calé-*

donie à la Nouvelle-Zelande ; découverte de l'Isle de Norfolk ; incidens survenus dans le Canal de la Reine Charlotte. 338

VOYAGE

VOYAGE
AU POLE AUSTRAL
ET AUTOUR DU MONDE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Passage d'Uliétéa aux Isles des Amis. Description de plusieurs Isles découvertes dans cette Traversée. Variété d'incidens.

« Les six semaines que nous venions de passer à » Taïti & aux Isles de la Société, avoient dissipé toutes les » maladies bilieuses & scorbutiques; mais la moitié de

ANN. 1774. Juin.

ANN. 1774. Juin.

» l'équipage étoit attaquée du mal vénérien, d'une eſpèce
» moins mauvaiſe cependant qu'en Europe. D'après nos con-
» verſations avec Œdidée ſur ſes ravages, nous avons les plus
» fortes raiſons de croire qu'il exiſtoit à Taïti & aux Iſles
» de la Société, avant l'arrivée du Capitaine Wallis, en
» 1768: il nous a ſouvent aſſuré que, pluſieurs années
» auparavant, ſa mere étoit morte de cette maladie à Bola-
» bola. On a fait, dans tous les pays, de bien mauvais
» raiſonnemens ſur l'origine de cette peſte: on a maudit les
» Eſpagnols pendant près de trois ſiécles, pour l'avoir ap-
» porté d'Amérique, & il eſt prouvé, d'une maniere incon-
» teſtable, qu'elle a commencé en Europe, lorſque l'Amé-
» rique n'étoit pas encore découverte (*a*). Les Navigateurs
» Anglois & François ſe ſont accuſés mutuellement d'avoir
» infecté les Taïtiens, quoique ces Inſulaires le fuſſent déjà;
» & qu'ils euſſent trouvé des moyens de ſe guérir (*b*): il paroît
» que la ſimplicité de leur maniere de vivre, la ſalubrité
» de leur climat, & le long eſpace de tems avoient diminué
» la mauvaiſe qualité du virus, & l'avoient amorti, comme il
» l'eſt maintenant dans l'Amérique Méridionale. Il eſt inutile
» de rechercher quel Peuple a communiqué la maladie vé-
» nérienne à un autre: les mêmes cauſes qui ont pu lui
» donner naiſſance dans une partie du monde, ſuffiſent pour

(*a*) Voyez *Petr. Martyr. ab Angleria Decad. Americam.* —— Diſſertation ſur l'origine de la Maladie Vénérienne, par M. Sanchez: Paris, 1752. —— Examen hiſtorique ſur l'Apparition de la Maladie Vénérienne en Europe: Liſbonne, 1774. ——Le Docteur Hunter, dans les Tranſactions Philoſophiques, & d'autres.

(*b*) Voyez la Collection d'Hawkſworth; *Tome II. pag.* 511, de la Traduction Françoiſe.

» la produire par-tout ailleurs. Les privautés de l'équipage
» avec les femmes de Tonga-Tabboo & des Marquiſes, & ANN. 1774. Juin.
» leurs liaiſons très-intimes avec les trompeuſes Habitantes
» de l'Iſle de Pâque, n'eurent aucun effet funeſte. On peut
» en conclure que l'infection n'a pas encore éclaté ſur ces
» Iſles; mais ces conſéquences ne ſont pas toujours juſtes;
» car le Capitaine Wallis quitta Taïti ſans avoir à bord un
» ſeul Vénérien, & la maladie y étoit pourtant avant ſon
» débarquement. Il eſt sûr que les nouveaux Zélandois en
» étoient déjà attaqués, lorſqu'ils ne connoiſſoient pas les
» Européens.

» L'APRÈS-MIDI du 4, nous dépaſsâmes l'Iſle de Mowrua, 4.
» & nous cinglâmes à l'oueſt. »

LE 6, ſecond jour du départ d'Uliétéa, ſur les onze heures 6.
du matin, la terre parut dans le N. O. Nous reconnûmes bientôt que ce n'étoit qu'un récif à fleur d'eau, d'environ quatre lieues de tour, & d'une forme circulaire. Cette Iſle eſt compoſée de pluſieurs petites langues de terre, unies enſemble par des briſans, & dont la plus large ſe trouve du côté du N. E.; elle a été découverte par le Capitaine Wallis, qui l'a nommée l'Iſle Howe. Le bateau, envoyé pour reconnoître les ſondes, rapporta qu'elle eſt coupée par un canal en dedans du récif, près de la bande du N. O. Les Indiens d'Uliétéa nous parlerent d'une Iſle inhabitée dans ce même paſſage, qu'ils appellent Mopeha, & où, dans de certaines ſaiſons, ils vont à la pêche de la tortue. Je ſuis d'autant plus porté à croire que c'eſt la même Iſle, que rien n'annonçoit qu'elle eût des

ANN. 1774. Juin. Habitans : elle gît par les 16^d 46′ de latitude auſtrale, & par 154^d 8′ de longitude Oueſt.

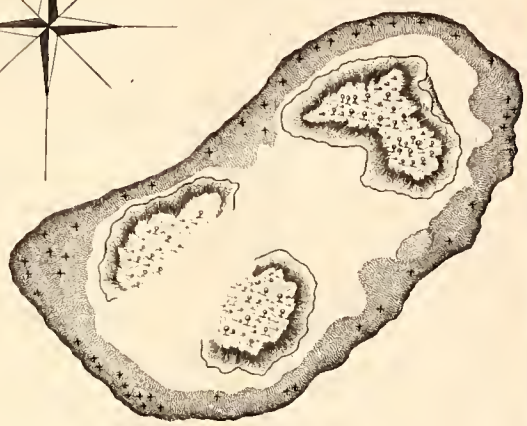
7. « LA NUIT du 7, il tonna beaucoup, & on attacha une » chaîne électrique au haut du grand mât. L'oiſeau du Tro- » pique & les Noddies nous environnoient : les Matelots » eurent le chagrin de laiſſer échapper un grand goulu, » après l'avoir harponné, & lui avoir mis trois balles dans » le corps.

11. » LE 11, il y eut des éclairs, nous apperçûmes un grand » nombre de poiſſons, tels que des bonites, des dauphins, » des goulus, des grampuſſes. »

16. DEPUIS LE 6 juſqu'au 16, nous courûmes à l'Oueſt, un peu au Sud. Les vents varierent du N. au S. O., en tournant par l'Eſt, & nous eûmes un tems incertain, ſombre & pluvieux, avec une houle du Sud. En général, je paſſai les nuits en panne ou à la cape, & le jour, je forçai de voile. Une demi-heure environ après le lever du ſoleil, on découvrit la terre du haut des mâts; elle reſtoit au N. N. E.; nous portâmes immédiatement le cap deſſus : c'eſt un grouppe de cinq ou ſix Iſlots couverts de bois liés enſemble par des bancs de ſable & des briſans, entourés d'un récif, qui ne préſente aucune paſſe : au milieu, on apperçoit un lac. Nous rangeâmes les côtes de l'Oueſt & du Nord-Oueſt, depuis la pointe méridionale juſqu'à l'extrémité ſeptentrionale, l'eſpace d'environ deux lieues; nous nous approchions ſi près du rivage, que nous vîmes quelquefois les roches ſous le vaiſſeau; cependant nous ne trouvâmes pas un lieu propre

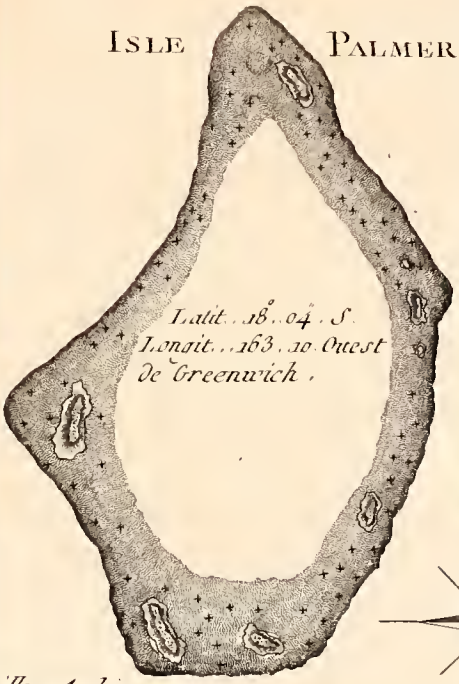
Isle d'Harvey

Latit. . . 19°. 18'. S.
Longit. . . 158. 54. Ouest de Greenwich.



Isle Palmerston

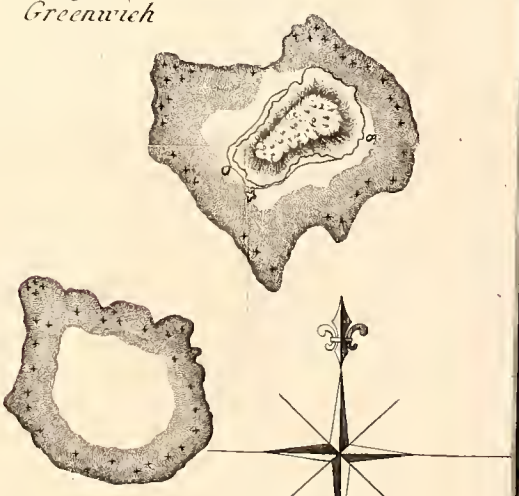
Latit. . 18°. 04'. S.
Longit. . . 163. 10. Ouest de Greenwich.



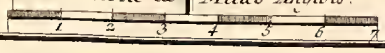
Echelle de Milles Anglois.

Isle de la Tortue

Latit. . . . 19°. . 48'. S.
Longit. . . . 178„ 02„ Ouest de Greenwich



Echelle de Milles Anglois.



Isle Savage

Latit. . . . 19°. 01'. S.
Longit. . . 169. 37. Ouest de Greenwich.

Benard Direx.

à l'ancrage, & l'on n'appercevoit aucun veſtige d'Habitans. Il y a une grande quantité de divers oiſeaux, & la côte paroit être fort poiſſonneuſe. La poſition de cette Iſle, eſt à-peu-près celle que M. Dalrymple donne à la Sagittaire, découverte par Quiros; mais nous n'avons rien remarqué qui fût d'accord avec la deſcription du Navigateur Eſpagnol. En conſéquence, je l'ai regardée comme une nouvelle découverte, & je l'ai nommée l'Iſle Palmerſton, en l'honneur du Lord Palmerſton, un des Lords de l'Amirauté: elle eſt ſituée par 18d 4′ de latitude Sud, & par 163d 10′ de longitude Oueſt.

ANN. 1774. Juin.

VERS les quatre heures de l'après-midi, nous quittâmes cette Iſle, & nous reprîmes notre route à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. par un vent d'Eſt très-frais. Le 20, à midi, étant par 18d 50′ de latitude & 168d 52′ de longitude, nous crûmes appercevoir une terre dans le S. S. O., & nous fîmes route pour l'attaquer; mais, deux heures après, reconnoiſſant notre erreur, nous remîmes le cap à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.: bientôt on revit la terre dans la même direction du haut des mâts: ſur les cinq heures, elle nous reſtoit à l'Oueſt, à la diſtance de cinq lieues; nous paſsâmes la nuit à la cape, ſous nos huniers; & le matin, à la pointe du jour, nous fîmes voile pour amener la pointe Nord de l'Iſle, dont nous rangeâmes la côte occidentale à la diſtance d'un mille, juſqu'à près de midi.

20.

« ELLE PAROISSOIT eſcarpée & remplie de roches; on » découvroit ſeulement par-ci par-là une greve ſabonneuſe » étroite: elle étoit preſque de niveau par-tout, & ſa plus » grande hauteur ne ſurpaſſoit pas 40 pieds, mais au

ANN. 1774. Juin.

» ſommet elle étoit couverte de grands bois & d'arbriſſeaux.
» Nous apperçûmes ſur le rivage ſept ou huit Indiens nuds,
» & qui paroiſſoient d'une couleur noirâtre; quelque choſe
» de blanc enveloppoit leur tête & leurs reins, & chacun
» d'eux avoit une pique, une maſſue ou une pagaye à ſa
» main. Nous obſervâmes des pirogues dans les fentes, entre
» les rochers, & des cocotiers peu élevés. »

LA DESCENTE nous paroiſſant facile, je fis mettre à la cape & deux bateaux dehors, dans l'un deſquels je m'embarquai avec quelques Officiers, MM. Forſter, le Docteur Sparrman, & M. Hodges. Comme nous approchions de la greve, les Inſulaires, qui étoient ſur les rochers, ſe retirerent dans le bois. Nous conjecturâmes qu'ils venoient à notre rencontre, ce qui étoit vrai : nous débarquâmes dans une petite crique, ſans aucun obſtacle; &, pour éviter une ſurpriſe, nous primes poſte ſur un rocher élevé, où, après avoir arboré notre pavillon, M. Forſter & d'autres perſonnes ſe mirent à herboriſer.

« NOUS NE VÎMES que des rochers eſcarpés de corail,
» revêtus de petites plantes, qu'on trouve par-tout ſur les
» Iſles-Baſſes : nous y apperçûmes cependant de nou-
» velles eſpèces qui croiſſoient, ainſi que les autres, dans
» les crevaſſes du corail, où il n'y avoit pas un ſeul grain
» de terre. Des corlieux, des becaſſines & des hérons
» pareils à ceux de Taïti, frapperent auſſi nos regards. »

LA CÔTE étoit ſi couverte d'arbres, de broſſailles, de plantes, de pierres, &c. que nous ne pouvions pas voir à

cinquante verges autour de nous. Prenant avec moi deux de mes Officiers, j'entrai dans un ſentier qui coupoit le bois : A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les Indiens s'avancer. Nous nous retirâmes ſur notre premier poſte ; & je criai à M. Forſter, qui étoit à environ cinquante verges de la mer, d'en faire autant. Comme nous y arrivions, les Inſulaires parurent à l'entrée du ſentier, à la diſtance d'un jet de pierre. Nous leur fîmes des ſignes d'amitié ; mais ils n'y répondirent que par des menaces, & l'un d'eux s'étant approché à quarante verges de nous, lança une pierre qui atteignit M. Sparrman au bras. On tira alors deux coups de mouſquet, ſans ordre, & à cette décharge, ils rentrerent dans la forêt pour ne ſe plus montrer.

ANN. 1774. Juin.

« UN CHAMPION, qui vint nous braver de fort près, » étoit noirci juſqu'à la ceinture ; ſa tête étoit ornée de plu- » mes placées debout, & il tenoit une pique à la main : on » entendoit parderriere des Indiens qui parloient & qui » pouſſoient des cris. Il fut enſuite joint par un jeune- » homme ſans barbe, noirci, comme lui, & qui portoit un » long arc, pareil à ceux de Tonga-Tabboo. C'eſt ce jeune- » homme qui jeta la pierre : le Docteur Sparrman, dans le » premier mouvement de douleur & de colere, lui lâcha » ſon coup de fuſil, qui heureuſement ne parut pas le » bleſſer.

» QUOIQUE REPOUSSÉS par les Inſulaires, nous ne man- » quâmes pas de faire la vaine cérémonie de prendre poſ- » ſeſſion de leur Iſle. »

ANN. 1774. Juin.

COMME je ne pouvois rien faire dans cette partie de la contrée, tellement boisée, qu'il eût été difficile d'avoir une entrevue avec les Indiens, nous reprîmes nos canots, & nous continuâmes de longer la côte, dans l'espoir d'un meilleur succès en quelqu'autre endroit. Après avoir ainsi fait quelques milles, sans découvrir un seul Habitant & sans trouver un mouillage, nous atteignîmes le travers d'une plage, sur laquelle étoit quatre pirogues. Nous descendîmes ici à l'aide d'une petite anse, formée par des roches à fleur d'eau. Notre dessein étoit d'examiner les pirogues, & d'y laisser quelques grains de rassade; car on ne voyoit pas un Insulaire. Mais cette descente pouvoit être encore plus dangereuse que la précédente. Le rivage est bordé d'un rocher, derriere lequel est une plage étroite & pierreuse, terminée par une colline escarpée, d'inégale hauteur, & dont le sommet est couvert de brossailles: deux fentes profondes & étroites, pratiquées dans l'escarpement, semblent ouvrir une communication avec la contrée. C'étoit à l'entrée d'une de ces fentes qu'étoient les quatre pirogues; mais je remarquai qu'en y allant, nous serions exposés à une attaque des Insulaires, s'il s'en trouvoit dans ce canton, & que la place seroit peu propre à nous défendre. Pour prévenir ce désavantage & nous assurer une retraite, je plaçai un détachement sur le rocher, d'où il découvroit les hauteurs, & je m'avançai, avec quatre de nos Messieurs, vers les pirogues.

« CES BATIMENS avoient de forts balanciers; ils contenoient des nattes grossieres, des lignes de pêche, des piques & des morceaux de bois, qui sembloient avoir servi, aux Insulaires, de flambeaux pendant leurs pêches » nocturnes.

» nocturnes. Tandis que le Capitaine rempliſſoit ces piro-
» gues de préſens, j'apperçus une troupe de Naturels qui deſ-
» cendoit près de nous. J'en avertis M. Cook, & nous nous
» retirâmes quelques pas. Deux de ces Indiens, parés avec
» des plumes & noircis, comme ceux dont on a déjà parlé,
» s'avancerent, en pouſſant des cris furieux, & en agitant
» leurs piques. »

ANN. 1774. Juin.

TOUS NOS EFFORTS, pour les amener à une conférence, furent inutiles. Les autres montroient une férocité terrible, & ils décocherent ſur nous leurs traits. Une légere fuſiliade n'empêcha pas, l'un d'entr'eux, de venir plus près, & de lancer une javeline qui me raſa l'épaule. Une ſeconde javeline effleura la cuiſſe de M. Forſter fils, & teignit de noir ſon habit. Son courage lui auroit coûté la vie, ſi mon fuſil eût pris feu; car je n'étois pas à plus de cinq pas de lui quand il fit partir ſa javeline, & je l'aurois tué pour ma propre défenſe. Je fus enſuite bien aiſe que l'amorce eût brûlée. Dans le moment de l'attaque, nos Gens, qui occupoient le rocher, firent feu ſur d'autres Indiens qui ſe montroient dans les hauteurs; ce qui rallentit l'ardeur de ceux que nous avions en tête, & nous donna le tems de regagner ce poſte, où j'ordonnai qu'on ceſſât le feu. La derniere décharge diſperſa tous les Inſulaires dans le bois, & ils ne reparurent plus, tant que nous demeurâmes en cet endroit. Nous ne ſûmes point s'ils eurent des tués ou des bleſſés. « L'un d'eux ſeule-
» ment pouſſoit un hurlement douloureux, qui annonçoit
» une bleſſure conſidérable. »

APRÈS avoir rejoint le détachement, je voulus éprouver

ANN 1774. Juin.

mon fusil : je tirai en l'air, & le coup partit à l'instant. Considérant que nous ne pouvions rien nous promettre de ces Insulaires, & que l'Isle n'offroit aucun mouillage, nous nous rendîmes à bord, où, après avoir embarqué nos canots, nous fîmes voile au O. S. O. J'oubliois de dire qu'avant d'aborder à cette derniere place, nous étions descendus dans un autre endroit. Je montai, avec trois ou quatre de nos Messieurs, sur une colline, & la contrée ne nous présenta que des rochers de corail, tout couverts de broussailles; de sorte qu'il étoit presque impossible d'y pénétrer. Nous nous rembarquions, & nous allions retourner au vaisseau, quand nous apperçûmes les pirogues; nous ne fûmes tentés d'en approcher, que parce que quelques-uns de nous crurent avoir entendu le bruit des Naturels.

LA CONDUITE & l'air farouche des Habitans de cette Terre, m'engagerent à la nommer l'Isle Sauvage. Sa position est par les 19^{d} 1$'$ de latitude Sud, & par les 169^{d} 37$'$ de longitude à l'Oueſt. Elle a environ onze lieues de tour : sa forme est circulaire; ses terres sont fort élevées; & la mer, près du rivage, a beaucoup de profondeur. Toute la côte est entièrement couverte d'arbres & d'arbustes, entre lesquels s'élevent quelques cocotiers; mais nous n'avons pas été à portée de reconnoître les productions de l'intérieur. Elles ne doivent pas être fort considérables, à en juger par ce que nous vîmes sur les bords : car nous n'y apperçûmes que des rochers de corail, remplis d'arbres & d'arbustes. On n'y voit pas un seul coin de terre, & les arbres pompent, dans l'intérieur des rochers, l'humidité qui leur est nécessaire. Si ces rochers de corail ont d'abord été formés dans la mer par les animaux, comment

ont-ils été portés à une si grande hauteur? Cette Isle s'est-elle élevée par un tremblement de terre? Ou les eaux l'ont-elle peu-à-peu laissée à sec? Des Philosophes ont essayé d'expliquer la formation des Isles-Basses, qu'on rencontre dans cette mer; mais ils n'ont rien dit de ces Isles-Hautes, que j'ai souvent eu occasion de décrire. Dans celle-ci, ce n'est pas seulement les roches éparses qui couvrent sa surface, qui sont de pierre de corail; mais toute la côte n'offre, aux yeux, qu'une file solide de rochers escarpés, où le battement continuel des flots a creusé différentes cavernes très-curieuses, & dont quelques-unes sont d'une étendue considérable. Les voûtes de ces cavernes se trouvent soutenues, par des colonnes auxquelles les vagues, en se brisant, ont donné les formes les plus variées. Une de ces cavernes étoit éclairée par le jour qu'elle recevoit d'une ouverture dans la voûte: Dans une autre, la voûte, qui s'étoit détachée, avoit produit, par sa chûte, une grande vallée au-dessous des rochers adjacens.

ANN. 1774. Juin.

« J'IMAGINE que l'intérieur de l'Isle, moins stérile que la » bordure, est propre à la culture des végétaux nourrissans. » Comme il semble que la ceinture est un banc de corail, qui » s'est élevé du fond des eaux, je soupçonne presque qu'elle » enferme une plaine fertile, qui étoit jadis une lagune. Les » Insulaires ont des rapports avec ceux de Tonga-Tabboo, » & il est probable qu'ils ont une origine commune. »

JE NE PUIS DIRE d'ailleurs que très-peu de choses des Habitans, qui, je crois, ne sont pas nombreux: ils paroissent

ANN. 1774. Juin.

agiles, dispos, & d'une assez belle stature. Tous vont nuds, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns d'eux avoient le visage, la poitrine & les cuisses peints d'un bleu-foncé. Les pirogues que nous observâmes, construites comme celles d'Amsterdam, avoient, de plus, une espèce de platbord, qui s'élevoit un peu de chaque côté; & les bas-reliefs, dont elles étoient décorées, annoncent que ces Peuples ne sont pas sans industrie. L'aspect de ces Insulaires & de leurs pirogues s'accorde assez avec la description que nous a donnée M. de Bougainville de l'Isle des Navigateurs, située à-peu-près sous le même parallèle.

Après avoir quitté l'Isle Sauvage, nous continuâmes de gouverner à l'O. S. O., avec les vents-alizés Est, très-favorables. Nous suivîmes cette direction jusqu'au 24, au soir, que nous jugeant dans le voisinage de l'Isle de Rotterdam, nous passâmes la nuit à la cape, sous nos huniers. Le lendemain, dès que le jour parut, nous fîmes route à l'Ouest; & bientôt on découvrit une suite d'Isles qui s'étendoient du S. S. O. au N. N. O., en passant par l'Ouest. Le vent soufflant du Nord-Est, je portai le cap au Nord-Ouest dans le dessein de les mieux reconnoître. Mais bientôt nous découvrîmes, de l'avant, une chaîne de brisans, qui paroissoit s'étendre, des deux bords, à droite & à gauche, autant que la vue pouvoit porter. Comme je n'avois point d'espérance de doubler tous ces écueils, je fus forcé de revirer de bord, & de marcher au Sud, pour chercher un passage. A midi, l'Isle la plus méridionale nous restoit au S. O., à la distance de quatre lieues. Au Nord de cette Isle, nous eûmes

24.

25.

la vue de trois autres, liées enſemble par des briſans, qui, peut-être, rejoignent ceux que nous avions découverts le matin.

ANN. 1774. Juin.

« UNE PIROGUE vint près de nous, quoique la terre la » plus voiſine fût éloignée d'une lieue; nous y vîmes deux » hommes qui pagayerent long-tems de toutes leurs forces, » mais qui enfin, voyant que le vaiſſeau alloit plus vîte, » virerent de bord, & s'en retournerent. Nous ne pouvions » nous laſſer d'admirer la différence qui eſt entre ce Peuple » & les Sauvages que nous venions de quitter. »

QUELQUES AUTRES ISLES furent obſervées à l'Oueſt de ces quatres premieres; mais Rotterdam ne ſe montroit pas encore. Nous étions, par la latitude, de 20d 23′, & 174d 6′ de longitude Oueſt. L'après-midi, nous n'eûmes qu'une très-foible briſe; de ſorte qu'au coucher du Soleil, l'Iſle la plus méridionale nous reſtoit à l'O. N. O., à la diſtance de cinq milles; & les briſans, vus dans le Sud, étoient alors au S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. Le vent, qui ne tarda pas à nous abandonner, nous laiſſa à la merci d'une groſſe lame de l'Eſt, qui, par bonheur, ne produiſit pas beaucoup d'effet ſur le vaiſſeau. Au calme, qui dura juſqu'à quatre heures du matin du lendemain, ſuccéda une briſe du Sud. Nous apperçûmes, avec l'aube du jour, une apparence de paſſage entre les Iſles au Nord & les briſans au Sud. Nous mîmes le cap à l'Oueſt, & bientôt nous découvrîmes pluſieurs autres Iſles au S. O. & au N. O.; mais le paſſage paroiſſoit toujours ouvert & libre. A l'approche des Iſles, la ſonde rapporta quarante-cinq & quarante braſſes d'eau, fond de ſable fin. Nous n'avions plus

ANN. 1774. Juin.

d'inquiétudes depuis qu'il étoit en notre pouvoir de jeter l'ancre, en cas de calme, ou pendant la nuit, ſi le canal n'étoit pas ouvert.

« CES ISLES, un peu plus élevées que les Iſles de corail » ordinaires, étoient couvertes de boſquets & de touffes » d'arbres qui leur donnoient un aſpect enchanteur. On » voyoit un grand nombre de maiſons, parmi les arbres, » ſur la greve; & tout annonçoit la richeſſe & le bonheur. » A ſon extrémité orientale, nous apperçûmes un rocher » blanc perpendiculaire, revêtu de quelque choſe qui reſ- » ſembloit à une couche horizontale. Du point où nous » étions, on l'eût pris pour le baſtion d'un fort ruiné; &, » comme des bois & des palmiers en feſtonoient les bords, » il offroit un coup-d'œil très-pittoreſque. »

VERS MIDI, on vit arriver, d'une des Iſles, quelques pirogues, montées chacune par deux ou trois perſonnes. Elles s'avancerent hardiment aux côtés du vaiſſeau; elles avoient, à bord, des fruits & du poiſſon, qu'elles échangerent pour de petits clous.

« AVANT les échanges, nous leur offrîmes des grains » de verre & des clous, & à l'inſtant ils nous envoyerent » des bananes & d'excellentes pimplemouſes, (*citrus* » *decumanus*), & des fruits rouges du Pandang, (*athro* » *dactylis*).

» CES INDIENS nous apprirent les noms de toutes les Iſles » des environs. Ils appellent Terrefethéa celle qui a la pointe

» de rocher élevée, & Tonooméa l'autre que nous admi-
» rions tant pour ſa beauté, & Mangonoë la grande &
» Mangonoë la petite, deux Iſles qui étoient à l'Oueſt. »

ANN. 1774. Juin.

ILS NOUS MONTRERENT auſſi Anamocka & Rotterdam; c'eſt un avantage que nous dûmes à la connoiſſance des noms propres: ils nous inviterent à nous rendre dans la leur, qu'ils appellent Cornango. La briſe commençant à fraîchir, nous les laiſſâmes parderriere, & je gouvernai ſur Anamocka. Nous ne rencontrâmes aucun obſtacle dans le paſſage; ſeulement les ſondes y furent très-irrégulieres, depuis quarante juſqu'à neuf braſſes de profondeur: la proximité où nous étions des Iſles, qui forment ce canal, cauſa, ſans doute, cette différence.

COMME nous approchions de la côte méridionale de Rotterdam, une foule de pirogues vinrent à notre rencontre des différentes Iſles voiſines: elles étoient toutes chargées de fruits, de racines & de cochons. Mais, ne jugeant pas à propos de diminuer de voile, il ſe fit peu d'échanges. Une de ces pirogues me demanda par mon nom; preuve que ces Inſulaires commercent avec ceux d'Amſterdam. Ils nous preſſerent beaucoup de relâcher ſur leur côte, en nous faiſant entendre que nous y trouverions un excellent mouillage. Cette côte, qui eſt la bande du S. O. de l'Iſle, paroît être à l'abri des vents & du S. du S. E.; mais le jour étoit déjà trop avancé, & je pouvois d'autant moins faire voile vers le rivage, qu'il auroit d'abord fallu envoyer un bateau pour le reconnoître. Je m'approchai donc de la bande du Nord, où

ANN. 1774. Juin.

je mouillai à la distance de trois quarts de milles de la greve ; les deux pointes de l'Isle restant du S. 88d Est au S. O., & une anse, au fond de laquelle étoit une plage sablonneuse au Sud 50d Est.

« LA CÔTE s'élevoit perpendiculairement de quinze à » vingt pieds ; ensuite elle paroissoit presque plate : on ne » voyoit qu'un seul moindrain près du milieu : elle ressem- » bloit à celle de l'Isle Sauvage ; mais les bois paroissoient » plus abondans & plus fertiles. Une quantité innombrable » de cocotiers ornoient cette Terre de toutes parts. »

CHAPITRE II.

Benard Direx.

VUE DE L'ISLE DE ROTTERDAM.

CHAPITRE II.

Réception à Anamocka; Vol commis, & ſes ſuites: divers Incidens. Départ de l'Iſle. Deſcription d'une Pirogue à voile. Obſervations ſur la Navigation de ces Inſulaires. Deſcription de l'Iſle, & de celles qui ſont dans les environs, avec des détails ſur les Habitans; & quelques Obſervations nautiques.

LE VAISSEAU étoit à peine aſſuré ſur ſes ancres, que nous vîmes arriver des pirogues de toutes les parties de l'Iſle: elles apportoient des ignames & du poiſſon, qu'elles échangerent pour de petits clous & de vieux morceaux d'étoffe. Un de ces Indiens ſe ſaiſit de la ſonde; &, malgré toutes les menaces que je pus lui faire, il eut la hardieſſe de couper la ligne. « On tira dans ſa pirogue un coup de » mouſquet chargé à balle, & il ſe retira tranquillement » de l'autre côté du vaiſſeau: on lui redemanda le plomb » une ſeconde fois, mais envain. On lui tira deſſus à grain; » &, quand il ſe ſentit bleſſé, il rama à l'avant du vaiſſeau, « où pendoit une corde, à laquelle il attacha la ſonde. Ses » Compatriotes, non-contens de cette reſtitution, le chaſ- » ſerent de ſa pirogue, & le contraignirent de s'enfuir à

ANN. 1774. Juin. 27.

ANN. 1774. Juin.

» terre à la nage. Parmi différentes choſes qu'ils nous » vendirent, il y avoit des poules d'eau, couleur de » pourpre, en vie; un très-beau *Sparus* tout apprêté, & » ſervi ſur des feuilles & une racine bouillie qui enfermoit » une poulpe très-nourriſſante, auſſi douce que ſi elle avoit » été cuite dans du ſucre. D'après tout ce que nous voyions, » nous croyions être à l'Iſle d'Amſterdam : comme cette » Iſle eſt à peu de diſtance de Namoka, ces Inſulaires » avoient probablement appris notre arrivée à Tonga-» Tabboo, au mois d'Octobre 1773. »

Dès le matin, je m'embarquai avec M. Gilbert, dans le deſſein de reconnoître un lieu commode pour l'Aiguade. Nous deſcendîmes dans la petite anſe dont j'ai parlé, & les Inſulaires nous reçurent avec les marques de la plus vive joie. Leur ayant diſtribué quelques préſens, je m'informai de l'endroit où nous pourrions faire de l'eau, & on me conduiſit au même étang qu'a décrit Taſman, & dont l'eau étoit ſaumâtre. Dans cet intervalle, nos Gens avoient chargé la chaloupe de fruits & de racines que les Naturels avoient apportés & échangés pour des clous & des grains de raſſade. A mon retour à bord, je trouvai le même commerce établi.

« ENTR'AUTRES MARQUES d'hoſpitalité qu'on donna à » M. Cook, une des plus belles femmes de l'Iſle lui fit une offre » qu'il n'accepta pas. On défendit aux perſonnes infectées ou » guéries depuis peu de la maladie vénérienne d'aller à » terre, & on défendit auſſi d'admettre aucune femme dans » le vaiſſeau. Un grand nombre d'Indiennes, qui vinrent ſur » pluſieurs pirogues, ſembloient fort empreſſées de faire

» connoiſſance avec les Matelots ; mais, après avoir pagayé
» quelque tems autour du vaiſſeau, comme on ne voulut
» pas les recevoir, elles s'en retournerent très-mécontentes. »

ANN. 1774. Juin.

APRÈS DÉJEUNER, je retournai à terre avec pluſieurs perſonnes de l'équipage, & j'ordonnai au ſecond bateau de nous ſuivre avec les pièces à l'eau, pour les remplir. Les Indiens nous aiderent à conduire ces futailles à l'Aiguade, & à les ramener au bateau. Un clou & un grain de raſſade étoient le prix de ce petit ſervice : ils nous apporterent des fruits & des racines en ſi grande abondance, que la chaloupe & le premier bateau en furent chargés deux fois avant midi, tandis que le ſecond bateau remplit tous les tonneaux.

« LES BANANES & les noix de cocos étoient rares en pro-
» portion des pimplemouſes & des ignames que nous ache-
» tâmes : le fruit à pain étoit encore plus rare, quoique les
» arbres qui portent ces trois eſpèces fuſſent très-nombreux.
» Les hommes n'avoient pour vêtement qu'une petite cein-
» ture autour des reins ; quelques-uns cependant, ainſi
» que la plupart des femmes, portoient une étoffe d'écorce
» très-roide, ou des nattes qui leur deſcendoient du bas du
» dos à la cheville du pied.

» LES CRIS de tous ceux qui avoient quelque choſe à
» vendre, devinrent ſi forts à notre débarquement ſur la
» côte, que nous nous hâtâmes de pénétrer dans l'intérieur
» du pays, dont l'aſpect étoit très-attrayant : des plantes
» variées étoient répandues ſur le terrain avec profuſion,
» & les plantations de toute eſpèce faiſoient de cette Iſle

ANN. 1774. Juin.

» un charmant jardin : les haies, qui arrêtoient notre
» vue à Tonga-Tabboo, beaucoup moins fréquentes ici,
» n'enfermoient qu'un côté du ſentier, & laiſſoient l'autre
» découvert à l'œil. Le terrain, qui n'étoit pas parfaite-
» ment de niveau, s'élevoit en pluſieurs petits mon-
» drains, environnés de haies & de buiſſons, formant
» une très-agréable perſpective. Le chemin, que nous ſui-
» vîmes, paſſoit quelquefois ſous de longues allées d'arbres
» élevés, plantés à des diſtances conſidérables les uns des
» autres, & dans l'intervalle, la plus riche verdure tapiſſoit
» le terrain : d'autres fois, un berceau touffu d'arbuſtes
» odorans ſe prolongeoit ſur nos têtes & nous cachoit entiè-
» rement le ſoleil : on appercevoit çà & là un mêlange
» de plantations & de terres en friche. Les maiſons des
» Naturels étoient d'une forme ſinguliere ; elles avoient
» à peine huit ou neuf pieds de haut ; les parois, propre-
» ment faits de roſeaux, qui loin d'être perpendiculaires,
» convergeoient beaucoup vers le fond, ne s'élevoient pas à
» plus de trois ou quatre pieds du terrain : le toit formoit un
» faîte au ſommet ; de ſorte que le corps de la maiſon reſ-
» ſembloit à un pentagone : elle étoit couverte de bran-
» chages, & le toit ſe projetoit au-delà des parois penchés
» de la maiſon. Dans un des longs côtés, il y avoit, à dix-
» huit pouces de terre, une ouverture d'environ deux
» pieds en quarré, qui tenoit lieu de porte. La longueur
» de l'habitation ne ſurpaſſoit jamais trente pieds, & la lar-
» geur étoit communément de huit ou neuf. De groſſes
» racines d'igname, qui ſemblent être la principale nour-
» riture des Inſulaires, rempliſſoient toujours l'intérieur ;
» le coucher doit être aſſez dur, & cependant pour dormir

» la nuit, ils ſe contentent d'étendre quelques nattes par-
» deſſus. Ces petites ſelles ſur leſquelles les Taïtiens
» appuient leurs têtes, ſont très-communes ici, & elles
» ſervent au même uſage. Nous obſervâmes auſſi pluſieurs
» hangards ouverts, ſoutenus par des poteaux, pareils à
» ceux que nous avions vus à Tonga-Tabboo. Ceux-ci
» étoient planchayés de nattes, & nous les crûmes deſtinés
» à être occupés pendant le jour.

ANN. 1774. Juin.

» DANS notre courſe, nous paſsâmes à côté d'un grand
» nombre de ces habitations; mais nous vîmes peu d'Habi-
» tans: la plupart étoient à notre marché. Tous ceux que
» nous rencontrâmes, nous traiterent poliment; ils incli-
» noient leurs têtes, diſant *Leleï* (bon), *W'oa* (ami), ou
» ils employoient d'autres expreſſions qui annonçoient leur
» bon caractere & leurs diſpoſitions amicales à notre égard.
» Ils nous ſervoient de guides; ils alloient nous cueillir des
» fleurs au haut des plus grands arbres, & nous chercher
» des oiſeaux au milieu des ondes: ils nous montroient ſou-
» vent les plus belles plantes, dont ils nous apprenoient
» les noms. Si nous leur en faiſions voir une dont nous
» voulions emporter des échantillons, ils couroient en
» chercher fort loin: ils nous offroient avec empreſſement
» des noix de cocos & des pimplemouſes, & ils portoient
» avec joie de gros fardeaux pour nous: un clou, un grain
» de raſſade, ou un mauvais morceau d'étoffe leur paroiſ-
» ſoient une récompenſe précieuſe: en un mot, dans
» toutes les occaſions, ils étoient diſpoſés à nous obliger.

» DURANT notre promenade, nous atteignîmes un grand

ANN. 1774. Juin.

» lac ou lagune d'eau salée à l'extrémité septentrionale » de l'Isle : ce lac, qui, en un endroit, n'étoit séparé de la » mer que de peu de verges, avoit environ trois milles de » long & un de large ; trois petites Isles, remplies d'arbres » disposés d'une maniere pittoresque, ornoient cette belle » pièce d'eau, dont les bords attiroient sans cesse les regards. » Le paysage réfléchi sur les ondes accroissoit encore les » délices de cette scène ; nous en jouîmes tout à loisir du » haut d'une éminence, où des arbres élevés & des arbustes » épais nous mettoient à l'abri du soleil.

» JE N'AVOIS POINT VU d'Isles qui offrît une aussi grande » variété de Sites dans un si petit espace, & nous n'avons » trouvé nulle part autant de jolies fleurs : leur doux par- » fum embaumoit l'air ; le lac étoit rempli de canards » sauvages, & les bois & les côtes abondoient en pigeons, » perroquets, râles & petits oiseaux : les Naturels nous en » vendirent plusieurs.

» CEUX qui étoient restés à bord, avoient acheté beau- » coup de provisions ; toute la poupe étoit chargée de pim- » plemousses d'une excellente saveur, & d'une si prodigieuse » quantité d'ignames, que nous en mangeâmes chaque jour, » durant plusieurs semaines, en place de biscuit. Quel- » ques Indiens, qui étoient venus des Isles voisines sur de » grandes doubles pirogues, avoient aussi vendu des armes » & des ustensiles. »

NOUS ÉTIONS TOUS de retour à bord, à l'exception du Chirurgien, que le Jusant ne nous permit point d'attendre,

Comme les bateaux n'entrent dans l'anſe qu'au demi-flot, paſſé trois heures de l'Ebe, nous ne pûmes faire de l'eau dans l'après-midi. Néanmoins, près de la pointe méridionale de l'Iſle, il y a un débarquement où les bateaux abordent pendant tout le tems de la marée. Quelques perſonnes de l'équipage allerent y deſcendre après le dîné, & ils y trouverent le Chirurgien, à qui on avoit volé ſon fuſil. ANN. 1774. Juin.

« AYANT ENGAGÉ un Naturel à le ſuivre pour quelques » grains de raſſade, il erra ſans crainte ſur une grande partie » de l'Iſle. Après avoir fait une bonne chaſſe, il penſa à » revenir à l'anſe ſablonneuſe, & l'Inſulaire lui rapportoit » onze canards. Il trouva les chaloupes parties, & il fut un » peu déconcerté : une foule nombreuſe le preſſa de toutes » parts; il ſe rendit, comme il put, ſur la côte de roches, » en travers du vaiſſeau, d'où nous l'apperçumes pendant » le dîné. Chemin faiſant, l'homme qui étoit chargé des » canards, en laiſſoit tomber à deſſein quelques-uns; mais » M. Patten ſe retournoit pour les ramaſſer; les Indiens » l'entourant alors de plus près, le menacerent de piques » dentelées, & il n'y eut que la crainte du fuſil qui leur en » impoſa. Pluſieurs femmes, aſſiſes près des hommes, s'efforçoient, par mille geſtes laſcifs, & par mille poſtures » déshonnêtes, de détourner ſon attention; mais ſa ſituation » étoit trop critique pour ſe laiſſer ainſi ſéduire. Quelque » tems après, une pirogue arriva du vaiſſeau, & M. Patten » promit un clou au Propriétaire de ce bâtiment, s'il vouloit » le conduire à bord de la Réſolution. Le marché ſe conclut; » & au moment où il entroit ſur le canot, les Naturels

ANN. 1774. Juin.

» lui arracherent ſon fuſil, lui prirent tous ſes canards;
» excepté trois, l'empêcherent de partir, & même ren-
» voyerent la pirogue : fort effrayé, il réſolut de ſe rendre
» une ſeconde fois au ſommet du rocher où il croyoit qu'il
» ſeroit vu plus aiſément du vaiſſeau. L'audace des In-
» diens s'accroiſſant à chaque inſtant, ils le dépouillerent.
» Il ſe laiſſa tranquillement enlever ſa cravatte & ſon
» mouchoir; mais, voyant qu'ils ſaiſiſſoient ſes habits avec
» violence, & qu'ils lui faiſoient des geſtes très-menaçans,
» il déſeſpéra de ſa vie. Au milieu de cette inquiétude, &
» de cet embarras, il chercha dans toutes ſes poches un
» couteau, ou un autre inſtrument avec lequel il pût du
» moins ſe défendre, ou ſe venger en mourant. Il n'avoit
» qu'un mauvais étui de cure-dents : il l'ouvrit, & il le pré-
» ſenta avec aſſurance à ces brigands, qui, voyant qu'il
» étoit creux, reculerent de deux ou trois pas; il continua
» à les intimider avec cette arme formidable; ces miſérables
» tenoient cependant toujours leurs piques levées contre
» lui. Comme le ſoleil dardoit ſes rayons ſur ſa tête, &
» qu'il avoit marché tout le jour, il étoit épuiſé de fatigue,
» & il alloit ſuccomber à ſon accablement, lorſqu'une jeune
» femme, très-belle, remarquable par de longs cheveux,
» qui flottoient en boucles ſur ſon ſein, eut pitié de lui :
» elle s'avança hardiment du milieu de la foule; l'huma-
» nité & la compaſſion étoient peintes dans ſes yeux; ſon
» viſage annonçoit tellement l'innocence & la bonté, qu'il
» fut impoſſible à M. Patten de ſe défier d'elle; elle lui
» offrit un morceau de pimplemouſe, qu'il accepta avec
» empreſſement & avec beaucoup de reconnoiſſance, &
» quand il eut mangé ce premier morceau, elle lui en

» donna

» donna d'autres. Enfin deux chaloupes, qui se détacherent
» du vaisseau, dispersèrent toute la foule. La généreuse
» Indienne & un vieillard, qui étoit son pere, restèrent assis
» près du Chirurgien, avec la tranquillité qu'inspire une
» conduite noble & vertueuse. Elle demanda le nom de
» son ami; il lui dit celui que les Taïtiens lui avoient donné,
» Patéenée. Elle l'adopta sur-le-champ, en le changeant
» en Patséenée. »

ANN. 1774. Juin.

Après le départ des canots, il prit une pirogue pour se faire conduire à bord; & au moment qu'il y entroit, un Indien lui arracha son fusil. D'après ce rapport, j'allai descendre dans ce même lieu. A mon approche, quelques Insulaires se retirerent en hâte. Etant à terre, je cherchai mes Officiers, & je les trouvai sur les bords de l'anse, avec un grand nombre d'Indiens. On n'avoit fait aucune démarche pour recouvrer le mousquet; je crus aussi devoir dissimuler, & en cela j'eus réellement tort. La facilité qu'ils avoient eue de se saisir de cette arme, qu'ils croyoient bien sûrement en leur possession, les encouragea à de nouvelles tentatives. L'alarme que ce vol avoit répandue s'étant dissipée, les Insulaires apporterent assez de provisions pour nous mettre en état de retourner à bord avant la nuit, avec nos bateaux bien chargés.

« L'APRÈS-MIDI, mon Pere, avec un Matelot, parcourut
» une partie considérable de l'Isle, sans avoir à se plaindre
» des habitans, & il rapporta de nouvelles plantes à bord.

» LES NATURELS firent, ce jour, d'autres petits vols: ils

ANN. 1774. Juin.

» ne paroiſſoient pas moins filoux que les Inſulaires de » Tonga-Tabboo & des Iſles de la Société. »

28. LE MATIN, du 28, de très-bonne heure, le ſecond bateau aux ordres du Lieutenant Clerke & du Maître, débarqua pour faire de l'eau. Je voulois les ſuivre dans ma chaloupe, & malheureuſement je différai mon départ juſqu'après le déjeûner. Le bateau étoit à peine à terre, que les Inſulaires, qui s'étoient aſſemblés, ſe conduiſirent avec ſi peu de ménagement, que l'Officier ne ſavoit trop s'il devoit deſcendre les pièces à l'eau; mais, comptant ſur mon arrivée, il s'y haſarda. Ce ne fut pas ſans beaucoup de rumeur, qu'on parvint à les remplir, & à les charger. Pendant ce travail, les Indiens ôterent au Lieutenant ſon fuſil, & l'emporterent; ils prirent auſſi quelques outils du tonnelier, & enleverent aux autres ce qui ſe trouva ſous leurs mains. Ils commirent tous ces vols furtivement, & ſans employer la force ouverte. Je débarquai au moment que ce bateau alloit retourner à bord. Les Naturels, en grand nombre ſur la plage, me voyant arriver, prirent la fuite. Je ſoupçonnai une partie de ce qui étoit arrivé. Cependant j'en engageai pluſieurs à demeurer, & mon Lieutenant m'informa de toutes les circonſtances précédentes. Je réſolus auſſi-tôt de les forcer à la reſtitution. Dans ce deſſein, je donnai ordre de faire débarquer tous les ſoldats de marine armés, & de tirer du Vaiſſeau deux ou trois coups de canon, pour avertir M. Forſter, qui ſe trouvoit dans la contrée avec pluſieurs autres perſonnes; car je ne ſavois pas comment les Inſulaires ſe conduiroient dans cette occaſion. Je renvoyai enſuite tous les bateaux, & je ne gardai que la

chaloupe, avec laquelle je reſtai au milieu d'un grand nombre d'Habitans, qui montroient, à mon égard, les diſpoſitions les plus favorables. Je les perſuadai ſi bien de mon intention, que long-tems avant l'arrivée des ſoldats de marine, on avoit rapporté le fuſil de M. Clerke; mais ils me firent pluſieurs inſtances pour que je n'inſiſtaſſe pas ſur le reſte. L'arrivée de M. Edgcumbe avec les ſoldats de marine cauſa, aux Inſulaires qui étoient préſens, une crainte ſi vive, que quelques-uns s'enfuirent. Je fis d'abord ſaiſir deux grandes doubles pirogues qui étoient dans l'anſe. Un Indien voulut réſiſter, je tirai ſur lui à dragées, & je l'obligeai à ſe retirer en boîtant. Les Inſulaires, alors convaincus que l'affaire étoit ſérieuſe, prirent tous la fuite. Je les rappellai, & pluſieurs revinrent avec confiance. Cet acte de ſévérité eut tout l'effet que j'en attendois. Le ſecond mouſquet fut inceſſamment rendu. J'ordonnai à l'inſtant qu'on relâchât les pirogues, afin de leur apprendre par quels motifs on les avoit arrêtées. Le reſte de ce qu'ils avoient volé étant d'une mince valeur, je ne pouſſai pas plus loin les recherches. Dans cet intervalle, le ſecond bateau étoit revenu à l'Aiguade, & nous remplîmes nos futailles, ſans que les Indiens oſaſſent s'en approcher, à l'exception d'un ſeul, qui, dans tout ceci, avoit hautement déſapprouvé la conduite des autres.

ANN. 1774. Juin.

En revenant de l'Aiguade, je trouvai beaucoup d'Indiens raſſemblés près de l'anſe; ce qui fit conjecturer à quelques-uns de mes Officiers, que l'homme à qui j'avois tiré un coup de fuſil étoit mort ou mourant. Cette conjecture me paroiſſoit très-peu vraiſemblable. Je m'adreſſai à un

ANN. 1774. Juin.

Naturel, qui sembloit jouir d'une certaine considération; pour nous faire rendre l'herminette du tonnelier, perdue dans la matinée. Aussi-tôt il détacha deux hommes, & je crus que c'étoit pour nous la rapporter: mais je reconnus que nous ne nous étions pas entendus; car, au lieu de l'herminette, on me présenta l'homme que j'avois blessé, & qu'ils avoient couché sur une planche. Le voyant étendu à mes pieds, avec toutes les apparences de la mort, je fus ému de ce triste spectacle: j'observai cependant bientôt qu'il n'avoit de blessures qu'à la main & à la cuisse. J'envoyai chercher le Chirurgien pour visiter ses plaies & y appliquer un remède convenable. Ensuite je parlai à différens Insulaires de l'herminette, car j'étois résolu de me la faire rendre. Je questionnai en particulier une vieille Indienne, qui, depuis mon premier débarquement, avoit toujours eu beaucoup de choses à me dire; mais, dans cette occasion, elle donna une libre carriere à la volubilité de sa langue. Toute son éloquence étoit presque en pure perte: je compris seulement de sa leçon, que je ne devois pas insister sur la restitution d'une chose de peu de valeur. S'appercevant que j'y étois déterminé, elle se retira avec trois ou quatre autres femmes, &, l'instant d'après, l'herminette me fut rapportée, mais la vieille ne reparut plus. J'en fus fâché; je voulois la remercier par un présent, de l'intérêt qu'elle avoit pris dans toutes nos affaires, particulieres & publiques. La premiere fois que j'étois venu à terre, pour reconnoître l'Aiguade, cette vieille m'avoit présenté une fille, en me faisant entendre qu'elle étoit à mon service. La jeune Miss, qui avoit probablement reçu ses instructions, exigeoit, pour préliminaire, un grand clou, ou une chemise. Je lui dis, par signes, que je n'avois rien à

lui donner, espérant par-là m'en débarrasser ; mais je me trompois fort, & la vieille m'assura que je pouvois disposer de la jeune personne, & remettre à une autrefois ma reconnoissance. Sur mon refus la vieille s'emporta, & se mit à me quereller. Je comprenois peu ses discours ; mais ses gestes avoient une expression, qui annonçoit assez le sens de ses paroles. Elle me disoit, avec un ris moqueur ; quelle espèce d'homme êtes vous, de rejetter ainsi les caresses d'une si jolie fille ? Il est vrai que la jeune personne étoit d'une grande beauté ; cependant j'aurois mieux résisté à ses charmes, qu'aux injures de la vieille ; & je me hâtai de rentrer dans la chaloupe. La vieille me pressoit encore de prendre la jeune fille à bord : mais cela étoit d'autant moins possible qu'avant de quitter le vaisseau, j'avois expressément défendu de n'y recevoir aucune femme, sous quelque prétexte que ce pût être, & cela pour des raisons que j'aurai bientôt occasion d'exposer.

ANN. 1774. Juin.

Aussi-tôt que le Chirurgien fut à terre, il visita & pansa les plaies de l'Indien, à qui il fit une saignée ; mais, ayant demandé des figues bananes, bien mûres, pour les faire servir de cataplasme, au-lieu de ces fruits, ils lui apporterent des cannes de sucre, dont ils tirerent la pulpe, qu'ils lui présenterent pour l'appliquer sur les plaies. Cette plante est plus balsamique que la banane ; & cela même semble supposer que ces Insulaires ont quelque connoissance des simples.

« On leur donna une bouteille d'eau-de-vie, en leur recommandant d'en laver la plaie, qui n'étoit pas dange-

ANN. 1774. Juin.

» reuſe; mais comme l'Indien avoit été tiré à neuf ou dix » verges, les chairs étoient très-froiſſées, & il ſouffroit de » grandes douleurs. »

JE FIS ENSUITE un préſent au bleſſé, que ſon Maître, ou du moins celui qui réclamoit la pirogue, prit probablement pour lui. Dès que l'affaire fut arrangée, en apparence, à la ſatisfaction de tout le monde, nous retournâmes dîner à bord, où, trouvant une quantité conſidérable de fruits & de racines, j'ordonnai qu'on ſe tînt prêt à mettre à la voile.

« DURANT le tumulte dont on vient de parler, nous » faiſions des recherches d'Hiſtoire Naturelle : nous découvrîmes d'abord une très-belle eſpèce de lys, *(Crinum Aſiaticum)* & pluſieurs autres plantes non moins précieuſes. Nous arrivâmes à l'Aiguade, qui étoit un étang » de cent à cent cinquante verges de long & de cinquante » de large; il contenoit une eau ſtagnante un peu ſaumâtre; » peut-être avoit-il quelque communication ſouterraine » avec la lagune ſalée, que nous atteignîmes bientôt, & où » nous herboriſâmes, parmi les mangliers qui l'environnoient. Ces arbres occupent un grand eſpace, & l'âge » entrelace, de plus en plus, leurs branches. Leurs ſemences ne tombent pas, mais pouſſent des rejettons, du ſommet de la tige, juſqu'à ce qu'ils touchent la terre, » où ils prennent racine, & jettent de nouveaux rameaux. En quittant le lac, nous traverſâmes une plantation, où les Naturels nous ſaluerent très-amicalement & » nous inviterent à nous aſſeoir au milieu d'eux. Comme » nous ne voulions pas perdre notre tems, nous les quit-

» tâmes, tout de suite, pour retourner à l'étang d'eau douce. Comme nous chassions aux canards sauvages, M. Gilbert, le Maître, vint nous avertir de la malheureuse » dispute survenue, & de tous les coups de canon & de » fusil qu'on avoit tirés : nous en avions entendu quelques-» uns, mais nous crûmes que c'étoient nos Messieurs qui » chassoient.

ANN. 1774. Juin.

» ARRIVÉS auprès du Capitaine & du détachement rangé » sous les armes, nous ne pûmes nous empêcher d'admirer » la constance & la tranquillité de plusieurs Naturels, qui, » malgré les menaces des Soldats, ne prenoient point la » fuite. Comme, dans cette misérable querelle, la plupart » des Indiens étoient innocens, ils paroissoient affligés de se » voir traités si cruellement.

» JE DOIS DIRE qu'ils firent tout ce qu'ils purent pour » regagner nos bonnes graces : après avoir rendu le fusil & » la hache, une femme, d'un moyen âge, qui sembloit » jouir de beaucoup d'autorité, dépêcha, dans l'intérieur du » pays, quelques-uns de ses Gens, qui rapporterent la gibe-» ciere & le fusil de M. Patten.

» D'AUTRES FEMMES, qui assisterent au pansement de leur » Compatriote blessé, paroissoient fort empressées de réta-» blir la paix, & leurs timides regards nous reprochoient » notre superbe & violente conduite. Elles s'assirent sur un » joli gazon, & formant un grouppe de plus de cinquante, » elles nous inviterent à nous placer à leurs côtés : chacune » d'elles avoit des pimplemousses, & elles nous en donne-

ANN. 1774. Juin.

» rent de petits morceaux, en nous prodiguant toutes les » marques poſſibles de tendreſſe & d'affection. L'Amie de » M. Patten fut une des plus careſſantes ; e le occupoit un » des premiers rangs parmi les beautés de l'Iſle ; ſa taille » avoit de la grace & ſes formes de la proportion : ſes » traits, parfaitement réguliers, étoient pleins de douceur » & de charmes ; ſes grands yeux noirs étinceloient de » feu ; ſon teint étoit plus blanc que celui du bas-Peuple, & » elle portoit une étoffe brune, qui lui ſerroit le corps au- » deſſus de la gorge, mais qui s'élargiſſoit enſuite par en » bas : ce vêtement lui alloit peut-être mieux que la robe » Européenne la plus élégante.

» J'AJOUTERAI que ce Peuple a ſi peu de reſſentiment, » que, malgré les plaintes qu'il avoit lieu de faire contre » nous, il ne ceſſa pas de nous vendre des rafraîchiſſemens » à terre & aux environs du vaiſſeau. Ils deſiroient beaucoup » de ſe procurer nos marchandiſes & nos curioſités : ils » étoient charmés, en particulier, des jeunes chiens que » nous avions embarqués aux Iſles de la Société, pour en » répandre la race ſur celles-ci, qui ne les connoiſſent point. » Nous en laiſsâmes deux couples à Anamocka, & les Natu- » rels nous promirent d'en prendre un ſoin particulier. »

JE FUS ENSUITE INFORMÉ d'une circonſtance qu'on avoit obſervée à bord. Les pirogues qui ſe trouvoient autour du vaiſſeau au moment où les canons firent feu, s'étoient toutes retirées, à l'exception d'une ſeule, dont le Maître s'occupoit à en vider l'eau. Au premier coup, il regarda la pièce d'artillerie, &, ſans ſe déconcerter, il reſta préciſément ſous

ſous la bouche, & continua ſon ouvrage. Le ſecond coup ne fit pas plus d'effet ſur cet intrépide Indien; & ce ne fut qu'après avoir vidé l'eau de ſa pirogue, qu'il ſe retira ſans montrer de frayeur. On avoit ſouvent vu ce même Indien ſaiſir des fruits & des racines dans les autres pirogues, & nous les vendre; & ſi les Propriétaires faiſoient quelque difficulté de les lui laiſſer prendre, il les emportoit de force: voilà pourquoi les Gens du vaiſſeau le nommerent le Commis de la Douane: un jour qu'il avoit levé cette eſpèce de tribut, il ſe trouvoit à côté d'une pirogue à voile: un de ceux qui montoient cette derniere, s'appercevant qu'il regardoit d'un autre côté, ſaiſit cette occaſion de lui enlever quelque choſe de ſa pirogue, & partit en même-tems à la voile. L'Indien s'apperçut du tour qu'on venoit de lui jouer, & pourſuivit cette pirogue; après l'avoir atteinte, il battit bien le voleur, & reprit, non-ſeulement ce qu'on lui avoit dérobé, mais il s'empara de pluſieurs autres articles. Nous remarquâmes que ce même Inſulaire levoit une eſpèce de dîme dans le marché qui ſe tenoit au rivage. Le prenant un jour dans ce marché, pour un homme de conſéquence, j'allois lui faire quelque préſent, lorſque j'en fus empêché par un Indien, qui me dit que cet homme n'étoit point *Aréeké*, c'eſt-à-dire Chef. Il avoit toujours les cheveux poudrés d'une eſpèce de poudre blanche.

ANN. 1774. Juin.

LE CALME ne nous permettant pas de partir cet après-midi, pluſieurs perſonnes de l'équipage me ſuivirent à terre. Les Inſulaires ſe montrerent ſi affables & ſi obligeans, que, ſi nous euſſions fait dans cette Iſle un plus long ſéjour, probablement nous n'aurions pas eu à nous plaindre davantage

ANN. 1774. Juin.

de leur conduite. Tandis que j'étois sur le rivage, j'appris les noms de vingt Isles, situées entre le N. O. & le N. E., & dont quelques-unes étoient en vue. Deux de celles qui sont le plus à l'Ouest; savoir, Amattafoa & Oghao, sont remarquables par la grande élévation de leurs terres. Nous conjecturâmes qu'il y avoit un volcan dans Amattafoa *(a)*, la plus occidentale des deux; & cela, par les colonnes de fumées que nous voyions continuellement s'élever du milieu. Au Nord de celles-ci, nous en apperçûmes treize autres.

« NOUS TRAVERSAMES, de notre côté, des champs & » des grouppes d'arbrisseaux, & nous y recueillîmes des » plantes précieuses. J'achetai différentes armes, des mas- » sues, des piques, & quelques meubles; savoir, de petites » selles, de grands plats ou vases de bois, & des pots de terre, » qui sembloient servir depuis long-tems. La quantité nom- » breuse d'armes qu'on trouve chez eux, paroît démentir la » bonté de leur naturel & de leur caractere; mais peut-être » que, sans se battre entr'eux, ils ont souvent des disputes » avec leurs voisins, comme les Insulaires de Taïti & des » Isles de la Société. Ce qui me feroit croire qu'ils ne les » mettent pas souvent en usage, c'est qu'ils passent un tems » infini à les orner de sculptures. »

29. LE 29, au point du jour, nous étions sous voile, &,

(a) Les Naturels du Pays l'appellent *Tofooa-Ama*, ou *Kama*, signifie probablement *Montagne*.

profitant d'une légere briſe de l'Oueſt, nous mîmes le cap au Nord, pour reconnoître les deux Hautes-Iſles; mais bientôt les vents nous refuſerent, & nous porterent entre pluſieurs petites Iſles raſes & bas-fonds: de ſorte qu'il nous fallut ſerrer le vent pour ſortir de ce parage. Cette manœuvre donna le tems à quantité de pirogues, de ces différentes Iſles, de joindre le vaiſſeau. Elles avoient, à leur bord, des fruits, des racines & quelques poules: les Indiens échangerent ces proviſions pour de petits clous & des pièces d'étoffes de toute eſpèce. Je crois que ces pirogues, avant de ſe retirer, acheverent de dépouiller la plupart des Gens de l'équipage du petit nombre de pièces d'étoffe que les femmes de Taïti leur avoient laiſſées. Après être ſortis de ces bas-fonds, nous courûmes un bord au Sud, & nous nous trouvâmes un peu au vent de la pointe méridionale d'Anamocka; &, de cette maniere, notre journée fut preſqu'entièrement perdue. Nous paſſâmes ici la nuit à faire de petites bordées dans l'eſpace que nous avions reconnu le jour précédent.

ANN. 1774. Juin.

Le 30, dès la pointe du jour, nous dirigeâmes notre route ſur Amattafoa, avec une jolie briſe de l'O. S. O. Le Soleil avoit à peine éclairé l'horizon, que des pirogues arriverent, autour du vaiſſeau, de toutes parts. Il ſe fit autant, & même plus d'échanges, que la veille; car j'achetai, d'une pirogue, deux cochons, très-rares dans ces cantons. Vers les quatre heures de l'après-midi, nous étions près d'Amattafoa, & nous paſsâmes entre cette Iſle & Oghao. Le canal, qui les ſépare, eſt d'environ deux milles de largeur: on n'y trouve point de fond, & la navigation y eſt ſûre. Dans ce paſſage, nous

30.

ANN. 1774. Juin.

eûmes très-peu de vent & des calmes. Une grande double pirogue, qui alloit à la voile, & plusieurs autres à rames, qui nous avoient suivi tout le jour, joignirent le vaisseau.

J'EUS ALORS OCCASION de vérifier une chose qui me paroissoit un peu douteuse, c'étoit de savoir si quelques pirogues ne reviroient pas de bord, en changeant seulement leur voile de côté, & si elles ne continuoient pas leur route, ayant, de l'avant, le bout qui se trouvoit de l'arriere. Cette manœuvre, que nous avions présumée, s'exécuta alors sous nos yeux. La voile de ces pirogues, d'une forme triangulaire, est étendue ou enverguée sur deux perches, dont la supérieure est une vergue latine, & l'inférieure fait la fonction du gui ou baume dans les voiles auriques. La vergue est suspendue au mât, presque par le milieu. Quand ceux qui les montent veulent changer de bordée, ils font arriver la pirogue vent devant, lâchent doucement l'écoute, & portent le pied ou tenon de la vergue, ainsi que l'écoute, de l'autre côté de la pirogue, aux deux bouts de laquelle on a pratiqué des entailles ou mortaises où ils fixent le tenon de la vergue. On peut dire que leur maniere de manœuvrer, est assez semblable à celle qu'a décrite M. Walter, en parlant des pirogues des Isles Marianes *(a)*. S'ils veulent aller vent largue, ou ferrer le vent, ils détachent le tenon de la vergue de la mortaise, & brassent quarré. Il faut observer que toutes leurs pirogues ne sont point gréées pour manœuvrer de la même maniere. Quelques-unes, & celles-ci sont les plus grandes, sont gréées pour revirer de bord. Le mât de ces

(a) *Voyez* le Voyage du Lord Anson.

RPU

Benard Dirx

PIROGUES DES ISLES DES AMIS.

dernieres eſt plus court & plus gros que celui des autres. Il porte ſur une eſpèce de rouleau, fixé au pont, près de l'avant. Il ſert à faire pencher ou incliner la pirogue ſur le devant. Le ſommet du mât eſt fourchu, & la vergue repoſe ſur ſes deux pointes, comme ſur deux pivots, par le moyen de deux forts taquets de bois, retenus, de chaque côté de la vergue, à un tiers environ de ſa longueur, depuis le tenon: ce tenon pendant que le bâtiment fait voile, eſt arrêté contre les deux pirogues, à l'aide de deux fortes liures, dont l'une eſt paſſée à travers un trou, pratiqué à l'avant de chaque pirogue; car on doit remarquer que toutes ces pirogues à voilure ſont doubles ou accouplées. Le pied de la vergue étant ainſi fixé, il eſt clair qu'en paſſant les amures de l'un à l'autre côté, ces pirogues doivent revirer de bord: il eſt auſſi un côté où la voile & ſa vergue inférieure ſe trouvent dégagées du mât; tandis que, de l'autre, la voile porte ſur lui, préciſément comme une miſaine déferlée. Je ne pourrois cependant pas dire s'ils ne détachent pas quelquefois de la vergue cette partie de la voile, qui eſt entre l'amure & le ſommet du mât, pour mettre la voile & ſa vergue inférieure ſous le vent du mât. Les deſſins que M. Hodges a faits de ces pirogues, ſemblent favoriſer cette opinion; ils peuvent, non-ſeulement faire entendre la deſcription, mais encore la ſuppléer. Les bouts-dehors & les cordages dont on ſe ſert pour les haubans, ſont gros & forts; &, en effet, la voile, la vergue & le gui ſont enſemble d'un ſi énorme poids, qu'ils ont beſoin de cordages de la plus grande force.

ANN. 1774. Juin.

DURANT toute cette journée, le ſommet d'Amattafoa fut

ANN. 1774. Juin.

caché dans les nuages ; de sorte que nous ne pûmes pas encore déterminer, avec certitude, s'il s'y trouve un volcan ; mais tout sembloit en confirmer l'existence. L'Isle a environ cinq lieues de tour. Oghao a moins d'étendue ; mais elle est plus ronde, & sa forme est celle d'un pain de sucre.

« QUELQUES-UNS des Naturels d'Amattafoa, qui étoient » sur notre bord, nous dirent qu'il y a de l'eau douce, des » noix de cocos, des bananes & des fruits à pain : nous » y vîmes, en effet, beaucoup de palmiers & de bois de » massue. Quoique toute l'Isle soit escarpée, elle étoit » couverte, en quelques endroits, de verdure & d'arbris- » seaux. Vers la mer, & sur-tout du côté de l'autre Isle, les » rochers sembloient brûlés, & un sable noir couvroit la » côte. Nous nous en approchâmes à une encablure ; mais » la sonde y rapporta quatre-vingt brasses ; ce qui nous » empêcha de jeter l'ancre. Les rochers, vers le passage, » sont caverneux, & quelquefois de la forme d'une colonne. » A travers la brume, nous voyions la fumée s'élever avec » impétuosité ; &, avant que nous eussions passé le dé- » troit, elle paroissoit sortir de l'autre côté de la montagne. » Cette illusion prouve que le sommet de la montagne étoit » creux, ou formoit un cratere d'où jailliſſoit la vapeur. Au » côté N. O. de l'Isle, un peu au-dessous de l'endroit où nous » vîmes la fumée sortir, nous apperçûmes un coin qui sem- » bloit avoir été brûlé depuis peu ; il étoit dépouillé de ver- » dure, quoique la montagne, des deux côtés, fut revêtue » de diverses plantes. Quand nous fûmes exactement sur la » ligne, par où le vent conduisoit la fumée, nous essuyâmes » une petite ondée de pluie, & les gouttes qui tomboient

» dans nos yeux, étoient piquantes & dures. Elle étoit pro-
» bablement imprégnées de quelques particules vomies par
» le volcan. Comme le vent souffloit du S. S. E. & qu'il
» fraîchissoit, nous nous éloignâmes de cette Isle sans faire
» d'autres observations, quoiqu'elle soit bien digne de l'at-
» tention des Savans, qui recherchent quelles révolutions
» a subi notre Globe. »

ANN. 1774. Juin.

CES DEUX ISLES gissent à l'O. N. $\frac{1}{2}$ O. d'Anamocka, à la distance de onze ou douze lieues. Toutes les deux sont habitées; mais ni l'une ni l'autre ne paroissent fertiles.

A PEINE étions-nous dans le canal, qu'il s'éleva une brise très-fraîche du Sud: à l'instant, toutes les pirogues se retirerent, & nous gouvernâmes à l'Oueſt toutes voiles dehors. J'avois quelque envie de toucher à Amsterdam, qui n'est pas éloignée de la route que je suivois; mais, voulant profiter du vent, je crus devoir changer de dessein.

RETOURNONS maintenant à Anamocka, c'est le nom que l'Isle reçoit de ses Habitans. Elle est située par 20^d $15'$ de latitude Sud, & 174^d $31'$ de longitude à l'Oueſt. Tasman, qui le premier en fit la découverte, lui donna le nom de Rotterdam. Elle est d'une forme triangulaire, & chacun de ses côtés a trois à quatre milles de longueur. Un lac, qui est dans le milieu, occupe une grande partie de sa surface, & coupe, en quelque façon, l'angle du S. E.

« C'EST la plus considérable du grouppe. Toutes ces Isles
» sont situées sur une espèce de banc de sable, où il y a de

ANN. 1774. 30 Juin.

» neuf à ſoixante ou ſoixante-dix braſſes d'eau, & le ſol eſt
» probablement le même ſur chacune. Anamocka eſt com-
» poſée, comme Tonga-Tabboo, d'un rocher de corail
» couvert d'un bon terreau. Nous n'avons pas eu occaſion
» d'examiner le mondrain du centre, qui ſemble avoir eu
» une origine différente, & qui peut-être eſt volcanique.
» Il eſt maintenant couvert de fertiles bocages, comme le
» reſte de l'Iſle. L'eau douce que fournit l'étang à ces Inſu-
» laires, eſt un avantage dont ſont privés ceux de Tonga-
» Tabboo; mais il ne paroît pas qu'ils ſe baignent auſſi
» ſouvent que les Taïtiens, peut-être parce que l'eau ſta-
» gnante invite peu à s'y plonger. Ils paroiſſent en connoître
» le prix; car les Naturels nous en apportoient au vaiſſeau
» des calebaſſes pleines, & ils en donnerent auſſi à Taſman.

» IL Y A plus de fruit à pain & de pimplemouſes, & tous
» les végétaux y viennent mieux qu'à l'Iſle d'Amſterdam:
» voilà pourquoi les terrains ne ſont pas enfermés de haies
» auſſi nombreuſes, auſſi régulieres & auſſi ſoigneuſement
» faites: les longues allées d'arbres fruitiers & la délicieuſe
» verdure qui eſt au-deſſous, pourroit ſe comparer aux plus
» charmantes retraites de l'Iſle de Middelburg. Les berceaux
» touffus, qui couvrent les chemins, étalent de belles fleurs
» qui embaument l'air de parfums. Les ſites multipliés, que
» forment les petites élévations & les différens grouppes des
» maiſons & des arbres, contribuent encore à l'ornement
» de cette terre. Les volailles & les cochons qui rodoient
» autour de chaque caſe, la quantité prodigieuſe de
» pimplemouſes qu'on voyoit au-deſſous des arbres, &
» auxquels les Naturels ne paroiſſoient pas faire attention,

» offroient

» offroient le ſpectacle de l'abondance. Si je l'oſe dire, mon
» cœur palpitoit de joie : la vue de l'abondance procure à
» l'homme une ſatisfaction inexprimable, & l'ame la plus
» abattue ſe livre alors à la bonne humeur & au contente-
» ment. Ces ſcènes de plaiſir, remplaçant les ſcènes ſi triſtes
» qui frapperent nos regards pendant un ſi long Voyage,
» produiſoient un contraſte qui charmoit tout le monde. Il
» eſt naturel de s'arrêter ſur des objets agréables, & je ne
» crois pas avoir beſoin de m'excuſer auprès du Lecteur, ſi
» je fais en ce point de fréquentes deſcriptions. M. Hodges
» a deſſiné avec vérité l'intérieur d'Anamocka, & on en
» trouve une Gravure dans ce Voyage. »

ANN. 1774. Juin.

AUTOUR DE L'ISLE, c'eſt-à-dire, du N. O. au Sud, en paſſant par le Nord & l'Eſt, il y a un grand nombre d'Iſlots, de bancs de ſable & de briſans. Nous les vîmes s'étendre dans le Nord à perte de vue, & il n'eſt pas impoſſible qu'ils ſe prolongent juſqu'au Sud d'Amſterdam, ou de Tonga-Tabboo. Ces Iſles, y compris Middelburg ou Eeaoowée, & Pilſtart, forment un grouppe qui embraſſe environ trois degrés en latitude & deux en longitude. L'amitié & l'alliance étroites qui ſemblent ſubſiſter entre leurs Habitans, & leur conduite affable & honnête envers les Etrangers, m'ont engagé à les nommer l'Archipel ou les Iſles des Amis. Nous pourrions peut-être porter plus loin cet Archipel, & y comprendre les Iſles Boſcawen & Keppel, découvertes par le Capitaine Wallis, ſituées à-peu-près ſous le même méridien, à la latitude de 15ᵈ 53′ : ſi je puis juger des Habitans de ces deux Iſles, d'après ce qu'on m'en a dit, leur caractere

ANN. 1774. Juin.

n'eſt pas moins pacifique que celui des Indiens de notre Archipel.

LES HABITANS, les productions, &c. de Rotterdam & des Iſles voiſines, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Amſterdam. Les cochons & les volailles n'y ſont pas moins rares. Nous ne pûmes nous y procurer que ſix cochons, & très-peu de volailles. Nous en tirâmes des ignames & des pimplemouſes en abondance; mais il n'étoit pas ſi facile d'y avoir d'autres fruits. Il n'y a pas plus de la moitié de l'Iſle, qui ſoit, comme à Amſterdam, en plantations cloſes. Il eſt vrai que le terrain ouvert, y eſt cultivé & fertile. Cependant on rencontre plus de landes dans cette Iſle, eu égard à ſon étendue, que dans l'autre. Les Habitans paroiſſent auſſi plus pauvres, c'eſt-à-dire qu'on y voit moins d'étoffes, moins de nattes, moins d'ornemens, &c. ce qui conſtitue la majeure partie des richeſſes des Habitans de la Mer Pacifique.

LES NATUREL de Rotterdam ſemblent plus ſujets à la lépre, ou d'autres maladies de la peau, que par-tout ailleurs: leur viſage eſt beaucoup plus affecté que le reſte du corps. J'en ai vu pluſieurs à qui la lépre avoit rongé le viſage & fait tomber le nez. Dans une de mes excuſions, je voulus m'arrêter à une caſe où étoient quelques perſonnes; un Indien parut à la porte, ou plutôt devant le trou qui ſervoit d'entrée, & qu'il chercha à barricader avec des cordes. Mais l'odeur infecte, qui s'exhaloit de ſon viſage, auroit ſeul ſuffi pour m'éconduire, ſi l'entrée m'eût été ouverte. La lépre lui avoit entièrement dévoré le nez, & ſon viſage

n'étoit qu'un ulcère : il ſeroit difficile de rien voir de plus hideux & de plus choquant. Comme les gens de l'équipage n'étoient pas encore bien guéris d'une certaine maladie qu'ils avoient priſe aux Iſles de la Société, je défendis ici toute eſpèce de communication avec les femmes, & j'ai lieu de croire, qu'à cet égard, mes ſoins ne furent pas inutiles.

ANN. 1774. Juin.

NOUS NE VÎMES, dans cette Iſle, ni Roi, ni principal Chef: aucun des Inſulaires ne nous parut avoir une autorité abſolue ſur les autres. L'Indien & la vieille dont j'ai parlé, & que je crus être mari & femme, s'intéreſſerent bien en quelques occaſions dans nos affaires, mais il étoit aiſé de voir que leur crédit ne s'étendoit pas loin.

« LA FEMME qui envoya chercher la gibeciere & le fuſil » du Chirurgien, ſembloit jouir de quelque pouvoir, ainſi » qu'on l'a déjà dit; &, comme on a lieu de croire que les » femmes à qui on permet de laiſſer croître leurs cheveux, » ont, dans les Iſles de la Mer du Sud, des prérogatives » pardeſſus les autres, la bienfaitrice de M. Patten pa- » roiſſoit être d'un rang ſupérieur, & tout ſon maintien » l'annonçoit d'ailleurs. Ce fut la ſeule que nous ayons vue » avec de longs cheveux. Je ſuis bien loin de conclure que » les Naturels d'Anamocka n'ont point de Gouvernement » fixe; au contraire, leur proximité & leurs rapports avec » d'autres peuples ſoumis au Gouvernement Monarchi- » que, & l'exemple de tous les autres Inſulaires de la Mer du » Sud, que les premiers Navigateurs ont viſité, donnent lieu » de penſer qu'il y a une adminiſtration.

» LEURS MŒURS approchent beaucoup de celles de

ANN. 1774 Juin.

» Middelburg, il eſt probable qu'ils ont la même origine & » les mêmes idées religieuſes : cependant nous n'y avons » remarqué ni Aſiatouca, ni cimetiere.

» L'ARCHIPEL, auquel nous avons donné le nom » d'Iſles des Amis, ſemble habité par une race de peuples qui » parlent le dialecte de la Mer du Sud, & qui ont tous le » même caractere. En général, ces terres ſont bien peuplées. » Amſterdam eſt preſque un jardin continu, Middelburg, » Anamocka & les Iſles adjacentes paroiſſent les plus fertiles, » & nous ſerons très-modérés dans nos calculs, ſi nous comp- » tons deux cens mille ames ſur toutes ces Iſles. La falu- » brité du climat & des productions, les préſervent de » ces maladies intérieures ſans nombre dont nous ſommes » les victimes, & ils n'ont aucun beſoin qu'ils ne puiſſent » ſatisfaire, parce qu'ils ont fait, dans les Arts & dans la » Muſique, plus de progrès que les autres Nations de la » Mer du Sud; ils paſſent leur tems d'une maniere agréa- » ble, & ils ſe recherchent les uns les autres. Ils ſont actifs » & induſtrieux; mais, à l'égard des Etrangers, ils ont plus » de politeſſe que de cordialité. Le goût particulier qu'ils » ont pour le commerce, pourroit faire croire qu'ils ont » ſubſtitué cette civilité trompeuſe à la place de la véritable » amitié : ils ſemblent agir d'après les principes mercé- » naires & intéreſſés qu'inſpire le commerce. Cette partie » de leur caractere eſt directement oppoſée à celui des Taï- » tiens qui ſe plaiſent dans une vie indolente, mais dont » les affections plus ſenties ne ſe bornent pas à de ſimples » apparences. Cependant il y a, aux Iſles de la Société, » un grand nombre d'individus voluptueux, tels que les

» *Arréoys*, dont le caractere moral paroît un peu dépravé,
» au-lieu que les Insulaires des Isles des Amis semblent igno-
» rer les vices qui sont les fruits de l'opulence. »

ANN. 1774. Juin.

LA RADE, où nous avons mouillé, est sur la bande Nord de l'Isle, précisément au Sud de l'anse la plus méridionale; car il y en a deux de ce même côté de l'Isle. Cette rade est d'une étendue assez considérable : on trouve, à la distance d'un ou deux milles du rivage, vingt-cinq & trente brasses d'eau, fond de sable, sans mêlange de roche.

CET ANCRAGE est encore très-commode pour la coupe & le chargement du bois de chauffage; mais l'eau y est saumâtre, & ne vaut pas la peine d'être portée à bord, à moins qu'on ne soit dans le plus pressant besoin. Néanmoins on peut s'en procurer de meilleure à cette Isle-même, & aux Isles voisines; car les Habitans nous offrirent, dans des coques de noix de cocos, de l'eau plus douce; je ne sais pas cependant si les sources sont assez abondantes pour en fournir un vaisseau.

J'AI DÉJA OBSERVÉ que la côte du S. O. de l'Isle est défendue par une chaîne de rochers ou de brisans & d'Islots. Si, entre ces récifs & l'Isle, la mer avoit une aussi grande profondeur & un bon fond, comme cela paroît être, il seroit plus avantageux d'y jeter l'ancre, que dans la rade où nous avons relâché.

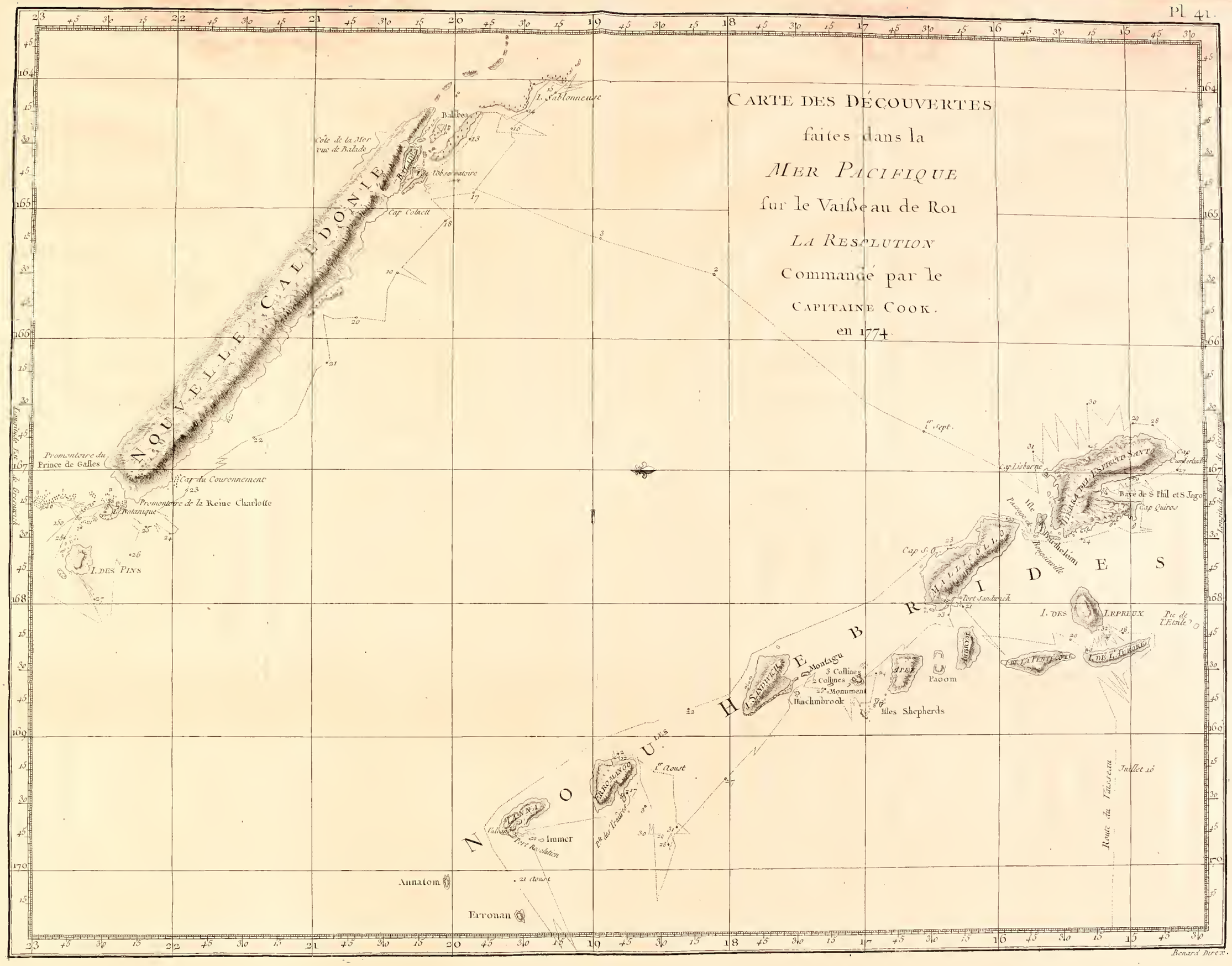
CHAPITRE III.

Paſſage des Iſles des Amis aux Nouvelles-Hébrides. Relation de la Découverte de l'Iſle de la Tortue. Variété d'Incidens avant & après l'arrivée du Vaiſſeau dans le Port de Sandwich de l'Iſle Mallicollo. Deſcription du havre & de la Contrée adjacente; de ſes Habitans. Pluſieurs autres particularités.

ANN. 1774. Juillet.

LE PREMIER de Juillet, au coucher du Soleil, nous avions encore la vue d'Amattafoa, qui nous reſtoit E. $\frac{1}{4}$ N. E., à la diſtance de vingt lieues. En continuant notre route à l'Oueſt,

2. le lendemain à midi, nous découvrîmes, dans le N. O. $\frac{1}{4}$ O., la Terre que nous voulions viſiter. A quatre heures, elle nous reſtoit du N. O. $\frac{1}{2}$ O. au N. O. $\frac{1}{4}$ N., &, en même-tems, des briſans, qui ſe montrèrent de l'avant, paroiſſoient s'étendre de l'Oueſt au S. O. Le jour étoit trop avancé pour pouſſer plus loin la découverte: nous diminuâmes de voiles, ferrâmes le vent, & nous paſſâmes la nuit à courir de petits bords, qui nous furent avantageux; car nous reconnûmes, à la pointe du jour, que nous étions plus loin de la côte que nous ne l'avions imaginé; & il étoit onze heures, avant de pouvoir arriver au N. O., ou ſous le vent de l'Iſle, où l'ancrage & le débarquement paroiſſoient praticables. Afin de


CARTE DES DÉCOUVERTES
faites dans la
MER PACIFIQUE
sur le Vaisseau de Roi
LA RESOLUTION
Commandé par le
CAPITAINE COOK.
en 1774.
NOUVELLE CALEDONIE
Côte de la Mer vue de Balade
Balabea
I. Sablonneuse
Cap Colnett
Promontoire du Prince de Galles
Cap du Couronnement
Promontoire de la Reine Charlotte
I. Botanique
I. DES PINS
NOUVELLES HEBRIDES
Cap Lisburne
Cap Cumberland
Baye de S. Phil et S. Jago
Cap Quiros
Cap S. O.
Port Sandwich
I. DES LEPREUX
Pic de l'Etoile
Montagu
3 Collines
Monument
Hinchinbrook
Paoom
Isles Shepherds
Immer
Port Resolution
Annatom
Erronan
Route du Vaisseau
Juillet 16
Longitude Est de Greenwich
Longitude Est de Greenwich
Benard Direx.

RP 2B

nous assurer du premier, j'envoyai un bateau, aux ordres du Maître, prendre les sondes; &, dans cet intervalle, nous restâmes sur les bords. ANN. 1774. Juillet.

« L'ISLE sembloit avoir deux petites collines, d'une pente » très-douce, couvertes de bois; une extrémité se terminoit » en pointe plate, sur laquelle nous observâmes de jolies » bocages de cocotiers & d'arbres fruitiers, entremêlés de » maisons; une belle greve de sable entouroit la côte. »

NOUS APPERÇUMES, sur le récif qui borde l'Isle, quatre ou cinq Indiens, & environ une quinzaine sur le rivage. A la vue du bateau qui s'avançoit, ceux qui occuperent le récif allerent rejoindre les autres, & tous s'enfuirent dans le bois, au moment de la descente. Le bateau revint à bord avec la nouvelle, qu'on ne trouvoit point de fond en-dedans du récif, dans lequel le Maître n'avoit découvert qu'une seule passe, de six pieds d'eau, qui n'étoit abordable que pour un canot. Après être entré par cette coupure, il avoit ramé vers le rivage, espérant parler aux Insulaires au nombre d'environ vingt, & tous armés de massues & de lances; mais, au moment où le bateau mit à terre, ils avoient gagné la forêt: il laissa, sur le récif, des médailles, des clous & un couteau, que les Naturels prirent, sans doute, puisqu'ils reparurent bientôt après à la même place. La longueur de cette Isle, dans la direction du N. E. au S. O., est d'un peu moins d'une lieue, & elle n'a pas la moitié autant de largeur. Ses terres sont entièrement boisées; & elle est défendue, tout au tour, par un récif de corail, qui, en quelques endroits, s'étend à deux milles du rivage. Elle est trop petite

ANN. 1774. Juillet.

pour renfermer beaucoup d'Habitans: peut-être même que ceux qu'on apperçut, venoient d'une Isle voisine pour pêcher des tortues; car il y en avoit plusieurs près des récifs, & c'est pour cela que j'en ai donné le nom à l'Isle. Elle gît, par la latitude, de 19d 48′ Sud, & par la longitude, de 178d 2′ à l'Oueſt.

VOYANT les brisans courir dans le S. S. O., & voulant m'assurer de toute leur étendue avant la nuit, je quittai l'Isle de la Tortue, & fis voile pour les reconnoître. A deux heures, nous découvrîmes qu'ils étoient occasionnés par un banc de corail, d'environ quatre ou cinq lieues de circuit. Par la route que nous avions tenue, nous ne pûmes pas douter que ces brisans ne fussent les mêmes que ceux que nous avions vus le soir précédent. Ce banc de corail découvre, à basse mer, dans presque toutes ses parties.

« NOUS OBSERVAMES que de larges rochers de » corail s'élevoient à près de quinze pieds au-dessus de la » surface de la mer, qu'ils étoient étroits à la base & » qu'ils s'élargissoient au sommet. Je ne sais pas si un » tremblement de terre les a poussés si haut au-dessus des » flots dans lesquels ils doivent avoir été formés, ou s'il faut » assigner une autre cause à ce phénomène curieux. »

PRÈS des accores de ce banc, l'eau est basse; car, dans le milieu, elle a de la profondeur. En un mot, il ne manque à ce banc que des islots, pour le rendre exactement semblable à une de ces Isles rases, à demi-noyées, avec une lagune, dont

dont nous avons ſouvent fait mention. Il ſe trouve au S. O. de l'Iſle de la Tortue, à la diſtance d'environ cinq ou ſix milles; & le canal, qui le ſépare du récif de l'Iſle, a trois milles de largeur. Ne voyant plus d'Iſles ni d'écueils, & perſuadé qu'on pourroit pêcher des tortues ſur ce banc, j'y envoyai deux bateaux convenablement équipés; mais ils ne firent que d'inutiles tentatives. ANN. 1774. Juillet.

LES BATEAUX de retour à bord, nous fîmes voile à l'Oueſt avec une briſe très-fraîche de la partie de l'Eſt, qui ſe ſoutint juſqu'au 9, que le vent, ayant ſoufflé pendant quelques heures du N. O., fut ſuivi de raffales & de pluies. A ce tems orageux ſuccéda un vent frais du S. E., avec lequel nous cinglâmes au N. O. Notre latitude étoit de 20d 20′ Sud & la longitude de 176d 8′ à l'Eſt. 9.

« NOUS N'ÉTIONS ACCOMPAGNÉS d'aucun oiſeau dans » notre route; un boobi blanc, ou une frégate, frappoient » de tems-en-tems nos regards dans le lointain. Le beau » tems, les ignames d'Anamocka, & l'eſpoir de faire de » nouvelles découvertes dans cette partie de la mer du » Sud, qui n'avoit pas encore été reconnue, nous don- » noient du courage.

» LE 13, le vent diminua, & il tomba des gouttes de 13. » pluie le ſoir & le matin. Les Matelots célébrerent, avec » leur gaieté accoutumée, le ſecond anniverſaire de notre » départ d'Angleterre. Ils burent copieuſement; ils avoient » épargné une partie de leur ration pour ce grand Jour, &

» ils noyerent leurs idées triſtes dans le grog (a). L'un
ANN. 774. Juillet. » d'eux, dont l'eſprit étoit fanatique, compoſa une Hymne
» à cette occaſion, ainſi qu'il avoit déjà fait la premiere
» année; &, après avoir exhorté ſérieuſement ſes cama-
» rades à la pénitence, il ſe mit à boire & à s'enivrer comme
» les autres. »

15. Le 15, à midi, par 15d 9′ de latitude Sud & 171d 16′ de
16. longitude Eſt, je gouvernai à l'Oueſt. Le lendemain, nous eûmes un tems ſombre, accompagné de grains violens & de pluie; c'eſt généralement dans cette mer, entre les Tropiques, un ſûr indice du voiſinage de quelques-unes des terres élevées. Vers les trois heures après-midi, nous eûmes, en effet, la vue d'une grande côte qui nous reſtoit au Sud-Oueſt. En conſéquence, nous ſerrâmes nos voiles hautes, prîmes des ris dans les huniers, & nous gouvernâmes ſur la terre. A cinq heures & demie, elle s'étendoit du S. S. O. au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. Bientôt nous revirâmes de bord, & paſſâmes à louvoyer la nuit, qui fut preſque toujours à l'orage. Toutes nos bordées furent déſavantageuſes; car, le matin, nous reconnûmes que nous avions perdu du terrain. Nous n'en fûmes point ſurpris, n'ayant pour lors que de mauvaiſes voiles, dont la plupart étoient déchirées, particulièrement celle du petit hunier, qui étoit abſolument hors de ſervice.

« Le roulis du vaiſſeau étoit toujours très-violent, &
» la pluie mouilloit entièrement nos livres, nos vêtemens
» & nos lits. Ces vents forts, joints à la brume, envelop-

(a) Sorte de boiſſon compoſée d'Eau-de-vie, d'eau, &c.

» poient la terre de nuages, de maniere que nous pou-
» vions à peine l'appercevoir. Ce tems étoit d'autant plus
» désagréable, qu'il étoit inattendu dans une mer qu'on a
» toujours appellée Pacifique. Il ne faut pas compter sur
» les dénominations générales, & quoiqu'on y essuie rare-
» ment des ouragans & des tempêtes, on en essuie quel-
» quefois. Quand Quiros quitta la Terre du S. Esprit, quand
» M. de Bougainville fut sur la côte de la Louisiade, & lors-
» que le Capitaine Cook, sur l'Endéavour, reconnut la
» côte orientale de la Nouvelle-Hollande, chacun d'eux
» eut un tems orageux. Peut-être cela provenoit-il des
» grandes terres situées dans cette partie de l'Océan; on
» sait du moins que les vents fixes de la zone torride sont
» variables dans le voisinage des côtes élevées & étendues. »

ANN. 1774. Juillet.

AYANT ENVERGUÉ d'autres voiles, nous continuâmes de serrer le vent, nous proposant de doubler les pointes méridionales des terres, ou du moins de nous avancer assez au Sud, pour juger de leur étendue dans cette direction. Nous ne doutions plus que ce ne fussent les Terres australes du Saint-Esprit de Quiros, que M. de Bougainville a nommées les Grandes-Cyclades; & nous étions assurés que la côte que nous prolongions, étoit la bande de l'Est de l'Isle Aurore, qui gît par 168d 30′ de longitude Est de Londres.

« AINSI, après avoir passé deux ans à reconnoître les
» découvertes des premiers Voyageurs, à rectifier leurs
» erreurs, & à combattre des idées vulgaires, nous en com-
» mençâmes une troisieme, en recherchant un grouppe
» d'Isles que M. de Bougainville, contraint par la nécessité,

ANN. 1774. Juillet.

» avoit quitté précipitamment. Cette derniere année » sera féconde en découvertes : nous n'avions pas lieu » de nous plaindre du succès des deux premieres, puisque » la plupart des contrées que nous avions visitées étoient à » peine connues, & qu'on en avoit fait des descriptions » vagues & peu philosophiques. Nous avions tâché de faire » des observations sur les hommes & sur les mœurs. Quoi- » que ces remarques doivent être le premier objet des » Voyageurs, elles ont été négligées par ceux mêmes qui » vouloient passer pour des Voyageurs éclairés : mais, comme » la nouveauté a toujours des charmes pour les hommes, » l'Histoire du reste de notre Voyage mérite toute leur » attention. »

18. LE VENT, qui alloit en croissant, nous obligea de nous tenir sous nos basses voiles, jusqu'au 18, qu'il nous fut permis de porter nos huniers, deux ris pris. Après avoir amené la pointe septentrionale de l'Isle Aurore, nous serrâmes le vent, en gouvernant sur l'Isle des Lépreux, sous nos huniers & nos basses-voiles risées, la brise étant très-fraîche de la partie du N. E.; mais, comme nous étions sous le vent de l'Isle Aurore, nous avions l'avantage d'une mer tranquille. A midi, sa pointe Nord nous restoit au N. E. $\frac{1}{2}$ N., à la distance de quatre lieues. Notre latitude australe, d'après deux observations, se trouva de $15^{d}\ 1'\ 30''$, & notre longitude de $168^{d}\ 14'$ à l'Est.

« NOUS APPERCEVIONS des cocotiers, jusques sur les » hautes chaînes des montagnes de l'Isle. Autant qu'une » brume épaisse nous permit d'en juger, elle est revêtue de

» forêts touffues d'un aſpect agréable, mais ſauvage. Mon » Pere découvrit un moment le petit pic de rocher que » M. de Bougainville appelle pic de l'Etoile ou pic de l'A- » verdy; mais les nuages, qui ſe remuoient avec beaucoup » de vîteſſe, le couvrirent bientôt. »

ANN. 1774. Juillet.

A DEUX HEURES après-midi, nous nous approchâmes du milieu de l'Iſle des Lépreux; & je revirai de bord, à la diſtance d'environ deux milles de la côte, où nous n'eûmes point de fond avec une ligne de ſoixante-dix braſſes. Nous apperçûmes bientôt les Habitans ſur le rivage, & nous vîmes de ſuperbes caſcades qui s'élançoient des montagnes voiſines. « Toute la pointe Nord-Eſt étoit plus baſſe & cou- » verte de différens arbres; les palmiers, en particulier, y » ſont innombrables, &, à notre grande ſurpriſe, ils croiſ- » ſent ſur des collines. » Ces bois ſont un auſſi bel ornement au payſage qu'à la baie Dusky. N'étant plus qu'à un demi-mille de terre, la ſonde rapporta trente braſſes d'eau, fond de ſable; mais, à un mille de diſtance, nous n'avions point trouvé de fond avec une ligne de ſoixante-dix braſſes. Deux pirogues ſe détacherent du rivage pour s'avancer vers le vaiſſeau; l'une étoit montée par trois Indiens, & l'autre par un ſeul. Elles ne s'approcherent qu'à un jet de pierre, malgré tous les ſignes d'amitié que nous nous efforçions de leur faire. Elles ne s'y arrêterent pas même long-tems, avant de retourner à la greve, où nous voyions un grand nombre d'Habitans aſſemblés & armés d'arcs & de flêches. Ces Inſulaires ſont noirs; &, à l'exception de quelques ornemens qu'ils portoient ſur la poitrine & aux bras, ils paroiſſoient entièrement nuds. « L'un d'eux ſeulement

ANN. 1774. Juillet.

avoit une étoffe qui traverſoit une de ſes épaules, & qui paſſoit ſous l'autre bras comme une écharpe, & retomboit enſuite autour des reins: elle ſembloit être d'un blanc ſale, avec une bordure rouge. « Nous obſervâmes, en pluſieurs » endroits, des roſeaux en forme de claies, placés entre les » rochers, probablement pour prendre du poiſſon. »

COMME je me propoſois de m'avancer au Sud, afin de reconnoître les terres de ce parage, je continuai d'aller au plus près du vent, entre l'Iſle des Lépreux & l'Iſle Aurore;
19. &, le 19 à midi, la pointe Sud de cette derniere Iſle nous reſtoit au Sud 24^d Eſt, & la pointe ſeptentrionale au Nord, à la diſtance de vingt milles. La latitude obſervée fut de 15^d 11′. Les vents du S. E. ſouffloient toujours avec force; de ſorte que nous perdions la nuit le terrain que nous gagnions le jour, en tenant le plus près du vent. Au lever du Soleil, nous étions parvenus par le travers de la pointe méridionale de l'Iſle Aurore. Sur ſa bande du N. O., la côte forme une petite baie, dans laquelle nous cherchâmes un mouillage; mais la ſonde ne rapporta pas moins de quatre-vingt braſſes d'eau, fond d'un beau ſable brun, à un demi-mille de la greve. Je ſuis cependant tenté de croire que, plus près de terre, il y a moins de profondeur & un ancrage ſûr; & la contrée fourniroit, en abondance, des eaux fraîches & du bois de chauffage. L'Iſle entiere, depuis les bords de la mer juſqu'aux ſommets des montagnes, paroît couverte de bois, & toutes les vallées y ſont coupées de ruiſſeaux.

« NOUS AVIONS, devant les yeux, une belle greve & la

» végétation la plus abondante qu'on puisse concevoir. Des » liserons & des lianes s'enlaçoient aux arbres les plus » élevés, & formoient des guirlandes & des festons qui » embellissoient la scène. Une jolie plantation, environnée » de roseaux, occupoit le penchant de la colline, & une » charmante cascade se répandoit dans cette forêt. L'Isle » Aurore a environ douze lieues de long & pas plus de » cinq milles de large: elle court à-peu-près Nord & Sud: » la montagne qu'elle renferme, est pointue & d'une hau- » teur considérable. L'Isle des Lépreux est presqu'aussi » grande que celle de l'Aurore; mais elle est plus large, & » elle gît à-peu-près Est & Ouest. »

ANN 1774. Juillet.

LES HABITANS se montrerent sur la plage, & l'on voyoit, sur la côte, des pirogues; mais elles ne vinrent pas près du vaisseau. En quittant la baie, nous fîmes voile dans le canal qui sépare l'Isle Aurore de l'Isle de la Pentecôte. A midi, nous étions par le travers de la pointe septentrionale de cette derniere, qui nous restoit E. N. E, & nous observâmes $15^d\ 28' \frac{1}{2}$ de latitude Sud. L'Isle Aurore nous restoit du N. au N. E. $\frac{1}{2}$ E., & l'Isle des Lépreux du N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. à l'Ouest. L'Isle de la Pentecôte semble se joindre à la terre au Sud & au Sud-Ouest; mais, en nous avançant au Sud-Ouest, nous découvrîmes la séparation. Il étoit, dans ce moment, environ quatre heures après-midi; & alors je virai de bord, & gouvernai sur l'Isle, jusqu'au coucher du Soleil, que le vent, s'étant fait plus Est, nous obligea de prendre notre route au Sud. Nous voyions toujours les Habitans; des fumées s'élevoient des différentes parties de l'Isle, & le terrain, en plusieurs endroits, paroissoit cultivé. Vers minuit, dans le

ANN. 1774. Juillet. voisinage de la Terre méridionale, je revirai, pour porter le cap au Nord, le reste de la nuit.

« L'ISLE de la Pentecôte, ainsi que celle des Lépreux, » ayant un terrain plus en pente que l'Aurore, sembloit » plus peuplée & plus remplie de plantations. A minuit, » nous y remarquâmes différens feux, &, sur la premiere, » nous les vîmes s'étendre jusqu'au sommet des collines: il » paroît que l'agriculture leur fournit leurs principaux » moyens de subsistance; &, puisqu'ils ont peu de pirogues, » & que leurs côtes sont très-escarpées, nous jugeâmes qu'ils » ne s'adonnent pas autant à la pêche que les autres Insu- » laires. »

21. LE 21, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes devant le canal qui sépare l'Isle de la Pentecôte de la terre méridionale, & qui a environ deux lieues de large. La terre au Sud parut alors s'étendre du S. $\frac{1}{4}$ S. E., en tondissant jusqu'à l'Oueſt, aussi loin que la vue pouvoit porter, & sur la partie la plus voisine de nous, qui est d'une considérable hauteur, s'élevoient deux grosses colonnes de fumée, que nous jugeâmes partir de quelques volcans. « Toute la côte S. O. » formoit, en s'inclinant, une plaine très-belle & très-éten- » due, de laquelle jailliſſoient des tourbillons innombrables » de fumée, entre les bocages les plus riches qu'eussent ja- » mais contemplé nos yeux depuis notre départ de Taïti. » L'aspect fertile de la contrée & le nombre des feux » annonçoient que l'Isle est bien peuplée. » Dans ce mo- ment, je cinglai au S. S. O. avec une très-jolie brise du S. E. Vers les dix heures, nous découvrîmes que cette portion

portion de terre étoit une Isle à laquelle les Naturels donnent le nom d'Ambrym. A peine eûmes-nous amené la pointe méridionale d'Ambrym, que nous apperçûmes une haute terre, &, après celle-là, une autre encore plus haute, sur laquelle s'éleve une montagne en forme de pyramide. Nous conjecturâmes que ces terres appartenoient aux deux Isles séparées. La premiere se montre dans le S. E., & la seconde à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., & leur distance est à-peu-près de dix lieues. Poursuivant notre route pour reconnoître celle qui étoit de l'avant à nous; à midi, nous n'en étions éloignés que de cinq milles; elle s'étendoit du N. E. $\frac{1}{4}$ E. au S. E. $\frac{1}{4}$ E. : la latitude observée fut de 16d 17′ S.

ANN. 1774. Juillet.

« ELLE N'ÉTOIT PAS moins belle que l'autre; les plus » charmantes teintes de verdure paroient ses bosquets, » entremêlés de beaucoup de cocotiers; les montagnes » s'élevoient fort avant dans l'intérieur des terres, & il y » avoit, à leurs pieds, plusieurs cantons plus bas, tous » couverts de bois, & terminés par une belle greve. »

TOUT en approchant du rivage, nous remarquâmes une crique, qui avoit l'apparence d'un bon havre; elle étoit formée par une pointe basse, ou Péninsule qui s'avançoit au Nord. Sur cette pointe étoient des Habitans, qui paroissoient nous inviter à descendre à terre; & vraisemblablement ce n'étoit pas à bonne intention, car ils étoient presque tous armés d'arcs & de flêches. Dans la vue de gagner du terrain & le tems nécessaire pour équipper & mettre dehors les bateaux; je revirai de bord & courus une bordée, ce qui nous occasionna la découverte d'un autre havre, une lieue environ

ANN. 1774. Juillet.

plus au Sud. Les deux bateaux, que j'avois envoyés reconnoître les ſondes & un lieu d'ancrage, nous ayant ſignalé qu'ils en trouvoient un dans le dernier havre, je gouvernai S. S. O., & laiſſai tomber l'ancre ſur onze braſſes d'eau à près de deux encablures de la rive du S. E., & à un mille en dedans de l'entrée.

« L'OFFICIER, qui commandoit les bateaux, nous » dit que les Naturels s'étoient avancés ſur leurs pi- » rogues, très-près de lui ; que, loin de lui faire aucune » inſulte, ils agitoient des rameaux verds, & qu'après avoir » rempli leurs mains d'eau ſalée, ils la verſoient ſur leurs » têtes : l'Officier ne manqua pas de leur rendre ce compli- » ment & ce témoignage de bienveillance. Ils s'appro- » cherent enfin du vaiſſeau, remuant toujours des plantes » vertes, & en particulier les feuilles du *Dracaena Ter-* » *minalis*, & d'un beau *Croton Variegatum*; ils répé- » toient continuellement le mot Tomarr, ou Tomarro ; » expreſſion qui ſemble équivaloir au *Tayo* de Taïti (*a*). » La plupart étoient cependant armés d'arcs, de traits & » de piques. Ils ſe préparent ainſi à tout événement, à la » paix ou à la guerre.

» DÈS que nous fûmes à l'ancre, pluſieurs arriverent » dans leurs pirogues. On leur donna des étoffes de Taïti ; » qu'ils accepterent avec empreſſement ; &, par reconnoiſ- » ſance, ils offrirent quelques-uns de leurs traits, d'abord » ceux qui étoient armés ſeulement de bois, & enſuite

(*a*) Ce mot ſignifie *Ami*.

» d'autres armés de pointes d'os, & barbouillés d'une gomme noirâtre, qui nous les fit croire empoisonnés. On les essaya sur un petit chien de Taïti, qu'on blessa à la jambe; mais cette blessure n'eut aucune suite funeste. La langue de ce Peuple est si différente de tous les dialectes de la mer du Sud, que nous avions entendu jusqu'alors, que nous n'y comprîmes pas un seul mot : elle étoit beaucoup plus dure, & remplie de r, s, ch, & d'autres consonnes. Ces Insulaires ne ressembloient pas non plus, par la stature, à leurs voisins; ils étoient tous d'une noirceur remarquable, &, en général, leur hauteur n'excédoit pas cinq pieds quatre pouces; leurs membres manquoient souvent de proportion; ils avoient les jambes & les bras longs & grêles; le teint d'un brun noirâtre; les cheveux noirs, frisés & laineux; les traits de leur visage nous paroissoient plus extraordinaires que tout le reste : ils avoient un large nez plat, & les os des joues proéminens, comme les Négres, & un front très-court, & quelquefois extrêmement comprimé : le visage & la poitrine de la plupart étoient d'ailleurs peints en noir; ce qui nous blessoit encore plus que leur laideur naturelle : un petit nombre d'entr'eux portoient sur la tête un chapeau de natte; mais ils étoient tous absolument nuds, & une corde leur serroit le ventre si fort, qu'elle y faisoit un sillon très-profond. La plupart des autres Nations se servent d'une pagne par pudeur; mais l'étoffe cordée, que portent continuellement ces Insulaires, nuit plutôt à la modestie qu'elle ne lui est favorable.

ANN. 1774. Juillet.

» Ils ne cesserent de parler autour du bâtiment d'un

ANN. 1774. Juillet.

» ton très-élevé; mais, en même tems, ils mirent tant de
» bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amuserent:
» dès que nous jetions les yeux sur l'un d'eux, il babilloit
» sans aucune réserve. D'après leurs manieres, leurs figures
» & leur loquacité, nous les comparions à des singes.

» LE SOIR, ils retournerent à terre, ils y allumerent des
» feux, & on les entendit parler aussi haut entr'eux qu'ils
» avoient parlé parmi nous; mais, à huit heures, ils re-
» vinrent tous au vaisseau sur leurs pirogues, avec des tisons
» brûlans, afin de recommencer une nouvelle conversation.
» Ils y mêlerent une activité surprenante; nos répliques
» avoient un peu moins de volubilité. La soirée fut calme
» & belle, & la lune brilla par intervalles. Nous fûmes
» surpris de les voir si empressés autour de nous la nuit;
» car les Indiens restent rarement autour d'un vaisseau, après
» le coucher du soleil. Quelques personnes de l'équipage
» pensoient qu'ils venoient comme espions, pour recon-
» noître si nous étions sur nos gardes; mais leur conduite
» paisible ne donnoit pas lieu à ce soupçon. Le Capitaine
» défendit d'en laisser monter un à bord, & de rien acheter
» d'eux, & ils se retirerent vers la côte à minuit; ils chan-
» terent & battirent du tambour jusqu'au jour, & même
» nous en vîmes quelques-uns qui dansoient: nous en con-
» clûmes qu'ils sont très-gais. »

22. LE LENDEMAIN, de très-bonne heure, une nouvelle foule d'Indiens arriverent au vaisseau, les uns en pirogues, les autres à la nage; le mot Tomarr se trouvoit encore dans leurs bruyans propos. J'en engageai bientôt un à monter à

bord, & il fut à l'inſtant ſuivi d'un plus grand nombre que je ne l'aurois deſiré ; de ſorte que non-ſeulement le pont, mais preſque tout le vaiſſeau en étoit rempli. J'en conduiſis quatre dans ma chambre, & je leur fis des préſens, qu'ils montroient à ceux qui étoient dans les pirogues. Ils ſembloient enchantés de notre accueil. Tandis que je cherchois à me concilier leur amitié, il ſurvint un accident qui jeta tout dans la confuſion, & qui, dans la ſuite, tourna, je penſe à notre avantage. Un Indien d'une des pirogues, ſur le refus qu'on lui avoit fait de le laiſſer entrer dans un de nos bateaux, qui étoit en dehors, banda ſon arc pour tirer une flêche empoiſonnée au Canotier. Pluſieurs de ſes Compatriotes l'en empêcherent dans ce moment, & par-là me donnerent le tems d'en être averti. J'accourus à l'inſtant, & je vis cet homme ſe débattre avec un de ceux qui avoit été dans la chambre, & qui étoit ſauté par la fenêtre pour contenir ce furieux, qui parvint à s'en dégager, & qui alloit tirer ſa flêche ſur le Canotier, lorſque je le menaçai de deſſus le pont ; mais loin d'être intimidé, il dirigea ſon arc ſur moi. Je le prévins d'un coup de fuſil chargé à dragées. Ce coup le fit chanceler, mais ne l'empêcha point de bander de nouveau ſon arc pour me tirer ſa flêche. Une ſeconde décharge de même nature la lui fit tomber des mains, & ceux qui étoient avec lui dans la pirogue ſe hâterent de regagner le rivage à force de rames. Sur ces entrefaites, quelques Indiens tirerent des flêches de l'autre côté du vaiſſeau. La décharge d'un mouſquet en l'air ne les intimida point ; mais un canon de quatre tiré pardeſſus leurs têtes les mit en fuite & dans la plus grande confuſion : la plupart quitterent leurs pirogues pour atteindre plus promptement

ANN. 1774. Juillet.

ANN. 1774. Juillet.

la côte à la nage; ceux qui étoient dans la chambre sauterent par les fenêtres, & une foule d'autres, qui se trouvoient sur le pont & ailleurs, s'élancerent tous pardessus bord. Après cet événement, nous parûmes ne plus nous occuper d'eux; nous leur laissâmes reprendre leurs pirogues, tourner autour du vaisseau, & ils ne tarderent pas à s'en approcher. Aussi-tôt qu'on eut mis le feu au canon, nous entendîmes le bruit des tambours sur le rivage; c'étoit probablement un signal pour assembler & armer les Habitans. Nous nous préparâmes au débarquement, afin de couper du bois dont nous avions besoin, & d'obtenir dans le pays des rafraîchissemens, quoique nous n'eussions point vu de fruits sur les pirogues.

« LES INSULAIRES, qui avoient monté à bord, grimperent » avec la plus grande aisance, par les hautbans, jusqu'au » haut des mâts. Nous n'avons jamais rencontré de Peuple » si intelligent; ils comprenoient nos signes & nos gestes, » comme s'ils les avoient vu pratiquer depuis long-tems, & » en peu de minutes, ils nous apprirent un grand nombre » de mots de leur langue; ce qui nous convainquit encore » mieux qu'elle est absolument différente de cette langue » générale dont on parle les dialectes divers aux Isles de la » Société, aux Isles des Amis, aux Isles Basses, à l'Isle de » Pâque & à la Nouvelle Zélande: elle n'est pas difficile » à prononcer; mais elle a plus de consonnes qu'aucune de » celles dont on vient de faire mention: le son le plus » singulier qu'ils formassent étoit celui de *Brrr*. Ainsi, par » exemple, un de nos Amis s'appelloit Mambrrùm, & un » autre Bonombrrooài.

» ILS DESIROIENT tout ce qu'ils voyoient; mais ils ne » murmuroient point quand on ne le leur accordoit pas; ils » admiroient beaucoup les miroirs, & ils prenoient un ex- » trême plaisir à s'y regarder: ce Peuple laid nous sembloit » plus entiché de sa figure que la belle Nation de Taïti & » des Isles de la Société.

ANN. 1774. Juillet.

» ILS AVOIENT les oreilles percées, & un trou dans le *Sep-* » *tum narium*, où ils portoient un morceau de bâton, ou » deux petits cailloux de selenite ou d'albâtre joints en- » semble de maniere qu'ils formoient un angle obtus; des » bracelets proprement travaillés, de petites coquilles noires » & blanches ornoient la partie supérieure de leur bras: » ces bracelets les serroient si fortement, qu'ils avoient sans » doute été mis dans le bas-âge; leur corps n'étoit point » tatoué. M. Hodges les a peints, & on en trouve une » gravure dans ce Voyage, elle exprime très-bien le ca- » ractere de la Nation; mais je regrette que, pour remé- » dier à un défaut de burin, il ait fallu enfreindre le » costume, & jeter une draperie sur l'épaule, quoique » ces Insulaires ne soient point couverts. Ils consen- » tirent tout-de-suite à s'asseoir tandis qu'on les pei- » gnoit, & ils sembloient avoir quelque idée de cette » opération.

» DURANT l'alarme que causa un de leurs Compatriotes, » en décochant la flêche dont il a été question tout-à- » l'heure, ils offrirent à nos yeux un étrange spectacle: » agités par la crainte, par le desir d'appaiser cette dispute, » ils mirent un grand mouvement dans leurs actions; les

ANN. 1774. Juillet.

» uns sautoient dans la mer pardessus le platbord, & » les autres s'élançoient des fenêtres, & la plupart al- » loient & venoient ensuite dans l'eau, sans savoir ce qu'ils » faisoient. »

VERS les neuf heures, nous partîmes avec deux bateaux, & nous descendîmes en présence de quatre ou cinq cens Habitans rassemblés sur le rivage. Quoique tous fussent armés d'arcs, de flêches, de massues & de lances, ils ne firent pas la moindre opposition; au contraire, voyant que je m'avançois seul, sans armes, un rameau verd à la main, l'un d'eux, qui paroissoit être un Chef, donna son arc & ses flêches à un autre, se mit dans l'eau pour venir à ma rencontre; il portoit un pareil rameau, qu'il échangea contre le mien, & me prenant ensuite la main, il me présenta à ses Compatriotes. Je leur distribuai aussi-tôt des présens, tandis que les soldats de Marine se rangerent en bataille sur la plage. Je fis signe à ces Insulaires, (car nous n'entendions pas un seul mot de leur langue) que nous avions besoin de bois, & ils nous répondirent que nous pouvions en couper. Dans ce même tems, on amena un petit cochon, qu'on m'offrit, & je donnai au député une pièce d'étoffe, dont il parut charmé; nous espérions obtenir bientôt de ces Indiens d'autres provisions; mais nous nous trompions. Le cochon n'avoit point été apporté pour être échangé, mais probablement pour être offert, comme le sceau de la pacification. Nous n'obtînmes d'eux qu'une demi-douzaine de noix de cocos, & une très-petite quantité d'eau fraîche. Ils ne mettoient aucune valeur aux clous ni à nos outils de fer, & même ils n'estimoient rien de tout ce que nous avions. De tems à

autre,

DÉBARQUEMENT À MALLICOLO L'UNE DES NOUVELLES HÉBRIDES.

RPJCB

autre, ils échangeoient une flêche pour une pièce d'étoffe, mais ils consentoient rarement à se départir d'un arc. Ils ne vouloient point que nous quittassions le rivage pour entrer dans la contrée, & ils desiroient fort que nous retournassions au vaisseau.

ANN. 1774. Juillet.

« UN RÉCIF environnoit la côte à l'endroit où nous des-
» cendîmes, jusqu'à la distance de trente verges; l'eau y étoit
» si basse, que nous fûmes obligés de marcher à gué vers
» la greve, qui n'avoit pas plus de 15 verges de large, &
» notre situation auroit été très-critique, en cas d'attaque.

» LES ARCS de ces Insulaires, que nous trouvâmes sur le
» rivage, étoient d'un bois brun-foncé, & plus beau que le
» Mahogany; ils tenoient leurs traits dans un carquois cy-
» lindrique de feuilles: tous ces traits étoient des roseaux
» d'environ deux pieds de long; les plus communs avoient
» une pointe d'un pied ou quinze pouces de long, d'un
» bois poli, aussi noir que l'ébene, mais très-cassant; les
» autres étoient garnis d'un morceau d'os de deux ou trois
» pouces de long: l'os étoit inséré dans une coche du
» roseau, & serré très-proprement avec des fibres de noix
» de cocos, tressées en croix, de maniere qu'elles formoient
» de petits compartimens rhomboïdaux d'environ $\frac{1}{20}$ de
» pouce en quarré, remplis alternativement de couleur
» rouge, verte & blanche. L'os étoit épointé & barbouillé
» d'une substance résineuse noire.

» NOUS SORTÎMES des lignes que formoient autour de
» nous les Soldats de Marine, & nous nous promenâmes

ANN 1774. Juillet.

» parmi les Naturels, qui cauſerent avec nous, & s'aſſirent
» volontiers au pied d'un arbre, afin de nous apprendre leur
» langage : ils étoient ſurpris de l'aptitude que nous avions
» à nous ſouvenir des mots qu'ils prononçoient, & ils ſem-
» bloient réfléchir comment, avec une plume & du papier,
» il étoit poſſible de conſerver des ſons. Non-ſeulement
» ils mettoient du zèle à nous inſtruire, mais ils deſiroient
» auſſi d'apprendre notre langue, dont ils prononçoient
» ſi exactement les termes, que nous admirions la vivacité
» de leur pénétration & l'étendue de leur intelligence.
» Comme ils avoient les organes de la parole très-flexibles,
» nous eſſayâmes de leur faire prononcer les ſons les plus
» difficiles des langues de l'Europe, & ils rendirent, ſans la
» moindre difficulté, & après l'avoir entendu une ſeule fois,
» la ſyllabe ruſſe *Shtch*. Nous leur apprîmes enſuite les
» termes numériques anglois, & ils les répéterent très-rapi-
» dement ſur leurs doigts : en un mot, s'ils ne prêtoient pas
» une longue attention à nos diſcours, ils ſaiſiſſoient & imi-
» toient, dès le premier inſtant, tout ce que nous voulions
» leur dire.

» QUAND ils nous vendirent des traits empoiſonnés, ils
» nous avertirent de ne pas en éprouver la pointe contre
» nos doigts, & ils nous aſſurerent, par les ſignes les plus
» intelligibles, qu'un trait ordinaire peut tranſpercer le bras
» d'un homme ſans le faire mourir, mais que la plus légere
» égratignure de ceux-ci ſuffit pour le tuer. Si, malgré ces
» conſeils, nous les approchions de nos doigts, ils nous
» ſaiſiſſoient amicalement par le bras, afin de nous préſerver
» d'un danger imminent.

ANN. 1774. Juillet.

» OUTRE les arcs & les traits, ils avoient une maſſue de
» bois de Caſuarina, ſuſpendue à leur épaule droite avec
» une groſſe corde d'herbes : cette maſſue, très-bien polie,
» n'excédoit pas deux pieds & demi de longueur, & paroiſ-
» ſoit deſtinée aux combats de corps à corps, après que le
» carquois ſeroit vide. Sur le poignet gauche, ils portoient
» une planche de bois proprement couverte de paille, d'en-
» viron cinq pouces de diamètre, pour que le recul de la
» corde de l'arc ne bleſsât pas leur bras. Ils refuſerent de nous
» vendre cette eſpèce de gand, ainſi que leurs bracelets &
» leurs autres ornemens.

» NOUS N'OBSERVAMES aucune nouvelle plante ſur les
» bords de la greve, où nos Gens coupoient des arbres; mais
» la grande forêt, qui rempliſſoit l'intérieur du pays, étoit
» attrayante pour des Naturaliſtes. Je remarquai un ſentier
» qui montoit dans le bois, parderriere des buiſſons; nous
» y entrâmes, le Docteur Sparrman & moi, ſans être ap-
» perçus, & nous avançant à environ 20 verges, nous eûmes
» le bonheur de trouver deux nouvelles plantes. Dès que
» nous les eûmes cueillies, des Naturels qui parurent devant
» nous, s'arrêterent en nous voyant, & nous prierent, par
» des ſignes multipliés, de retourner à la greve. Nous nous
» inclinâmes pour les ſaluer, & nous leur montrâmes les
» plantes que nous venions de ramaſſer, en nous efforçant
» de les aſſurer, par geſtes, que nous n'étions venus ici que
» pour cela. Ce prétexte fut inutile, & comme ils perſiſ-
» toient à nous engager à ſortir du bois, nous y conſentîmes
» de peur d'exciter un nouveau trouble. Cette forêt, qu'il
» nous fallut quitter ſi promptement, étoit très-ſombre, &

ANN. 1774. Juillet.

» remplie de buiſſons. Cependant une maſſe volumineuſe
» de lumiere, qui venoit de l'intérieur, ſembloit indiquer
» une plantation, que je n'aurois pas manqué d'examiner,
» ſi les Inſulaires m'en avoient laiſſé la liberté. Les voix des
» femmes & des enfans que nous entendions de ce côté,
» confirmoient notre conjecture. En général, les eſpèces
» de grands arbres que nous trouvâmes, étoient connues;
» mais nous en remarquâmes, parmi les ſous-bois, pluſieurs
» abſolument nouvelles.

» PLUSIEURS des Naturels portoient ſur leur bras
» un petit panache verdâtre d'une plante odoriférante d'un
» nouveau genre, que nous avons nommé *Cuodia* (Forſt.
» nov. gen.): quelques-uns nous permirent de le leur ôter pour
» l'examiner; mais d'autres nous l'arracherent bientôt des
» mains, & le jeterent à terre, avec un air fâché, comme
» ſi cette plante eût été nuiſible ou de mauvais augure. Nous
» en avons ſouvent mâché la graine, qui eſt très-aromatique,
» ſans en éprouver le moindre inconvénient, & nous étions
» très-convaincus qu'elle n'a rien du tout de pernicieux;
» mais je ne ſais ſi ce n'étoit point parmi eux un ſigne d'ini-
» mitié ou de défiance, comme beaucoup d'autres paſſent
» dans leur eſprit pour des emblêmes de l'amitié.

» DE RETOUR à la greve, nous nous trouvâmes environ-
» nés de tous côtés par les Inſulaires. Le Capitaine plaça
» alors une partie des ſoldats de Marine vers la mer, &
» le reſte vers les bois, afin qu'ils puſſent nous défendre
» pardevant & parderriere. Il faut avouer que les Naturels
» n'avoient pas la moindre envie de troubler la paix: nous

» causions librement avec eux; la volubilité de leur langue » assourdissoit nos oreilles, & le bruit qu'ils faisoient, ressembloit à celui d'une foire : leur babil fut tout-à-coup » remplacé par un silence parfait. Nous nous regardâmes » les uns les autres; nous jetâmes des yeux effrayés autour » de nous, & les deux aîles de notre garde se replierent & » se disposerent au combat. Les Indiens sembloient s'attendre à quelque malheur; mais, voyant que nous restions » tranquilles, ils se mirent à parler de nouveau, & en peu » de minutes, la confiance réciproque se rétablit. Voici ce » qui donna lieu à cette alarme : l'un des Matelots ayant » prié un des Insulaires de lancer une flêche en l'air le » plus haut possible, l'Indien y consentit, & il avoit déjà » bandé son arc, lorsque ses Compatriotes, craignant que » cette flêche décochée ne nous parût une infraction de » la paix, lui crierent de s'arrêter, & effrayerent tout le » Peuple qui étoit sur la greve, en prononçant quelques » mots, qui, à l'instant, produisirent un silence universel. » Les Peintres & les Poëtes auroient eu une belle occasion » de peindre la consternation & la frayeur : l'épouvante » étoit peinte sur le visage des Naturels; tout annonçoit » leur inquiétude; les uns avec un œil égaré; les autres avec » un regard sombre; ceux-ci avec une physionomie siniſtre; » ceux-là avec un maintien intrépide & assuré; tous, dans » des attitudes différentes, saisirent leurs armes.

ANN. 1774. Juillet.

» DÈS que l'alarme eut cessé, nos coupeurs de bois reprirent leurs travaux, & les Naturels admiroient leur » habileté : quelques femmes s'approcherent alors de nos » lignes, mais elles s'en tinrent un peu éloignées : elles

ANN. 1774. Juillet.

» étoient d'une petite taille, & les plus laides de celles que » nous avions vues dans la mer du Sud : celles qui étoient » d'un âge mûr, c'eſt-à-dire, probablement celles qui étoient » mariées, portoient autour de leurs reins des pièces d'étoffe, » ou plutôt de nattes, qui deſcendoient preſque juſqu'aux » genoux : d'autres n'y portoient qu'un torchon de paille ſuſ- » pendu à un cordon, & celles qui avoient moins de onze » ans, alloient entièrement nues, ainſi que les petits gar- » çons du même âge. La tête de quelques-unes de ces » femmes étoit couverte de poudre de terre mérite, couleur » d'orange ; d'autres avoient barbouillé leur viſage & plu- » ſieurs tout leur corps de cette peinture, qui, ſur leur » peau brune, produiſoit à nos yeux un très-mauvais effet. » Nous n'obſervâmes point qu'elles euſſent des coliſi- » chets à leurs oreilles, autour de leurs cols ou de leurs » bras ; car, à ce qu'il ſemble, c'eſt la mode ſur cette Iſle, » que les hommes ſe parent ſeuls : par-tout où cela arrive, » le ſexe eſt ordinairement opprimé, mépriſé, & dans une » ſituation déplorable : nous les voyions en effet traîner ſur » leur dos des paquets qui contenoient leurs enfans : les » hommes ne paroiſſoient avoir aucun égard pour elles ; ils » ne leur permettoient pas de s'approcher de nous, & dès » que nous allions vers elles, ces pauvres femmes s'en- » fuyoient.

» A MIDI, la plupart des Indiens de cette foule ſe diſ- » perſerent vraiſemblablement pour aller dîner. L'un des » Chefs pria le Capitaine de l'accompagner à ſon habitation, » ſituée dans les bois ; mais M. Cook le remercia. Nous » nous rembarquâmes tous ſans éprouver d'obſtacles de la

» part des Naturels qui reſterent ſur la greve, juſqu'à ce
» que nous fûmes à bord. M. de Bougainville ne fut pas ſi
» heureux à l'Iſle des Lépreux; les Naturels lui montrerent
» des diſpoſitions amicales, juſqu'à ce que tout ſon monde
» fût embarqué; mais alors ayant décoché une grele de
» flêches, ils en furent bien punis, car on lâcha ſur eux
» une volée de mouſqueterie, qui tua pluſieurs Indiens:
» comme ces deux Iſles ſont à la vue l'une de l'autre; &
» que l'expédition du Navigateur françois eſt très-récente,
» nos Inſulaires connoiſſoient probablement la puiſſance
» des Européens, & voilà pourquoi ils agirent avec pré-
» caution. »

ANN. 1774. Juillet.

APRÈS avoir envoyé le bois que nous avions coupé, nous nous rembarquâmes.

LE JOUR étoit trop avancé pour retourner à terre après dîné, & les Gens de l'équipage furent employés aux diverſes réparations néceſſaires dans les manœuvres; mais, appercevant un Indien du rivage qui portoit une bouée qu'il avoit priſe, dans la nuit, d'un ancre de jet, je deſcendis ſur la côte pour la reprendre. Au moment que je débarquai, elle fut rendue par l'homme même, qui ſe retira ſans prononcer une parole. Je dois obſerver que cette bouée fut l'unique choſe que ces Inſulaires chercherent à nous enlever. Comme nous étions deſcendus près de quelques maiſons & plantations, préciſément à l'entrée du bois, j'engageai un Inſulaire à nous y conduire; mais il ne voulut jamais permettre à perſonne qu'à M. Forſter de me ſuivre: ces cabanes ſont aſſez ſemblables à celles que nous avions vues dans les autres

ANN. 1774. Juillet.

Isles; elles sont un peu basses, & couvertes de feuilles de latanier : quelques-unes étoient fermées tout autour, avec des planches, & une ouverture quarrée, qui servoit de porte, étoit la seule entrée: cette espèce de porte étoit close alors, & l'on refusa de nous l'ouvrir: en cet endroit, il n'y avoit gueres que six huttes, & quelques petites plantations de racines, &c. entourées d'une haie de roseaux, comme aux Isles des Amis. On y voyoit encore des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers; mais ces arbres, en petit nombre, étoient chargés de peu de fruits. Nous apperçûmes une provision assez considérable de belles ignames qu'on avoit mises en tas sur des branchages, ou sur une espèce de plate-forme, une vingtaine de cochons & des poules qui rodoient autour de ces habitations. Ayant tout observé, nous rentrâmes dans la chaloupe, & nous rangeâmes le rivage jusqu'à la pointe Sud-Est du havre, où nous descendîmes pour aller à pied le long de la plage, & nous ne tardâmes pas à découvrir les Isles qui sont au S. E., & dont nous avons fait mention. Nous apprîmes alors les noms de ces Isles & de celle où nous étions, qu'ils appellent Mallicollo (*a*). Celle qui est au-dessus de la pointe méridionale d'Ambrym reçoit le nom d'Apée; & l'autre, sur laquelle s'éleve un pic, est appellée Apoom. Nous trouvâmes sur la plage un fruit ressemblant à une orange, que les Insulaires nomment Abbi-mora; mais, comme il étoit pourri, je ne dirai pas s'il est bon à manger.

(*a*) Ou, *Mallicolla*. Quelques-uns de nos gens prononçoient *Manicolo*, ou *Manicola*, & c'est ainsi qu'elle est écrite dans les Mémoires de Quiros, que M. Dalrymple a fait imprimer. Voyez le *Vol. II, pag. 146.*

« LE NOM

« LE NOM que les Insulaires donnoient à ce fruit, » étoit celui que lui donne Quiros ; nouvelle preuve que » les descriptions des terres qu'il a découvertes sont exac- » tes. Nous avions trouvé des pimplemousses aux Isles des » Amis ; mais jamais aucune orange n'avoit frappé nos re- » gards sur les Isles de la Mer Pacifique. Delà on peut croire » ce que dit Quiros des productions naturelles de Mallicolo.

ANN. 1774. Juillet.

» DURANT la nuit, plusieurs des Matelots essayerent de » pêcher, & quelques-uns furent assez heureux. L'un prit » un goulu de neuf pieds de long, qui nous fut d'autant » plus agréable que toutes nos provisions fraîches étoient » consommées, excepté un petit nombre d'ignames que » nous mangions en place de biscuit : un autre prit un poisson » suceur indien (*Eeheneis naucrates*) de près de deux » pieds de longueur : un troisieme, deux grands poissons » rouges, de l'espèce des bremes de mer, (probablement » le *Sparus Erythrinus*. Linn.). Le goulu n'est pas trop » bon ; mais il est, dans tous les temps, préférable aux pro- » visions salées, & la nécessité nous le fit trouver d'un » excellent goût : c'est ce maître sévere qui donne au Groën- » landois l'amour de l'huile de baleine, & au Hotten- » tot, celui des intestins les plus dégoûtans. Ouvrant ce » poisson, on vit une flêche empoisonnée dans sa tête : la » blessure étoit si parfaitement guérie, qu'il n'en paroissoit » pas la plus petite trace à l'extérieur : un morceau de bois » tenoit encore à la pointe osseuse, ainsi que quelques-unes » des filasses avec lesquels on l'avoit attaché ; mais le bois » & les filasses étoient si pourris, qu'ils tomberent en » poussiere dès qu'on les toucha. Ces flêches, que nous

ANN. 1774. Juillet.

» ſuppoſons empoiſonnées, n'affectent donc pas les » poiſſons. »

NOUS LONGEAMES enſuite l'autre côté du havre, où nous deſcendîmes à terre près de quelques maiſons, à l'invitation des habitans qui étoient venus ſur le rivage; mais nous n'y fûmes pas cinq minutes, qu'ils deſirerent de nous voir partir. Nous eûmes cette complaiſance, & nous continuâmes de prolonger le rivage, pour prendre les ſondes & chercher quelque ſource; car, juſqu'à ce moment, nous n'avions vu d'autre eau douce que celle que les Indiens avoient bien voulu nous apporter; & nous ne ſavions point où ils alloient la puiſer. A cet égard, nos recherches furent ſans ſuccès; mais cela ne prouve point qu'on ne puiſſe y en découvrir. Le jour, déjà trop avancé, ne nous permit pas d'examiner aſſez la place pour déterminer ce point. Comme nous retournions à bord, nous entendîmes le ſon d'un tambour; &, je crois, de quelques autres inſtrumens; & nous vîmes danſer les Inſulaires; mais, dès qu'ils entendirent le bruit des rames, ou qu'ils nous apperçurent, ils reſterent tranquilles.

« CETTE MUSIQUE, ainſi que celle de la nuit précédente, » n'étoit pas remarquable par l'harmonie ou la variété des » ſons; mais elle ſembloit plus animée & plus gaie que celle » des Iſles des Amis.

» MON PERE me dit, à ſon retour, qu'il avoit trouvé le » fond du havre rempli de mangliers, que probablement » une riviere couloit à travers ces arbres dans la mer; mais

» qu'on eſſayeroit envain de s'ouvrir un paſſage, à travers
» leurs branches ſerrées, qui ſe reproduiſent par chaque
» extrémité, ſans former un arbre ſéparé.

ANN. 1774. Juillet.

» PENDANT cette excurſion, aucun Inſulaire ne parut
» ſur la côte méridionale où nous avions débarqué le matin;
» mais nous entendîmes dans les bois le grognement des
» cochons, & nous en conclûmes que les Naturels poſſé-
» dent un grand nombre de ces animaux. Après le départ
» du Capitaine Cook, pluſieurs Naturels vinrent faire des
» échanges au côté de la Réſolution, ſur des pirogues qui
» n'avoient pas plus de vingt pieds de longueur, aſſez
» mal travaillées, & ſans ornement, mais garnies d'un
» balancier.

» UNE VIEILLE FEMME nous vendit deux morceaux demi-
» tranſparens de ſelenite, taillés en forme conique, &
» joints enſemble aux deux extrémités pointues. Le diamètre
» de la baſe étoit d'environ un pouce, & la longueur de
» chaque morceau de trois quarts d'un pouce. Elle les déta-
» cha du cartilage de ſon nez, qui avoit un trou fort large,
» & qui étoit barbouillé d'une peinture noire. »

LE 23, à ſept heures du matin, je fis lever l'ancre pour profiter du clair de lune; &, à l'aide d'une légere briſe, nous nous fîmes remorquer par un bâtiment à rames, pour ſortir du port, dont à midi la pointe méridionale nous reſtoit à l'O. S. O. à la diſtance d'environ deux milles. 23.

LES INDIENS, nous voyant ſous voile, arriverent dans

ANN. 1774. Juillet.

leurs pirogues. Les échanges se firent avec plus de confiance qu'auparavant, & ils nous donnerent des preuves si extraordinaires de leur loyauté, que nous en fûmes surpris. Comme le vaisseau marcha d'abord fort vîte, nous laissâmes en arriere plusieurs de leurs canots qui avoient reçu nos marchandises, sans avoir eu le tems de donner les leurs en échange. Au-lieu de profiter de cette occasion pour se les approprier, comme auroient fait nos Amis des Isles de la Société, ils employerent tous leurs efforts pour nous atteindre & nous remettre ce dont ils avoient reçu le prix. Un des Indiens nous suivit pendant un tems considérable; &, le calme survenant, il parvint à nous joindre. Dès qu'il fut au vaisseau, il montra ce qu'il avoit vendu; plusieurs personnes voulurent le lui payer, mais il refusa de s'en défaire, jusqu'à ce qu'il apperçût celui qui le lui avoit déjà acheté, & il le lui remit. La personne, ne le reconnoissant pas, lui en offrit de nouveau la valeur; mais cet honnête Indien ne voulut point l'accepter, & lui fit voir ce qu'il avoit reçu en échange. Les pièces d'étoffes & le papier marbré furent fort recherchés de ces Insulaires, qui ne mettoient aucun prix à nos clous, à nos outils de fer, à nos grains de rassade. Les pirogues ne furent jamais plus de huit ensemble devant le vaisseau, & il n'y avoit pas plus de quatre ou cinq Indiens dans chacune; ce qui prouve qu'ils ne sont pas habiles pêcheurs. Il arrivoit quelquefois qu'ils se retiroient subitement au rivage, sans avoir fait la moitié des échanges qu'ils paroissoient s'être proposés; & d'autres venoient ensuite les remplacer.

COMME nous sortions du havre à la marée basse, un grand

RPLCE

Benard

HOMME DE L'ISLE DE MALLICOLO.

nombre d'Habitans étoient alors sur les récifs qui bordent l'Isle, pour y amasser des coquillages. Notre séjour sur leur côte ne les empêcha point de suivre leurs occupations ordinaires. Sans doute que, ne leur causant aucune inquiétude, si nous eussions fait un plus long séjour, nous aurions été dans une plus étroite amitié avec eux. On pourroit presque les regarder comme une espèce de singes; car ils sont très-hideux & très-mal proportionnés; &, à tous égards, ils different beaucoup des Nations que nous avons visitées dans cette mer (*a*). Ces hommes, d'une très-petite race, sont d'une couleur bronzée; ils ont la tête longue, le visage plat, & la mine des singes. Leurs cheveux, généralement noirs ou bruns, sont courts & crépus, mais sans être aussi doux & aussi laineux que ceux d'un Nègre d'Afrique. Leur barbe est forte, touffue, & ordinairement noire & courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'est une ceinture ou corde qu'ils portent tous autour des reins, & qu'ils serrent si étroitement sur le ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fo[illegible]nie. Ce cordage est aussi gros que le doigt, & il forme une entaille si profonde sur le nombril, que le corps paroît en quelque sorte double. Les hommes vont tout nuds, & à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'un mor-

ANN. 1774. Juillet.

(*a*) Quand à la maniere particuliere de porter la Pagne, on peut en voir une description détaillée dans le Voyage de Wafer, qui fait mention de cette coutume singuliere, qui existe chez les Indiens de l'Isthme de Darien.

ceau de nattes, ou d'une feuille dont ils se servent comme d'une pagne *(a)*.

ANN. 1774. Juillet.

NOUS VÎMES peu de femmes, & elles n'étoient pas moins hideuses que les hommes. Elles se peignent la tête, le visage & les épaules de rouge. Elles portent une espèce de jupe. Quelques-unes avoient, sur le dos, une sorte d'écharpe, où elles placent leurs enfans. Il n'en vint aucune à bord, & quand nous étions à terre, elles se tinrent toujours à une certaine distance. Leurs parures sont des pendans d'oreilles, d'écaille de tortue, & des bracelets. Un de ces bracelets nous a paru très-curieux: sa largeur étoit de quatre à cinq pouces; il étoit fait avec de la tresse ou de la ficelle, & garni d'écaille, & il se mettoit préciſément au-dessus du coude. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochons, & de grands anneaux d'écaille; & on a déjà indiqué l'usage d'une plaque de bois arrondie qu'ils portent autour du poignet gauche. Ils sont encore dans l'usage de se percer la cloison du nez, pour la décorer d'une pierre blanche courbe d'environ un pouce & demi de longueur.

EN SIGNE D'AMITIÉ, ils présentent un rameau verd, & jettent, avec la main, un peu d'eau sur la tête.

LEURS ARMES sont la massue, la lance, l'arc & la flêche;

(*a*) On a déjà donné quelques-uns des détails qu'on va lire; mais, après avoir rapporté les Observations particulieres, on a coutume, dans cet Ouvrage, d'en présenter le résultat à la fin des Chapitres sur chaque Isle.

Les deux premières ſont de bois de fer : leurs arcs, d'environ quatre pieds de longueur, ſont un bâton fendu vers le milieu ; ce bâton n'eſt point courbé en demi-cercle, mais de cette maniere

ANN. 1774. Juillet.

ILS ONT, pour flêches, des roſeaux armés d'une pointe longue & aigue, d'un bois très-dur, & quelquefois d'un os. Ces pointes ſont toutes couvertes d'une ſubſtance que nous prîmes pour du poiſon. On a déjà dit que ces Indiens confirmerent encore nos ſoupçons, en nous faiſant ſigne de ne pas toucher la pointe, en nous avertiſſant que la piquure ſeule nous donneroit la mort. Ils ſont eux-mêmes très-attentifs à s'en préſerver, & ils les portent toujours enveloppés dans un carquois. Quelques-unes des flêches ont deux ou trois pointes, chacune deſquelles eſt garnie ſur les arêtes de petites pointes barbelées, pour empêcher de les retirer de la plaie.

APRÈS avoir remis en mer, nous voulûmes eſſayer, ſur un chien, l'effet d'une des flêches empoiſonnées. Dès le premier jour de notre arrivée dans ce port, nous avions déjà fait cette épreuve ; mais, comme elle ne produiſit rien de funeſte, nous imaginâmes que l'opération avoit été trop légere. Le Chirurgien fit donc une profonde inciſion dans la cuiſſe d'un chien, où il inféra une grande partie du poiſon qui couvroit les flêches, & banda enſuite la plaie. Pendant quelques jours, nous crûmes que le chien n'étoit pas auſſi-bien qu'auparavant, & je n'aſſurerai même pas ſi cela étoit en effet, ou ſi nous nous faiſions illuſion ; mais l'animal ſe trouva bientôt dans le même état que s'il ne lui étoit rien arrivé, & il eſt revenu

ANN. 1774. Juillet.

plein de vie, en Angleterre. Je ne puis guères douter cependant que la matiere, dans laquelle ces Indiens trempent leurs flêches, ne soit d'une espèce venimeuse, puisqu'ils ne se proposent point d'autre objet. Mais ils paroissent peu connoître la nature du poison; car, lorsqu'ils nous apporterent de l'eau sur le rivage, ils en buvoient d'abord, pour nous faire comprendre que nous pouvions la boire avec sûreté.

LES HABITANS de Mallicollo paroissent être une Nation absolument différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. D'environ quatre-vingt mots de leur langue, que M. Forster a rassemblés, à peine s'en trouve-t-il un qui ait quelque affinité avec les langues des autres Isles où nous avons relâché. Ils emploient la lettre R dans beaucoup de leurs mots, & fréquemment il s'en rencontre deux ou trois ensemble, ce qui en rend la prononciation très-difficile. On a déjà observé qu'ils prononçoient, sans aucune peine, la plupart des termes Anglois: ils expriment leur admiration par un sifflement, assez semblable à celui d'une oie.

JE CROIS que leurs fruits ne sont pas si bons que ceux des Isles des Amis ou des Isles de la Société. J'en suis du moins assuré à l'égard des cocos: & leurs arbres à pain & leurs bananiers ne paroissent pas valoir mieux; mais les ignames semblent y être excellentes.

« MALLICOLO a environ vingt lieues de long du Nord » au Sud: ses montagnes intérieures sont très-élevées, cou- » vertes de forêts, & contiennent, sans doute, de belles » sources

» ſources d'eau douce, quoique nous n'ayons pas pu les
» découvrir entre les arbres. Le ſol, autant que nous l'avons
» examiné, eſt riche & fertile, comme celui des plaines des
» Iſles de la Société; & le voiſinage du volcan d'Ambrym,
» nous donne lieu de ſuppoſer qu'elle en a un auſſi. Ses
» productions végétales ſemblent être abondantes & fort
» variées, & les plantes utiles ne ſont pas moins nombreuſes
» qu'aux Iſles que nous venions de viſiter. Peut-être qu'elles
» y ſont moins bonnes, comme le croit M. Cook.

ANN. 1774. Juillet.

» LES COCHONS & les volailles ſont leurs animaux domeſ-
» tiques; nous y avons ajouté des chiens, en leur donnant un
» mâle & une femelle, qu'ils reçurent avec un extrême
» plaiſir. Je ſuis perſuadé qu'ils en prendront un grand
» ſoin; mais, parce qu'ils les appelloient *broas*, (ce qui
» ſignifie cochon) nous fûmes convaincus qu'ils étoient
» abſolument nouveaux pour eux. Nous n'y avons point
» trouvé d'autre quadrupède durant notre petite relâche,
» & il n'eſt pas probable que, dans une Iſle ſi éloignée des
» Continens, il y ait des quadrupèdes ſauvages: à la vérité,
» un ſeul jour employé ſur une greve ſtérile, ne ſuffit pas
» pour ſe former une idée complète des animaux & des
» végétaux d'un pays; mais nous avons eu occaſion de
» remarquer que les bois ſont habités par pluſieurs eſpèces
» d'oiſeaux, parmi leſquels il y en a, ſans doute, d'inconnus
» aux Naturaliſtes.

« A JUGER du nombre des Habitans, par la foule que nous
» apperçûmes au port où nous mouillâmes, on croiroit qu'il
» eſt conſidérable; mais, vu la grande étendue de l'Iſle, je ne

ANN. 1774. Juillet.

» puis pas la ſuppoſer très-peuplée. Il n'y a pas, je penſe, » cinquante mille Inſulaires ; & ils ne ſont point diſperſés, » comme à Taïti, aux bords des collines, mais ils ſont » répandus ſur plus de ſix cens mille quarrées. Le pays » ſemble être une forêt étendue ; ils ont ſeulement com- » mencé à ouvrir & à planter quelques petits cantons perdus » dans le vaſte eſpace, comme de petites Iſles dans la mer » Pacifique. Peut-être que ſi l'on venoit à bout de péné- » trer l'Hiſtoire de cette race, on trouveroit qu'elle eſt » arrivée, ſur cette Terre, beaucoup plus tard que les Natu- » rels des Iſles de la Société & des Amis : il eſt ſûr du moins » qu'elle paroît très-différente, comme on a déjà eu occa- » ſion de le remarquer.

» LES NATURELS de quelques parties de la Nouvelle- » Guinée & de la Terre des Papous, ſemblent correſpon- » dre, en pluſieurs points, avec les Mallicolois. Le teint » noir & les cheveux laineux, caractériſent particulière- » ment les deux Nations. En admettant l'influence du cli- » mat, ſi bien défendue par M. de Buffon, c'eſt une nou- » velle preuve que Mallicolo a été peuplé depuis peu, puiſ- » que l'intervalle de tems qui s'eſt écoulé, n'a pas ſuffi pour » changer la couleur & les cheveux des Habitans ; mais je » ſuis loin de croire à l'influence générale des climats, & » ſi j'ai haſardée cette conjecture, je ſuis prêt à changer » d'opinion, dès qu'on en imaginera une plus raiſonnable. » La Nouvelle-Guinée & les Iſles voiſines, ſont les ſeuls » pays d'où nous puiſſions attendre des lumieres ſur ce » ſujet, & nous n'en connoiſſons encore ni la poſition géo- » graphique, ni les Habitans. D'après les Voyageurs, qui ont

» reconnu cette partie du Monde *(a)*, il paroît que plusieurs » Tribus distinctes habitent ses différens cantons. Il faut » remarquer qu'outre la race noire, il y a des Naturels » d'un teint plus clair, qui se rapprochent de ceux des » Isles de la Société & des Isles des Amis. Peut-être y trou- » veroit-on d'autres Tribus, qui, suivant toute appa- » rence, sont un mêlange des deux races. Je crois que » les formes grêles des Mallicolois sont particulieres à » eux & aux Habitans de la Nouvelle-Hollande, avec » lesquels cependant ils ne semblent pas avoir d'autres » rapports.

ANN. 1774. Juillet.

» LE CLIMAT de Mallicolo & des Isles des environs, est » très-chaud. Peut-être qu'il y a des tems où il est moins » tempéré qu'à Taïti, parce que l'Isle est infiniment plus » étendue. Nous n'y avons pas éprouvé de chaleur extraor- » dinaire. Le thermomètre de Fahrenheit étoit à 76^{d} & » 78^{d}, c'est-à-dire à un point très-modéré pour la zone tor- » ride. Le vêtement, dans une pareille contrée, est un » objet de luxe, & on ne peut pas le mettre au rang des » premiers besoins. Sous leurs bocages touffus, ils ne sen- » tent pas les rayons brûlans du Soleil, & ils ne connois- » sent point la rigueur du froid. Les arbrisseaux & les ronces » les obligent cependant à quelques précautions, & les » impulsions de la Nature, pour la propagation de l'es- » pèce, leur ont suggéré les moyens les plus simples de » conserver leurs organes, & de les empêcher d'être

(*a*) Dampierre, Carteret, M. de Bougainville.

ANN. 1774. Juillet.

» déchirés *(a)*. Nous sommes trop portés à regarder comme
» innés les principes que l'éducation inspire à notre esprit,
» & nous prenons souvent un sentiment moral pour un
» instinct physique. En étudiant les Peuples barbares, on
» voit que la modestie & la chasteté sont des idées locales,
» inconnues dans l'état de nature, & modifiées suivant les
» divers degrés de civilisation. Les Mallicolois, par exem-
» ple, ne peuvent pas avoir renoncé à des idées naturelles,
» en inventant un usage qui ne paroît propre qu'à exciter
» leurs desirs. Je ne sais point si le peu de vêtemens que met-
» tent leurs femmes, provient d'un sentiment de pudeur ou
» de l'envie de plaire.

» ILS PAROISSENT se nourrir principalement de végé-
» taux, & ils s'appliquent à l'agriculture : de tems en tems
» ils se régalent de porc & de volaille ; &, quoique nous
» n'ayions pas eu occasion d'observer beaucoup d'ustensiles
» de pêche, puisqu'ils ont des pirogues, on peut supposer
» que l'Océan fournit aussi à leur subsistance. Comme leur
» Isle est entièrement couverte de forêts, il leur faut un
» grand travail, pour cultiver une quantité de terre suffi-
» sante à leur entretien. Nous avons jugé la contrée fer-
» tile ; mais les végétaux sauvages qui croissent spontané-
» ment, de toutes parts, détruisent les bourgeons plus foi-
» bles de ceux qu'on plante. Peut-être expliquera-t-on
» par-là l'usage de rappetisser & d'amincir leurs mem-
» bres avec des cordes, des bracelets, &c. Ces inven-

(a) Ils mettent pour cela une espèce de ceinture qui ne cache rien ; mais qui préserve les parties naturelles.

» tions monſtrueuſes, ſemblent avoir été établies par la
» néceſſité, & on les aura regardé, dans la ſuite, comme
» des traits de beauté.

ANN. 1774. Juillet.

» L'ABAISSEMENT & le creux de leurs forêts, dont on a
» déjà dit un mot, peuvent être artificiels auſſi; car on ſait que
» les Peuples ont la manie de comprimer la tête des enfans
» pour lui donner différentes formes. Pluſieurs Nations du
» continent de l'Amérique ſe déforment la tête, pour reſ-
» ſembler au Soleil, à la Lune, ou à quelqu'autre objet (*a*).
» Le front des Mallicolois n'eſt pas exceſſivement difforme,
» & n'augmente pas beaucoup la laideur du reſte de leurs
» traits.

» L'AGRICULTURE employant la plus grande partie de
» leur tems, ils n'ont point de loiſir pour fabriquer des vête-
» mens, dont ils n'ont pas un beſoin abſolu. Le repos &
» l'indolence forment le bien ſurprême des petites Sociétés,
» qui ne ſont pas civiliſées; & la néceſſité ſeule les force à
» devenir induſtrieuſes. Nous avons remarqué que les Malli-
» colois donnent bien des momens à la muſique & à la
» danſe. Leurs inſtrumens ſont très-ſimples; nous n'avons
» entendu que des tambours: les tambours, les ſifflets &
» les flûtes ſont très-aiſés à inventer. Les événemens or-
» dinaires de la vie domeſtique, ſont ſi paiſibles & ſi
» réguliers, que la Nature humaine paroît avoir beſoin de
» quelque mouvement étranger qui l'anime. Pour-adoucir

(*a*) *Voyez*, ſur cette matiere, l'Eſprit des Uſages & des Coutumes des différens Peuples. *L. VIII, de la Beauté & de la Parure.*

ANN. 1774. Juillet.

» les travaux de la journée, les hommes barbares se livrent
» quelquefois à des mouvemens de corps extravagans ; ils
» tirent des sons de différentes substances, & ils portent
» les organes de la parole au-delà de leur échelle ordi-
» naire.

» LES TAMBOURS des Mallicolois, qui leur servent de
» passe-tems, leur servent aussi de tocsin dans les alarmes.
» Nous avons lieu de croire qu'ils ont des querelles fré-
» quentes avec les Insulaires des environs ; & il est probable
» que, vivant dispersés, en petites familles, sur une grande
» Isle, ils ont souvent des disputes entr'eux. Excepté ceux
» qui entrerent dans la chambre du Capitaine, nous ne les
» avons jamais vu sans armes, & ils paroissent avoir mis plus
» d'art & d'adresse à les fabriquer, qu'à aucun autre de leurs
» ouvrages.

» LES TRAITS, que nous jugeâmes empoisonnés, étoient
» ornés avec soin. La petitesse de leur stature & la minceur
» de leurs membres, semblent avoir besoin d'artifice pour
» suppléer à la force ; & si réellement leurs traits sont em-
» poisonnés, ce qui est douteux, d'après les deux expérien-
» ces que nous fîmes, il ne faut pas chercher d'autre ori-
» gine à cet usage. Les Insulaires de Santa-Cruz *(a)*, qui
» tuerent quelques hommes de l'équipage du Capitaine
» Carteret, ressemblent beaucoup aux Mallicolois, & le
» Navigateur Espagnol, qui les découvrit le premier, les

(*a*) « De l'Isle d'Egmont, du Capitaine Carteret. *Voyez* la Collection » d'Hawksworth. »

» accuſe auſſi d'empoiſonner leurs traits *(a)* : Quiros trouva » également des traits empoiſonnés chez les Naturels de la » baie de Saint-Philippe & Saint-Jago *(b)*.

ANN. 1774. Juillet.

» LES MALLICOLOIS étant toujours ſur leurs gardes, ils » ont vraiſemblablement des Chefs pour les mener au com- » bat, & ils leur obéiſſent dans le moment de l'action, » comme les Habitans de la Nouvelle-Zélande. Ils ne mon- » troient aucun reſpect au ſeul homme que nous prîmes » pour un Chef, & nous ne jugeâmes de ſon autorité, que » parce qu'ils nous procura un peu d'eau douce. On n'ob- » ſerve pas trop bien un Peuple à la premiere entrevue : auſſi » on ne doit pas s'attendre à trouver ici des réſultats ſur cette » matiere. Leur Religion & les coutumes particulieres de » leur vie domeſtique, ne nous ſont pas moins inconnues, & » nous ne ſavons rien non plus de leurs maladies : nous » n'avons apperçu aucun malade ; cependant M. de Bou- » gainville dit que les Naturels d'une Iſle voiſine ſont telle- » ment ſujets à la lépre, qu'il l'a nommé, pour cela, l'Iſle des » Lépreux.

» LES MALLICOLOIS nous parurent quelquefois défians ; » &, en effet, diſperſés en petites Tribus, qui ont des cauſes » fréquentes de diſputes, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient

---

(*a*) « Ces traits étoient d'une longueur remarquable, car ils avoient » ſix pieds cinq pouces, & leurs traits quatre pieds quatre pouces. »

(*b*) Je ne puis m'empêcher d'obſerver ici, que ces raiſonemens de M. Forſter ne ſont pas très-juſtes ; car on trouve ces traits empoiſonnés chez les Peuples robuſtes, ainſi que chez les Peuples foibles, comme on peut le voir dans l'*Eſprit des Uſages des différens Peuples ; Liv. VI, de la Guerre.*

ANN. 1774. Juillet.

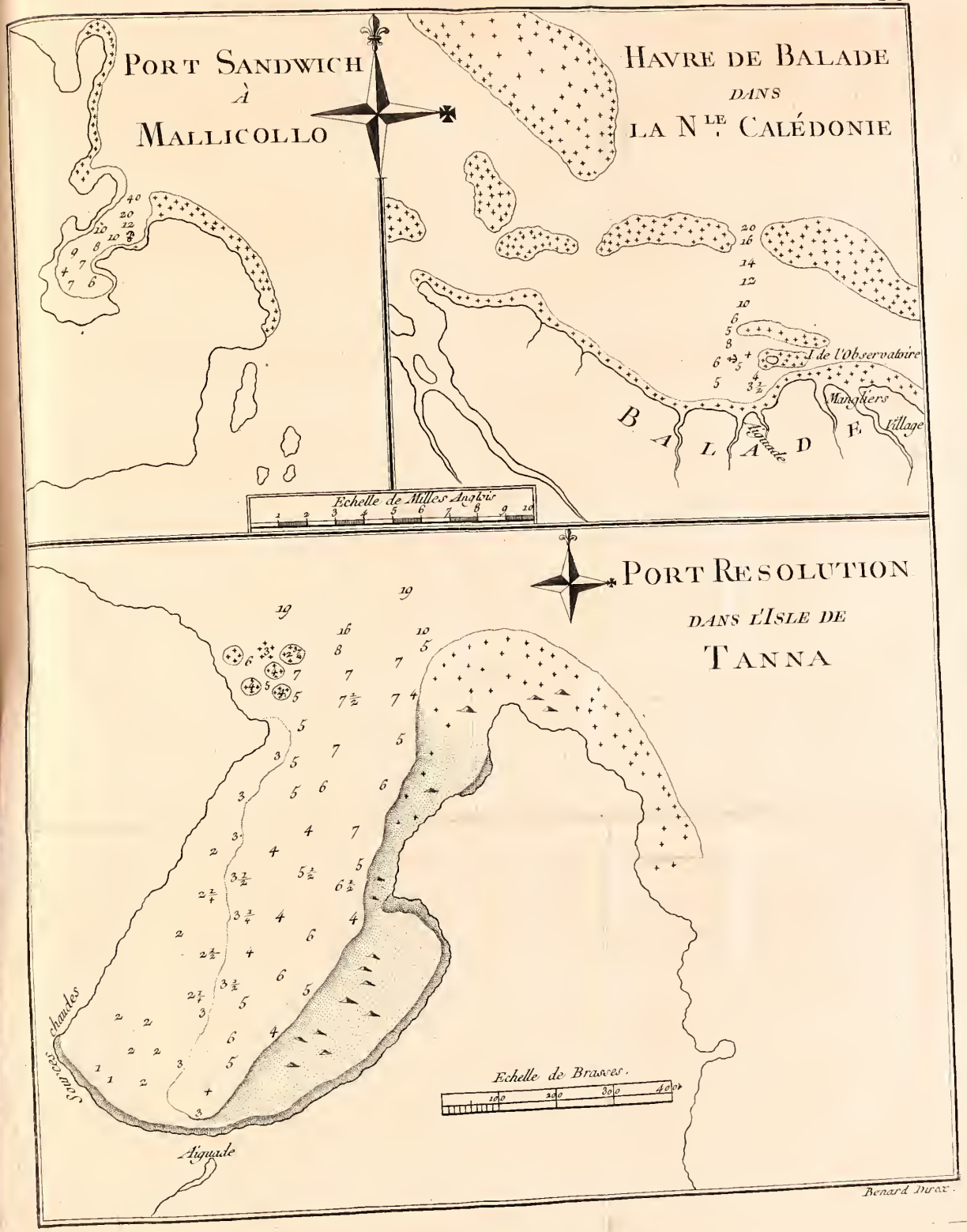
» d'un pareil caractere. Leur conduite d'ailleurs n'annonçoit aucun desir de nous intenter une querelle ; & ils » témoignerent du mécontentement à ceux qui entreprenoient de rompre la paix. On a déjà parlé des cérémonies » qu'ils observent en signe d'amitié : j'ajouterai que l'usage » de verser de l'eau sur leurs têtes, confirme la ressemblance » que je leur attribue avec le Peuple de la Nouvelle-Guinée. » Dampierre observa la même coutume à Pulo-Sabuda, sur » la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée *(a)*.

» ENFIN, comme ils nous ont donné de grandes preuves » d'intelligence & de pénétration, leur entendement est » susceptible de beaucoup de progrès ; ils n'ont besoin que » d'un individu ambitieux pour les civiliser davantage. »

LE HAVRE, situé sur le côté N.E. de Mallicolo, à très-peu de distance de la pointe du S. Est, par les 16d 25′ 20″ de latitude Sud, & 167d 57′ 23″ de longitude à l'Est, reçut le nom de port Sandwich. Il a environ une lieue de profondeur au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & sa largeur est d'un tiers de lieue. En-dehors, il part de chaque pointe un récif de peu d'étendue ; mais le canal est d'une bonne largeur, & l'on y trouve depuis quarante jusqu'à vingt-quatre brasses d'eau. Dans le port, la profondeur de l'eau est depuis vingt jusqu'à quatre brasses ; & il est si bien abrité, qu'un vaisseau à l'ancre ne peut jamais y être incommodé des vents. Il offre un autre avantage ; on peut mouiller assez près de la grève pour y protéger les Travailleurs.

(a) *Voyez* les Voyages de Dampierre ; *Vol. III.*

CHAPITRE IV.


PORT SANDWICH
À
MALLICOLLO
HAVRE DE BALADE
DANS
LA N.LE CALÉDONIE
I de l'Observatoire
Mangliers
Village
B A L A D E
Aiguade
Echelle de Milles Anglois
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
PORT RESOLUTION
DANS L'ISLE DE
TANNA
Hauteurs
Aiguade
Echelle de Brasses.
100 200 300 400
Benard Direx.

CHAPITRE IV.

Découverte de plusieurs Isles; Entrevue & Escarmouche avec les Habitans. Arrivée du Vaisseau à Tanna; Réception que nous font les Insulaires.

AUSSI-TÔT que nous eûmes remis en mer, nous eûmes une brise de l'E. S. E. qui nous permit de gouverner sur Ambrym jusqu'à trois heures de l'après-midi, que le vent ayant passé à l'E. N. E., nous revirâmes de bord: nous fîmes voile au S. E., & doublâmes la pointe S. E. de Mallicolo, à la hauteur de laquelle nous découvrîmes trois ou quatre Isles, qui s'étoient d'abord montrées comme une seule Terre. A midi, leur pointe nous restoit au Sud 77^{d} Oueſt, à la distance de trois lieues, & la côte paroissoit de-là courir à l'Oueſt. Dans ce moment, l'Isle d'Ambrym s'étendoit du N. 3^{d} E. au N. 65^{d} E., l'Isle Paoom du N. 76^{d} E. au S. 88^{d} E., & l'Isle d'Apée du S. 83^{d} E. au S. 43^{d} E. Nous gouvernâmes sur cette derniere; &, à minuit, nous en étions très-près; ce qui nous obligea de mettre en panne jusqu'au point du jour.

ANN. 1774. 23 Juillet.

« AMBRYM, qui contient le volcan, paroît avoir plus » de vingt lieues de tour. Paoom, le pic élevé qui est au » Sud, est peu étendu; mais nous ne découvrîmes point si

ANN. 1774. Juillet.

» la Terre, que nous vîmes auparavant à ſon Oueſt, lui eſt » jointe : en ſuppoſant que ces deux parties ne forment » qu'une ſeule Iſle, la circonférence n'eſt pas de plus de cinq » lieues. La quantité de tourbillons de fumée, qui s'élevoient » des différentes Iſles, nous donnerent lieu de croire que les » Naturels apprêtent leurs alimens au-deſſus de terre, en » plein air. Aux Iſles de la Société & des Amis, où les Habi- » tans cuiſent leurs mets ſous terre, avec des pierres chaudes, » nous appercevions rarement du feu ou de la fumée. »

24. LE 24, nous fîmes voile au Sud-Eſt, dans le deſſein de ſerrer le vent à l'Eſt, en prolongeant la côte méridionale d'Apée. Au lever du Soleil, nous découvrîmes pluſieurs autres Iſles, qui s'étendoient du S. E. de la pointe d'Apée Sud, juſqu'au Sud-Eſt $\frac{1}{4}$ Sud. Nous nous approchâmes de la plus voiſine ſur les dix heures ; &, ne pouvant point paſſer au vent de cette Iſle, nous virâmes de bord à un mille du rivage, par quatorze braſſes d'eau. Cette Iſle, d'environ quatre lieues de tour, eſt remarquable par trois collines, qui forment trois pics ; circonſtance qui lui a fait donner ce nom. Un récif très-étendu ſort de la pointe méridionale de l'Iſle. « Elle eſt fort boiſée & probablement bien peuplée ; car » nous vîmes, ſur la côte, pluſieurs des Naturels qui reſ- » ſembloient à ceux de Mallicolo, & qui étoient, comme » eux, armés d'arcs & de traits. »

DANS l'après-midi, le vent ayant paſſé au Nord, nous reprîmes notre route à l'Eſt ; &, ayant doublé trois collines, nous portâmes ſur un grouppe de petites Iſles, qui ſont au S. E. de la pointe d'Apée. Je les nommai les Iſles *Shepherd*,

en l'honneur de mon digne Ami, le Docteur Shepherd, Professeur d'Astronomie à Cambridge. La brise étoit favorable, & je me proposai de passer entre ces petites Isles; mais les passages se trouvant étroits, & voyant la mer briser dans le canal sur lequel nous nous avançions, j'abandonnai ce dessein, & nous arrivâmes pour marcher en-dehors ou au Sud de ces Isles. Le calme, qui survint, nous fit demeurer à la merci du courant, tout près des Isles, où une ligne de cent quatre-vingt brasses ne donnoit point de fond. Nous avions alors, dans toutes les directions, la terre ou les Isles, qui nous environnoient, sans que nous pussions en connoître le nombre. Le pic de Paoom, qu'on appercevoit pardessus la pointe orientale d'Apée, nous restoit au N. N. O. Vers les huit heures, une brise, qui s'éleva du S. E., dissipa les inquiétudes que le calme avoit occasionnées; & nous restâmes la nuit sur les bords.

ANN. 1774. Juillet.

On a dit que, la veille de notre départ du port Sandwich, on prit, à la ligne, deux poissons rougeâtres, de la taille des grosses brêmes, & d'une forme à-peu-près semblable. La plupart des Officiers & des Bas-Officiers dînerent, le lendemain, de ces deux poissons. La même nuit, tous ceux qui en avoient mangé, se sentirent de violentes douleurs à la tête & aux os, suivies d'une chaleur brûlante sur toute la peau, & d'une espèce d'insensibilité dans les jointures. On ne douta point que cet accident ne fut occasionné par le poisson, sans doute d'une espèce venimeuse; il avoit communiqué la même indisposition à tous ceux qui en avoient goûté, & même aux cochons & aux chiens, dont il mourut un de chaque espèce dans l'intervalle de seize

ANN. 1774. Juillet.

heures; & il se passa huit ou dix jours, avant que les hommes pussent recouvrer la santé.

« UN JOLI PERROQUET des Isles de la Société, qui se plaçoit familièrement sur l'épaule de son Maître, ayant » avalé un très-petit morceau de ce poisson, mourut le » lendemain. Heureusement notre Chirurgien avoit dîné ce » jour-là avec le Capitaine, & il échappa ainsi au sort de » ses Commensaux. »

CES POISSONS sont probablement de l'espèce de ceux que Quiros *(a)* décrit sous le nom de Pargos *(b)*, qui mirent sur les quadres, pour long-tems, la plus grande partie des Gens de son équipage. Nous nous serions trouvés dans le cas du Navigateur Espagnol, si plus de monde en avoit mangé.

« LA PLUPART des Isles, qui nous entouroient, étoient » habitées; nous en fûmes du moins assurés le soir, en voyant » des feux, même sur celles que nous avions jugées désertes » pendant le jour. Après le coucher du Soleil, nous fûmes » en calme, pendant plusieurs heures, au milieu de ces » terres. L'obscurité de la nuit, & les rochers brisés qui nous » serroient de tous côtés, rendirent notre position très-» critique. Le Navigateur, qui veut reconnoître de nou-» velles Isles, & décrire exactement leur position, est sou-

(*a*) Cela est d'autant plus vraisemblable que la Breme de mer s'appelle *pagrus* en Espagnol.

(*b*) *Voyez* la Collection des Voyages publiés par M. Dalrymple; *pag.* 140, 141, *Vol. I.*

» vent en danger de perdre ſon vaiſſeau. Il lui eſt impoſſible
» de ſe former une juſte idée de la côte, ſans en approcher
» de très-près ; mais alors il s'expoſe néceſſairement aux
» dangers d'une tempête ſubite, d'un rocher couvert, ou
» d'un courant rapide, qui ſuffiſent pour détruire, en quel-
» ques momens, toutes ſes eſpérances. La prudence & la
» précaution ſont toujours indiſpenſables dans chaque
» grande entrepriſe ; mais dans un Voyage de découvertes,
» comme dans toutes les autres expéditions importantes,
» un certain degré de témérité & de confiance en la fortune,
» ſont des moyens d'avoir du ſuccès, & de parvenir à la
» gloire. »

ANN. 1774. Juillet.

AU POINT DU JOUR, le 25, nous courûmes à l'Eſt des Iſles Shepherd, tenant le plus près du vent, juſqu'après le lever du Soleil, que, ne voyant plus de terre dans cette direction, nous revirâmes de bord, & gouvernâmes, avec une jolie briſe du S. E., ſur une Iſle que nous avions apperçue dans le Sud. Nous paſſâmes à l'Eſt de Trois-Collines & d'une Iſle raſe qui eſt à ſon S. E., entre un rocher remarquable par ſa forme pyramidale, que nous nommâmes le Monument, & une petite Iſle appellée *Deux-Collines*, à cauſe de ſes deux collines, taillées en pic, & ſéparées par un iſthme étroit & bas. Le canal, entre cette Iſle & le Monument, a près d'un mille de largeur, ſur un fond de vingt-quatre braſſes d'eau. Excepté ce rocher, qui n'eſt acceſſible qu'aux oiſeaux, nous n'avons pas découvert une ſeule Iſle inhabitée. « La houle,
» en briſant ſur le Monument, y avoit formé des ſillons &
» des canaux très-profonds. Il eſt noirâtre, de cinquante
» verges de haut, & pas abſolument dépouillé de verdure. »

25.

ANN. 1774. Juillet.

A MIDI, nous observâmes 17d 18′ 30″ de latitude Sud; la longitude, prise du port Sandwich, fut de 45′ à l'Est. Dans cette position, le Monument nous restoit au N. 16d E. à deux milles; Deux-Collines, au Nord 25d Ouest, à deux milles, & sur la même ligne que la partie du S. O. de Trois-Collines; & les Isles, au Sud, s'étendoient du S. 16d 30′ E. au S. 42d Ouest.

POURSUIVANT notre route au Sud, nous nous trouvâmes, à cinq heures après-midi, dans le voisinage des Isles méridionales, qui consistent en une grande Isle, dont les extrémités Sud & Ouest s'étendent à perte de vue, & trois ou quatre petites situées sur la côte du Nord. Les deux plus septentrionales, qui sont les plus vastes, ont leurs terres assez élevées, & elles gissent entr'elles E. $\frac{1}{4}$ S. E. & O. $\frac{1}{4}$ N. O. dans un éloignement de deux lieues. Je nommai l'une Montagu, l'autre Hinchinbrook, & la plus considérable Sandwich, en l'honneur du Comte de Sandwich, mon Protecteur. Voyant la mer briser de l'avant entre les Isles Montagu & Hinchinbrook, nous virâmes de bord; &, bientôt après, il y eut un calme, qui dura jusqu'au lendemain matin.

« SUR la fin du jour, nous apperçûmes une pirogue, » avec une voile triangulaire, qui s'avançoit du côté de » Trois-Collines: les Naturels de ces différentes Isles, com- » muniquent probablement entr'eux de la même maniere » que les Habitans des Isles des Amis & des Isles de la » Société.

» LA NUIT ne fut pas moins dangereuse que la précé-

» dente; seulement la Lune nous éclairoit, & nous pouvions
» juger des progrès rapides que nous faisions vers l'Isle
» Ouest. Sa pointe, la plus septentrionale, est très-élevée &
» remplie de rochers, noire & presque perpendiculaire; elle
» n'a qu'une greve étroite & quelques rochers dispersés au
» fond. Nous restâmes dans l'inquiétude la plus alarmante
» jusqu'à près de dix heures, parce que le courant étoit si
» fort, qu'il auroit été inutile de mettre les chaloupes en
» mer. L'avant, l'arriere & les flancs du vaisseau, se diri-
» geoient tour-à-tour vers la côte sur laquelle nous enten-
» dions la houle briser, avec un bruit épouvantable. »

ANN. 1774. Juillet.

LES COURANS & les lames nous avoient emporté du S. E. dans le O. N. O., à près de quatre lieues; nous dépassâmes l'Isle Hinchinbrook; nous apperçûmes l'extrémité occidentale de l'Isle Sandwich nous restant au S. S. O., à environ cinq lieues, & en même-tems nous découvrîmes une petite Isle dans cette direction. La brise s'étant levée de la partie de l'Ouest, à sept heures du matin du 26, je gouvernai S. E., pour passer entre l'Isle Montagu & la pointe Nord de l'Isle Sandwich. A midi, nous étions au milieu du canal, & nous y observâmes 17^{d} 31′ de latitude australe. La distance, d'une Isle à l'autre, est de quatre à cinq milles environ; mais le canal, qui est resserré par des brisans, n'a pas, à beaucoup près, cette largeur. Une ligne de quarante brasses n'y rapporta point de fond.

26.

COMME nous doublions l'Isle Montagu, plusieurs Indiens s'avancerent sur le rivage, &, par leurs signes, parurent nous inviter à descendre à terre. Nous apperçûmes aussi des

ANN. 1774. Juillet.

Habitans ſur l'Iſle Sandwich, dont l'aſpect eſt très-riant : des plaines, des boſquets, en diverſifient agréablement le terrain : du pied des montagnes, qui ſont d'une médiocre hauteur, il y a une pente douce juſqu'au bord de la mer, défendu par une chaîne de briſans, qui rendent l'Iſle inacceſſible de ce côté. Plus à l'Oueſt, au-delà de l'Iſle Hinchinbrook, la côte ſemble ſe replier, pour former une baie à l'abri des vents régnans.

« EN AVANÇANT, nous apperçûmes des cocotiers, des » palmiers, & différens autres arbres, parmi leſquels on » découvroit de petites huttes & des pirogues échouées ſur » la greve. Nous admirions ailleurs des bocages touffus & » des eſpaces conſidérables de terrain défriché, qui, par » leur couleur jaunâtre, reſſembloient exactement aux » champs de bled d'Europe. Nous convînmes tous que cette » Iſle eſt une des plus belles de ce nouveau grouppe, & elle » paroît très-bien ſituée pour y faire un établiſſement Euro- » péen. A en juger de la diſtance d'où nous la vîmes, elle » nous parut moins habitée que celles que nous avions » laiſſées au Nord ; ce qui faciliteroit encore l'établiſſement » d'une Colonie. D'après ce que nous avons obſervé à Mal- » licolo, cette race d'Inſulaires eſt très-intelligente, & rece- » vroit, avec empreſſement, les avantages de la civili- » ſation. »

JE ME PROPOSOIS bien moins d'examiner l'Iſle Hinchinbrook, que d'arriver au Sud, dans le deſir de reconnoître l'extrémité méridionale de l'Archipel. Je gouvernai donc au Sud Sud-Eſt, & cette direction celle de la côte de l'Iſle Sandwich.

Sandwich. Nous n'étions pas encore hors du canal, que la brise de l'Oueſt nous abandonna à des vents variables, légers, preſqu'inſenſibles & entremêlés de calmes ; de ſorte que nous commençions à craindre d'être portés en arriere par les courans, ou du moins d'être forcés de retourner, pour ne pas être pouſſés ſur quelque écueil : nous n'avions point la reſſource de mouiller, puiſque, avec une ligne de cent ſoixante braſſes, nous ne trouvions point de fond. Heureuſement il ſe leva une briſe du S. O. qui nous permit de marcher au S. E. ; &, au coucher du Soleil, le Monument nous reſtoit au Nord 14^d 30′ Oueſt ; & l'Iſle Montagu, au Nord, 28^d à l'Oueſt, à trois lieues. Nous jugeâmes que nous voyions l'extrémité S. E. de l'Iſle Sandwich, qui nous reſtoit à-peu-près au S. $\frac{1}{4}$ S. E.

ANN. 1774. Juillet.

JE CONTINUAI de porter au S. E. juſqu'à quatre heures après-midi, le 27, que nous changeâmes de bordée pour gouverner à l'Oueſt. Je voulois approcher de la nouvelle Terre dont nous avions eu connoiſſance au Sud, au lever du Soleil, & qui ſe préſentoit ſous la forme de trois mondrains. Dans ce même tems, l'Iſle Montagu nous reſtoit au N. 52^d O. à treize lieues. A midi, nous l'eûmes à-peu-près dans la même direction ; & la nouvelle Terre s'étendoit du S. $\frac{1}{2}$ E. au S. $\frac{1}{4}$ S. O., & les Trois-Collines paroiſſoient être contiguës. D'après l'obſervation, nous nous trouvâmes par 18^d 1′ de latitude Sud, & 1^d 23′ de longitude, priſe à l'Eſt du port Sandwich. 27.

« NOTRE VAISSEAU reſſembloit alors à un véritable » hôpital ; ceux que la brême avoit empoiſonnés, étoient

ANN. 1774. Juillet.

» toujours dans une ſituation déplorable. Ils avoient encore des tranchées & des douleurs aiguës dans tous leurs » os; des vertiges, & beaucoup de peſanteur à la tête pendant le jour; &, la nuit, dès qu'ils ſentoient la chaleur du » lit, leur douleur augmentoit, & les privoit entièrement » du ſommeil. Ils jetoient une exceſſive quantité de ſalive: » la peau ſe détachoit de deſſus tout leur corps, & des boutons ſe montroient ſur leurs mains. Ceux qui ſouffroient » moins, étoient beaucoup plus foibles en proportion, & » ils ſe traînoient ſur les ponts, ſemblables à des ſquelettes. » Aucun des Lieutenans ne pouvoit faire le ſervice; &, » comme l'un des *Mates* & pluſieurs des Officiers de poupe » étoient auſſi malades, le Cannonier & les autres Mates » commandoient le quart. Les chiens, qui avoient mangé » de ce poiſſon, étoient d'autant plus tourmentés, que » nous ne pouvions pas les ſecourir; ils buvoient beaucoup » d'eau; ils gémiſſoient & ſoupiroient douloureuſement: » ceux qui avoient rongé des entrailles, étoient encore » plus affectés que les autres. Un de ces pauvres animaux, le » même ſur lequel on avoit déjà fait l'expérience du trait » empoiſonné, & ſur lequel on en fit une ſeconde, dont je » vais parler, étoit malade; mais il échappa heureuſement » à toutes ces épreuves, & nous l'avons amené en Angleterre.

» PEUT-ÊTRE ces poiſſons ne ſont-ils pas toujours venimeux; comme pluſieurs eſpèces des Indes orientales & » des Iſles d'Amérique, ils acquierent peut-être cette mauvaiſe qualité, en ſe nourriſſant de végétaux venimeux: » puiſque les inteſtins ſont plus empoiſonnés que le reſte,

» cela confirme cette ſuppoſition : car on peut dire que la
» plus grande partie du venin reſte dans les premieres voies,
» tandis que le chyle & le ſang en portent peu dans les
» muſcles. »

ANN. 1774. Juillet.

Nous pourſuivîmes notre route au S. E. par une jolie briſe du S. O. & du S. S. O., juſqu'au lever du Soleil, que le vent ayant paſſé au Sud, nous revirâmes, afin de mettre le cap à l'Oueſt. Nous reconnûmes alors que les Trois-Collines, dont nous avons fait mention, appartenoient à une ſeule Iſle, qui s'étendoit du Sud 35^d au 71^d Oueſt, à la diſtance de dix ou douze lieues.

« Contrariés par les vents, les calmes & les courans qui portoient au N. O., nous employâmes trois jours à parcourir cet eſpace ; &, dans cet intervalle, nous eûmes la vue d'une haute Terre au Sud de cette derniere. Elle ſe préſenta d'abord ſous l'aſpect de pluſieurs mondrains détachés, mais nous jugeâmes qu'ils étoient liés par des Terres baſſes.

« Le 30, nous renouvellâmes l'épreuve du trait empoiſ- 30.
» sonné des Mallicolois. On fit une inciſion, avec une lan-
» cette, dans la cuiſſe du chien, & la ſubſtance réſineuſe,
» attachée à la pointe oſſeuſe du trait, ainſi que la terre
» verdâtre qui rempliſſoit les compartimens formés par les
» fibres de la noix de cocos, furent rapées, mis dans la bleſ-
» ſure, & recouverts d'une emplâtre. L'animal ne tarda pas
» à être affecté de l'expérience.

» Le 31, nous revîmes plus diſtinctement l'autre Iſle que 31.

ANN. 1774. Juillet.

» nous avions découvert au Sud le 28. La terre la plus proche
» paroiſſoit moins fertile & moins agréable que celle que
» nous avions examinée juſqu'alors : la fumée cependant qui
» en ſortoit, en grande quantité, nous la fit croire habitée.
» Notre ſituation étoit d'autant plus déſagréable, que nous
» ne pouvions ſatisfaire le deſir que nous avions de deſ-
» cendre à terre. Quoiqu'elle ſemblât ſtérile, nous ſouhai-
» tions beaucoup d'y aborder. Nous n'avons jamais ſenti,
» avec plus de peine, l'ennui d'être confinés dans un vaiſ-
» ſeau, & jamais nous n'avons deſiré plus ardemment de
» communiquer avec des Créatures humaines. Nous pri-
» ſions infiniment la compagnie des Sauvages, & une occa-
» ſion d'examiner leurs mœurs, leurs habitations & leurs
» plantations. L'après-midi, on prit, autour du vaiſſeau,
» deux goulus, qui étoient accompagnés de pilotes & de
» poiſſons ſuceurs. L'un de ces voraces animaux n'avoit pas,
» dans ſa mulette, moins de quatre petites tortues de dix-
» huit pouces de diamètre, deux grandes ſéches, & les
» plumes & la carcaſſe d'un boobi. Dès que les Matelots
» l'eurent amené ſur le pont, chacun d'eux tira ſon couteau ;
» ils le diviſerent en morceaux, qu'ils ſe partagerent &
» qu'ils ſe hâterent de manger. Les proviſions ſalées don-
» nent plus de dégoût dans les climats chauds que par-tout
» ailleurs ; ce qui provient, en partie, de la ſoif brûlante
» qu'elles occaſionnent. Comme, depuis notre départ d'Ana-
» mocka, nous vivions de viande ſalée, on imagine bien que
» la chair du goulu nous parut excellente. »

1 Août. LE PREMIER D'AOUST, ſur les dix heures du matin, nous eûmes un bon frais de vent de l'E. S. E., qui, bientôt après,

passa au N. E., & nous fîmes voile pour accoster la bande du N. O. de l'Isle. L'ayant amené vers les deux heures après-midi, nous prolongeâmes la côte occidentale à un mille du rivage, où les Habitans se montrerent en différens endroits, &, par leurs signes, nous inviterent à descendre.

ANN. 1774. Août.

« NOUS OBSERVAMES des plantations de bananes, enfermées par des enclos. Plusieurs des Naturels marcherent » quelque tems dans l'eau pour nous appeller à terre. Les » hommes paroissoient, de loin, très-basanés, & ressembloient aux Insulaires de Mallicolo. Nous apperçûmes » aussi quelques femmes qui portoient une espèce de jupon » de feuilles & de paille, & qui descendoit jusqu'à mi-jambe, » ou quelquefois jusqu'à la cheville du pied: les hommes au » contraire étoient nuds comme les Mallicolois. »

ON SONDA, sans trouver de fond, jusqu'à ce que nous parvînmes à une petite baie, ou enfoncement de la côte, où, près du rivage, il y eut trente & vingt-deux brasses d'eau, fond de sable. Je pensai d'abord à y jeter l'ancre; mais le vent qui, dans cet instant, passa au N. O., m'obligea d'abandonner ce dessein. D'ailleurs je ne voulois pas perdre l'occasion, qui se présentoit, de gagner le S. E., pour reconnoître les Terres qui gissent dans ce parage. Je rangeai donc la côte au Sud, à la même distance du rivage; mais bientôt nous n'eûmes plus de fondes. A une lieue environ au Sud de cette baie, qui a presque deux milles d'étendue, on en découvre une autre plus vaste: & comme, sur le soir, la brise commença à mollir, le Soleil passa sous l'horizon, avant que nous pussions en reconnoître la longueur. Je

ANN. 1774. Août.

crus ne devoir pas m'arrêter, & j'employai la nuit à gouverner au Sud à petites voiles; mais, à huit heures, faisant route au S. S. E., nous apperçûmes une lumiere de l'avant à nous. Ne sachant point si elle ne partoit pas de quelqu'Isle basse, qu'il seroit périlleux d'approcher dans les ténèbres, nous tînmes le plus près du vent, & nous passâmes la nuit à louvoyer à petits bords, ou plutôt à aller en dérive; car le vent étoit très-foible.

« DEUX PETITS ACCIDENS causerent ce jour de grandes » alarmes sur le vaisseau : à dix heures, on cria au feu. A » ce cri la confusion & la frayeur se peignirent sur tous » les visages, & le saisissement empêcha, dans les premiers » momens, de prendre des précautions convenables pour » en arrêter les progrès. Il est très-rare de trouver des caractères que les dangers subits ne déconcertent point, & » il ne faut pas s'étonner si le petit nombre de ceux qui faisoient le service du bâtiment perdirent la tête. Etre à bord » d'un vaisseau dévoré par les flammes, c'est peut-être la » position la plus terrible qu'on puisse imaginer : une tempête sur une côte dangereuse est moins effrayante, parce » qu'alors on conserve toujours quelque espoir de se sauver. » Heureusement on éteignit bientôt ce feu. Nous crûmes » d'abord que c'étoit dans la chambre aux voiles; mais nous » reconnûmes ensuite qu'une pièce d'étoffe de Taïti, laissée » négligemment près d'une lampe dans le poste du Commis » des vivres, s'étoit allumée.

» LE MATIN & le soir, les Matelots lavoient les ponts » d'une extrémité à l'autre, pour empêcher la chaleur de

» les trop dessécher, & de les gercer. Un des soldats de
» Marine, tirant de l'eau pour cela, tomba dans la mer. Il
» ne savoit pas nager; mais, comme à l'instant on mit en
» panne, & qu'on lui jeta un grand nombre de cordes par-
» dessus le platbord, il en saisit une, & on vint à bout de
» le sauver. Les soldats de Marine, ses camarades, le con-
» duisirent sur-le-champ dans les entreponts; pour dissiper
» sa foiblesse & sa frayeur, ils changerent ses habits, ils lui
» donnerent un ou deux verres d'eau de-vie, & ils le trai-
» terent avec une tendresse toute particulière; effet de cet
» esprit de Corps que ne connoissent point les Matelots. »

ANN. 1774. Août.

Le 2, au lever du Soleil, nous n'apperçûmes d'autres terres que la côte sur laquelle nous étions; mais nous reconnûmes que les courants nous avoient portés quelques milles au Nord, & nous essayâmes, assez infructueusement, de regagner l'espace que nous avions perdu. A midi, nous nous étions élevés à environ une lieue de la côte, qui s'étendoit du S. S. E. au N. E. La latitude observée fut de 18d 46′ Sud. L'après-midi, voyant que le vaisseau, qui dérivoit dans le Nord, étoit encore poussé sur le rivage, & que nous nous trouvions au Nord de la baie, que nous avions reconnue le jour précédent, je songeai à jeter l'ancre avant la nuit, tandis qu'il étoit en notre pouvoir de choisir un mouillage: je fis donc mettre dehors deux bâtimens à rames; l'un fut envoyé de l'avant pour prendre le vaisseau à la remorque; & l'autre, sous les ordres de M. Gilbert, partit pour sonder. Bientôt le bateau qui nous remorquoit, alla aider l'autre. On perdit tant de temps à sonder cette baie, que notre vaisseau, dérivant outre mesure, il fallut rappeller les bateaux afin de le

2.

tenir à la hauteur de la pointe du Nord. Nous nous y tînmes
ANN. 1774. Août. effectivement à l'aide d'un bon frais qui s'éleva du S.O. de sorte que nos bateaux, de retour, furent hissés à bord, & je fis servir, courant sur la côte septentrionale de l'Isle, dans le dessein de la doubler & de tourner à l'Est. M. Gilbert m'informa qu'au Sud de la baie, il n'avoit eu de sondes qu'au moment qu'il étoit arrivé tout près du rivage, qui n'étoit qu'une roche escarpée, & qu'étant descendu pour goûter l'eau d'une source qu'il avoit apperçue, cette eau s'étoit trouvée très-saumâtre. Quelques Habitans s'étoient montrés, mais dans l'éloignement. En longeant la côte au Nord, il avoit eu, à trois quarts de mille & à un mille du rivage, vingt, vingt-quatre & trente-brasses d'eau, fond d'un beau sable brun, & il avoit vu courir sur la greve des Naturels; le canon de signal qu'on tira, ne parut produire sur eux aucun effet: il est sûr qu'ils ne connoissoient ni nos armes, ni les Européens.

3. Le 3, au lever du Soleil, nous parvînmes, par le travers d'un grand Cap, sur la côte Sud-Est. de l'Isle, à la distance d'environ trois lieues. Comme nous n'avions qu'un vent très-foible, qui, étant du Sud, nous venoit de l'avant, & que le besoin de bois commençoit à se faire sentir, j'envoyai le Lieutenant Clerke, avec deux bateaux, à une petite Isle, qui est à la hauteur du Cap, pour y en couper, s'il étoit possible. Dans cet intervalle, nous tînmes toujours le plus près du vent; mais le chemin que nous gagnions à la voile, le courant nous le faisoit perdre. Enfin il s'éleva, vers midi, une brise de l'E. S. E. & de l'E. avec laquelle il fut aisé de nous maintenir à la hauteur du cap; & bientôt M. Clerke revint sans avoir pu mettre à terre, par l'obstacle que lui oppos[a]

oppoſa la lame qui briſoit avec furie ſur le rivage. Sur l'Iſle, il ne parut aucun Habitant; mais ils avoient vu une groſſe chauve-ſouris, quelques oiſeaux, & ils avoient pris un ſerpent d'eau.

ANN. 1774. Août.

« L'ESPOIR de faire des découvertes en Botanique, nous » engagea à nous embarquer ſur la chaloupe du Lieutenant » Clerke; mais nous fûmes trompés dans notre attente. » Seulement nous eûmes occaſion d'examiner une montagne » très-remarquable, qui avoit un double ſommet qui reſ- » ſembloit un peu à une ſelle. Le ſerpent d'eau (*Coluber* » *laticaudatus.* Linn.) que nous prîmes, étoit de l'eſpèce » que nous avions obſervé en ſi grande abondance, ſur une » des Iſles-baſſes ſituées à la hauteur de la baie Marie, à » Tonga-Tabboo.

» DE RETOUR A BORD, nous portâmes dans une baie, » tout près & au-deſſous du pic-à-ſelle: la baie avoit plus » de huit milles de large & ſeulement deux de profondeur. » La ſelle, qui forme une ſorte de Péninſulé, gît ſur ſon » côté Eſt, & la met à l'abri du vent aliſé: elle eſt très- » eſcarpée vers la pointe, mais elle dégénere inſenſiblement » en collines plus petites vers le fond. Chaque partie de la » côte étoit bien cultivée parmi les bocages, & toutes les » plantations paroiſſoient enfermées de belles haies de » roſeaux, exactement pareilles à celles des Iſles des » Amis. »

NOUS PARVÎNMES, à ſix heures du ſoir, ſous le côté N. O. du Cap, où nous laiſsâmes tomber l'ancre par dix-ſept

ANN. 1774. Août.

braſſes d'eau, fond d'un beau ſable brun, à un demi-mille du rivage, ayant la pointe du Cap au N. 18 E. une demi-lieue; l'Iſlôt mentionné, au N. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ E. & la pointe du N. O. de la baie au N. 32^{d} O. Pluſieurs Habitans parurent ſur le rivage, quelques-uns même tenterent de nager vers le vaiſſeau; mais, dès que j'eus envoyé le bateau pour ſonder de l'avant, ils ſe retirerent en le voyant arriver. Cette tentative cependant nous fit prendre, de ces Inſulaires, une opinion favorable.

« ILS POUSSERENT vers nous des cris & des hurlemens, » & ils reſſembloient, de loin, aux Mallicolois: l'un d'eux » avoit des cheveux rougeâtres, & il étoit plus blanc que » les autres. Il faut remarquer que nous ne vîmes pas une » ſeule pirogue, ou en mer, ou échouée ſur la côte: il eſt » difficile pourtant de ſuppoſer qu'une ſi belle Iſle n'ait » point de canots.

» LA DÉCOUVERTE de cette Iſle nous fut d'autant plus » agréable, que nous avions grand beſoin de deſcendre à » terre. Ceux qui avoient mangé des bremes de Mallicolo, » n'étoient pas encore guéris: ils ſentoient toujours des » douleurs chaque nuit: leurs dents étoient relâchées, & » leurs gencives & leurs palais excoriés; ils eſpéroient tous » recouvrer leurs forces & leur ſanté, en deſcendant ſur » cette terre. »

4. LE 4, au point du jour, j'allai, avec deux bateaux, examiner la côte, pour reconnoître un lieu propre à la deſcente, & à faire de l'eau & du bois. Dans ce même tems, les Inſu-

laires s'assemblerent sur le rivage, &, par leurs signes, nous inviterent à venir à terre. J'arrivai d'abord à une petite pointe du côté du Cap, où je ne trouvai point le débarquement facile, à cause des rochers qui bordent, de toute part, la côte. Néanmoins je poussai l'avant de ma chaloupe sur le rivage, & je distribuai des étoffes, des médailles, &c. aux Insulaires qui y étoient. Ils m'offrirent de tirer les bateaux pardessus les brisans de la pointe sablonneuse. Je ne doutai pas que cette offre ne fût amicale; mais j'eus ensuite lieu de changer d'opinion. Voyant que nous nous refusions à ce qu'ils desiroient, ils nous firent signe de remonter la baie, & nous y consentîmes, & les Insulaires, dont le nombre croissoit prodigieusement, nous suivirent à la course. J'essayai de débarquer en deux ou trois endroits; mais, la greve ne me paroissant point commode, je ne mis pas à terre. Les Naturels, qui s'étoient, sans doute, apperçus de ce que je desirois, me conduisirent autour d'une pointe de roche, ou sur une plage d'un très-beau sable. Je débarquai à sec, en présence d'une grande multitude, n'ayant à la main qu'un rameau verd, que j'avois reçu de l'un d'eux. Je n'étois accompagné que d'une seule personne, & j'ordonnai à l'autre bateau de se tenir à une petite distance du bord. Ils me reçurent de l'air le plus honnête & le plus obligeant, & ils s'éloignerent de ma chaloupe, dès que je les en priai par un signe de la main. L'un d'eux, que je pris pour un Chef, leur fit former un demi-cercle autour de l'avant du bateau, & il frappa ceux qui tentoient de passer cette ligne. Je le comblai de présens: mes libéralités s'étendirent aussi sur les autres, & je leur demandai, par signes, de l'eau fraîche, dans l'espérance de voir la source où ils la puisoient.

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

Le Chef parla tout-de-suite à un Indien, qui courut à une maison, d'où il revint avec de l'eau dans un vase de bambou. J'étois, par-là, peu instruit de ce que je voulois savoir. Je demandai ensuite des rafraîchissemens, & à l'instant, on m'apporta une igname, & des noix de cocos. J'étois assez content de leur conduite, & la seule chose qui pût me laisser du soupçon, c'est que la plupart d'entr'eux étoient armés de massues, de lances, de dards, d'arcs & de flêches. Par cette raison, j'avois continuellement l'œil sur le Chef, & je n'observai pas moins attentivement ses regards que ses actions. Il me fit plusieurs signes, pour hâler le bateau sur le rivage, & enfin il s'avança dans la foule, où je le vis causer avec plusieurs Indiens : revenant ensuite vers moi, il me répéta, par signes, de haler le bateau, & il hésita, pendant quelque tems, à recevoir des clous que je lui offrois. Cela me fit suspecter quelque dessein ; & je m'approchai aussi-tôt du canot, en l'avertissant, par signes, que j'allois revenir. Mais leur intention n'étoit pas que nous nous séparassions si vîte, & ils essayerent de nous obliger, de force, à ce qu'ils n'avoient pu obtenir par des manieres plus douces. La planche ne se trouva malheureusement pas mise pour entrer dans le bateau. Je dis malheureusement, car si elle n'eût pas été ôtée, & que l'équipage eût été plus prompt à tenir le bateau prêt, les Indiens n'auroient pas eu le tems d'exécuter leur dessein, & la scène désagréable qui suivit, n'auroit pas eu lieu. Au moment où nous voulions rentrer à bord, ils saisirent la planche de débarquement, & la décrocherent de l'arriere ; mais, comme ils ne l'emportoient pas, je crus que cela s'étoit fait par accident, & j'ordonnai de la remettre. Alors ils l'accrocherent eux-mêmes sur l'étrave, & essayerent

Benard Direx

DÉBARQUEMENT À ERRAMANGA, L'UNE DES NOUVELLES HÉBRIDES.

RFJC3

de tirer le bateau sur le rivage : d'autres, en même-tems, se jeterent sur les rames, pour les arracher des mains des Matelots. En voyant que je leur présentois le bout de mon fusil, ils lâcherent prise ; mais, un instant après, ils revinrent, avec la résolution de haler notre bâtiment sur la greve. Le Chef étoit à la tête de ce parti ; & ceux d'entr'eux qui ne pouvoient pas nous serrer de près, se tenoient derriere, ayant à la main des traits, des lances, des pierres, des arcs & des flêches prêts à soutenir les premiers. Les signes & les menaces ne les contenant plus, il fallut penser à notre sûreté. Cependant je ne voulois pas tirer sur la multitude ; & je résolus de rendre le Chef seul la victime de sa perfidie ; mais, dans cet instant critique, l'amorce brûla, sans que le coup partît. Quelqu'idée qu'ils se fussent formée de nos armes, ils ne devoient plus les regarder que comme des armes d'enfans, & ils montrerent combien les leurs étoient supérieures, en faisant pleuvoir sur nous une grêle de pierres, de darts & de flêches. Je fus dans la nécessité d'ordonner de tirer. La premiere décharge les mit dans une grande confusion ; mais une seconde fut à peine suffisante pour les chasser du rivage ; &, malgré ces fusiliades, ils continuerent de jeter des pierres de derriere les arbres & les buissons, &, de tems à autre, ils s'avançoient, afin de lancer des darts. De quatre, qui paroissoient être restés morts sur le rivage, nous en vîmes ensuite deux qui se traînerent dans les broussailles. Ce fut pour eux une chose très-heureuse, qu'il n'y eût pas la moitié des mousquets qui prît feu ; sans cela, il en seroit resté sur la place un plus grand nombre. Un des nôtres fut blessé, à la joue, d'un dart, dont la pointe étoit de l'épaisseur du doigt, & qui cependant étoit entrée de

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

deux pouces; ce qui montre avec quelle force le trait avoit été lancé. M. Gilbert fut atteint, à la poitrine, d'une flêche, à la distance d'environ trente verges ; cette flêche avoit rencontré quelque obstacle, car elle ne fit guères qu'effleurer la peau. Les flêches étoient armées de pointes d'un bois dur.

« LES PREMIERS COUPS de fusil exciterent sans doute la » colere de ces Insulaires, car on les vit alors courir des » plantations sur les collines, & traîner après eux des morts » & des blessés. Ils se formerent ensuite en bataille, & pa- » rurent disposés à venger la mort de leurs Compatriotes.

» SI LES FUSILS avoient parti toutes les fois qu'on essaya » de leur tirer dessus, il est difficile de dire combien nous » en aurions massacré; heureusement les pierres étoient mau- » vaises. J'observerai à cette occasion que, quoiqu'on puisse » avoir les meilleures pierres en Angleterre, quoique le » Gouvernement les paie extrêmement cheres à ceux qui » se chargent d'en fournir, nos Troupes en ont de très-mau- » vaises. On devroit faire quelque attention à cet objet, » d'où la vie de plusieurs milliers de sujets, & souvent le » succès des combats dépendent en grande partie (*a*). »

(*a*) « Des Etrangers, qui connoissent nos manœuvres militaires, ont » observé, que toutes les fois qu'une Compagnie de Soldats tire par pelo- » ton *Hide park*, six hommes, au moins, se retirent derriere les lignes » pour décharger leurs fusils qui ne sont pas partis. Cette circonstance » singuliere ne provient pas du défaut des fusils, mais de la mauvaise » qualité des pierres. Toutes les Troupes étrangeres ont, à cet égard, » des avantages sur celles d'Angleterre. »

» APRÈS que le premier feu eut ceſſé, nous apperçûmes
» des Naturels qui ſe traînoient à quatre dans les buiſſons; ANN. 1774. Août.
» d'autres ſe cacherent derriere une élévation ſablonneuſe,
» qui leur ſervoit de retranchement, & d'où ils tâcherent
» d'aſſaillir nos Gens, qui, à leur tour, s'amuſerent quelque
» tems à les guetter & à leur tirer deſſus.

» M. HODGES a deſſiné cette entrevue mémorable, &
» on en trouve ici une Gravure. Je ne puis pas croire que
» ces Inſulaires euſſent de mauvaiſes intentions, quand ils
» entreprirent de retenir notre bateau. Le coup de fuſil
» qu'on tira ſur eux, ou plutôt ſur leur Chef, les porta
» à attaquer l'Équipage. D'un autre côté, cette violence,
» de notre part, étoit néceſſaire: il faut regretter que les
» Européens ne puiſſent pas faire de Voyages, ſans nuire
» aux Nations qu'ils vont viſiter. »

A NOTRE ARRIVÉE à bord, je fis lever l'ancre, dans le deſſein de mouiller plus près du débarquement. « Toute
» la côte occidentale étoit couverte de palmiers qui pro-
» duiſoient un bel effet, & qui paroiſſoient différens du
» cocotier. » Sur ces entrefaites, pluſieurs Habitans ſe montrerent à la pointe baſſe du rocher, & nous firent voir deux rames que nous avions perdues dans le démêlé. Je regardai cela comme un ſigne de leur ſoumiſſion & du deſir qu'ils avoient de nous rendre ces rames. Néanmoins on tira une pièce de quatre, pour leur donner une idée de l'effet de nos grands canons. Le boulet ne porta pas juſqu'à eux; mais il leur cauſa une telle frayeur, qu'ils ne réparurent plus, & ils laiſſerent les rames contre des buiſſons.

ANN. 1774. Août.

LE TEMS étoit alors calme; mais l'ancre étoit à peine au bossoir, qu'il s'éleva une brise du Nord, dont nous profitâmes pour sortir de la baie; nous n'espérions pas y pourvoir à nos besoins, du moins comme nous l'aurions desiré : d'ailleurs il étoit toujours en mon pouvoir d'y revenir, en cas que nous ne trouvassions pas une descente plus commode, en nous avançant plus au Sud.

CES INSULAIRES paroissent être une race différente de celle qui habite Mallicolo; aussi ne parlent-ils pas la même langue; ils sont d'une médiocre stature, mais bien pris dans leur taille, & leurs traits ne sont point désagréables; leur teint est très-bronzé, & ils se peignent le visage, les uns de noir, & d'autres de rouge; leurs cheveux sont bouclés & un peu laineux. Le peu de femmes que j'ai apperçues, sembloient être fort laides; elles portent une espèce de jupe de feuilles de palmier, ou de quelque autre semblable plante; mais les hommes, comme les Habitans de Mallicolo, vont nuds, & ils n'ont autour des reins qu'une corde. Je n'ai vu de pirogues en aucun endroit de la côte; ils vivent dans des maisons couvertes de feuilles de palmier, & leurs plantations sont alignées & entourées d'une haie de roseaux.

A DEUX HEURES de l'après-midi, nous étions en dehors de la baie; &, après avoir rangé le Cap, nous portâmes S. S. E., pour amener la pointe méridionale de l'Isle; le vent étant au N. O. joli frais. Sur le côté Sud-Ouest du Cap, est une belle baie profonde, qui, en dedans, paroît courir derriere celle qui est sur le côté du N. O.: ses rives sont basses, & les terres adjacentes semblent être fertiles « des deux

» côtés;

» côtés; elles sont revêtues de forêts touffues d'un coup-
» d'œil enchanteur; au Sud, elles se penchent doucement,
» & présentent une vaste étendue presqu'entièrement cul-
» tivée. » La baie est exposée aux vents du S. E.: par cette raison, jusqu'à ce qu'elle soit mieux connue, celle du N. O. est préférable, parce qu'elle est à l'abri des vents régnans, & que les vents, auxquels elle est ouverte, ceux du N. E. $\frac{1}{4}$ N. & de l'E. $\frac{1}{4}$ N. E., soufflent rarement avec une certaine force. J'ai appellé le Cap, ou la Péninsule qui sépare ces deux baies, *le Cap des Traîtres*, d'après la conduite perfide des Habitans. Ce Cap, qui est la pointe N. E. de l'Isle, gît par 18^{d} 43$'$ de latitude Sud, & 169^{d} 28$'$ de longitude Est; il aboutit à une montagne assez haute pour être apperçue de seize ou dix-huit lieues. Comme nous avancions au S. S. E., la nouvelle Isle que nous avions déjà découverte commençoit à paroître au-dessus de la pointe S. E. de l'Isle, que nous prolongions, nous restant dans le S. $\frac{1}{2}$ E., à la distance de dix ou douze lieues. Après avoir quitté cette Isle, nous gouvernâmes vers la pointe orientale de l'autre, dirigés par une grande lumiere que nous appercevions sur cette terre. Parmi les feux, l'un d'eux flamboyoit comme la flamme d'un volcan.

ANN. 1774. Août.

A UNE HEURE après minuit, nous voyant près du rivage, nous changeâmes de bordée, & nous passâmes le reste de la nuit à faire de petits bords. Au lever du soleil, nous découvrîmes une autre Isle, dont les terres hautes se présentoient sous la forme d'une table, dans l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., & une Isle basse au N. N. E. que nous avions doublé la nuit, sans l'appercevoir. Nous avions encore la vue du Cap des Traîtres,

§.

ANN. 1774. Août.

qui nous restoit au Nord 20[d] Ouest, à quinze lieues, & l'Isle au Sud s'étendoit du S. 7[d] O. au S. 87[d] O., dans un éloignement de trois ou quatre milles. Nous reconnûmes alors que la lumiere, que nous avions vue la nuit, étoit occasionnée par un volcan, d'où sortoit une grande quantité de feu & de fumée, avec un bruit sourd, qui se faisoit entendre à une grande distance.

« LA COLLINE la plus basse de toutes celles de la même » rangée, & d'une forme conique, avoit un cratere au mi- » lieu : elle étoit d'un rouge-brun, & composée d'un amas » de pierres brûlées, parfaitement stériles. Une colonne » épaisse de fumée, pareille à un grand arbre, en jaillissoit » de tems-en-tems, & sa tête s'élargissoit à mesure qu'elle » montoit. Toutes les fois qu'une nouvelle colonne de » fumée étoit ainsi jetée en l'air, nous entendions un son » bruyant pareil à celui du tonnerre, & les colonnes se » suivoient de près. La couleur de la fumée n'étoit pas tou- » jours la même : en général, elle nous paroissoit blanche » & jaunâtre ; mais quelquefois d'un sale-gris un peu rouge : » nous jugeâmes que cette différence provenoit en partie » du feu du cratere, qui éclairoit la fumée & les cendres. » Toute l'Isle, excepté le volcan, est bien boisée, & con- » tient une grande quantité de jolis palmiers. Nous y remar- » quions une belle verdure, même à cette saison de l'année » qui étoit l'hiver pour ce climat. »

NOUS GOUVERNAMES alors sur l'Isle, &, l'instant d'après, nous découvrîmes une petite ouverture dans la côte, qui avoit l'apparence d'un bon Port. Afin de nous en mieux

assurer, j'envoyai deux bateaux armés, aux ordres du Lieutenant Cooper, pour y prendre les sondes : pendant cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de le suivre, ou de lui donner les secours dont il pourroit avoir besoin. Sur la pointe orientale de l'entrée, nous apperçûmes assez distinctement un certain nombre d'Habitans, plusieurs maisons & des pirogues ; &, au moment que nos bateaux entrerent dans le port, ils en lancerent quelques-unes à l'eau, pour les suivre, mais sans oser en approcher. Bientôt M. Cooper fit signal de bon mouillage, & nous essayâmes aussi-tôt de le rejoindre. Le vent étant à l'Oueſt, & notre route Sud-Sud-Oueſt, nous rangeâmes de très-près la pointe occidentale, & nous passâmes sur des roches noyées, que nous aurions évitées, en nous approchant un peu plus de l'Est, ou environ à un tiers du canal. Nous étions à peine entrés dans le port, que le vent se calma, & nous fûmes forcés de laisser tomber l'ancre sur quatre brasses d'eau : alors je renvoyai les bateaux reconnoître les sondes ; &, dans cet intervalle, je fis mettre dehors la chaloupe avec les ancres, pour touer le vaisseau, aussi-tôt que nous aurions pris connoissance du canal.

ANN. 1774. Août.

« CE FUT le seul mouillage où nous restâmes quelque tems dans le vaste grouppe d'Isles, que nous venions de découvrir. On dira plus bas que nous y prîmes du bois & de l'eau, mais peu de rafraîchissemens. Durant cette relâche, nous fîmes quelques remarques sur une race d'Hommes différente de toutes les tribus connues. »

ANN. 1774. Août.

TANDIS qu'on remorquoit le vaiſſeau, les Inſulaires s'aſſemblerent en divers endroits du rivage ; tous étoient armés d'arcs, de flêches, &c. Quelques-uns s'avancerent vers nous à la nage, d'autres dans des pirogues : ils ſe montrerent d'abord timides, & n'approcherent qu'à la diſtance d'un jet de pierre ; mais inſenſiblement ils devinrent plus hardis, & des pirogues, qui paſsèrent ſous l'arrière, y firent des échanges. Une des premieres s'étant approchée d'auſſi près que la crainte le lui permit, jeta à bord des noix de cocos ; je deſcendis dans un canot pour la joindre, & je lui donnai quelques pièces d'étoffe & d'autres articles. Ce traitement engagea les autres à ſe rendre ſous l'arrière & le long des côtés, où leur conduite devint inſolente & téméraire. Ils tenterent d'enlever tout ce qu'ils pouvoient atteindre ; ils ſaiſirent le pavillon, en voulant l'arracher de deſſus ſon bâton ; d'autres eſſayoient de faire ſauter les gonds du gouvernail : ils nous contraignirent à veiller les bouées des ancres, qui ne furent pas plutôt hors des bateaux, qu'ils chercherent à les enlever. Des coups de mouſquet, tirés en l'air, n'eurent aucun effet ; mais, au bruit de la décharge d'un canon de quatre, la frayeur les ſaiſit, & ils ſauterent tous hors de leurs pirogues pour ſe jeter à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur étoit arrivé aucun mal, ils rentrerent dans leurs canots, pouſſerent des cris, en nous menaçant de leurs armes, & retournerent hardiment aux bouées. Il fallut faire ſiffler quelques balles autour de leurs oreilles. Quoiqu'aucun d'eux n'eût été bleſſé, on leur avoit inſpiré aſſez de crainte pour les écarter des bouées : bientôt ils ſe retirerent ſur le rivage, & il nous fut permis de dîner ſans être troublés de leur part.

« JE COMPTAI les pirogues qui nous entouroient, & elles » étoient au nombre de dix-ſept; les unes portoient vingt- » deux hommes; d'autres dix, ſept, cinq, & les plus petites » deux : de ſorte qu'en tout il y avoit plus de deux cens » Inſulaires; ils diſoient quelques mots par intervalle, & » ils ſembloient nous propoſer des queſtions; mais, quand » nous prononcions un mot du dialecte de Taïti ou de » Mallicollo, ils le répétoient ſans paroître le connoître en » aucune maniere.

ANN. 1774. Août.

» LE PREMIER VOL qu'ils entreprirent de commettre, » fut de prendre un réſeau, qui contenoit la viande ſalée de » notre dîné, qu'on laiſſoit flotter dans la mer pour l'y rafraî- » chir : comme nous nous en apperçûmes, on pouſſa des cris » pour les engager à s'arrêter. Ils s'arrêterent effectivement; » mais l'un d'eux brandit ſa pique contre nous, & un ſecond » ajuſta un trait ſur ſon arc, & il ſembla viſer tour-à- » tour pluſieurs perſonnes placées ſur le gaillard d'arriere. » M. Cook, afin de les effrayer, ſe diſpoſa à tirer un coup » de canon; mais auparavant, il fit ſigne aux pirogues de » de ſe ranger de côté, pour qu'elles ne fuſſent pas expo- » ſées à l'action du boulet. Ces marques d'autorité ne les » offenſerent point, & ils vinrent promptement ſe placer » à notre arriere. Au bruit du canon, on vit les deux cens » Indiens ſe jeter à la mer, & au milieu de cette conſter- » nation générale, un jeune homme bien fait, & d'une phy- » ſionomie très-ouverte, reſta ſeul dans ſa pirogue, ſans » donner le moindre indice d'étonnement ou de crainte; » mais, avec un air de gaieté, il jeta des regards de dédain » ſur ſes Compatriotes effrayés. Voyant enſuite que notre

ANN. 1774. Août.

» bravade n'avoit eu pour eux aucune suite funeste, ils » causerent d'un ton très-haut, & ils parurent rire de leur » propre épouvante.

» J'OBSERVAI un autre trait de courage dans un vieillard » qui se trouvoit autour d'une bouée, qu'il vouloit proba- » blement enlever : quoiqu'il eût été blessé par un premier » coup de fusil, il ne désempara point, & il garda son poste » à la seconde & à la troisieme décharge, & même, après » avoir ainsi enduré notre feu, il eut assez de générosité » pour venir nous offrir son amitié, & nous présenter une » noix de cocos. »

CE MÊME VIEILLARD fit plusieurs voyages du rivage au vaisseau, apportant chaque fois des noix de cocos, ou une igname, & prenant en échange tout ce qu'on vouloit lui donner. Un second, au moment qu'on tira le canon, étoit dans la galerie du faux pont, & je ne pus le rassurer assez pour l'engager à rester. Vers le soir, après avoir amarré le vaisseau, j'allai, avec un fort détachement, descendre à l'entrée de la baie, sur la pointe du S. E. Les Indiens ne s'opposerent pas à notre descente : ils formoient deux corps, l'un à notre droite, & l'autre à la gauche; tous étoient armés de massues, de dards, de lances, de frondes & de pierres, d'arcs & de flêches, &c. Après avoir distribué aux plus âgés (car nous ne distinguions pas les Chefs) & à quelques autres, des pièces d'étoffe, des médailles, on mit à terre deux pièces à l'eau, pour les remplir à un étang, qui se trouvoit environ à vingt pas du débarquement, faisant entendre aux Insulaires que c'étoit-là une des choses dont nous avions besoin.

Benard Direx.

DÉBARQUEMENT À TANNA L'UNE DES NOUVELLES HÉBRIDES.

RPJC 3

Nous ne pûmes obtenir de ces Indiens que des noix de cocos, qui paroiſſoient être en grande abondance ſur les arbres; mais nous ne parvînmes point à leur faire échanger quelques-unes de leurs armes. Ils ſe tinrent toujours dans l'attitude de gens prêts à ſe défendre ou à attaquer, & il n'auroit fallu que le plus petit motif pour cauſer un engagement: c'eſt du moins ce que nous préſumions, en les voyant ſe pouſſer ſur nous, malgré tous nos efforts pour les écarter. Il eſt probable que nous déconcertâmes leur projet d'attaque, en nous rembarquant plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus. Dès que nous fûmes à bord, tous ſe retirerent. Le bon vieillard dont j'ai parlé, étoit dans l'un des partis; & nous le jugeâmes d'un caractere pacifique.

ANN. 1774. Août.

« LEUR CONDUITE, pendant notre débarquement, mérite » des éloges: car en ayant trouvé d'abord quelques-uns » aſſis ſur l'herbe, le long de la greve, ils s'enfuirent, mais » ils revinrent, dès que nous les rappelâmes par ſignes. » Nous les priâmes enſuite de s'aſſeoir, & la plupart s'aſ- » ſirent: nous leur défendîmes de paſſer une ligne que nous » traçâmes ſur le ſable, & ils obéirent. Dès que nous de- » mandâmes à couper du bois, ils nous montrerent eux- » mêmes des arbres: ſeulement ils nous inviterent à ne pas » abattre des cocotiers, dont une quantité innombrable » couvroit la côte. Quoique les ſoldats de Marine fuſſent » rangés en bataille, quoiqu'au moindre de leurs mouve- » mens, les Naturels s'enfuiſſent à une diſtance conſidé- » rable, & qu'il ne reſtât près de nous que des vieillards, » ils ne craignoient pas de ſe rapprocher, dès que nous le » deſirions. Nous leur ordonnâmes de mettre bas les

ANN. 1774. Août.

» armes, & la plupart acquieſcerent à ce commandement » déraiſonnable.

» ILS ÉTOIENT d'une moyenne ſtature, mais infini-» ment plus forts & mieux proportionnés que les Habi-» tans de Mallicolo, & comme ceux-ci, entièrement » nuds ; ſeulement ils portoient autour du ventre une » corde qui ne coupoit pas leur corps d'une maniere » auſſi choquante que celle des Inſulaires dont on a parlé » ailleurs. Quelques femmes que nous vîmes de loin, me » paroiſſoient moins laides que celles de Mallicolo : deux » filles tenoient chacune une longue pique dans leurs » mains.

» EN CAUSANT avec eux, nous raſſemblâmes un grand » nombre de mots entièrement nouveaux pour nous : quel-» quefois ils exprimoient la même idée par deux termes, » dont l'un étoit nouveau pour nous, & le ſecond répondoit » au langage des Iſles des Amis, d'où nous conclûmes qu'ils » ont des voiſins d'une autre race qui parlent cette langue. » Ils nous dirent que leur Iſle s'appelle *Tanna*, mot qui » ſignifie *Terre* dans la langue Malaiſe.

» LE SOIR, nous vîmes briller la flamme du volcan, & » de cinq en cinq minutes, nous entendions une exploſion. » Ce phénomene merveilleux avoit attiré notre attention » toute la journée : le bruit de quelques-unes des explo-» ſions égaloit celui des plus violens coups de tonnerre, & » un fracas ſourd retentiſſoit pendant une demi-minute ; l'air » étoit rempli de particules de fumée & de cendres, qui

» nous

» nous causoient beaucoup de douleur, quand elles nous » tomboient dans les yeux. Les ponts, les agrêts & toutes » les parties du vaisseau furent remplis de cendres noires » l'espace de quelques heures, & le même sable, mêlé de » fraisil & de pierre ponce, couvroit la côte de la mer. Ce » volcan étoit éloigné de notre havre de cinq ou six milles; » mais, comme plusieurs collines occupoient l'espace inter- » médiaire, nous n'en appercevions que le sommet, qui » vomissoit continuellement de la fumée. »

ANN. 1774. Août.

CHAPITRE V.

Commerce avec les Insulaires. Description de l'Isle de Tanna. Divers incidens survenus durant le séjour du Vaisseau.

ANN. 1774. Août.

COMME nous avions besoin de faire une grande quantité de bois & d'eau, & que j'avois observé à terre, qu'on pouvoit approcher davantage le vaisseau de l'endroit du débarquement, ce qui faciliteroit considérablement les travaux, puisque nous serions en état de couvrir, de protéger les Travailleurs & de contenir les Insulaires par la crainte,

6. le 6, on toua le vaisseau à la place désignée pour le nouveau mouillage.

« AFIN de rendre plus intelligible ce qui se passa » dans cette journée, il est à propos de décrire l'aspect du » pays qui environne le havre. La pointe, qui compose sa » côte orientale, est très-basse & très-plate; elle s'éleve bien- » tôt en forme d'une colline, d'environ 15 ou 20 verges de » hauteur, & entièrement remplie de plantations, & qui » enferme la bande Est & Sud de la baie : elle presente » un front de trois milles de longueur, & elle s'étend à » plusieurs milles dans l'intérieur des terres, jusqu'à la mer » de l'autre côté. A l'endroit où se termine cette coline plate, » une belle plaine revêtue de plantations court au Sud-

» bordée de différentes rangées de collines agréables, dont
» les plus proches ſont d'une pente aiſée. A l'Oueſt, cette
» plaine, ainſi que toute la baie, eſt environnée d'une
» colline eſcarpée de trois ou quatre cens verges d'éle-
» vation, & preſque par-tout perpendiculaire. Il y a
» une greve étroite le long de la côte occidentale; mais
» un rocher perpendiculaire la ſépare de la greve du S.: cette
» derniere eſt compoſée d'un ſable noir ferme; elle entoure
» la plaine, & c'eſt la même où nous coupâmes du bois, &
» où nous remplîmes nos futailles. Une greve de rocher de
» corail & de ſable de coquille, ſuit de-là le pied de la col-
» line plate juſqu'à la pointe orientale du havre. La col-
» line plate ne ſe trouve pas tout près de cette greve;
» mais un eſpace de terre uni de trente ou quarante ver-
» ges de largeur, couvert de bocages, de palmiers, s'étend
» au bas. Tout le coin Sud-Eſt de la baie eſt rempli d'un
» récif plat de corail, inondé à la mer baſſe. »

ANN. 1774. Août.

TANDIS qu'on remorquoit le bâtiment, les Inſulaires arrivoient de tous les côtés de l'Iſle, & formant deux corps ſéparés, ils ſe rangerent de chaque côté du débarquement, comme ils avoient fait le jour précédent; ils portoient tous des mêmes armes. Une pirogue, montée par un ſeul homme, & quelquefois par deux ou trois, venoient de tems à autre au vaiſſeau: elle étoit chargée de noix de cocos ou de bananes, qu'elle offroit ſans rien demander en retour; mais j'avois ſoin qu'on lui fît toujours des préſens. Le Chef parut nous inviter à deſcendre à terre. Le vieillard, qui avoit ſi bien ſu ſe concilier notre amitié, fut du nombre de ceux qui ſe rendirent au vaiſſeau: je lui fis entendre, par ſignes, qu'ils devoient mettre bas leurs

ANN. 1774. Août.

armes. Il commença par prendre celles qui étoient dans la pirogue, & les jeta dans la mer : je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge, je ne pouvois pas douter qu'il ne m'eût compris, & il porta ma requête à ſes Compatriotes; car, dès qu'il fut à terre, nous le vîmes paſſer ſucceſſivement de l'un à l'autre corps, & conférer avec les Inſulaires, & depuis il ne reparut plus avec des armes. L'inſtant d'après une pirogue, où étoient trois Indiens, s'approcha de l'arriere; l'un d'eux branlant ſa maſſue d'un air arrogant, en frappa le côté du vaiſſeau, & commit divers actes de violence; mais il offrit enfin de l'échanger pour un rang de grains de raſſade, & d'autres bagatelles. On les lui deſcendit du vaiſſeau avec une corde; mais, au moment qu'il les eut en ſa poſſeſſion, il ſe retira avec ſes Compagnons, en forçant de rames, ſans vouloir livrer ſa maſſue, ou quelque autre choſe en retour. C'étoit-là ce que j'attendois, & je n'étois pas fâché d'avoir une occaſion de convaincre la multitude qui bordoit le rivage, de l'effet de nos armes à feu, en ne leur faiſant que le moins de mal poſſible. J'avois un fuſil de chaſſe, chargé à dragées (N°. 3.) que je tirai; &, quand ils furent hors de la portée du mouſquet, on lâcha quelques coups de mouſqueton. A ce bruit, ils ſauterent pardeſſus bord, ſe couvrant de leur pirogue, & nageant avec elle juſqu'au rivage. Cette mouſquetade ne produiſit que peu ou point d'impreſſion ſur ces Inſulaires : ils n'en parurent que plus inſolens, & commencerent à faire des cris & des huées.

APRÈS avoir aſſuré, ſur ſes ancres, le vaiſſeau, qui préſentoit le travers au rivage, & placé l'artillerie de maniere à

commander tout le havre, je m'embarquai avec les Soldats de la Marine & un détachement de Matelots, dans trois bateaux, & nous ramâmes sur le rivage. Les deux Corps avoient laissé entr'eux un espace d'environ 30 ou 40 verges, dans lequel étoient placés des régimes de bananes, une igname & deux ou trois racines. Entre ces fruits & la greve, ils avoient dressé, dans le sable, (je n'ai jamais su à quel propos) quatre petits roseaux, chacun d'environ deux pieds, sur une ligne à angles droits avec la côte, (on les y trouva encore deux ou trois jours après.) Le vieillard, déjà connu, & deux autres étoient isolés, & nous invitoient, par signes, à descendre à terre; mais je n'avois pas oublié le piége qu'on nous tendit, & où je pensai me laisser prendre dans la derniere Isle. Tous ces apprêts devoient nous donner des soupçons sur leur dessein. Je répondis, en faisant signe aux deux divisions, composées d'environ neuf cens hommes, de se retirer en arriere, & de nous laisser un plus grand espace. « Nous voulûmes aussi leur dire, par » signes, de mettre bas les armes, mais ils n'y firent pas la » moindre attention; ils trouvoient probablement absurde » & injuste qu'une poignée d'Etrangers vînt leur prescrire » des loix chez eux, & prétendît désarmer plus de neuf cens » hommes. » Le vieillard parut les y engager; mais ils n'eurent pas plus d'égard pour lui que pour nous. Ils se rapprocherent encore davantage; &, à l'exception de deux ou trois, ils étoient tous armés. En un mot, tout tendoit à nous faire croire qu'ils se proposoient de nous attaquer à notre descente. Il étoit aisé d'en prévoir les conséquences; un grand nombre d'entr'eux auroient été tués ou blessés, & nous-mêmes aurions difficilement échappé à leurs traits;

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

deux choſes que je voulois également prévenir. Voyant qu'ils refuſoient de nous laiſſer de la place, je crus qu'il étoit plus à propos de les effrayer que de les contraindre à la fuite, par des décharges meurtrieres. Je fis tirer un coup de mouſquet ſur la diviſion de notre droite, qui étoit la plus nombreuſe; (il y avoit environ ſept cens Indiens) mais l'alarme ne fut que momentanée. Bientôt ils revinrent de leur frayeur, & commencerent à nous menacer avec leurs armes. Un des plus impudens nous montra ſon derriere, dans une attitude qui ne laiſſoit aucune équivoque. « Il ſe frappoit les feſſes avec ſa main; ce qui eſt un défi & » un appel au combat chez toutes les Nations de la mer du » Sud. » Nous répondîmes à ces bravades par trois ou quatre coups de fuſil; c'étoit le ſignal de commandement pour le vaiſſeau, qui, dans ce moment, fit jouer l'artillerie, & le rivage fut bientôt balayé. « On ne tira pas moins de » cinq pièces de quatre, deux pierriers & quatre mouſque- » tons. » Alors nous deſcendîmes à terre, & marquâmes des limites par une ligne, à droite & à gauche. Notre vieil Ami étoit reſté ſeul à ſon poſte, & je reconnus ſa confiance par un préſent. Les Habitans revinrent peu-à-peu, &, en apparence, avec des diſpoſitions plus pacifiques; quelques-uns même reparurent ſans armes, mais la majeure partie reſtoit armée: & quand nous leur fîmes ſigne de les mettre bas, ils répondirent que nous devions commencer par poſer les nôtres. Ainſi, de part & d'autre, on reſta toujours armé. « Comme » ils ſortoient peu-à-peu des buiſſons pour ſe rendre ſur la » greve, nous défendîmes aux nouveaux venus de paſſer » les bornes que nous leur avions établies; &, en ce point, » ils obéirent tous. « Les préſens que je fis aux vieillards, & à

quelques autres Indiens de considération, n'eurent que très-peu d'effet sur leur conduite. Il est vrai qu'ils monterent sur des cocotiers, & qu'ils nous en donnerent les noix, sans en rien exiger; mais j'étois toujours attentif à leur faire accepter quelque chose en échange: ils nous prierent instamment de ne plus tirer. J'observai que plusieurs craignoient de toucher à ce qui nous appartenoit, & qu'ils paroissoient n'avoir aucune notion d'échange. Prenant avec moi le vieillard, (son nom, comme je l'appris alors, étoit Paowang) je le conduisis dans le bois: là je lui expliquai que nous étions obligés de couper des arbres, & de les prendre à bord du vaisseau; &, dans le même tems, nous en abattîmes quelques-uns qu'on transporta dans nos chaloupes, avec des petites pièces à l'eau, dans le dessein de montrer à ces Indiens que c'étoit principalement ce que nous leur demandions. Paowang consentit sur-le-champ à la coupe du bois, & les autres n'y formerent point d'opposition. Il nous supplia seulement de ne pas couper de cocotiers; ce que nous lui promîmes.

ANN. 1774. Août.

« M. Hodges a mis beaucoup de talent dans son dessin du » débarquement de Tanna: il y en a une gravure dans ce » Voyage, & c'est un des morceaux où l'habileté de cet » Artiste se montre le plus. »

« NOUS ESSAYAMES, tout-de-suite, de pénétrer dans » les bois, pour y chercher des plantes; mais, dès que nous » eûmes fait trente pas, nous apperçûmes, derriere chaque » buisson, un grand nombre de Naturels, qui entretenoient » une communication avec les deux détachemens » placés sur la greve. Nos découvertes furent donc peu » considérables, & il fallut nous contenter de deux ou trois

ANN. 1774. Août.

» espèces nouvelles. De retour au rivage, en tâchant de » converser avec la division qui étoit à notre gauche, (à » l'Est de nous) nous remplîmes nos Vocabulaires de plu- » sieurs mots de leur langue. Nous demandâmes souvent » à acheter leurs armes; mais ils refuserent toujours de les » vendre. L'un d'eux nous céda un morceau cylindrique » d'albâtre, de deux pouces de long, qu'il portoit suspendu » à son nez; avant de le donner, il le lava dans l'eau: je » ne sais pas si c'étoit par propreté. Durant notre séjour à » terre, ce matin, les Naturels n'entreprirent point de » nous nuire ou de nous attraper. Ceux qui occupoient » notre gauche, paroissoient très-bien disposés à notre égard, » & ils nous faisoient espérer d'établir, bientôt avec eux, des » liaisons d'amitié. » Nous nous rembarquâmes pour revenir dîner à bord, & les Indiens ne tarderent pas à se disperser. Je n'ai pas appris qu'aucun de ces Insulaires eût été blessé dans les affaires précédentes; circonstance très-heureuse.

L'APRÈS-MIDI, nous refallâmes à terre pour faire de l'eau; &, avec nos filets, nous prîmes, en trois coups, plus de trois cens livres de mulets & d'autres poissons: « Et entr'autres » une espèce commune aux Isles d'Amérique. (Esox- » Argenteus, N.° 5.) » Les Insulaires ne revinrent que quelque tems après: ils étoient au nombre de vingt ou trente. Notre bon Ami Paowang, qui se trouvoit parmi la foule, nous fit présent d'un petit cochon, & ce fut le seul que nous eûmes de cette Isle.

« NOUS DESCENDÎMES à terre, de notre côté, sans trouver » un seul

Benard Direx.

VUE DE L'ISLE DE TANNA.

RPJCB

» un seul Insulaire sur la greve. A une distance considéra-
» ble, à l'Est, nous en vîmes environ trente assis à l'ombre
» de leurs palmiers ; mais ils ne daignerent pas venir près
» de nous. Nous profitâmes de l'occasion pour faire trois
» ou quatre cens pas dans le pays, où je rassemblai plu-
» sieurs plantes nouvelles. Cette partie de la plaine, au pied
» de la colline unie, étoit en friche, & remplie de différens
» arbres & arbrisseaux; nous craignîmes d'aller plus loin,
» parce que nous ne connoissions pas encore le caractere
» des Insulaires : nous nous en approchâmes peu-à-peu, &
» bientôt ils se rendirent près de nous sans armes, & cause-
» rent le mieux qu'ils purent, & avec la plus grande cor-
» dialité. »

ANN. 1774. Août.

PENDANT LA NUIT, le volcan, qui nous restoit à l'Ouest, à quatre milles, vomit des torrens de feu & de fumée, comme la nuit précédente, & les flammes s'éleverent au-dessus de la montagne qui nous en séparoit. A chaque éruption, il grondoit avec un bruit, semblable à celui d'une mine profonde, au moment qu'elle éclate. Une pluie abondante, qui tomba alors, parut lui donner encore plus d'activité.

« IL AVOIT CESSÉ ses éruptions l'après-dînée de la veille;
» mais il les recommença de nouveau à quatre heures du
» matin : il étoit tombé de la pluie la nuit. Ses feux produi-
» soient un très-beau coup-d'œil. La fumée, qui s'échap-
» poit en gros tourbillons épais, étoit teinte de différentes
» couleurs, de jaune, orange, cramoisi & pourpre, &
» elle se terminoit en gris rougeâtre & brun. Dès qu'il y
» avoit une nouvelle explosion, les champs & les forêts de

ANN. 1774. Août.

» tout le pays, prenoient auſſi une teinte orange & pour-
» pre, ſuivant leur diſtance, ou leur expoſition particuliere
» à la lumiere du volcan. »

DE BONNE-HEURE, dans la matinée, les Habitans ſe raſſemblerent près de l'Aiguade, armés, comme auparavant, mais non pas en ſi grand nombre. Après le déjeûner, nous allâmes à terre pour couper du bois & remplir des futailles. Je trouvai pluſieurs Inſulaires, & ſur-tout les vieillards, diſpoſés à être de nos Amis; mais les plus jeunes furent audacieux & inſolens, & nous obligerent à demeurer en armes. Je reſtai, avec les Travailleurs, juſqu'à ce que je fuſſe comme aſſuré qu'ils ne commettroient point de déſordre, & je retournai à bord, laiſſant le détachement ſous les ordres des Lieutenans Clerke & Edgcumbe. Quand ces Meſſieurs arriverent au vaiſſeau pour dîner, ils m'informerent que les Indiens s'étoient toujours comportés avec la même irrégularité qu'à notre débarquement, qu'un plus mutin encore que les autres, avoit mis M. Edgcumbe dans la néceſſité de lui lâcher ſon fuſil chargé à dragées, & que cette correction les avoit enfin rendu plus circonſpects. Tous s'étoient retirés, en voyant nos bateaux retourner à bord. Tandis que nous étions à table, un vieillard vint ſur la Réſolution, examina les différentes parties du bâtiment & regagna enſuite le rivage.

L'APRÈS-MIDI, il ne ſe rendit à l'Aiguade qu'un petit nombre d'Indiens, avec leſquels nous commencions à avoir un peu plus de liaiſon. Paowang nous rapporta une hache que les Travailleurs avoient laiſſée dans le bois, ou ſur le

rivage. Quelques autres articles, qu'on avoit perdus par négligence, ou que les Habitans avoient furtivement enlevés, nous furent encore rendus, tant ils craignoient de nous offenser à cet égard. ANN. 1774. Août.

« AU COUCHER du Soleil, ils se disperserent tous, excepté » quelques-uns, qui vinrent nous dire qu'ils vouloient aller » dormir : ils sembloient nous en demander la permission. » Nous leur fîmes signe de partir, & à l'instant ils nous » quitterent. Nous jugeâmes qu'il y avoit une espèce de » cérémonial dans cette conduite, & qu'ils ne croyoient » pas qu'il fût honnête de laisser leurs Hôtes seuls dans leur » pays ; ce qui paroît supposer qu'ils ont des idées de poli- » tesse & de décence, que nous ne comptions pas trouver » chez un Peuple aussi peu civilisé. »

LE LENDEMAIN, de bonne-heure, je fis partir la chaloupe, protégée par un détachement de la Marine dans un autre bateau, pour prendre du lest, dont nous avions besoin. Ce travail fut exécuté avant le déjeûner ; & je renvoyai ensuite le même bateau faire de l'eau & du bois, avec les Matelots employés à ce service, sous la protection d'un Sergent de garde : ce que je crus alors suffisant ; les Insulaires paroissant réconciliés avec nous. On me rapporta que des Indiens avoient invité quelques-uns de nos Gens à les suivre dans leurs maisons, à condition qu'ils y iroient nuds, comme ils étoient eux-mêmes. Cela fait du moins voir que leur dessein, quel qu'il fût, n'étoit pas de les voler. 8.

« JE DÉBARQUAI, avec le Docteur Sparrman & mon

ANN. 1774. Août.

» Pere, ſous la montagne eſcarpée, qui eſt dans la partie au
» côté Oueſt de la Baie. Une petite houle, qui bat le rivage
» en cet endroit, nous obligea de faire quelques pas à gué.
» Sur les flancs de la colline, nous cueillîmes pluſieurs plantes
» nouvelles, & nous manquâmes, à diverſes repriſes, de
» tomber dans des précipices. Nous y vîmes différentes
» eſpèces de minéraux: les principales couches de cette col-
» line, conſiſtent en une eſpèce d'argille très-molle, & qui
» ſe met en pièces quand elle eſt expoſée à l'air & à l'humi-
» dité. Nous y trouvâmes auſſi une pierre de ſable noir, une
» ſubſtance reſſemblante à une pierre pourrie, (*Lapis*
» *Suillus*) & des morceaux de craie, purs ou teints de
» couleur rouge; couleur qu'occaſionnoient peut-être des
» particules de fer. Après avoir fait deux ou trois cens pas
» le long de la greve, vers la pointe Occidentale du havre;
» nous prîmes un ſentier qui conduiſoit au haut de la col-
» line; & nous nous préparions à avancer dans l'intérieur du
» pays, lorſque nous rencontrâmes un grand nombre de
» Naturels tous armés: nous rejoignîmes alors le détache-
» ment qui chargeoit du leſt, & les Naturels nous vendi-
» rent des cannes de ſucre & des noix de cocos. Ils s'aſſirent
» tous, ſur les rochers, près de nous; & l'un d'eux, pour
» qui les autres avoient des égards, changea de nom avec
» mon Pere. Il s'appelloit *Oomb-Yégau*. Cet uſage, de ſe
» choiſir un Ami en changeant réciproquement de nom,
» eſt commun ſur toutes les Iſles de la Mer du Sud où nous
» avons abordés, & il a quelque choſe de tendre. Ayant été
» ainſi adopté parmi les Inſulaires, nous cauſâmes en très-
» bonne intelligence, & nous étendîmes beaucoup les mots
» de notre Vocabulaire. Ils nous donnerent des feuilles de

» figues, enveloppées dans des feuilles de bananes, & cuites
» à l'étuvée. Elles étoient d'un très-bon goût, & elles pou-
» voient tenir lieu d'épinards. Ils nous offrirent auſſi deux
» gros plantains de l'eſpèce la plus groſſiere ; ce qui prouve
» que l'eſprit d'hoſpitalité eſt naturel, même à ces Habi-
» tans : ce ſont les femmes & les enfans qui nous préſenterent
» ces mets ; mais ils étoient ſi timides que, dès que nous
» jetions les yeux ſur eux, ils s'enfuyoient en hâte, & cela
» divertiſſoit infiniment les hommes. Cependant la fami-
» liarité de ces femmes prouvoit aſſez que nous avions
» gagné une partie de leur confiance : quelques-unes avoient
» le ſourire ſur la bouche ; mais, en général, elles paroiſ-
» ſoient triſtes & mélancoliques. Elles portoient des pen-
» dans d'oreille & des colliers comme les hommes, & celles
» qui étoient mariées des chapeaux de nattes : la plupart
» avoient auſſi des pierres blanches dans les narines. Si
» nous préſentions un grain de verre, un clou, ou un ruban
» à un de ces Indiens, ils refuſoient de le toucher ; ils nous
» prioient de le mettre à terre, & ils le ramaſſoient enſuite
» dans une feuille : j'ignore ſi la ſuperſtition, ou des idées
» bizarres de propreté, ou de politeſſe, ont produit cet
» uſage. Vers midi, nous nous rembarquâmes avec le déta-
» chement : la plupart des Naturels s'étoient déjà retirés à
» leurs habitations ſur la colline. »

ANN. 1774. Août.

» L'APRÈS-MIDI ſe paſſa à pêcher ; mais, en pluſieurs
» coups de ſeine, nous ne prîmes que vingt-quatre poiſſons.
» Les Inſulaires étoient très-nombreux ſur la greve, & nous
» n'oſâmes pas errer fort avant dans les bois : nous nous

» tînmes donc aux bords de la forêt, & nous notâmes divers
ANN. 1774. Août. » mots de leur langue. »

9. LE 9, j'envoyai le bateau long pour faire encore du leſt, & la Garde & les Travailleurs prirent leur poſte ordinaire. Je débarquai, avec eux, ſur le rivage, où ſe trouvoit un bon nombre d'Habitans: quoiqu'ils fuſſent armés, leur conduite fut douce, honnête & circonſpecte; de ſorte qu'il ne fut pas beſoin de les contenir dans les limites que nous leur marquions par une ligne: ils s'y conformerent d'eux-mêmes ſans cette précaution. Comme il étoit néceſſaire de veiller, à terre, ſur les inſtrumens de M. Wales, pendant le milieu du jour, la Garde ne revint point pour dîner, ainſi que cela s'étoit fait la veille, & elle attendit qu'une autre allât la relever. Quand je quittai le rivage, j'engageai un jeune Indien, appellé Whà-à-gou, à me ſuivre à bord. Avant le dîné, je lui montrai toutes les parties du vaiſſeau; mais je remarquai que rien ne pouvoit fixer un moment ſon attention, ni lui cauſer la moindre ſurpriſe. Il n'avoit jamais vu de chèvres, ni de chiens, ni de chats, & il les prenoit pour des cochons, en les appellant *Booga*, ou *Bougas*. Je lui fis préſent d'un chien & d'une chienne, qu'il paroiſſoit préférer aux autres eſpèces d'animaux. Bientôt il revint à bord; quelques-uns de ſes Amis le ſuivirent dans une pirogue, & le demanderent; probablement par inquiétude pour ſa ſûreté. Il regarda par le haut des bouteilles; &, dès qu'il eut parlé, ils retournerent au rivage, & lui rapporterent auſſi-tôt un coq, une petite canne à ſucre & des noix de cocos qu'il me donna. A table, il ne voulut goûter d'autre viande que du

porc salé; mais il mangea volontiers de l'igname, & but un verre de vin.

ANN. 1774. Août.

« DE RETOUR à terre, au même endroit où notre détachement avoit chargé du lest la veille, nous gravîmes, » sur les rochers, pendant plusieurs heures, & au milieu de » la chaleur du jour, sans beaucoup de succès: nous fûmes » bien tentés de pénétrer dans une belle forêt; la prudence » nous arrêta. Avant de nous rembarquer, nous découvrîmes une source chaude qui sortoit du rocher, tout près » du bord de l'eau. Nous n'avions point de thermomètre; » mais le degré de chaleur étoit si fort, que nous ne pouvions pas y tenir le doigt plus d'une seconde.

» EN ARRIVANT au Vaisseau, nous reconnûmes que le » jeune Indien qu'y venoit d'amener M. Cook, étoit celui » qui montra tant de sang froid & de bravoure, en restant » seul dans sa pirogue, lorsque deux cens autres Insulaires » sauterent dans la Mer, à l'explosion du canon.

» AINSI que ses Compatriotes, il n'avoit pas la même » facilité de prononciation que les Mallicolois; &, quand » il nous demanda nos noms, nous fûmes obligés de les lui dire, en les adoucissant, suivant les organes plus flexibles » des Taïtiens. Il avoit de beaux traits, de grands yeux très-» vifs; & toute sa physionomie annonçoit de la bonne humeur, de l'enjouement & de la pénétration. Voici un exemple de son intelligence. Le Capitaine Cook & mon Pere » comparant leur Vocabulaire, trouverent qu'ils avoient noté » un mot différent pour exprimer le Ciel, & ils s'en rap-

ANN. 1774. Août.

» porterent à lui pour savoir lequel des deux termes étoit le
» véritable. A l'instant, il étendit une de ses mains vers le ciel,
» & il la posa sur un des mots; il remua ensuite son autre
» main sous lui, & il prononça le second, en nous faisant
» comprendre que le premier signifioit proprement le fir-
» mament; &, le second, les nuages qui se trouvent au-
» dessous. Il nous apprit aussi les noms de plusieurs Isles des
» environs. Il appelloit *Irromanga* celle d'où nous partîmes
» pour Tanna, & sur laquelle le Capitaine eut un malheu-
» reux différend avec les Naturels. Il appelloit *Immer*, l'Isle-
» basse que nous avions dépassée en entrant dans le havre;
» *Irronan*, une autre Isle que nous avions découverte à l'Est
» de Tanna, le même jour; & *Anattom*, une troisieme, au
» Sud, que nous n'avions pas encore vue. Ses manieres, à
» table, furent très-décentes & pleines de graces; la seule
» chose qui nous parut mal-propre, c'est qu'en place de
» fourchette, il se servoit d'un petit bâton, qu'il portoit
» dans ses cheveux, & avec lequel il se gratoit de tems-en-
» tems la tête: comme ses cheveux étoient arrangés, sui-
» vant la derniere mode du pays, *à la porc-épi*, & remplis
» d'huile & de peinture, il nous dégoûta encore davan-
» tage; mais il ne croyoit pas manquer de politesse. »

AUSSI-TÔT que nous eûmes remis nos hôtes à terre, le jeune-homme & ses Amis me prirent par la main, dans le dessein, comme je le présumai, de me mener à leurs habitations. Nous n'étions pas encore bien loin, que deux ou trois d'entr'eux, je ne sais par quelle raison, ne voulurent point continuer la route; en conséquence tout le monde s'arrêta; &, si je ne me trompai pas, l'un d'eux fut chargé d'aller me chercher quelque

quelque chose; car ils me prierent de m'asseoir & d'attendre; ce que je crus devoir faire. Dans cet intervalle, les Officiers vinrent nous joindre; cette réunion parut leur causer de l'ombrage, & ils me presserent de retourner à la greve, avec tant d'instance, que je fus obligé d'y consentir. Ils voyoient, avec inquiétude, nos excursions dans la contrée, & même le long du rivage du havre. Sur ces entrefaites, notre ami Paowang arriva avec un présent de fruits & de racines, que portoient environ vingt personnes; & j'imaginai que c'étoit dans la vue de le faire paroître plus considérable. L'un portoit un régime de bananes; l'autre une igname; un troisieme une noix de cocos, &c. & assurément deux hommes auroient porté le tout fort à l'aise. Ce présent me fut fait en retour d'un don qu'il avoit reçu dans la matinée: je crus néanmoins devoir payer les Porteurs.

ANN. 1774. Août.

APRÈS avoir congédié Paowang, j'allai retrouver Whà-à-gou & ses Amis, qui m'arrêterent encore. Ils sembloient attendre quelque chose, avec une grande impatience: je crus m'appercevoir qu'ils étoient honteux d'avoir accepté les deux chiens, sans avoir rien donné en retour. Mais, comme la nuit approchoit, je les pressai de me laisser aller; ils y consentirent, & nous nous séparâmes.

ON ME CONFIRMA le nom des Isles telles que Whà-à-gou nous les avoit dit. On voit de Tanna Erromango, (M. Forster l'appelle Irromanga) Erronam, ou Footona & Annamatom.

CES INSULAIRES me firent entendre, d'une maniere qui me parut fort claire, qu'ils mangent de la chair humaine, & que la Circoncision est pratiquée parmi eux. Ils entame-

ANN. 1774. Août.

rent les premiers cette matiere, en me demandant si nous mangions de cette chair; sans cela, je n'aurois pas songé à leur proposer cette question. J'ai vu des personnes prétendre que la faim seule peut rendre une Nation antropophage, & rapporter ainsi cet usage à la nécessité. Les Habitans de cette Isle forment au moins une exception à ce systême, car ils ont des cochons, des poules, des racines & des fruits en abondance; mais, comme nous ne les avons point vu se nourrir de chair humaine, nous voulons bien douter, avec ces Philosophes, que ce Peuple soit antropophage.

« NOUS fîmes une promenade à l'Est, le long de la côte » de la Baie, en examinant les bocages qui bordent la » colline plate dont j'ai parlé plus haut: c'étoient des cocotiers, & plusieurs espèces de figuiers qui portoient des fruits » comestibles, à-peu-près de la grosseur des figues ordinaires: » nous observâmes aussi divers hangards, sous lesquels on » voyoit des pirogues; mais nous n'apperçûmes aucune habitation, excepté vers la pointe orientale. Nous en étions » encore à plus de trois cens verges, lorsqu'un grand » nombre de Naturels vinrent nous prier de ne pas nous » avancer davantage; d'autres allerent en hâte vers le » Capitaine Cook, & le conjurerent de nous rappeller.

» NOUS ESSAYAMES ensuite de pénétrer dans le pays, » par le derriere de l'endroit où les Matelots rempliſſoient » les futailles. Un sentier nous conduisit, à travers différens » arbrisseaux, sur les collines plates. Nous passâmes au mi» lieu de quelques clarieres ou prairies enfermées de bois » de tous côtés, & couvertes d'herbages du verd le plus » brillant. Comme nous montions, trois Naturels vinrent

» à notre rencontre, & tâcherent de nous perſuader de
» retourner ſur nos pas ; mais ils nous accompagnerent
» enfin, voyant que nous étions réſolus d'aller au-delà
» d'un petit boſquet aëré : nous atteignîmes des plantations
» étendues de bananes, d'ignames, d'eddoes & de figuiers
» qu'enfermoient, en quelques endroits, des murailles de
» pierre de deux pieds de hauteur. Nous entendions la
» houle battre la côte au Sud, & voyant les trois Naturels
» mécontens de ce que nous ne nous arrêtions pas, nous
» leur dîmes que ſi nous continuions notre route, c'étoit
» ſeulement pour contempler la mer. Ils nous menerent à
» une petite éminence, d'où nous la découvrîmes à plein,
» ainſi que l'Iſle d'Annatom, éloignée de ſix ou dix lieues :
» cette Iſle paroiſſoit d'une hauteur conſidérable, &, quoi-
» que moins étendue que Tanna, elle ſembloit avoir en-
» viron huit ou dix lieues de tour.

ANN. 1774. Août.

» APRÈS que nous eûmes examiné cette Iſle, les Natu-
» rels nous inviterent à les ſuivre plus loin dans l'intérieur
» des terres, & ils mirent à cette priere le même empreſ-
» ſement qu'ils avoient témoigné auparavant, pour nous
» engager à retourner en arriere ; mais, comme nous remar-
» quâmes que l'un d'eux avoit été envoyé en avant, nous
» n'osâmes pas alors nous fier à leurs invitations, qui, peut-
» être, étoient ſinceres & amicales. Nous nous retirâmes donc
» peu-à-peu vers la greve, après avoir cueilli une nouvelle
» plante & apperçu aſſez de cantons de l'Iſle, pour avoir
» grande envie de les examiner. Les Naturels, nous voyant
» pêcher, firent attention à notre maniere de tirer le filet,
» & leurs geſtes nous apprirent qu'ils ne connoiſſent pas

ANN. 1774. Août.

» cette invention, & qu'ils ne ſavent que tuer, à coups de
» traits, les poiſſons, quand ils ſe levent près de la ſurface
» de l'eau. Dès que nous avions donné un coup de ſeine,
» ils ne manquoient jamais de demander du poiſſon; nou-
» velle preuve qu'ils n'en prennent gueres.

» QUAND ils remarquoient quelque choſe de nouveau
» pour eux, ils s'écrioient: *Héebou*. Ils employoient auſſi
» le même mot dans leurs mouvemens de ſurpriſe, d'ad-
» miration, de dégoût ou de deſir. Les différens tons ſur
» leſquels ils traînent lentement, ou prononcent avec rapi-
» dité ce mot, exprimoient d'une maniere forte les affec-
» tions diverſes de leur ame; ils faiſoient claquer leurs doigts
» en même tems, ſur-tout quand ils témoignoient de l'ad-
» miration. »

A MON RETOUR à bord, je fus informé qu'un des Travailleurs de la chaloupe, qui alla ſur la côte occidentale de la Baie pour prendre de l'eau, voulant tirer une pierre d'une ſource, avoit reſſenti à la main une chaleur très-vive. Cette circonſtance fit reconnoître pluſieurs ſources chaudes ſur les rochers, que la mer laiſſe à ſec, dans le tems des quadratures.

10. LE 10, M. Walles, & deux ou trois autres perſonnes, pénétrerent au milieu de la contrée: ils arriverent vers un petit village iſolé, où ils reçurent beaucoup de civilités de la part des Habitans. Depuis ce tems, les Inſulaires, particulièrement ceux du voiſinage, furent ſi bien réconciliés avec nous, que toutes nos

excurſions ne parurent plus leur cauſer d'inquiétude, ni même de mécontentement. L'après-midi, quelques jeunes Indiens s'étant approchés de nos Gens qui coupoient du bois, ils leur jeterent deux ou trois pierres : les Bas-Officiers eurent l'imprudence de faire feu : j'étois dans ce moment ſur le rivage, & je fus alarmé d'entendre le bruit des mouſquets, & de voir deux ou trois jeunes Indiens qui couroient hors de la forêt. Quand je ſus ce qui avoit occaſionné cette fuſiliade, je fus très-mécontent de ce qu'on faiſoit un uſage ſi indiſcret de nos armes à feu, & je pris des meſures pour prévenir, dans la ſuite, un pareil abus. Le vent étoit du Sud; & le tems par grains, avec de la pluie.

ANN. 1774. Août.

« NOUS DESCENDÎMES à terre, immédiatement après » déjeûner : ceux des Matelots qui y étoient depuis la pointe » du jour, nous dirent qu'ils avoient vu pluſieurs des Naturels paſſer près d'eux, chargés de paquets, qu'ils éloignoient de la pointe orientale de la Baie dans l'intérieur » des terres : ils croyoient que les Indiens ſe retiroient pour » ſe mettre hors de la portée de nos armes à feu, & ne » pas être troublés; mais comme nous n'avons pas vu beaucoup d'habitations ſur cette partie de la côte, notre arrivée » y attira probablement des autres cantons un grand nombre » de Naturels, qui ſe logeoient dans les bois des environs, » mais qui retournoient alors à leurs caſes, voyant qu'ils » n'avoient rien à redouter de nous. On eſſaya de diſſiper de » plus en plus leur défiance, en comptant, par nos doigts, » que nous ne voulions reſter qu'un certain nombre de jours » ſur l'Iſle, & cette nouvelle parut les calmer & leur faire

ANN. 1774. Août.

» beaucoup de plaiſir. On obſerva que les femmes ſeules
» portoient les fardeaux, tandis que les hommes mar-
» choient librement & ſans embarras, chargés de leurs
» ſeules armes. Ce qui prouve que les Inſulaires de Tanna
» ne ſont pas encore arrivés à ce degré de civiliſation qui
» diſtingue les Naturels des Iſles de la Société & des Amis;
» car toutes les Nations ſauvages traitent le ſexe avec une
» extrême rigueur.

» NOUS NOUS APPERÇUMES bientôt de la retraite des
» Naturels, car il en vint très-peu ſur la greve. Nous pro-
» fitâmes de l'occaſion, pour examiner la plaine derriere
» l'Aiguade. On y trouva pluſieurs étangs d'eau ſtagnante,
» où les Indiens avoient planté de grandes quantités d'ed-
» does (*arum*); les cocotiers formoient des bocages ſpacieux,
» remplis de différens arbriſſeaux, habités par divers oiſeaux,
» & ſur-tout par des attrape-mouches, des bouvreuils &
» des perroquets. Nous vîmes auſſi des arbres élevés, cou-
» verts de noix, communs à Taïti (*Invocarpus nov. gen.*).
» Ces arbres fourmilloient de pigeons de différentes eſpèces,
» & ſur-tout de celle qui eſt aux Iſles des Amis, & que
» les Naturels apprivoiſent.

» IL PAROÎT que les Habitans de Tanna chaſſent aux
» oiſeaux, car un des Lieutenans tua un pigeon, qui avoit
» deux longues plumes blanches attachées à ſa queue avec
» des cordons : il crut d'abord que c'étoit un nouvel oiſeau
» ſingulier; mais il découvrit enſuite ſon erreur.

» DURANT cette excurſion, des Naturels vinrent nous

» dire que l'un d'entre nous avoit tué deux pigeons, & » pour nous apprendre cette nouvelle, ils se servirent d'une » langue exactement la même que celle qu'on parle aux » Isles des Amis. Il nous parut qu'ils employoient cette lan- » gue, afin de se faire mieux entendre, parce qu'ils avoient » observé souvent que nous en prononcions plusieurs mots. » Témoignant notre surprise, sur la connoissance qu'ils » montroient de cette langue, ils répéterent alors la même » chose dans la langue de Tanna, qui étoit totalement » différente de l'autre. Ils ajouterent que le premier lan- » gage se parloit à Irronam, qui gît à sept ou huit lieues à » l'Est de Tanna : peut-être une colonie de la même race » qui habite les Isles des Amis & toutes les Isles orientales » de la mer du Sud s'est-elle établie sur cette Isle, ou peut- » être que les Naturels d'Irronam entretiennent une com- » munication avec les Isles des Amis, au moyen de quelques » Isles inconnues pour nous ?

ANN. 1774. Août.

» NOUS FÎMES une nouvelle excursion l'après-midi ; nous » avançâmes jusqu'à près de trois milles dans la plaine, » rencontrant peu d'Habitans ; nous leur disions toujours » que nous voulions tuer des oiseaux, & à l'instant ils se » retiroient sans s'y opposer. Nous en tirâmes, en effet, » plusieurs ; mais l'herbe étoit si épaisse, que nous les per- » dîmes presque tous. Nous passâmes près de quelques » plantations de bananes & de cannes de sucre : nous n'ap- » perçûmes point de maisons ; la plus grande partie du » terrain étoit en friche, & couverte de grands bois ou de » petits arbrisseaux. A l'extrémité de la plaine, nous obser- » vâmes une vallée longue & spacieuse, d'où s'élevoient

ANN. 1774. Août.

» des tourbillons de fumée, & nous entendions un bruit » confus de voix d'hommes, de femmes & d'enfans. Nous » suivîmes un sentier bordé des deux côtés de buissons épais, » & la vallée elle-même étoit si remplie de bocages, que » nous ne vîmes point les Indiens dont la voix avoit frappé » nos oreilles, non plus qu'aucune maison. »

11. DURANT la nuit, & toute la journée du 11, le volcan devint excessivement incommode : il grondoit d'une maniere terrible ; il poussoit jusqu'aux nues des torrens de feu & de fumée à chaque explosion, dont l'intervalle n'étoit guere que de trois ou quatre minutes : du vaisseau, nous le voyions lancer en même-tems des pierres d'une prodigieuse grosseur : les petites colonnes de vapeurs, qui s'élevoient des environs du cratere, nous paroissoient être des feux allumés par les Insulaires. Tandis qu'on s'occupoit à faire de l'eau & du bois, nous amenâmes notre grand mât de hune, pour capeler six nouvelles barres maîtresses, & autant de cal-haubans.

« LE FEU en dedans du cratere du volcan éclairoit en- » core les nuages de fumée lorsque nous débarquâmes » sur la greve, où nous vîmes peu d'Habitans : nous nous » rendîmes dans la partie de l'Oueſt, où nous avions observé » un sentier, qui conduisoit à une colline escarpée sur le » côté Oueſt de la Baie. Nous montâmes sans peine à tra- » vers les plus jolis bocages d'arbres & d'arbrisseaux qui y » croissoient d'eux-mêmes, & qui répandoient par-tout une » odeur parfumée & rafraichissante. Plusieurs espèces de » fleurs embellissoient le feuillage touffu, & des liserons » enlacés comme le lierre, jusqu'au sommet des plus grands » arbres,

» arbres, les ornoient de guirlandes bleues & pourpres ; un
» grand nombre d'oiſeaux voltigeoient autour de nous, &
» animoient la ſcène. Nous n'apperçûmes pas un ſeul Naturel
» ſur la premiere croupe de cette montagne, & aucune
» plantation n'y frappa nos regards. Après avoir fait environ
» un demi-mille par différens détours, nous atteignîmes une
» petite clariere couverte d'une herbe molle, & environnée
» des arbres les plus charmans de la forêt. Le Soleil étoit
» alors très-chaud, car cet endroit eſt à l'abri de tous les
» vents. Nous ſentions une vapeur de ſoufre qui s'élevoit
» du terrain, & qui ajoutoit encore à la chaleur du lieu. A
» gauche du ſentier, preſque caché par les branches des
» figuiers ſauvages, il y avoit une petite levée de terre
» blanchâtre, & une vapeur s'élevoit continuellement de
» cette monticule. La terre étoit ſi chaude que nous pou-
» vions à peine y poſer le pied, & nous la trouvâmes im-
» prégnée de ſoufre. En la remuant, les vapeurs jailliſſoient
» avec plus de vivacité, & nous y remarquâmes en partie
» une qualité ſtyptique ou aſtringente pareille à celle de
» l'alun. De-là, nous montâmes beaucoup plus haut, &
» nous parvînmes à une autre ouverture du bois qui étoit un
» peu ſtérile. Nous y découvrîmes deux nouveaux cantons qui
» jetoient de la vapeur, mais en moindre quantité, & d'une
» odeur moins forte. La terre, qui couvroit ces ſolfaterras,
» étoit de la même nature que celle de la premiere, & le
» ſoufre dont elle étoit remplie, lui donnoit une teinte
» verdâtre. Nous recueillîmes aux environs, de l'ocre rouge
» de l'eſpèce qu'emploient les Naturels pour ſe peindre le
» viſage.

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

» LE VOLCAN étoit alors plus bruyant que jamais : à
» chaque exploſion, la vapeur s'élevoit des ſolfaterras en
» beaucoup plus grande abondance qu'auparavant, & for-
» moit des nuages épais blancs; ce qui ſemble indiquer
» qu'elles ont des liaiſons ſouterraines avec cette montagne
» brûlante, dont les convulſions les affectent par des moyens
» qui nous ſont inconnus. Obſervant que c'étoit la ſe-
» conde fois que les exploſions du volcan recommen-
» çoient après la pluie, on ſoupçonna que la pluie les
» excite, en quelque ſorte, en produiſant ou en accroiſſant
» la fermentation des diverſes ſubſtances minérales. Après
» avoir examiné ces ſoupiraux ſinguliers, nous grimpâmes
» encore quelques pas, & nous découvrîmes un grand
» nombre de plantations en différentes parties de la forêt.
» Le ſentier continuoit à être bon, d'une pente aiſée, &
» environnée de toutes parts d'arbres touffus; mais, à l'ap-
» proche des plantations, nous en perdîmes la trace, & il
» ſembloit que les Naturels avoient imaginé ce ſtratageme
» pour ne pas être ſurpris par leurs ennemis. Enfin nous
» atteignîmes le ſommet de cette colline, & nous en deſ-
» cendîmes l'autre côté, ſur un chemin étroit, entre des
» haies de roſeaux, à la vue de la mer qui lave la côte
» Nord-Eſt de l'Iſle. Bientôt nous apperçûmes le volcan
» entre les arbres, & il nous parut que, pour y arriver, il
» nous reſtoit encore à faire deux lieues à travers des col-
» lines & des vallées. Nous voyions cependant ſon éruption,
» ainſi que les maſſes énormes de roches qu'il vomiſſoit
» parmi les tourbillons de fumée : quelques-unes étoient
» au moins auſſi groſſes que le corps de notre longue cha-
» loupe. Comme il ne nous étoit arrivé aucun accident, &

» que nous n'avions pas rencontré un seul Naturel, nous » pensions à en approcher ; mais, en causant, nous alar- » mâmes sans doute les Insulaires des plantations ; car, à » l'instant, nous en entendîmes un ou deux qui souffloient » dans de grandes conques, dont les Nations sauvages, & » sur-tout celles de la Mer du Sud, se servent pour sonner » le tocsin. Nous résolûmes alors de retourner sur nos pas, » &, sans être découverts par les Naturels, nous regagnâmes » la solfaterra que nous avions découverte la derniere.

ANN. 1774. Août.

» DES INDIENS, qui venoient du bord de la mer, nous ren- » contrerent sur la colline, & semblerent fort surpris de nous » trouver si avant dans leurs retraites. Nous leur dîmes que » nous nous promenions pour tuer des oiseaux, & nous les » priâmes de nous apporter quelque chose à boire ; mais » ils s'en allerent, sans paroître faire attention à notre de- » mande : après avoir herborisé plus d'un quart-d'heure, & » au moment où nous nous préparions à descendre, des » hommes, des femmes & des enfans qui nous apportoient » des cannes à sucre, & deux ou trois noix de cocos, atti- » rerent nos regards. Nous nous assîmes ; &, dès que nous » eûmes bu le suc de ces végétaux, nous fîmes des présens » à ces Insulaires hospitaliers, & ils nous quitterent bien » contens. Nous emportâmes les morceaux d'Histoire Na- » turelle que nous avions rassemblés, & nous atteignîmes » la greve au moment où les chaloupes se rendoient à » bord.

» LES NATURELS avoient commencé à nous vendre » des ignames, des cannes de sucre, des noix de cocos &

ANN. 1774. Août.

» des bananes, & nous eſpérions en obtenir davantage
» par la ſuite. Ils ne vouloient point de nos outils de fer,
» ils préféroient de petits morceaux de pierre néphrétique
» de la Nouvelle-Zélande, de nacre de perle, & pardeſſus
» tout, d'écaille de tortue. Ils échangerent leurs armes
» contre ces derniers bijoux; ils ne conſentirent, d'abord,
» à donner que des dards & des traits; mais ils y ajouterent
» enſuite leurs arcs & leurs maſſues.

» LAPRÈS-MIDI, nous longeâmes la côte de la mer, vers
» la pointe orientale, où les Naturels nous empêcherent
» d'aller deux jours auparavant. Quelques Indiens cauſerent
» avec nous cinq ou ſix minutes; &, pendant cette con-
» verſation, nous vîmes un homme aſſis derriere un arbre,
» qui tenoit ſon arc bandé, & ſon trait dirigé ſur nous.
» Dès qu'il obſerva qu'il étoit découvert, & qu'un fuſil le
» couchoit en joue, il jeta les armes dans le buiſſon, il ſe
» traîna à quatre vers nous: je crois qu'il n'avoit réellement
» aucune mauvaiſe intention, quoiqu'il fût dangereux de ſe
» fier à ces ſortes de badinage. A la pointe orientale du
» havre, nous cueillîmes de belles fleurs rouges, qui nous
» tentoient, depuis que nous étions à l'ancre: elles appar-
» tenoient à une eſpèce d'Yamboos ou d'*Eugenia*. Comme
» nous allions traverſer la pointe, & pourſuivre notre
» marche au-delà le long de la côte, quinze ou vingt
» Naturels ſe précipiterent autour de nous, & nous ſup-
» plierent inſtamment de revenir ſur nos pas. Nous n'avions
» gueres envie de les ſatisfaire; mais ils réïtérerent leurs prie-
» res, & enfin ils nous dirent par ſignes qu'on nous tueroit &
» qu'on nous mangeroit. On nous avoit déja annoncé la

» même chose par des gestes un peu moins intelligibles ; » mais nous y avions fait peu d'attention, &, sur un si léger » témoignage, nous ne les supposâmes point Antropophages. » A la fin cependant nous ne pouvions plus nous y » méprendre ; car, comme nous paroissions ne pas les » comprendre, & qu'au contraire semblant croire qu'ils » nous offroient des provisions, nous continuâmes notre » route, en témoignant que nous serions bien-aise de manger, » ils mirent beaucoup d'empressement à nous détromper, » & ils nous montrerent, par signes, comment ils tuoient » un homme, comment ils coupoient ses membres, & » séparoient sa chair de ses os : enfin ils mordirent leur » propre bras, pour exprimer plus clairement qu'ils » mangent de la chair humaine.

ANN. 1774. Août.

» NOUS TOURNAMES donc le dos à la pointe, pour aller » vers une hutte que nous observions à cinquante verges » delà, à l'endroit où le terrain commençoit à monter. » Quand ils virent que nous avancions ainsi, plusieurs sor- » tirent armés de la hutte, peut-être pour nous forcer à » reculer. Ne voulant pas offenser ce Peuple dans son » propre pays, nous réprimâmes un esprit de curiosité, » qui auroit pu devenir fatal à quelques-uns d'entr'eux, » s'ils nous avoient obligés à défendre nos vies. Le motif » qui nous amenoit sur cette pointe, étoit cependant im- » portant. Tous les matins, à la pointe du jour, nous » entendions de ce côté un chant solemnel & lent qui duroit » plus d'un quart d'heure ; nous le prîmes pour un acte » religieux : nous crûmes qu'une espèce de temple étoit » caché dans ces bocages, & les efforts que les Naturels

ANN. 1774. Août.

» ne ceſſerent pas de faire, afin de nous en écarter, con-
» firmerent notre ſuppoſition.

» APRÈS avoir commencé à revenir ſur nos pas, nous
» réſolûmes de monter ſur la colline plate, dans un endroit
» aſſez proche de la pointe, où la pente étoit aiſée, &
» où nous comptions pouvoir faire quelques obſervations.
» Arrivés au ſommet, élevé d'environ trente-cinq ou qua-
» rante pieds d'élévation perpendiculaire, nous nous
» trouvâmes dans une plantation ſpacieuſe, compoſée
» principalement d'une quantité innombrable de bananiers,
» & entre-mêlée de cocotiers & d'autres grands arbres
» touffus, qui arrêtoient entièrement la vue de tous côtés:
» elle étoit ſéparée des autres plantations, par différentes
» haies de roſeaux, très-proprement faits & reſſemblant
» beaucoup à celles d'Amſterdam & de Anamoka. Les
» Naturels nous réïtérerent leurs menaces, & ils nous aſ-
» ſurerent par des ſignes encore plus énergiques que nous
» ſerions tués & mangés, ſi nous allions plus avant. Nous
» répliquâmes toujours que nous voulions ſeulement tirer
» des oiſeaux; mais ils ne parurent pas goûter cette excuſe,
» & il auroit fallu retourner ſur-le-champ, ſi nous n'avions
» pas rencontré notre ami Paowang *(a)*. Nous témoi-
» gnâmes une joie réciproque de nous retrouver, & le
» vieillard nous conduiſit à l'inſtant le long du bord de la
» colline, vers l'extrémité occidentale. Nous y vîmes un
» grand nombre de figuiers que les Naturels cultivent autant
» pour les feuilles que pour les fruits; il y en a de deux ou

(*a*) M. Forſter l'appelle *Paw-yangom.*

» trois différentes eſpèces ; l'une, en particulier, donne des
» figues d'une groſſeur ordinaire, dont la peau eſt laineuſe
» comme celle de la pêche : elles ont une belle pulpe cra-
» moiſie, comme les grenades : elles ſont douces & aqueuſes,
» mais un peu inſipides. L'Yamboos ou *Eugenia*, fruit
» fondant & rafraîchiſſant, de la groſſeur des poires, qui
» a un goût aigrelet, agréable, croît auſſi en abondance
» ſur de grands arbres, & nous y obſervâmes quelques
» choux palmiſtes (*Areca oleracea*). En paſſant un petit
» fourré d'arbriſſeaux fleuris, nous atteignîmes, en peu de
» minutes, une belle ſavanne de cent verges en quarré, ſur
» les bords de laquelle nous comptâmes trois habitations ;
» des arbres élevés, parés d'un riche feuillage, cachoient
» tellement cette retraite, qu'on ne l'appercevoit pas de
» dehors. Nous y remarquâmes, dans un coin de la prairie,
» un immenſe figuier ſauvage, dont la tige avoit trois
» verges de diamètre, & dont les branches s'étendoient à
» au-moins quarante verges de tous côtés, d'une maniere
» très-pittoreſque. Au pied de ce bel arbre, qui conſervoit
» toute ſa vigueur, une petite famille, aſſiſe autour d'un
» feu, rôtiſſoit des bananes & des ignames : ces Indiens
» s'enfuirent dans leur hutte, à notre approche ; mais, quand
» Paowang leur eut dit qu'ils n'avoient rien à craindre, ils
» revinrent : les femmes & les filles cependant ſe tinrent
» fort loin, & jeterent ſur nous un coup-d'œil furtif de
» derriere les buiſſons. Nous nous aſsîmes parmi eux, &
» ils nous offrirent quelques-unes de leurs proviſions, avec
» cette hoſpitalité qui nous avoit enchanté ſur les autres
» Iſles ; leurs cabanes n'étoient, à proprement parler, que
» de grands hangards : le toit qui forme un faîte au ſommet,

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

» descend jusqu'à terre: elles sont ouvertes aux deux extré-
» mités, où il n'y a qu'une clairevoye de roseaux & de
» bâtons d'environ dix-huit pouces de haut. L'élévation
» du faîte, dans les plus vastes, étoit de neuf ou dix pieds,
» & la largeur sur le plancher, entre les toits, d'à-peu-près
» autant: la longueur étoit considérable, & surpassoit trente-
» cinq pieds. La construction de ces cabanes est très-simple:
» des pieux plantés en terre se recourbent les uns vers les
» autres en deux rangées, & sont attachés ensemble: ils met-
» tent pardessus plusieurs nattes de feuilles de noix de cocos,
» qui forment une couverture suffisante contre l'inclémence
» de l'air: nous n'y vîmes ni meubles, ni ustensiles: le
» plancher étoit revêtu d'herbes séches, & en quelques
» endroits de nattes de feuilles de palmier. Nous obser-
» vâmes aussi que la fumée avoit noirci tout l'intérieur,
» & nous trouvâmes, dans chaque habitation, plusieurs
» foyers: au milieu trois grands bâtons de tiges de coco-
» tiers, & joints au sommet par des lattes de traverse,
» étoient debout près les uns des autres: un grand nombre
» de petits bâtons y étoient attachés depuis le sommet
» jusqu'à neuf ou dix pieds de terre, & ils portent de
» vieilles noix de cocos: comme ils se servent de
» l'huile de l'amande, & qu'ils font des bracelets avec la
» coque, ils les suspendent probablement ainsi pour les
» conserver.

» TOUS LES BORDS de la colline plate, où nous ne vîmes
» point d'habitations, sont, comme je l'ai déjà observé,
» remplis d'une quantité immense de cocotiers sauvages, &
» le terrain au-dessous est couvert de noix, dont ils cueillent
» seulement

» seulement un nombre peu considérable. Quelques-uns de
» ces petits morceaux d'étoffes, qu'ils portent en ceintures,
» étoient au haut des buissons qui environnoient la prairie,
» ainsi que les présens que Paowang avoit reçus, & parmi
» lesquels il y avoit un chapeau bordé. Ce fut pour moi une
» preuve convaincante de leur bonne-foi à l'égard des uns
» des autres. Les Taïtiens sont ordinairement obligés de
» suspendre leurs richesses aux toits de leurs maisons, pour
» les ôter de la portée des voleurs; mais ici elles sont en
» sûreté sur le premier buisson. A l'appui de cette remarque,
» j'observerai que, durant notre séjour parmi les Insulaires
» de Tanna, ils n'ont pas dérobé la moindre bagatelle à
» qui que ce soit de l'équipage.

ANN. 1774. Août.

» LES NATURELS voyant que, quoique nous regardassions
» dans leur hutte, nous ne leur faisions aucun mal, nous ne
» déplacions, ou nous ne prenions rien, se familiarisèrent
» bientôt avec nous; & les petits garçons de 6 à 14 ans, qui jus-
» ques-là s'étoient tenus de côté, s'approchèrent, & nous per-
» mirent de leur prendre la main. Nous leur donnâmes des
» médailles, des rubans de soie & des mouchoirs d'étoffe
» de Taïti, qui nous concilièrent entièrement leur affec-
» tion, & bannirent le reste de leur frayeur & de leur
» réserve. Ayant appris les noms de tous, nous les conser-
» vâmes dans notre mémoire; & cet artifice nous servit
» à gagner leurs bonnes graces: ils étoient transportés de
» joie, dès que nous nous souvenions d'eux, & ils accou-
» roient dès que nous les appellions. Quand nous eûmes
» passé quelque tems avec eux, nous nous mîmes en marche
» pour retourner à la greve, & le vieil Paowang ne se sou-

ANN. 1774. Août.

» ciant pas de nous accompagner, parce que le Soleil alloit
» se coucher, ordonna à deux ou trois jeunes-gens de nous
» indiquer la route la plus courte. Nous lui fîmes de ten-
» dres adieux, & nous ajoutâmes quelque chose aux pré-
» sens qu'il avoit déjà reçus. Chemin faisant, nous dîmes à
» nos Conducteurs, en montrant des cocotiers près de la
» greve, que nous avions soif, & que nous serions bien aise
» de boire le jus des noix; & à l'instant ils nous menerent,
» par un autre sentier, à des palmiers qui étoient au milieu
» d'une plantation; là, ils cueillirent des noix, qu'ils nous
» offrirent avec bonté; mais, en goûtant la liqueur, nous
» reconnûmes qu'ils nous avoient donné une marque par-
» ticuliere de civilité & d'attachement: car ces noix étoient
» beaucoup meilleures que celles qu'on trouvoit près de la
» greve. Les arbres étoient bien soignés; ceux du bas
» de la colline étoient abandonnés à eux-mêmes, tandis que
» la culture des Habitans portoit ceux-ci au plus haut
» degré de perfection. On sait que la culture améliore le
» cocotier, ainsi que les autres arbres, & les Javanois ont
» différentes espèces, dont les noix sont beaucoup plus
» exquises (*a*). Celle qui est commune aux Isles de la
» Société, est une des meilleures: elle doit aussi son excel-
» lente qualité à la culture, & je ne me souviens pas d'en
» avoir vu aucun ressemblant au palmier sauvage de Tanna,
» qui croît jusques sur les montagnes. Quand nous fûmes
» bien rafraîchis, nous retournâmes au rivage, &, en peu
» de minutes, nous rejoignîmes ceux des Matelots qui fai-

(*a*) *Voyez* la Collection d'Hawksworth; *Tome IV.* de la Traduction Françoise.

» ſoient de l'eau. Après avoir récompenſé nos Conducteurs, » le mieux qu'il nous fut poſſible, nous allâmes coucher à » bord. »

ANN. 1774. Août.

LE VOLCAN étoit agité de convulſions; & les cendres qu'il vomiſſoit avec le feu, obſcurciſſoient l'air. La pluie, qui tomba dans ce moment, étoit un compoſé d'eau, de ſable & de terre; de telle ſorte qu'on pouvoit l'appeller une ondée de vaſe. Nous étions couverts de cendres, à moins que le vent ne ſoufflât, avec force, dans une direction oppoſée.

« L'ESPÈCE ſinguliere de ſolfaterra de la colline occiden- 12.
» tale, occupoit ſi fort notre attention, que nous nous y » rendîmes le lendemain au matin. Quelques Officiers, & » M. Hodges, nous accompagnerent. Le volcan continua à » gronder toute la journée, & à vomir des quantités prodi- » gieuſes de petites cendres noires, qui, examinées de près, » furent reconnues pour des ſhorls de forme d'aiguilles » à demi-tranſparentes. Tout le pays étoit jonché de ces » particules, &, en herboriſant, elles furent très-nuiſibles à nos » yeux, parce que chaque feuille en étoit entièrement cou- » verte. Il faut dire que le volcan & ſes productions, ſem- » blent contribuer beaucoup à cette richeſſe de végétation, » qui eſt ſi remarquable ſur cette Iſle. Pluſieurs plantes y » prennent deux fois la hauteur qu'elles ont dans les autres » contrées; leurs feuilles ſont plus larges, leurs fleurs plus » grandes & leur parfum plus fort. On a fait la même obſer- » vation dans les différentes terres volcaniques: le ſol du » Véſuve & de l'Etna paſſe pour le plus fertile de l'Italie & » de la Sicile, & on en tire des vins qui ſont au nombre des » plus exquis que produiſe l'Italie. Le terrain volcanique de

ANN. 1774. Août.

» l'Habichtſwald, en Heſſe, quoique ſitué dans un pays » élevé, froid & ſtérile, eſt couvert de verdure & d'une » fertilité étonnante. Les plantes indigènes & étrangeres y » croiſſent en foule & en abondance. On y trouve les jar- » dins du Landgrave, qui raviſſent tous les Spectateurs. Pour » nous borner ici aux lieux que nous avons parcourus dans » ce Voyage, les Iſles de la Société, les Marquiſes, & quel- » ques-unes des Iſles des Amis, où nous avons apperçu des » reſtes de volcan, ainſi qu'Ambrym & Tanna, où l'on » voit des montagnes brûlantes, ont un ſol fertile, où la » Nature déploie la magnificence du régne végétal. L'Iſle de » Pâque elle-même, entièrement bouleverſée par des érup- » tions de volcan, produit des végétaux & des racines utiles, » ſans autre ſol que des cendres & des pierres-ponces, quoi- » que la chaleur ardente du ſoleil ſuffit ſeule pour deſſécher » & détruire toutes les plantes.

» NOUS ATTEIGNÎMES bientôt le premier endroit d'où » jailliſſoit la fumée; mais, voyant au-deſſus de nous des » Naturels, nous montâmes vers eux, ſans nous arrêter. » C'étoient les mêmes qui nous avoient ſi bien traité la » veille; &, dès qu'ils nous découvrirent, ils envoyerent » trois d'entr'eux dans l'intérieur du pays. M. Hodges deſ- » ſina des points de vue, tandis que nous examinions des » plantes & que nous ſuſpendions un thermomètre, avec une » échelle de Fahrenheit, ſur un arbre à l'ombre. Ce ther- » momètre ſe tenoit à 78^{d} à bord du vaiſſeau, à huit heures » & demie, tems de notre départ: comme celui qui les » portoit l'avoit appuyé près de ſon corps, il s'étoit élevé à » 87^{d}; mais, après avoir été ſuſpendu cinq minutes à un » arbre, à vingt verges de la ſolfaterra, il reſta à 80^{d}. Nous

» fîmes un trou en terre, assez profond pour contenir le
» thermomètre dans toute sa longueur, & le tenant dans
» ce trou au bout d'un bâton, il monta en une demi-
» minute à 170d. Nous l'y laissâmes quatre minutes, &, à
» la fin de ce tems, il marquoit encore le même degré.
» Au moment où on le sortit, il tomba à 160d, & insen-
» siblement dans peu de minutes à 80d. La vapeur, qui
» partoit de cet endroit, étoit par conséquent très-chaude.
» Les Naturels, qui s'apperçurent que nous creusions
» dans la solfaterra, nous prierent de cesser, en nous disant
» que le terrain prendroit feu, & qu'il ressembleroit au
» volcan qu'ils appellent *Assoòr*. Ils paroissoient beaucoup
» appréhender quelque malheur, & ils étoient très-mal à
» leur aise, dès que nous faisions la moindre tentative pour
» remuer la terre sulphureuse. En montant plus haut, nous
» trouvâmes d'autres endroits fumans, & de la même nature
» que celui qu'on a décrit. Les Messagers que ces bons In-
» diens avoient dépêché, revinrent alors avec des cannes de
» sucre & des noix de cocos, & nous régalerent, comme le
» matin de la veille. Après ce rafraîchissement, nous nous
» avançâmes encore plus haut, vers une autre colline que
» nous apperçûmes, & d'où nous espérions voir le volcan de
» plus près. Mais, à l'approche de quelques plantations,
» les Naturels sortirent & nous indiquerent un sentier qui,
» à ce qu'ils prétendoient, menoit directement au volcan ou
» à l'Assoòr. Nous le suivîmes, l'espace de plusieurs milles,
» à travers différens détours, environnés de bois qui nous
» cachoient le pays de toutes parts. Enfin nous atteignîmes
» la côte de la Mer, d'où nous étions partis, & nous recon-
» nûmes, ou du moins nous jugeâmes que les Naturels

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

» avoient eu l'adreſſe de nous écarter ainſi de leurs habita-
» tions. L'un d'eux, qui étoit très-intelligent, nous donna les
» noms des Iſles des environs, dont quelques unes étoient
» dans des directions où nous n'avions pas été. Comme nous
» ſavions que le Capitaine Cook avoit déjà raſſemblé des
» noms de Terres, qui enſuite ſe trouverent être des diſ-
» tricts de l'Iſle de Tanna, nous lui demandâmes particuliè-
» rement ſi les endroits dont il parloit étoient auſſi ſitués ſur
» cette Iſle; mais il dit expreſſément qu'il y avoit la Mer
» *(Tàſſee)* entr'eux: &, nous voyant tracer des cercles dif-
» férens ſur le papier, il ajouta, par ſignes, que nous ne
» nous trompions pas.

» NOUS FÎMES, l'après-midi, une excurſion autour
» de la colline plate, au Sud-Eſt; nous cueillîmes de
» nouvelles plantes, & des Naturels s'offrirent à nous
» mener à la Mer de l'autre côté. Obſervant qu'ils ne vou-
» loient que nous reconduire à l'Aiguade par un autre
» ſentier, nous les quittâmes pour marcher ſeuls à travers
» les plantations, dont pluſieurs étoient enfermées de haies
» de roſeaux de cinq pieds d'élévation; mais un autre Inſu-
» laire vint bientôt après nous, & nous ramena à la greve
» de l'autre côté de l'Iſle. Nous vîmes, une ſeconde fois,
» l'Iſle d'Anattom; & le Naturel tournant ſon doigt un
» peu au Nord, nous dit qu'il y avoit une ſeconde Iſle
» appellée Eetonga: ce qui confirme l'idée que j'ai haſardée
» ailleurs, que Tanna communique avec les Iſles des Amis.
» Le nom de Eetonga reſſemble beaucoup à celui de Tonga-
» Tabboo; & quelques-uns des Habitans de l'iſle de Mid-
» delburg, ou d'Ea-Oowha, l'appellent réellement Eetonga-

» Tabboo. Tabboo, la derniere partie du mot, se place aussi
» comme affixe aux autres Isles de la Mer du Sud; savoir,
» Tabboo-Amannoo (Isle de Scanders) & Tabboo-Aï *(a)*.
» Je ne veux pas dire que l'Eetonga des Insulaires de Tanna
» soit l'Isle de Tonga-Tabboo; mais il y a lieu de croire
» qu'une autre Isle de ce nom, gissant du côté des Isles
» des Amis, facilite la communication entre les deux
» Archipels. Après avoir satisfait notre curiosité, nous re-
» tournâmes sur la greve, dans la Baie où nos Gens avoient
» pris environ 250 liv. de poisson. Cette Baie est très-poisson-
» neuse; & quelques-uns des Bas-Officiers qui se donnerent
» la peine de pêcher, prirent, pendant la nuit, plusieurs
» albecores & des cavalhas d'une dimension prodigieuse. On
» avoit pris, la veille, deux poissons de l'espèce de ceux
» qui empoisonnerent tant de monde à Mallicolo; mais
» quoique je souhaitasse beaucoup de dessiner & de décrire
» cette espèce, afin de mieux avertir les Navigateurs d'être
» sur leurs gardes, tel fut l'empressement avec lequel les
» Gens de l'équipage s'emparerent de ces alimens frais, que,
» malgré une funeste expérience qui devoit les rendre sages,
» ils couperent, salerent & poivrerent le poisson au moment
» où il sortit de l'eau. Heureusement ceux qui en mange-
» rent n'en furent pas incommodés; nouvelle preuve que le
» poisson qui empoisonna les Officiers à l'Isle de Malli-
» colo, s'étoit nourri de végétaux venimeux, &. avoit
» acquis par-là une mauvaise qualité, qui ne lui est pas
» naturel. Nos Matelots compterent sur l'épreuve de la cuil-
» lere d'argent, qui ne fut point du tout souillé, après qu'on

ANN. 1774. Août.

(*a*) Isle dont nous ont parlé les Taïtiens.

ANN. 1774. Août.

» l'eut fait cuire avec le poiſſon; mais on ſait aujourd'hui que » cette marque eſt extrêmement trompeuſe, & qu'il n'y a » que quelques eſpèces de poiſſon qui répandent ſur ce » métal une couleur extraordinaire. Les Naturels conti- » nuoient à nous vendre des ignames; mais ces échanges » n'étoient pas conſidérables: ils ne vouloient que de l'é- » caille de tortue. Comme nous n'avions pas compté que » cet article fût jamais de débit, nous en avions ſeulement » de petits morceaux qu'on avoit achetés, par haſard, à » Tonga-Tabboo. Ceux qui en poſſédoient ne ſurent pas » en profiter. Nonobſtant le dégoût que nous cauſoient les » viandes ſalées, le Matelot, ſans penſer à l'avenir, vendoit » ſon écaille de tortue pour des arcs & des traits, au-lieu d'en » acheter des ignames, qui lui euſſent ſervi de proviſion » en mer. »

13. LE 13, nous eûmes le vent du N. E. & le tems couvert. Paowang dînant avec nous, je profitai de l'occaſion pour lui montrer différentes parties du vaiſſeau, & diverſes richeſſes, eſpérant qu'il y auroit peut-être des choſes auxquelles il attacheroit quelque prix, & que, pour les avoir, il nous vendroit des rafraîchiſſemens: car nous n'en avions encore obtenu qu'une très-petite quantité. Mais il regarda tout avec la plus grande indifférence, & il ne fit attention à rien, à l'exception d'un ſable qu'il parut admirer, & qu'il tourna deux ou trois fois dans ſa main.

« NOS PETITES COURSES, dans l'intérieur du pays, ne » produiſoient pas aſſez de découvertes en Botanique, pour » nous obliger à paſſer un jour entier au vaiſſeau, afin de » les arranger.

» les arranger. Nous allions donc à terre tous les matins. Ann. 1774. Août.
» Ayant monté la colline plate à l'Eſt, nous nous ren-
» dîmes près de nos Amis, qui vivoient avec Paowang;
» nous arrivâmes aux plantations, ſans être vu des Natu-
» rels: ils venoient, en petit nombre ſur la greve, parce
» que leur curioſité étoit ſatisfaite. Nous entendîmes un
» homme coupant un arbre avec ſa hache de pierre, &
» nous l'obſervâmes long-tems à travers les buiſſons: l'arbre
» n'avoit pas la groſſeur de la cuiſſe, & c'étoit cependant
» une entrepriſe très-laborieuſe que de l'abattre, à l'aide d'un
» pareil inſtrument. Arrivés près de lui, il quitta, ſur-le-
» champ, ſon ouvrage pour nous parler. Pluſieurs petits
» garçons, qui ſe reſſouvenoient de nous avoir vu, nous
» appellerent par nos noms, & nous apporterent des poi-
» gnées de figues & d'yamboos; & les femmes ſe haſarde-
» rent auſſi à s'approcher de nous, & à nous regarder.
» En examinant la hache dont ſe ſervoit l'Indien, nous
» la trouvâmes exactement pareille à celle des Iſles de
» la Société & des Amis. Le tranchant étoit d'une
» pierre noire reſſemblant aux baſaltes qu'on emploie
» ſur ces Iſles: il nous dit qu'on les tiroit de l'Iſle d'Anattom.
» Il nous montra en même-tems une autre eſpèce de
» hache, à laquelle un coquillage briſé étoit attaché en
» place de tranchant; il nous apprit que ce coquillage, qui
» paroiſſoit faire partie d'une coquille mitrée, (*voluta mitra*)
» venoit de l'Iſle-baſſe d'Immer, à quelques lieues au Nord
» de la Baie. Il enlevoit les arbres & les brouſſailles d'une
» pièce de terre, où il vouloit planter des ignames; il
» avoit déjà extirpé une grande quantité de buiſſons
» amoncelés en tas, & auxquels il ſe diſpoſoit à mettre

ANN. 1774. Août.

» le feu. Nous nous rendîmes de-là vers la côte de la
» mer dans l'autre partie de l'Isle, suivis de plusieurs petits
» garçons. Nous tirâmes quelques oiseaux sur notre route;
» & je rassemblai de nouvelles plantes dans les plantations
» dont la position étoit délicieuse: il y avoit beaucoup de
» plantes odoriférantes, & d'autres qui sembloient avoir été
» cultivées pour le coup-d'œil qu'elles produisoient, comme
» cela se pratique dans nos Jardins. J'y remarquai aussi le
» catappa dont les noix ont une amande excellente, deux
» fois aussi grosses qu'une amande ordinaire: il étoit alors
» dépouillé de son feuillage; mais les noix de la derniere
» saison pendoient encore à ses branches: les petits garçons
» avoient la bonté de briser entre des pierres, la coque
» dure, & ils nous présentoient l'amande sur des feuilles
» vertes. Ils nous offroient leurs services aussi assiduement
» que les Taïtiens & dans des vues moins intéressées. Si
» nous avions cueilli une plante sans pouvoir en découvrir
» une seconde qui fût semblable, nous ne faisions que la leur
» montrer, & ils couroient la chercher aux endroits où ils
» savoient qu'elle croît: comme ils aimoient passionnément
» à nous voir tirer, ils s'empressoient à nous montrer des
» oiseaux au sommet des cocotiers, & ils étoient transpor-
» tés de joie, quand le coup portoit. Nous apperçûmes,
» près de chaque hutte, des volailles & des cochons bien
» nourris; &, de tems-en-tems, nous observions des rats
» qui couroient sur le chemin, & qui étoient de l'espèce
» commune aux autres Isles de la mer du Sud; ils oc-
» cupent en particulier les champs de cannes à sucre, &
» ils y font beaucoup de déprédations. Les Naturels
» avoient creusé tout autour de ces plantations, des trous

» dans lesquels ils prenoient ces animaux. Nous longeâmes
» la greve au Nord assez long-temps, pour gagner la
» pointe, que les Naturels de l'autre côté de l'Isle nous
» avoient empêché, à diverses repriſes, d'examiner. Je re-
» marquai sur le rivage de petites huttes, que nous prîmes
» pour des habitations de pêcheurs, & nous en conclûmes
» que nous nous étions trompés, en supposant qu'ils ne
» savoient pas pêcher; nous n'apperçûmes cependant ni
» Habitans, ni filets, ni poissons dans ces huttes, mais
» seulement des darts, dont ils se servent peut-être comme
» des harpons. Les Indiens, qui nous suivoient, furent fort
» alarmés, quand ils nous virent marcher vers la pointe, &
» ils nous supplierent instamment de renoncer au projet
» d'examiner cette partie de l'Isle. Ils nous dirent de nou-
» veau, par signes, qu'ils mangent de la chair humaine,
» & il ne faut pas douter que cet usage ne regne parmi
» eux. Ceux qui prétendent que les hommes ne deviennent
» Antropophages que dans la plus cruelle néceſſité, auront
» peine à imaginer pourquoi une Nation, qui vit dans un pays
» fertile, qui a une grande abondance de nourritures ani-
» males, & qui est bien pourvu d'animaux domestiques,
» est cannibale. Il est plus probable que l'esprit de ven-
» geance a enfanté cette coutume. Les Insulaires de Tanna
» ont entr'eux des brouilleries domestiques, ou ils font
» souvent la guerre aux Insulaires voisins. La conduite ré-
» servée & défiante qu'ils tinrent d'abord à notre égard,
» ainsi que l'habitude où ils sont d'aller toujours armés,
» semble prouver clairement la vérité de cette assertion. Il
» y a donc lieu de croire que la violence du ressentiment
» les a conduit peu-à-peu à l'usage de manger la chair

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

» humaine. Nous ne connoissons point du tout les raisons
» qui les portoient à nous interdire l'approche de la pointe
» orientale du havre.

» EN RETOURNANT sur nos pas, nous rejoignîmes nos
» Indiens; ce qui leur causa beaucoup de plaisir. Ils nous
» conduisirent par un sentier nouveau, à travers des plan-
» tations fertiles & en bon ordre. Les petits garçons cou-
» rurent devant nous, en nous donnant différentes preuves
» d'habileté dans leurs exercices militaires. Ils jetoient une
» pierre avec adresse, & ils faisoient usage d'un gramen ou ro-
» seau verd en place de dart. Leur dart ne manquoit jamais
» de frapper le but, & ils imprimoient tant de force au roseau
» que le moindre souffle d'air pouvoit détourner de sa
» route, qu'il entroit de plus d'un pouce dans du bois: ils
» le balançoient entre la jointure inférieure du pouce & la
» main, sans le toucher des doigts. Les petits enfans de
» cinq ou six ans, s'accoutumoient déjà à cet exercice, &
» ils se préparoient à manier un jour leurs armes avec
» succès. Différens détours nous reconduisirent aux habi-
» tations, où les femmes apprêtoient leurs dînés. Elles
» grilloient des racines d'ignames & d'eddoes, sur un feu
» allumé au pied d'un arbre. Notre approche les fit tres-
» saillir & les mit en fuite; mais nos Conducteurs les tran-
» quillisérent, & elles continuerent leur opération. Nous
» nous assîmes au pied d'un arbre, devant une des maisons,
» & nous essayâmes de causer avec ces Indiens, tandis que
» quelques-uns d'eux étoient allés nous chercher des rafraî-
» chissemens: je notai un grand nombre de mots de leur
» langue, & nous eûmes le plaisir de satisfaire leur curiosité,

» relativement à nos habits, nos armes, &c. ſur leſquels ils
» n'avoient pas encore oſé nous propoſer une ſeule queſ-
» tion. Les Habitans des plantations voiſines, apprenant notre
» arrivée, ſe raſſemblerent en foule autour de nous, &
» parurent fort charmés de ce que nous converſions ami-
» calement & familièrement avec eux. Je fredonnai, par
» haſard, une chanſon, & ils me prierent inſtamment de
» chanter; &, quoiqu'aucun de nous ne fût habile Muſi-
» cien, nous ſatisfîmes leur curioſité, & nous leur chantâmes
» différens airs. Les chanſons allemandes & angloiſes, ſur-
» tout les plus gaies, leur plaiſoient infiniment; mais les
» tons ſuédois du Docteur Sparrman, obtinrent des applau-
» diſſemens univerſels. Quand nous eûmes fini, nous les
» priâmes de vouloir bien auſſi nous donner une occaſion
» d'admirer leurs talens, & l'un d'eux commença à l'inſtant
» un air très-ſimple, mais harmonieux; nous n'en avions
» jamais entendu un auſſi bon chez les différentes Nations
» de la Mer du Sud. Il embraſſoit une plus grande quan-
» tité de notes que ceux de Taïti, ou même de Tonga-
» Tabboo, & il avoit un tour ſérieux qui le diſtinguoit
» avantageuſement de la muſique plus douce & plus efféé-
» minée de ces Iſles. Les mots paroiſſoient diſpoſés en
» mêtre, & couloient de la bouche avec aiſance. Dès que
» le premier eut fini ſa chanſon, un autre en entonna une
» ſeconde: la compoſition en étoit différente, mais tou-
» jours dans ce ſtyle ſérieux, qui indique le caractere général
» du Peuple. En effet, on les voyoit rarement rire de bon
» cœur, ou badiner comme les Nations plus polies des
» Iſles des Amis & de la Société, qui ſavent déjà mettre un
» grand prix à ces petites jouiſſances. Les Naturels nous

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

» montrerent auſſi, en cette occaſion, un inſtrument muſi-
» cal, compoſé de huit roſeaux, comme le ſyrinx de Tonga-
» Tabboo, avec cette différence que la groſſeur des roſeaux
» décroiſſoit en proportion réguliere, & qu'il comprenoit un
» octave, quoique les roſeaux ne fuſſent pas parfaitement
» d'accord. Peut-être qu'ils auroient joué devant nous de
» cet inſtrument, ſi l'arrivée de quelques-uns de leurs Com-
» patriotes, qui venoient nous offrir des noix de cocos,
» des ignames, des cannes de ſucre & des figues, ne nous
» avoit obligé de négliger les Muſiciens, pour nous occuper
» de ceux qui nous apportoient un pareil préſent. Je re-
» grette beaucoup que l'ingénieux Ami, qui a eu la bonté
» de me communiquer ſes Remarques ſur la Muſique des
» Iſles des Amis, de Taïti & de la Nouvelle-Zélande, n'ait
» pas également viſité l'Iſle de Tanna.

» SI J'AI OBSERVÉ que l'eſprit de vengeance eſt très-vif
» parmi les Inſulaires de Tanna, je dois convenir en même-
» tems que la bienveillance & l'amour des hommes ne ſont
» pas entièrement bannies de leur cœur. Comme la guerre
» trouble probablement leur vie, on ne doit pas être ſur-
» pris de la défiance qu'ils témoignerent tous, à notre
» égard, les premiers jours de notre arrivée; mais, dès qu'ils
» furent convaincus de nos intentions pacifiques, ils ſe livre-
» rent à leur véritable caractere. Ils ne firent pas beau-
» coup d'échanges, parce qu'ils ne jouiſſent pas d'une opu-
» lence égale à celle des Taïtiens; mais l'hoſpitalité ne con-
» ſiſte point à donner une choſe dont on a trop, pour une
» autre dont on n'a pas aſſez.

» ARRIVÉS ſur la greve, nous y paſsâmes quelque tems

» au milieu des Naturels qui y étoient raſſemblés. Il y avoit
» plus de femmes que nous n'en avions encore vues. La
» plupart étoient mariées, & portoient leurs enfans dans un
» ſac de nattes ſur leur dos. Quelques-unes gardoient, dans
» des paniers de baguettes pliantes, une couvée de petits
» poulets, & d'autres nous préſenterent des yamboos &
» des figues. Nous en apperçûmes un, qui avoit un panier
» rempli d'oranges vertes ; nous n'avions jamais remarqué
» un ſeul oranger dans les plantations ; & nous fûmes très-
» charmés de trouver ce fruit à Mallicolo & à Tanna, parce
» qu'il y a lieu de ſuppoſer que c'eſt auſſi une production
» des Iſles voiſines. Une autre femme nous donna un pâté
» ou pudding, dont la croûte étoit de bananes & d'eddoes,
» & qui contenoit en-dedans des feuilles de l'okra, (*Hibiſ-*
» *cus-Eſculentus*) mêlé avec des amandes de noix de
» cocos. Ce pudding, d'un excellent goût, montroit que les
» femmes ont des connoiſſances ſur la cuiſine. Nous ache-
» tâmes auſſi des flûtes de huit roſeaux & des arcs, des traits
» & des maſſues : nous retournâmes à bord plus tard qu'à
» l'ordinaire.

ANN. 1774. Août.

» L'APRÈS-DÎNÉE, je redeſcendis à terre avec le Docteur
» Sparrman, & nous allâmes ſur la colline plate faire une
» autre viſite aux Naturels. Quelques-uns vinrent à notre
» rencontre à moitié chemin, & nous conduiſirent à leurs
» huttes. Dès que nous fûmes aſſis avec le Pere d'une de ces
» familles, homme d'un moyen-âge, & d'une phyſionomie
» intéreſſante, nos Amis nous prierent de nouveau de chan-
» ter. Nous y conſentîmes volontiers, & lorſqu'ils paru-
» rent s'étonner de la différence de nos chanſons, nous

ANN. 1774. Août.

» tâchâmes de leur faire comprendre que nous étions de
» différens pays. Alors, nous indiquant un vieillard, dans la
» foule de nos Auditeurs, il nous dirent qu'il étoit natif
» d'Irromanga *(a)*, & ils l'engagerent à nous amuſer par
» ſes chants. L'Indien s'avança à l'inſtant au milieu de
» l'aſſemblée, & il commença une chanſon, pendant la-
» quelle il fit différens geſtes, qui nous divertirent, ainſi que
» tous les Spectateurs. Son chant ne reſſembloit point du
» tout à celui des Inſulaires de Tanna, & il n'étoit ni déſa-
» gréable, ni diſcordant avec la muſique. Il paroiſſoit auſſi
» avoir un certain mêtre, mais très-différent du mêtre lent
» & ſérieux que nous avions entendu le matin. Après qu'il
» eut ceſſé de chanter, il nous parut que les Naturels de
» Tanna lui parloient dans ſa langue, mais qu'il ne connoiſ-
» ſoit pas la leur. Nous ne pouvons pas dire s'il étoit venu
» de ſon gré ſur cette Iſle, ou s'il avoit été fait priſonnier.
» Les Indiens nous apprirent, à cette occaſion, que leurs
» meilleures maſſues, faites de bois de Caſuarina, ſe tirent
» d'Irromanga; de ſorte qu'ils ont probablement des liai-
» ſons de commerce ou d'amitié avec les Habitans de cette
» Iſle. En comparant les traits de ſa phyſionomie avec ceux
» des Indiens de Tanna, nous n'obſervâmes aucune diffé-
» rence remarquable; il s'habilloit & il s'ornoit comme
» eux: ſes cheveux étoient laineux & courts, mais non pas
» diviſés en petites queues. Il étoit d'un caractere très-
» gai, & il paroiſſoit plus diſpoſé à rire qu'aucun des Habi-
» tans de Tanna.

(*a*) La derniere Iſle que nous avions quitté en venant de Tanna.

» TANDIS

» TANDIS que l'Insulaire d'Irromanga chantoit, les
» femmes sortirent de leurs huttes, & vinrent former un
» petit grouppe autour de nous. En général, elles étoient
» d'une stature beaucoup moindre que celle des hommes,
» & elles portoient de vieils jupons d'herbes & de feuilles,
» plus ou moins longs, suivant leur âge. Celles qui avoient
» fait des enfans, & qui sembloient âgées d'environ trente
» ans, ne conservoient aucune des graces de leur sexe, &
» leurs jupons touchoient à la cheville du pied. De jeunes
» filles, d'environ quatorze ans, avoient des traits fort agréa-
» bles, & un sourire qui devint plus touchant, à mesure
» que leur frayeur se dissipa. Elles avoient les formes sveltes,
» les bras d'une délicatesse particuliere, le sein rond &
» plein, & elles n'étoient couvertes que jusqu'au genou.
» Leurs cheveux bouclés flottoient sur leurs têtes, ou
» étoient retenus par une tresse, & la feuille de banane
» verte qu'elles y portoient ordinairement, montroit, avec
» plus d'avantage, leur couleur noire. Elles avoient des
» anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles: nous remar-
» quâmes que la quantité de leurs ornemens s'accroît avec
» l'âge : les plus vieilles & les plus laides étoient chargées
» de colliers, de pendans d'oreille & de nez, & de bracelets.
» Il me parut que les femmes obéissoient au moindre signe
» des hommes, qui n'avoient pour elle aucun égard. Elles
» traînoient tous les fardeaux, & peut-être que ce genre de
» travail & de fatigue contribue à diminuer leur stature,
» car les charges ne sont pas toujours proportionnées à
» leur force.

ANN. 1774. Août.

» LES INSULAIRES de Tanna présenterent à nos yeux un

ANN. 1774. Août.

» exemple d'affection, qui prouve que les passions & les » bonnes qualités des hommes sont les mêmes dans chaque » pays. Une petite fille d'environ huit ans, d'une physio- » nomie intéressante, nous examinoit furtivement entre » les têtes des Indiens assis à terre. Dès qu'elle s'apperçut » qu'on la regardoit, elle alla en hâte se cacher dans la » hutte. Je lui fis signe de revenir, &, pour l'y engager, je » lui montrai une pièce d'étoffe de Taïti ; mais je ne pus » pas la déterminer à se rapprocher. Son Pere se leva, &, à » force de caresses, il la ramena. Je pris la main de l'en- » fant, & je lui donnai l'étoffe, avec de petits ornemens : la » joie & le contentement se peignirent aussi-tôt sur le visage » du Pere.

» NOUS RESTAMES parmi ces Insulaires jusqu'au coucher » du Soleil, & ils chanterent, & firent des tours d'adresse » pour nous plaire. A notre priere, ils décocherent leurs » traits en l'air & contre un but ; ils ne les lançoient pas » à une hauteur extraordinaire : mais ils tiroient avec beau- » coup d'adresse, à peu de distance, comme on l'a déjà » observé. A l'aide de leurs massues, ils paroient les dards de » leurs Antagonistes, à-peu-près comme les Taïtiens *(a)*. Ils » nous dirent que toutes les massues, qui ont un tranchant » latéral comme une flamme, se tirent de l'Isle-Basse, qu'ils » appellent Immer ; mais nous n'avons pas découvert si » elles y sont fabriquées par les Naturels, ou si l'Isle est dé- » serte, & s'ils y vont seulement, par occasion, pour y ras- » sembler des coquillages & couper du bois.

(*a*) *Voyez* le premier Volume.

» AVANT notre départ des huttes, les femmes allu- ANN. 1774. Août.
» merent différens feux dans l'intérieur & aux environs, &
» elles ſe mirent à apprêter leurs ſoupers. Les Indiens ſe
» précipitoient autour de ces feux, & il ſembloit que l'air
» du ſoir étoit un peu trop froid pour leurs corps nuds.
» Pluſieurs avoient, à la paupiere ſupérieure, une tumeur,
» que nous attribuâmes à la fumée, dans laquelle ils ſont
» toujours aſſis: elle obſtruoit tellement leur vue, qu'ils
» étoient obligés de tourner la tête en arriere, juſqu'à ce
» que l'œil fût dans une ligne horizontale, avec l'objet
» qu'ils deſiroient de regarder; pluſieurs petits garçons de
» cinq ou ſix ans, avoient cette tumeur: ce qui nous fit
» penſer qu'elle ſe propage peut-être d'une génération à
» l'autre.

» QUAND nous arrivâmes au rivage, il n'y avoit plus de
» Naturels. La fraîcheur de la ſoirée fut délicieuſe pour nous
» qui portions des vêtemens, & nous errâmes, dans des
» bois déſerts, juſqu'à la fin du crépuſcule. Un nombre pro-
» digieux de petites chauves-ſouris ſortoient de chaque
» buiſſon, & voltigeoient autour de nous: nous eſſayâmes
» envain d'en tuer: nous ne les appercevions que lorſque
» nous en étions très-près, & alors nous les reperdions
» tout de ſuite de vue. »

LE LENDEMAIN, au matin, nous partîmes pluſieurs pour 14.
aller reconnoître le volcan d'auſſi près qu'il nous ſeroit poſ-
ſible. Nous prîmes le chemin de l'une de ces crevaſſes, par
où s'exhalent des fumées. En y arrivant, nous creuſâmes la
terre dans l'endroit le plus chaud, « & nous répétâmes l'expé-

ANN. 1774. Août.

» rience du 12, avec cette différence, que le thermomètre
» fut enseveli entièrement dans la craie blanche d'où sortoit
» la vapeur. Après qu'il y eut resté une minute, il s'éleva
» à 210^{d}, ce qui est à-peu-près la chaleur de l'eau bouil-
» lante; & il fut à ce point, tant que nous le tînmes dans le
» trou, c'est-à-dire, l'espace de cinq minutes. Dès qu'on l'en
» sortit, il retomba sur-le-champ à 95^{d}, & peu-à-peu à 80^{d},
» point où il étoit avant l'immersion. La hauteur perpen-
» diculaire de la premiere solfaterra, au-dessus du niveau de la
» mer, est d'environ quatre-vingt verges. »

LA TERRE, autour de cette place, étoit d'une odeur sulphureuse, douce & humide; la surface formoit une légere croûte, sur laquelle on voyoit du soufre, & une substance vitriolique, d'un goût d'alun. Le terrain, affecté par la chaleur, n'étoit guères que de huit ou dix verges quarrées; &, tout à côté, croissoient des figuiers, qui, étendant leurs branches au-dessus de cette terre brûlante, paroissoient se plaire dans leur situation. Nous pensâmes que cette chaleur extraordinaire étoit occasionnée par la vapeur de l'eau bouillante, fortement imprégnée de soufre. On m'avoit dit qu'en plusieurs autres endroits, la terre étoit également échauffée dans un espace plus considérable; mais nous ne nous détournâmes point de notre chemin pour les observer, & nous continuâmes de monter par une route si couverte d'arbres sauvages, d'arbustes, & d'autres plantes, que les fruits à pain & les cocotiers se trouvoient, en quelque maniere, étouffés. De distance en distance, nous trouvions des maisons, des Habitans & des terrains cultivés. Quelques cantons étoient depuis long-tems en état de culture; plusieurs

y étoient depuis peu, & quelques-uns commençoient seulement à être défrichés, & on n'y avoit encore rien planté. Le défrichement, qui précède une plantation, doit être un travail bien pénible, en considérant les instrumens aratoires dont se servent les Habitans, & qui, quoique beaucoup inférieurs à ceux des Isles de la Société, sont faits sur le même modèle. Leur pratique néanmoins est judicieuse & aussi expéditive qu'elle peut l'être. Ils coupent les petites branches des grands arbres, creusent la terre sous les racines, & ils brûlent les branches, les arbustes & toutes les plantes qu'ils déracinent. Le sol est, en quelques endroits, une espèce de riche terrain noirâtre; ailleurs il paroît composé de végétaux, tombés en dissolution, & de cendres, que le volcan répand dans tout le voisinage. Nous étant écartés du sentier frayé, nous vînmes à une plantation où travailloit un Indien. Cet homme, soit par bonté de caractere, soit pour nous éloigner de son champ, offrit à nous servir de guide. Nous acceptâmes sa proposition, & bientôt nous parvînmes à la jonction de deux chemins, à l'un desquels un second Indien, armé d'une fronde & d'une pierre, se mit en devoir de nous disputer le passage; mais, dès qu'on lui eut présenté le bout d'un mousquet, il laissa tomber ses armes. Son attitude, la férocité de ses regards, la conduite qu'il tint ensuite, nous confirmerent que son dessein étoit de défendre l'entrée du sentier qu'il occupoit. Il obtint, à certain égard, ce qu'il vouloit; car notre Guide prit l'autre route, & nous le suivîmes, non sans suspecter qu'il nous menoit hors du chemin ordinaire. Le dernier Indien nous accompagnoit aussi; nous adressant la parole à diverses repriſes, & jetant des cris, sans doute

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

pour appeler du secours ; car nous fûmes joints, dans le moment, par deux ou trois Insulaires, parmi lesquels étoit une jeune femme, qui tenoit une massue à la main. Ils nous conduisirent au sommet d'une colline ; &, nous montrant un sentier qui descendoit au havre, ils nous engagerent à le suivre. Comme nous ne voulions pas abandonner notre premier dessein, nous retournâmes au chemin, que nous avions quitté, & dans lequel nous marchâmes seuls ; notre Guide refusant de nous y accompagner. Après avoir monté une nouvelle colline, non moins boisée que celles que nous avions déjà passées, nous vîmes plusieurs montagnes, entre nous & le volcan, qui nous parut encore tout aussi éloigné que du lieu de notre départ. Cette perspective rallentit notre ardeur ; &, ne pouvant engager les Habitans à nous servir de Guides, nous prîmes la résolution de retourner. Nous eûmes à peine formé ce projet, que nous rencontrâmes une trentaine de Naturels, que l'Indien, dont j'ai fait mention, avoit rassemblés, pour nous empêcher vraisemblablement de pénétrer dans la contrée. « Ils étoient » accroupis en rond, & ils tressaillirent en nous voyant. » Quelques vieillards, parmi eux, sembloient avoir des » intentions pacifiques ; mais deux ou trois jeunes-gens bran- » dissoient leurs armes contre nous. » Comme nous revenions sur nos pas, ils nous laisserent le chemin libre. Plusieurs nous mirent dans la route, & nous accompagnerent jusqu'au bas de la montagne ; là, ils nous inviterent à nous reposer ; ils nous présenterent des noix de cocos, des bananes, des cannes à sucre, & ils porterent sur le rivage ce que nous ne mangeâmes point sur le lieu. Ainsi, ces Peuples se montroient hospitaliers, civils & d'un bon naturel, quand

nous n'excitions point leur jalousie ; &, lorsqu'ils entreprirent de faire résistance, on ne peut guères blâmer leur conduite. Car enfin, sous quel point de vue devoient-ils nous considérer ? Il leur étoit impossible de connoître notre véritable dessein. Nous entrons dans leurs ports, sans qu'ils osent s'y opposer ; nous tâchons de débarquer comme Amis ; mais nous descendons à terre, & nous nous y maintenons par la supériorité de nos armes. En pareilles circonstances, quelle opinion pouvoient prendre de nous les Insulaires ? Il doit leur paroître bien plus plausible que nous sommes venus pour envahir leur contrée, que pour les visiter amicalement. Le tems seul & des liaisons plus intimes leur apprirent nos bonnes intentions. Ces Insulaires sont encore dans un état de rudesse ; &, suivant toutes les apparences, fréquemment en guerre, non-seulement avec leurs voisins, mais encore entr'eux. Il est donc difficile pour eux de voir, sans inquiétude, des Etrangers descendre sur leurs côtes. Je conviens que cette régle n'est pas sans exception dans cette mer ; mais il y a bien peu de Nations qui souffrent volontiers que les Navigateurs pénétrent dans l'intérieur de leur pays.

ANN. 1774. Août.

« TOUTES NOS TENTATIVES, pour approcher de la » bouche du volcan, ont été inutiles : nous n'aurions pas pu » satisfaire notre curiosité, sans verser du sang ; & la vie des » hommes est plus précieuse que la connoissance de tous les » phénomènes de la Nature.

» DURANT notre course, les Matelots avoient tiré la » seine, au moment du flot, & pris quelques poissons ;

ANN. 1774. Août.

» parmi lesquels nous en trouvâmes un nouveau. L'étang,
» d'eau douce, nous en fournit aussi un d'une nouvelle
» espèce. Nous retournâmes à bord avec ces poiſ-
» sons &. les plantes nouvelles que nous avions cueil-
» lies, & nous passâmes l'après-dînée à les décrire & les
» dessiner. »

AVANT cette excursion, quelques-uns de nous soupçonnoient ces Indiens d'un penchant à la pédéraſtie, parce qu'ils s'étoient efforcés d'attirer dans les bois des gens de l'équipage, & particulièrement celui qui portoit le sac des plantes de M. Forſter. Comme, dans cette contrée, les femmes sont chargées de travaux domestiques, je conjecturai, & je ne fus pas le seul, que les Insulaires s'étoient mépris sur le sexe de ceux qu'ils avoient invités dans la forêt. Cette conjecture fut alors pleinement vérifiée. L'homme, qui d'ordinaire portoit le sac, étoit de notre parti, & m'avoit suivi jusqu'au bas de la montagne. Le peu de mots que je compris de leur conversation, me confirma qu'ils le prenoient pour une femme; & ayant reconnu leur erreur, ils s'écrierent: *Erramange! Erramange!* c'est un homme! c'est un homme! On fut alors bien persuadé qu'ils s'étoient mépris. Dès qu'ils furent ainsi détrompés, ils parurent n'avoir pas la plus légere notion du penchant dont on les accusoit. Cette circonstance montre combien il est facile de se former de fausses idées d'un Peuple dont on n'entend pas le langage: &, sans cette découverte, il est à présumer que nous aurions chargé ce Peuple de cette coutume odieuse.

VERS le soir, nous fîmes un tour dans la contrée, de l'autre

l'autre côté du havre, & nous y reçûmes un accueil bien différent de celui qu'on nous avoit fait le matin. Les Indiens, parmi lesquels étoit notre ami Paowang, commençoient à se familiariser, & ils se montroient empressés à nous obliger en tout ce qui dépendoit d'eux. Nous gagnâmes le village où nous avions déja été le 9: il est composé d'environ une vingtaine de maisons, qui ne sont que des hangards; dont le toit ressemble assez à celui d'une chaumiere angloise. Quelques-unes de ces cases sont ouvertes aux deux bouts; d'autres sont fermées d'une espèce de treillage, & toutes sont couvertes de feuilles de palmier; elles ont trente & quarante pieds de long, sur quatorze ou seize de largeur: on y voit aussi de petites cases, où j'imaginai qu'ils se retiroient pour dormir; quelques-unes de ces dernieres étoient construites dans le milieu d'une plantation, & ils nous firent entendre que, dans l'une, étoit déposé un de leurs morts; leurs signes désignoient le sommeil ou la mort, mais la suite nous apprit qu'ils vouloient parler de la mort. Curieux de tout voir, j'engageai un vieillard à me conduire dans la case qui étoit séparée des autres par un treillage construit tout autour à quatre ou cinq pieds de distance: elle avoit une entrée si étroite, qu'on ne pouvoit y passer qu'un seul à-la-fois; les deux côtés & un des bouts étoient fermés de la même maniere & avec les mêmes matériaux que le toit; l'autre bout avoit été ouvert; mais l'ouverture se trouvoit alors bouchée avec des nattes que je voulois écarter; mon conducteur ne voulut pas me le permettre: on y avoit suspendu une corbeille nattée, dans laquelle étoit une igname grillée & des feuilles fraîchement cueillies. J'aurois fort desiré voir l'intérieur de la case; mais mon guide fut opiniâtre dans

ANN. 1774. Août.

ANN. 1774. Août.

son refus ; il souffrit même avec répugnance que je regardasse dans la corbeille. Il portoit à son cou deux ou trois nœuds de cheveux, attachés à un cordon ; & une femme, qui étoit présente, avoit aussi un pareil collier. Je demandai à les acheter ; mais ils me firent entendre que c'étoient les cheveux d'un mort, & qu'ils ne pouvoient s'en départir. On voit par-là que ces Insulaires déposent leurs morts dans des cases sépulchrales de la même maniere à-peu-près que les Taïtiens ; ils ont coutume, comme ces derniers, & comme les Zélandois, de porter les cheveux de ceux qui ont quitté cette vie. Les Taïtiens font, des cheveux de leurs Amis décédés, ces belles tresses qu'ils nomment Tamau, & les Nouveaux-Zélandois portent leurs dents en pendans d'oreilles & en colliers.

NOUS TROUVAMES, près de leurs grandes maisons, quatre tiges de cocotiers plantées en quarré, à trois pieds environ l'une de l'autre, pareilles à celles qu'avoient vu M. Forster, & dont on a parlé plus haut. Quelques-uns de nous s'imaginerent que cette singularité tenoit à la Religion ; mais j'appris qu'ils y font seulement sécher des noix de cocos. Ayant demandé quel étoit leur usage, un Indien me conduisit près de ces tiges, & me fit voir qu'elles étoient chargées de noix de cocos depuis le pied jusqu'au sommet ; cela me parut valoir la meilleure explication. Leur exposition est parfaitement choisie pour cela, puisque ces grandes maisons sont presque toutes construites sur un terrain bien découvert, & qui laisse au vent un libre passage, quelle qu'en soit la direction. Ils ont presque toujours l'attention d'élever leurs habitations dans le voisinage de quelques gros arbres

touffus qui, en étendant leurs branches, leur fourniſſent de l'ombrage, & les défendent des rayons brûlans du Soleil. Cette partie de l'Iſle étoit ouverte, aërée, & dans un très-bon état de culture. Les plantations qu'ils ont ſoin d'aligner étoient remplies de bananiers, de cannes de ſucre, d'ignames & d'autres racines, & de beaucoup d'arbres fruitiers. Dans cette tournée, nous rencontrâmes notre vieil ami Paowang & d'autres Indiens, qui nous reconduiſirent au rivage, & nous apporterent en préſent des ignames & des noix de cocos.

ANN. 1774. Août.

LE 15, comme nous avions déja une quantité ſuffiſante d'eau & de bois, il ne reſta à terre que quelques gens de l'équipage, pour y faire des balais; les autres furent employés à bord au gréement & aux préparatifs néceſſaires pour l'appareillage.

15.

« EN PARCOURANT la plaine & les bois le matin, nous » cueillîmes beaucoup de plantes *(a)* des Indes orientales » que nous n'avions jamais obſervées ſur les Iſles ſituées plus » à l'Eſt; nous tuâmes pluſieurs oiſeaux dont il y a un » grand nombre d'eſpèces différentes dans cette Iſle, & » entr'autres un pigeon de l'eſpèce commune aux Iſles des » Amis: il avoit les côtés du bec couverts d'une ſubſtance » rouge, & dans ſa bouche & ſon géſier deux muſcades » avalées depuis peu; elles avoient encore l'enveloppe d'écar-

(*a*) *La Sterculia Balanghas, Sterculia fœtida, Dioſcorea oppoſitifolia, Ricinus Mappa, Acanthus Ilicifolius, iſchæmum muticum, panicum dimidiatum, croton variegatum*, & pluſieurs autres.

ANN. 1774. Août.

» latte qui étoit leur macis, & une saveur aromatique, » amere, mais point d'odeur. La muscade étoit bien plus » oblongue que la noix ordinaire qui porte ce nom. Montrant ce fruit à un des Naturels, nous le priâmes de nous » indiquer l'arbre sur lequel il croissoit, &, pour sa peine, » nous lui offrîmes une coquille perliere. Il nous mena à » environ un demi-mille, dans l'intérieur du pays, vers un » jeune arbre, qui, à ce qu'il nous dit, produisoit la muscade. Nous y cueillîmes des feuilles, mais nous ne vîmes » point de fruits; l'Indien nous assura qu'ils avoient tous » été mangés par les pigeons. Le nom du fruit, dans la » langue du pays, est *Guannatàn*. Nous entendîmes » des coups de fusil, qui nous firent craindre qu'il ne fût » arrivé quelque trouble; & un Naturel, qui passa près » de nous, & qui venoit de la greve, sembla confirmer » cette nouvelle. Nous nous rendîmes donc en hâte au » rivage; mais tout y étoit tranquille. En faisant voir aux » Indiens les feuilles de l'arbre, qu'on nous avoit dit être le » muscadier, ils l'appellerent tous d'un nom différent de » celui que lui donnoit notre guide, quoiqu'il s'efforçât de » cacher sa supercherie, en priant ses Compatriotes de ne » pas nommer cette feuille différemment. Nous lui témoignâmes de l'indignation de sa conduite, & les autres Naturels le réprimanderent également. »

LE SOIR, nous descendîmes sur la côte orientale, pour reconnoître la position des Isles Annatom & Erronam ou Tootoona. L'horizon se trouva si embrumé, qu'il étoit impossible de les découvrir; mais un des Habitans me donna, comme je le vérifiai après, la vraie direction de ces

terres. Nous obſervâmes que, dans preſque toutes leurs plantations de cannes à ſucre, ils creuſoient des foſſes de quatre pieds de profondeur, & de cinq ou ſix de diamètre, pour prendre les rats, qui, étant en très-grand nombre, ravageroient ces plantations. Les cannes ſont plantées auſſi près les unes des autres qu'il eſt poſſible, ſur les bords de ces foſſes; & les rats, en voulant ſaiſir les cannes, ne manquent guères de s'y précipiter. ANN. 1774. Août.

« LE PERE de l'enfant dont j'ai parlé plus haut, *pag.* 170, » m'apporta des bananes, des cannes à ſucre & des noix » de cocos, & il me confirma d'ailleurs dans la bonne opi- » nion que j'avois formée de ſa ſenſibilité.

» M. HODGES eſquiſſa pluſieurs points de vue; il deſſina » ſur-tout une petite ferme où nous paſsâmes, & un grouppe » d'Indiens des deux ſexes aſſis ſous un figuier. Il en a com- » poſé enſuite un deſſin élégant, dont on trouve ici la » Gravure, & qui donne une idée parfaite de Tanna & » de ſes Habitans. »

LE LENDEMAIN, le timon ſe rompit dans la tête du gouvernail, &, par une négligence inconcevable, nous n'en avions point de rechange à bord; ce que nous avions ignoré juſqu'au moment où le beſoin s'en fit ſentir. Je n'avois vu, dans le voiſinage du havre, qu'un ſeul arbre propre à cet uſage. J'envoyai le Charpentier à terre afin de l'examiner, avec un détachement aux ordres d'un Officier, & je recommandai de me faire avertir, ſi on trouvoit, pour l'abattre, quelque oppoſition de la part des Habitans. L'Officier, qui crut que 16.

ANN. 1774. Août.

personne n'y formeroit d'obſtacle, mit, tout en arrivant, les Travailleurs à l'ouvrage; mais, comme l'arbre étoit gros, ſa coupe exigeoit du tems, &, avant qu'il fût à terre, on me vint dire que Paowang étoit fort mécontent. J'ordonnai alors qu'on abandonnât l'entrepriſe, voyant ſur-tout qu'on pouvoit réparer la barre du gouvernail, de maniere à la faire ſervir encore quelques mois; mais comme il étoit néceſſaire d'avoir un timon de rechange, j'allai à terre, je parlai à Paowang, je lui donnai un chien & une pièce d'étoffe, & je lui fis entendre que la grande pagaie du vaiſſeau étoit caſſée, & que j'avois beſoin de cet arbre pour en faire une autre. Il fut aiſé de s'appercevoir, à l'air de ſatisfaction de tous ceux qui étoient préſens, qu'on étoit diſpoſé à me l'accorder. Tous y conſentirent d'une voix unanime, ainſi que Paowang; ce que peut-être il n'auroit pas fait ſeul, car je n'ai jamais obſervé qu'il eût plus de droit, ou d'autorité que le reſte des Habitans. Je menai enſuite notre ami dîner à bord. L'après-midi, je retournai avec lui ſur la côte, pour rendre viſite à un autre Chef, qu'on diſoit être le Roi de l'Iſle; ce dont nous n'étions guères aſſurés. Paowang ne parut point occupé de ce Chef, & ne lui marqua aucune déférence. Je lui fis un préſent, &, après l'avoir reçu, il ſe retira auſſitôt, comme s'il eût obtenu tout ce qu'il deſiroit. On donnoit à ce Chef, appellé *Geogy* (*a*), le titre d'*Aréeke* : il étoit déja fort avancé en âge; mais, malgré ſa vieilleſſe, il avoit une phyſionomie ouverte & d'une grande gaieté. « Comme » ſon teint étoit exactement le même que celui du Peuple,

(*a*) M. Forſter l'appelle *Yogaï*.

» noirâtre & couleur de ſuie, nous examinâmes avec un ſoin
» particulier s'il y avoit quelque différence entre ſes orne-
» mens & ceux du reſte de la Nation; mais toute la diſ-
» tinction que nous apperçûmes conſiſtoit en une eſpèce
» de ceinture ou d'étoffe qu'il portoit autour des reins.
» Celles du Peuple étoient toutes d'un brun jaunâtre; mais
» celle de ce Chef étoit bigarrée de noir & de rouge; peut-
» être que le haſard ſeul avoit produit cette différence. »
Il avoit avec lui un fils, âgé de trente-cinq à quarante ans. Les Habitans s'étoient raſſemblés en grand nombre ſur le rivage, & la plupart étoient venus des parties les plus éloignées. Leur conduite fut pacifique dans les uns, turbulente & audacieuſe dans les autres; mais, étant ſur notre départ, je crus devoir diſſimuler.

ANN. 1774. Août.

« NOUS DESCENDÎMES à terre de notre côté, &
» nous pénétrâmes dans les bois ſur la plaine: nous y
» vîmes beaucoup de gros perroquets, d'un plumage noir,
» rouge & jaune, juchés au ſommet des figuiers les plus
» élevés, où un feuillage épais les mettoit à l'abri de la
» dragée. Le Lecteur aura peine à imaginer la groſſeur de
» ces arbres; leurs racines croiſſent au-deſſus de terre, dans
» la partie la plus conſidérable de leur longueur, & forment
» une tige énorme d'environ dix ou douze pieds au-deſſus
» de la ſurface: cette tige, qui ſouvent n'a pas moins de trois
» verges de diamètre, paroît former pluſieurs arbres qui
» ont crû enſemble, & qui ſe projetent en angles aigus
» & longitudinaux à plus de trois pieds de la grande flèche:
» auſſi elle s'éleve de trente ou quarante pieds, avant de ſe
» diviſer en branches: ces branches ont plus d'une verge

ANN. 1774. Août.

» de diamètre, filent à-peu-près à la même hauteur, sans » se partager, & le sommet de l'arbre a au moins cent cin- » quante pieds d'élévation.

» L'ENDROIT où il y en avoit le plus, étoit le » marais de différens égoûts de l'étang, qui fournit de » l'eau douce au vaisseau. Nous ne pûmes pas reconnoître » si cet étang est le reste d'une riviere qui vient des mon- » tagnes de l'intérieur du pays, & se perd dans le sable & » les cendres volcaniques de la plaine, ou s'il est occasionné » par les pluies des mois d'été. Il renfermoit une quantité » innombrable de mousquites très-incommodes pour nous, » & beaucoup de râles & de canards sauvages, qui paroiſ- » soient être d'une nouvelle espèce, mais dont il fut impos- » sible de nous procurer un seul.

» NOUS LONGEAMES la plaine dans sa partie occidentale, » à travers divers cantons revêtus d'herbes, & ressemblant » par-là à nos prairies, mais remplis de liserons, & séparés » l'un de l'autre par des arbrisseaux qui produisoient l'effet » des haies. Nous rencontrions de tems-en-tems de vastes » champs, de grands roseaux (*Saccharum Spontaneum.* » Linn.), & nous avions peine à croire que la Nature en » eût produit une si prodigieuse quantité sans culture. Les » Naturels en font des traits, des ouvrages d'osier, des » haies : au-delà, nous atteignîmes une forêt d'arbres de la » même espèce que ceux qui couvrent les côtes occiden- » tales de la Baie. J'y tuai une espèce de colombe, inconnue » jusqu'ici aux Naturalistes, & nous y vîmes des perroquets » extrêmement sauvages, & qui sont peut-être poursuivis

» par les

» par les Naturels dont ils infeſtent les vergers. En avan- ANN. 1774. Août.
» çant davantage, nous parvînmes à un chemin creux qui
» paroiſſoit avoir été ſillonné par un courant d'eau, mais
» qui étoit alors parfaitement ſec, & qui ſervoit de ſentier
» aux Inſulaires; des arbriſſeaux & des palmiers formoient
» un joli feſton ſur ſes bords: nous paſsâmes ſous un grand
» figuier *(Ficus religioſa.* Linn.) de l'eſpèce pour laquelle
» les Chingulais & les Naturels du Malabar ont un reſpect
» particulier (*a*); ſes branches, qui avoient pouſſé des racines
» ſur les deux côtés du ſentier, étaloient au-deſſus un ber-
» ceau large d'au moins cinq verges; un nombre infini
» d'oiſeaux très-petits voltigeoient & mangeoient le fruit
» des rameaux les plus élevés. Pluſieurs Indiens paſſe-
» rent près de nous, tandis que nous nous repoſions ſous
» ſon ombre, & ils nous virent, ſans alarme, tirer des
» oiſeaux.

» A MIDI, nous retournâmes au bord de la mer; &, quoi-
» que le tems fût très-chaud, la route ne fut pas fatigante,
» parce que nous marchions preſque toujours à l'ombre.
» Avant d'arriver à l'aiguade, nous traverſâmes un taillis,
» où un Indien coupoit de ces baguettes, avec leſquelles
» ils ſoutiennent les tiges des ignames *Dioſcorea oppoſiti-*
» *folia.* Voyant qu'il avançoit très-peu avec ſa hache,
» qui n'avoit pour tranchant qu'un morceau de coquille,
» nous nous ſervîmes d'une hache angloiſe, &, en peu
» de minutes, nous en abattîmes un plus grand tas qu'il

(*a*) Ils font des Sacrifices ſous ſon ombre, où on dit que quelques-unes de leurs Divinités ſont nées.

ANN. 1774. Août.

» n'en avoit coupé tout le jour. Les Naturels, qui alors » paſſoient ſouvent près de nous, parce que l'heure de » leur repas approchoit, paroiſſoient admirer cet inſ- » trument, dont ils appercevoient l'extrême utilité, & » quelques-uns, qui deſiroient de l'avoir, offrirent en » échange des arcs & des traits. Nous crûmes que c'étoit » une occaſion favorable de les engager à nous vendre leurs » cochons, & nous leur dîmes que nous céderions notre » hache pour un de ces animaux; mais ils furent ſourds à » cette propoſition, & ils ne nous en ont pas vendu un » ſeul durant notre relâche. Comme je leur montrois » la muſcade ſauvage que nous avions trouvée dans le » jabot du pigeon, la veille, l'un d'eux en produiſit trois » autres, enveloppées dans leur macis, mais il ne put pas » non plus indiquer l'arbre qui les produit. Ils donnoient » à ces noix différens noms, & ils nous dirent qu'elles croiſ- » ſoient ſur un arbre appellé *Néerash* : en recourant à nos » livres, nous vîmes que cette eſpèce a quelque reſ- » ſemblance à la muſcade ſauvage de Rumphius, & elle » ſemble être exactement celle des Philippines. Le pi- » geon, qui s'en nourrit à Tanna, eſt le même que » Rumphius décrit, nommé le diſſéminateur de la vraie » muſcade aux Iſles des Epiceries, & nous avons eu l'hon- » neur d'en préſenter un en vie à la Reine d'Angleterre. »

17. LE 17, vers les dix heures du matin, étant à terre, je remarquai dans la foule le vieux Géogy & ſon fils, qui me firent entendre qu'ils deſiroient dîner avec moi, &, en conſéquence, je les pris dans ma chaloupe avec deux autres Chefs. Les Habitans les nommoient *Arékées* (ou Rois); mais je doute

qu'aucun d'eux jouît réellement de ce titre. On a déja remarqué que l'un de ces Rois n'avoit pas même eu assez d'autorité pour faire monter un Indien sur un cocotier, dont il vouloit avoir des noix; &, après avoir parlé à plusieurs, il fut enfin obligé d'y monter lui-même, où, pour se venger, il ne laissa pas une seule noix; il prit ce qu'il en vouloit, & il donna le reste à quelques-uns de nos Gens.

ANN. 1774. Août.

AVANT d'introduire ces Chefs à bord, je leur fis faire le tour du vaisseau, qu'ils admirerent avec une surprise & une attention extraordinaires. On servit à dîner un pudding de bananes & de légumes de cette contrée. Nos Convives mangerent de ces mets de très-bon appétit, ainsi que de l'igname; mais à-peine voulurent-ils goûter de nos salaisons. Après le dîné, je leur donnai à chacun une hache, un grand clou & des médailles, & je les reconduisis à terre.

« NOUS fîmes de nouvelles courses dans les bois, espé-
» rant y trouver, par hasard, la muscade. Nous traver-
» sâmes une belle plantation de bananes, près de la partie
» occidentale de la greve, où un grand nombre de parrots
» détruisoient le fruit; mais ils étoient si sauvages, que nous
» entreprîmes envain d'en approcher. Après une longue
» promenade, durant laquelle nous nous séparâmes sou-
» vent les uns des autres, parce que nous n'avions rien à
» craindre de la part des Habitans, nous retournâmes
» au rivage.

» NOUS REDESCENDÎMES à terre, dès qu'on eut dîné, &
» les Naturels parurent enchantés des égards que nous avions
» montrés à leurs Chefs: ils étoient alors au nombre d'en-

ANN. 1774. Août.

» viron cent sur le rivage, y compris les femmes & les enfans
» qui s'assleyoient communément en plusieurs grouppes, à
» l'ombre des buissons. Les femmes nous vendoient des
» paniers de pommes d'Yamboos *(Eugenia)* pour des ba-
» gatelles telles que de petits morceaux de pierre verte
» néphritique, des grains de rassade noirs : elles sembloient
» plus disposées à nous les offrir en présens qu'à faire un
» marché.

» EN GÉNÉRAL, les Insulaires nous traiterent fort civile-
» ment : s'ils nous rencontroient au milieu d'un sentier étroit,
» ils se retiroient dans les buissons & dans l'herbe, afin de
» nous laisser passer : dès qu'ils savoient nos noms, ils les
» prononçoient avec un sourire de salutation ; ou, s'ils nous
» voyoient pour la premiere fois, ils les demandoient, &
» ils tâchoient de les bien imprimer dans leur mémoire :
» on avoit posé, pendant quelques jours, des cordages
» sur la greve, pour que les hommes qui faisoient de l'eau,
» ou qui coupoient du bois, eussent de la place ; mais nous
» ne mettions plus qu'une sentinelle de chaque côté, & ils
» n'osoient pas leur désobéir. En un mot, le changement
» qu'avoit opéré notre séjour parmi eux, se faisoit déjà re-
» marquer, &, chaque jour, il tournoit de plus-en plus à
» notre avantage.

» GÉOGY, son fils & les autres Naturels quitterent bien-
» tôt la greve, & retournerent par les bois à leurs habitations,
» qu'ils nous disoient être fort éloignées. Dès qu'ils furent
» partis, nous accompagnâmes le Capitaine Cook de l'autre
» côté du havre, afin d'examiner les sources chaudes que

» nous avions découvertes le 9 : nous prîmes pour cela un thermomètre qui se tenoit à 78^{d} à bord du vaisseau, & qui monta à 83^{d}, tandis qu'on le portoit près de la ceinture : plongeant la boule au milieu de la source, le mercure s'éleva à 191^{d} dans l'espace de cinq minutes. Nous ôtâmes ensuite le sable & les pierres à travers lesquelles l'eau couloit doucement dans la mer, & nous y replaçâmes le thermomètre, de maniere qu'il enfonçoit au-dessus de la boule, & alors il monta de rechef à 191^{d}, & il y resta pendant plus de dix minutes. Nous jetâmes dans la source quelques poissons à coquilles, & ils furent cuits en deux ou trois minutes ; une pièce d'argent, qui y avoit resté plus d'une demi-heure, en sortit brillante, & sans être ternie ; le sel de tartre ne produisit sur l'eau aucun effet visible ; mais, comme elle étoit un peu astringente par le goût, nous en remplîmes une bouteille, & nous la fermâmes avec soin, pour en faire des expériences plus exactes à mon retour (*a*). Nous vîmes beaucoup de petits poissons, seulement de deux pouces de long, qui sautilloient autour des rochers mouillés, comme des lézards, auxquels ils ressembloient : leurs nageoires pectorales faisoient l'office des pieds, & leurs yeux étoient placés près du sommet de la tête, comme pour les mettre en garde contre leurs ennemis, quand ils sont hors de l'eau : ces petits animaux amphibies étoient si agiles, que nous avions peine à les attraper ; ils faisoient aisément des sauts d'une verge de long, & ils appartenoient au genre

ANN. 1774. Août.

(*a*) Mon Pere posède encore cette bouteille remplie de la même eau.

ANN. 1774. Août.

» des *Blennies*. Le Capitaine Cook, dans son premier » Voyage, remarqua la même espèce, ou une espèce sem- » blable de poisson sur la côte de la Nouvelle-Hollande (*a*). » Nous les vîmes une fois acharnés à détruire une couvée » de petits crillons, qui sembloient être tombés d'une cre- » vasse du rocher.

18. » LE CAPITAINE COOK vint de nouveau, le lendemain, » examiner avec nous les sources chaudes à la marée basse, » parce que les expériences de la veille ayant été faites » durant le flot, qui s'étoit approché à deux ou trois pieds de » celle où on plongea le thermomètre, nous jugeâmes que » cela pouvoit avoir contribué à refroidir l'eau : au con- » traire, nous y plongeâmes le thermomètre, qui, en plein » air, se tenoit à 78^{d}, & le vif-argent ne s'éleva plus qu'à » 187, après avoir été une minute & demie dans l'eau » chaude : nous en conclûmes que d'autres causes influoient » sur la chaleur relative de ces sources; & cette opinion se » confirma de plus en plus, en examinant une nouvelle » source qui jaillissoit sur la grande greve au Sud. Là, au » pied d'un rocher perpendiculaire, formant une partie de » la montagne à l'Ouest, sur laquelle sont situés les solfa- » terras, l'eau chaude sort en bouillonnant du sable noir, » court dans la mer, & est aussi couverte par le flot. » Dès que le thermomètre eut resté une minute dans » cette source, il s'éleva à 202^{d} $\frac{1}{2}$ (ce qui est pres- » que le degré de l'eau bouillante), & il se tint plu- » sieurs minutes à ce point. Il paroît que le volcan échauffe

(*a*) *Voyez* la Collection d'Hawksworth.

» ces sources, & qu'elles roulent leurs ondes sous terre, » jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue. Il y a apparence » que le feu de cette montagne n'est pas toujours également » violent, & qu'il diminue peu-à-peu dans les intervalles » entre les éruptions : les différentes parties peuvent avoir » aussi différens degrés de chaleur, & les sources diverses, » en traversant un espace plus long ou plus court, doivent » perdre plus ou moins de leur chaleur primitive. Les sol- » faterras qui sont sur la colline, directement au-dessus de » ces sources, ont, suivant moi, des liaisons avec ces sources, » & la vapeur qui en sort, à travers les crevasses souter- » raines, est peut-être une portion de la même eau, qui » monte avant que la fraîcheur du terrain, sur lequel elle » est portée, puisse en former un fluide.

ANN. 1774. Août.

TOUS LES ENDROITS où la terre est échauffée, & dont nous avons fait mention, sont élevés perpendiculairement de trois ou quatre cens pieds au-dessus de ces sources, & sur la pente de la chaîne de collines où se trouve le volcan; ainsi, il n'y a entr'eux d'autres vallées que celles qui sont dans la pente même de cette chaîne, & ce n'est pas non plus sur le sommet de la montagne qu'est situé le volcan, mais sur le côté du S. E. Cette observation pourra paroître contraire à l'opinion générale des Philosophes, qui disent que les volcans sont toujours placés sur les sommets des montagnes les plus élevées. Loin que cette Isle soit dans ce cas, quelques-unes de ces montagnes ont une hauteur qui est, pour le moins, double de celle où le volcan est assis. « Comme il y a des exemples aux Açores & dans

ANN. 1774. Août.

» l'Archipel, que le volcan a pouſſé ſes éruptions d'une » profondeur de la mer incommenſurable, cette remarque » ſeroit moins importante, ſi elle ne contrediſoit pas l'opi- » nion du célèbre M. de Buffon. Il prétend que les plus » hautes montagnes ſeules ſont le ſiége des feux volcaniques, » parce qu'il veut éloigner ces feux le plus qu'il eſt poſſible » du centre de la terre. »

A CES REMARQUES, je dois ajouter que, dans les tems humides, le volcan ſemble éprouver des ſecouſſes plus violentes; « mais nous n'avons pas fait un ſéjour aſſez long » dans l'Iſle pour que cette obſervation ſoit d'un grand » poids. » Ces phénomènes de la Nature ſont pour les Philoſophes des objets de ſpéculation; mais nous devons nous borner ici à l'expoſition des faits, & laiſſer à des hommes plus habiles le ſoin d'en démêler les cauſes.

« NOUS ALLAMES, l'après-dînée, derriere l'aiguade, & » pour cueillir les fleurs d'un arbre d'une eſpèce inconnue, » nous fûmes obligés de les abattre à coups de fuſil. Le » ſoir, on pêcha à la ſeine, & on prit environ deux cens » livres de poiſſons, qui furent diſtribués à tout l'équipage. » Je remontai la colline plate avec le Docteur Sparrman, » & nous paſsâmes une demi-heure agréable avec les Na- » turels, qui, à notre départ, nous firent un préſent de » fruits. Nous les amusâmes, comme à l'ordinaire, en chan- » tant, & ils devinrent à la fin ſi familiers, que par un » un excès d'hoſpitalité, commune aux Peuples barbares; » ils nous montrerent & nous offrirent des filles, avec

» des geſtes

» des geſtes qui n'étoient point équivoques. Dès que les
» femmes s'apperçurent de la baſſeſſe des hommes, elles
» s'enfuirent très-loin, fort effrayées en apparence, & cho-
» quées de leur groſſièreté. Soit pour jouir du plaiſir de
» les voir épouvantées, ſoit par un autre motif, les Indiens,
» & ſur-tout les jeunes deſiroient beaucoup que nous cou-
» ruſſions après elles. »

ANN. 1774. Août.

LA BARRE du gouvernail étoit déjà faite; mais le vent étant défavorable pour faire voile, la Garde reprit ſon poſte à terre, le 19, comme auparavant, & les Travailleurs allerent chercher le reſte de l'arbre, dont nous avions fait un nouveau timon. N'ayant plus rien autre choſe à faire, je deſcendis ſur le rivage, où s'étoient aſſemblés, comme à l'ordinaire, une foule d'Habitans. Je leur diſtribuai tout ce que j'avois, & je retournai au vaiſſeau. En moins d'une heure, je revins à terre, au moment que les Matelots mettoient ſur le bateau de gros troncs d'arbres. Quatre ou cinq Indiens s'avancerent alors pour examiner où nous voulions le mener; &, comme on ne leur permettoit point de paſſer certaines limites, la ſentinelle leur ordonna de ſe retirer. J'avois les yeux fixés ſur eux, &, voyant le ſoldat de Marine leur préſenter ſon fuſil, je m'approchai tout de ſuite pour le réprimander, parce que j'avois obſervé que, toutes les fois qu'on les avoit ainſi menacés, quelques Inſulaires s'étoient ſaiſis de leur armes afin de nous montrer qu'ils étoient prêts à ſe défendre. Mais je fus, on ne peut pas plus, étonné d'entendre tirer la ſentinelle, ſans la plus légere cauſe. A cette violence, tous les Naturels prirent la fuite, & je parvins à peine à en

19.

ANN. 1774. Août.

retenir quelques-uns. Dans ce désordre, je vis tomber un Indien, que deux autres relevèrent & conduisirent sur le bord de l'eau, où ils lui lavèrent sa plaie & ensuite l'emporterent. D'autres vinrent aussi-tôt m'informer de la nature de sa blessure; &, sachant qu'on ne l'avoit pas transporté fort loin, j'envoyai chercher le Chirurgien. Dès qu'il arriva, nous allâmes ensemble visiter le blessé, que nous trouvâmes expirant. La balle lui avoit cassé le bras, & lui étoit entré par les fausses-côtes, dont l'une étoit rompue. La sentinelle prétendit que le Naturel avoit tendu son arc pour lui décocher une flêche, & qu'il avoit été forcé de le prévenir. Mais en cela il se trompoit; & les Indiens, en paroissant menacer de leurs armes, vouloient seulement nous annoncer qu'ils étoient armés comme nous; c'est du moins ce qu'on devoit conjecturer, puisque jamais ils ne décochoient leurs traits. Ce qui rendoit cet accident encore plus déplorable, c'est que ce ne fut point l'Indien qui avoit tendu son arc, mais un autre, qui fut atteint du coup. Ce malheur jeta les Habitans dans la plus grande consternation; & le petit nombre de ceux qui étoient démeurés sur le rivage, coururent aux plantations, & en rapporterent des noix de cocos, &c. qu'ils mirent à nos pieds.

« COMME nous n'attendions plus qu'un vent favorable » pour partir, nous cherchâmes à bien employer le reste » du tems. Un parti nombreux descendit à terre; mais » chacun se sépara & alla de son côté. Je rencontrai » beaucoup d'Indiens, qui se rendoient au rivage; ils » sortirent tous du sentier pour me faire place, quoique je » fusse sans Compagnon, & aucun d'eux n'entreprit de

» m'offenſer. Je fis ſeul pluſieurs milles au haut de la colline plate, ou dans la vallée, vers un canton que nous n'avions pas encore examiné. Des bocages très-épais cachoient le chemin que je ſuivis, & je n'appercevois que par intervalles les plantations, qui couvroient toute la croupe de la colline. Je vis les Naturels couper, ou émonder des arbres, ou creuſer la terre avec une branche qui leur tenoit lieu de bêche, ou planter des ignames, &c.: j'entendis auſſi un homme qui, en travaillant, chantoit à-peu-près ſur le même ton que les Chanteurs dont on a parlé plus haut. La perſpective dont je jouiſſois, approchoit de celles de Taïti; elle avoit même un avantage, c'eſt que tout le pays, à une diſtance conſidérable autour de moi, préſentoit de petites monticules & des vallées ſpacieuſes, toutes capables de culture; au-lieu qu'à Taïti des montagnes eſcarpées & ſauvages s'élevent tout-à-coup du milieu de la plaine, qui n'a nulle part deux milles de largeur. La plupart des plantations de Tanna ſont d'ignamiers, de bananiers, d'eddoes & de cannes de ſucre, qui, étant tous fort bas *(a)*, permettent à l'œil d'embraſſer une grande étendue de terrain. Des arbres touffus occupent çà & là des eſpaces ſolitaires, & produiſent des ſcènes très-pittoreſques. Le ſommet de la colline plate, qui borde une partie de l'horizon, paroît feſtonée de petits boſquets, où les palmiers élevent leurs têtes pardeſſus les autres arbres.

ANN. 1774. Août.

(*a*) Le plus grand Bananier n'excéde pas dix pieds, & en général, ils n'ont que ſix pieds de hauteur.

ANN. 1774. Août.

» CEUX qui ſavent jouir des beautés de la Nature, con-
» cevront le plaiſir qu'on goûte à la vue de chaque petit
» objet, minutieux en lui-même, mais important au mo-
» ment où le cœur s'épanouit, & qu'une eſpèce d'extaſe
» tranſporte les ſens. On contemple alors, avec raviſſement,
» la face ſombre des terres préparées pour la culture, la
» verdure uniforme des prairies, les teintes différentes &
» la variété infinie des feuillages. Un pareil ſpectacle, dans
» toute ſa perfection, étoit ici étalé à mes regards. Quel-
» ques arbres réfléchiſſoient mille rayons ondoyans, tandis
» que d'autres formoient de grandes maſſes d'ombrages
» en contraſte avec les flots de lumiere, qui couvroient tout
» le reſte. Les nombreux tourbillons de fumée qui jailliſ-
» ſoient de chaque bocage, offroient l'idée de la vie do-
» meſtique : mes penſées ſe porterent naturellement ſur
» l'amitié & le bonheur de ce Peuple, en conſidérant ces vaſ-
» tes champs de plantains, qui m'environnoient de toutes
» parts, & qui, par leurs fruits, me paroiſſoient avoir été
» choiſis, avec raiſon, pour les emblêmes de la richeſſe &
» de la paix. Le payſage, à l'Oueſt, n'étoit pas moins admi-
» rable que celui dont je viens de parler. La plaine y
» étoit entourée d'un grand nombre de collines fertiles,
» revêtues de bois entremêlés de plantations, &, parder-
» riere, s'élevoit une chaîne de hautes montagnes, qui ne
» ſont pas inférieures à celles des Iſles de la Société, quoi-
» qu'elles ſemblent être d'une pente plus aiſée. J'examinai
» cette ſcène champêtre du milieu d'un grouppe d'arbres,
» que les liſerons & les plantes enlaçoient de leurs fleurs
» odorantes. La richeſſe du ſol eſt prodigieuſe ; car des

» palmiers, déracinés par les vents (a) & couchés à terre, avoient pouſſé de nouveaux branchages. Du milieu du feuillage, différens oiſeaux, ornés des plus belles couleurs, m'égayoient par leurs chants. La ſérénité de l'air & la fraîcheur de la briſe, contribuerent d'ailleurs à l'agrément de ma ſituation. Mon eſprit, entraîné par cette ſuite d'idées douces, ſe livroit à des illuſions, qui augmentoient mon plaiſir, en me repréſentant le genre humain ſous un point de vue favorable. Nous venions de paſſer une quinzaine de jours au milieu d'un Peuple, qui nous avoit accueilli avec beaucoup de défiance, & qui s'étoit préparé à repouſſer courageuſement toute eſpèce d'hoſtilité : l'honnêteté de notre conduite, notre modération, avoient diſſipé leur frayeur inquiette. Ces Inſulaires qui, ſuivant toute apparence, n'avoient jamais connu d'hommes auſſi bons, auſſi paiſibles, & pourtant auſſi redoutables que nous, qui étoient accoutumés à voir, dans chaque Etranger, un ennemi lâche & perfide, conçurent alors des ſentimens plus nobles de notre eſpèce. Ils partagerent, avec nous, des productions qu'ils ne craignoient plus qu'on leur enlevât par force; ils nous permirent de viſiter leurs charmantes retraites, & nous fûmes témoins de leur félicité domeſtique. Bientôt ils commencerent à aimer notre converſation, & ils conçurent de l'amitié pour nous. Je tombai

ANN. 1774. Août.

(a) « Les Racines des Cocotiers ſont naturellement très-courtes, » & compoſées d'une quantité innombrable de fibres; mais à Tanna le » ſol, quoique fertile, eſt ſi peu compact, qu'il ne faut pas un grand » ouragan pour renverſer les arbres qui y croiſſent. »

ANN. 1774. Août.

» enſuite dans des rêveries ſur la prééminence des So-
» ciétés civiliſées; un bruit, qui frappa mes oreilles dans le
» lointain, m'en fit ſortir; je me retournai, & j'apperçus le
» Docteur Sparrman : je lui montrai le ſpectacle qui me
» cauſoit tant de joie, & je lui communiquai mes idées.
» Nous partîmes enſuite pour nous rendre à bord, parce
» que l'heure de midi approchoit. Le premier Naturel
» que nous rencontrâmes, s'enfuit, & ſe cacha dans un
» buiſſon : nous ſurprîmes enſuite, à l'entrée d'une planta-
» tion, une femme, qui n'avoit pas eu le tems de s'échapper;
» elle nous offrit, d'une main tremblante & avec une
» extrême frayeur, un panier rempli d'yamboos. L'effet de
» ces deux rencontres nous étonna. D'autres Naturels, qui
» ſe tenoient derriere les buiſſons, remuoient leurs mains
» vers la greve, & nous firent ſigne de nous y rendre. Enfin,
» en ſortant du bois, nous vîmes deux Indiens aſſis ſur
» l'herbe, & tenant un de leurs Compatriotes mort entre
» leurs bras. Ils nous montrerent une bleſſure qu'il avoit
» au côté, & ils nous dirent, avec des regards touchans : »
Il eſt tué (a).

« ON NOUS RACONTA alors les détails de ce meurtre, &
» nous ne pûmes nous empêcher d'en gémir. Le Naturel,
» qui avoit voulu s'avancer au-delà des limites que gardoit
» la ſentinelle, n'étoit probablement jamais venu ſur cette
» greve, & il ne connoiſſoit point les defenſes que nous
» nous étions arrogées le droit de faire : le Soldat de Marine

(a) Ils exprimerent cela d'une maniere encore plus frappante par un mot de leur langue *Markom*.

» le repouſſa durement parmi le reſte de ſes Compatriotes, qui étoient déjà accoutumés à ce traitement injurieux, & qui s'y ſoumettoient: le nouveau venu refuſa d'être dominé, dans ſon propre pays, par un Étranger, & il ſe prépara à paſſer, une ſeconde fois, ces fatales bornes, uniquement peut-être pour montrer qu'il étoit le maître de marcher où il lui plaiſoit. La ſentinelle le repouſſa de nouveau, avec des coups ſuffiſans pour exciter la colere d'un homme moins violent qu'un Sauvage.

ANN. 1774. Août.

» NOUS FUMES ÉTONNÉS, le Docteur Sparrman & moi, de la modération des Inſulaires, qui nous avoient laiſſé paſſer ſans nous attaquer, lorſqu'ils pouvoient aiſément venger ſur nous l'aſſaſſinat d'un de leurs Compatriotes. Nous nous rendîmes à bord, avec le Capitaine Cook, fort en peine de mon Pere, qui étoit toujours dans les bois, ſuivi d'un ſeul Matelot: nous eûmes cependant le plaiſir de le voir, un quart d'heure après, ſain & ſauf, au milieu des Soldats de Marine qu'on avoit laiſſés à terre pour garder nos futailles. Une chaloupe alla tout de ſuite le chercher: il avoit été auſſi bien traité des Naturels que nous.

» UNE ACTION déteſtable détruiſit toutes les chimeres de mon imagination. Les Naturels, au-lieu d'avoir meilleure opinion de nous que des autres Etrangers, avoient droit de nous abhorrer davantage, puiſque nous venions les exterminer ſous le maſque ſpécieux de l'amitié: quelques perſonnes de l'équipage regrettoient qu'au-lieu d'expier les différens actes de violence que nous avions commis, ſur preſque chaque Iſle, durant le Voyage, nous

ANN. 1774. Août.

» nous y fussions au contraire rendus coupables de la plus » grande cruauté. Le Capitaine Cook avoit résolu de » punir, très-rigoureusement, le Soldat de Marine, pour » avoir transgressé ses ordres positifs; mais l'Officier, qui » commandoit à terre, déclara que, sans avoir donné ces » ordres particuliers à la Sentinelle, il lui en avoit enjoint » d'autres, suivant lesquelles la moindre menace, de la » part des Naturels, devoit être punie sur-le-champ de » mort. Le Soldat sortit donc des fers, & le droit que s'ap» proprioit l'Officier, sur la vie des Insulaires, passa pour » inconteſtable. »

L'APRÈS-MIDI, il ne reparut que quelques Naturels; parmi lesquels étoient Paowang & Whà-à-gou. Je n'avois pas vu ce jeune-homme depuis le jour qu'il avoit dîné à bord. Il me promit, ainsi que Paowang, de nous faire apporter des fruits le lendemain; mais notre prompt départ les dispensa de ce soin.

CHAPITRE VI.

Départ de Tanna; Deſcription de ſes Habitans; de leurs Mœurs, & de leurs Arts.

PENDANT LA NUIT, le vent s'étoit approché du Sud-Eſt: comme ce rumb nous étoit favorable pour ſortir du Port, le 20, à quatre heures du matin, nous commençâmes à démarer; &, à huit heures, ayant levé notre derniere ancre, nous reprîmes la mer. Dès que nous fûmes au large, nous mîmes en travers afin d'attendre le bateau que nous avions laiſſé derriere nous pour apporter l'ancre à jet & le grêlin. Au point du jour, on entendit dans le Bois, en face du vaiſſeau, un bruit aſſez ſemblable à une pſalmodie. On m'aſſura qu'on en avoit entendu un pareil chaque jour à la même heure: ce que j'ignorois. Il étoit trop tard pour en connoître le ſujet. Quelques Officiers conjecturoient que la pointe orientale du Port, ſur laquelle, à notre arrivée, nous vîmes des maiſons, des pirogues, &c. étoit vraiſemblablement un lieu conſacré au culte divin, parce que les Habitans avoient toujours empêché les gens de l'équipage d'y aller. Je penſai, & c'eſt encore mon opinion, que les obſtacles, que nous oppoſerent les Indiens, avoient, pour premier principe, le deſir qu'ils firent paroître en toute occaſion, de mettre des bornes à nos excurſions. Ils nous permettoient bien de retourner aux lieux où nous avions été, mais non pas de pénétrer plus

ANN. 1774. 20 Août.

ANN. 1774. Août.

avant. En gagnant peu-à peu du terrain, nos expéditions dans la contrée, s'étendirent insensiblement, sans leur donner le moindre ombrage. D'ailleurs ces cérémonies du matin; soit qu'elles fissent ou ne fissent pas partie de la Religion, ne se pratiquoient point sur cette pointe, mais dans un endroit où les gens de l'équipage avoient été journellement.

JE NE PUIS DIRE pourquoi ces Insulaires s'opposerent si constamment à notre entrée dans l'intérieur de l'Isle. Peut-être étoit-ce un effet de leur caractere naturellement ombrageux; peut-être aussi cela provenoit-il de ce qu'ils sont accoutumés à des hostilités de la part de leurs voisins, ou à des querelles intestines. Tout semble annoncer qu'ils sont souvent exposés à de pareils désordres, car nous observâmes qu'ils étoient très-habitués aux armes, & très-adroits à s'en servir. Quelque part qu'ils aillent, il est rare qu'ils sortent sans elles. Peut-être qu'ils n'étoient sur leur garde que par rapport à nous; mais j'ai peine à le croire. Nous n'exerçâmes jamais sur eux la plus légere vexation; nous ne leur prîmes rien, pas même de l'eau ou du bois sans leur consentement. Les noix de cocos, étoient aussi assurées sur les arbres, auprès desquels travailloient nos Matelots, que celles du milieu de l'Isle. Heureusement pour nous il y avoit, dans le voisinage du Havre, des cocotiers qui n'appartenoient à aucun Habitant en particulier; de sorte que nous les engageâmes à nous donner de ces noix, quoique nous n'ayions jamais pu en obtenir de leurs plantations.

NOUS N'ÉTIONS PAS absolument dépourvus de rafraîchis-

ANN. 1774. Août.

semens; car, outre le poisson que nous prenions avec la seine, nous nous procurions journellement des fruits & des racines des Habitans, mais non pas en proportion de ce que nous pouvions en consommer. Il étoit difficile d'en obtenir davantage, car ils n'attachoient aucun prix aux choses que nous leur donnions en échange. Ils n'avoient pas la moindre connoissance du fer; en conséquence, les clous, les outils, &c. qui avoient eu un si grand cours dans les Isles de l'Est, n'avoient ici aucune valeur, & pour des hommes qui vont nuds, les étoffes étoient parfaitement inutiles.

LES PRODUCTIONS de l'Isle sont le fruit à pain, les noix de cocos, un fruit ressemblant à la pêche, qu'on nomme pavie, l'igname, la patate, la figue sauvage, un fruit pareil à l'orange, qui n'est pas mangeable, & quelques autres dont je ne sais pas le nom. Je ne puis douter que la noix muscade, dont j'ai parlé, n'y croisse. Les fruits à pain, les noix de cocos, & les bananes n'y sont pas si abondans ni si bons qu'à Taïti; mais les cannes à sucre & les ignames s'y trouvent en plus grande quantité, plus grosses & meilleures. Une de ces ignames pesoit cinquante-six livres. Les cochons ne parurent point rares, mais nous ne vîmes pas beaucoup de poules; ce sont là les seuls animaux domestiques qu'aient les Habitans. Les oiseaux de terre n'y sont pas, à beaucoup près, si nombreux qu'aux Isles de la Société; mais on y trouve de petits oiseaux du plus joli plumage, & dont l'espèce nous étoit inconnue. Les arbres & les plantes, qui croissent sur cette terre sont aussi variés, dans leurs espèces,

ANN 17 4. Août.

que dans aucune des Isles où nos Botanistes ont eu le temps d'herboriser.

« PARMI LES PLANTES dont sont remplis les bois, un » grand nombre étoient nouvelles pour nous, & d'autres » croissent aux Isles des Indes Orientales. Les terres culti- » vées en contiennent en outre quarante espèces in- » connues aux Isles de la Société & des Amis. »

JE CROIS que ces Insulaires vivent principalement du produit de la terre, & que la mer contribue peu à leur subsistance. Cela vient-il de ce que leur côte n'est pas poissonneuse, ou de la mal-adresse de leurs pêcheurs? Je ne l'assurerai point; peut-être ces deux causes y concourrent-elles ensemble? Je n'ai vu dans l'Isle aucune espèce de filet, ni aucun Habitant pêcher ailleurs que sur les récifs, ou le long du rivage du Port, où ils épioient le poisson qui passoit à leur portée pour le darder; &, à cet exercice, ils montrent de la dextérité. Ils admiroient les pêches que nous faisions avec la seine; & je crois que nos succès devinrent pour eux des motifs de jalousie: sans doute ils ont d'autres manieres de pêcher que celle du dard.

« LES COQUILLAGES sont rares sur la côte. Les Habitans » vont en chercher sur les autres Isles, & ils mettent quel- » que prix aux grandes nacres de perle. Le poisson y paroît » abondant & varié. Nous prîmes à la seine & à l'hame- » çon des mulets (*mullus*), des brochets du Brésil, des

» dauphins, des perroquets de mer, des raies, des raies sans
» dents, des anges, des goulus, des suceurs, & plusieurs
» espèces de maquereaux, & des *mugils*. »

ANN. 1774. Août.

Nous jugeames que la petite Isle d'Immer étoit principalement habitée par des pêcheurs, & que les pirogues que nous voyions fréquemment passer de cette Isle à la pointe orientale du Port, étoient des bâtimens destinés à la pêche. Ces pirogues sont d'inégales grandeurs; il y en a de trente pieds de long, deux de large, & trois de haut. Elles sont composées de plusieurs pièces de bois, grossièrement cousues ensemble avec des tresses de fibres de cocotier. Les jointures sont couvertes en dehors par une latte mince, garnie de rainures, sur lesquelles passent les tresses. Ces embarcations vont à la rame ou à la voile. La voile, qui est latine, est tendue entre deux perches, dont l'une sert de vergue & l'autre de baume, & elle est guindée à un mât court. Quelques-unes des grandes pirogues ont deux voiles, & toutes sont à balancier.

Dans les commencemens, nous pensions que les Naturels de cette Isle, ainsi que ceux d'Erromango, étoient un mêlange des Habitans des Isles des Amis & de Mallicolo; mais en les observant plus particulièrement, nous fûmes convaincus qu'ils n'ont presqu'aucune affinité, ni avec les uns, ni avec les autres, à l'exception de leur cheveux, qui different peu de ceux des Indiens de Mallicolo. Ces cheveux, noirs dans les uns, & bruns dans les autres, sont crepus & frisés. Nous en avons remarqué quelques-uns jaunâtres à la pointe. Ils les séparent en petites mèches,

ANN. 1774. Août.

autour desquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée, jusqu'à un pouce environ du bas; &, à mesure que les cheveux croissent, ils continuent de rouler l'écorce autour; ce qui fait l'effet de plusieurs cordelettes.

« ELLES ONT de cinq à huit ou neuf pouces de longueur, » & pendent des deux côtés de la tête. Quelques-uns, » & sur-tout ceux qui ont les cheveux laineux, les laissent » croître sans leur donner de forme particulière, ou bien » ils se contentent de les attacher en touffes au sommet de » la tête avec une feuille. La plupart y portent un petit » bâton ou roseau mince d'environ neuf pouces de long, » avec lequel ils se grattent : leur tête est remplie de ver- » mine. Ils y placent aussi, comme un ornement, un autre » roseau garni de plumes de coq ou de chouette ; un petit » nombre y met un chapeau de feuilles de plantain verd, » ou de nattes. Il y en a qui forment de leurs barbes des » espèces de cordelettes. »

CETTE BARBE, qu'ils portent courte, est forte & épaisse. Les femmes ont généralement des cheveux courts, ainsi que les jeunes gens, jusqu'à l'âge de virilité. Nous avons vu des hommes & des femmes, qui avoient des cheveux comme les nôtres; mais il étoit aisé de s'appercevoir qu'ils étoient d'une autre race, & je crois qu'on nous fit entendre qu'ils venoient d'Erronam. C'est à cette Isle qu'appartient une des deux langues qu'ils parlent, & qui est presque la même que celle des Habitans des Isles des Amis. Il est très-probable que c'est de ces Isles qu'Erronam a tiré ses Habitans, & que, par une longue communication

Benard Direx.

HOMME DE L'ISLE DE TANNA.

RPJCB

avec Tanna & les autres terres voiſines, les différentes Nations ont appris leurs différentes langues.

ANN. 1774. Août.

CELLE que parlent les Habitans de Tanna, & ſi nous ne nous ſommes point trompés, ceux d'Erromango & d'Anattom, leur eſt particuliere Elle differe de celles de toutes les autres Iſles, & n'a aucune affinité avec celle de Mallicolo; de ſorte qu'il paroît que le Peuple de ces trois Iſles, eſt une Nation abſolument diſtincte. Mallicolo, Apée, &c. ſont des noms qui leur étoient entièrement inconnus; ils n'avoient même jamais entendu parler de l'Iſle Sandwich, qui eſt bien moins éloignée. Je me donnai aſſez de peine pour ſavoir juſqu'où s'étendoient leurs connoiſſances géographiques, & je trouvai qu'elles ne paſſoient pas les bornes de leur horizon.

CES INSULAIRES ſont d'une médiocre ſtature, minces de taille; il en eſt beaucoup de petits; on en voit peu de gros ou de robuſtes; ils ont un air agréable; « mais on remarque » rarement à Tanna ces beaux traits, ſi communs parmi les » Inſulaires des Iſles de la Société, des Amis & des Marquiſes. Je n'ai pas trouvé un ſeul homme corpulent; » ils ſont tous pleins de vivacité & de feu, ils ont le nez » large, les yeux pleins & doux. La phyſionomie de la plu- » part eſt ouverte, mâle & honnête; quelques-uns cepen- » dant l'ont mauvaiſe. » Ils ſont, comme les Peuples des Tropiques, agiles & diſpos; ils excellent à manier leurs armes, & montrent de l'averſion pour le travail; jamais ils ne voulurent nous aider, en quelque ouvrage que ce fût, & les Habitans des autres Iſles s'en faiſoient un plaiſir: leur

ANN. 1774. Août.

penchant pour l'oiſiveté ſe manifeſte ſur-tout par la maniere indigne dont ils traitent les femmes, qui ne ſont proprement que des bêtes de ſomme. J'en ai vu marcher une ayant un gros paquet ou un enfant ſur le dos, & un autre paquet ſous le bras, tandis qu'un jeune-homme, qui alloit devant elle, ne tenoit à la main qu'une maſſue ou une lance. Nous avons fréquemment obſervé, le long de la plage, ſous l'eſcorte d'un certain nombre d'hommes armés, de petits troupeaux de femmes, chargées de fruits & de racines; mais rien n'eſt plus rare que de rencontrer des hommes portant des fardeaux. Nous n'avons pas pu nous informer du ſujet de ces ſortes de convois, ni par quelle raiſon les femmes marchoient ainſi eſcortées. Nous imaginâmes d'abord qu'habitant les environs du Port, elles fuyoient avec tous leurs effets, pour s'éloigner de nous; mais, preſque journellement, elles paſſoient chargées à-peu-près de même.

JE NE DIRAI pas que les femmes de cette contrée ſont belles; mais je penſe qu'elles ſont aſſez jolies pour les Habitans, & qu'elles le ſont trop pour l'uſage qu'ils en font; elles ne portent qu'une corde autour des reins, & quelques brins de paille, qui y ſont attachés devant & derriere. Les deux ſexes ſont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire; ils n'ont même aucun trait des Nègres; ils paroiſſent plus bruns qu'ils ne le ſont naturellement, parce qu'ils ſe peignent le viſage avec un fard de noir de plomb; ils uſent auſſi d'un fard rouge, & d'une troiſieme ſorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge & le noir. Ils ſe mettent de larges couches de tous ces fards, non-ſeulement ſur le viſage, mais

Benard Direx.

FEMME DE L'ISLE DE TANNA.

RPICB

mais encore sur le cou, les épaules & la poitrine. « Pour » mettre ces peintures, ils se servent d'huile de noix de » cocos, ils se font des barres obliques de deux ou trois » pouces de large; ils emploient rarement la couleur » blanche; mais ils se couvrent quelquefois une moitié du » visage de rouge, & l'autre moitié de noir.

ANN. 1774. Août.

» ILS SE FONT des incisions, sur-tout au haut du bras, & sur » le ventre; elles tiennent lieu des piquures, en usage parmi » les Insulaires d'un teint plus clair, qui habitent les Isles des » Amis & de la Société, la Nouvelle-Zélande, l'Isle de » Pâque & les Marquises. Ils enlevent la chair avec un » bambou, ou une coquille aigue, & ils y appliquent une » plante particuliere, qui forme une cicatrice élevée sur la » surface de la peau, après que la blessure est guérie; ils ont » soin de donner à ces cicatrices la forme des fleurs, & » d'autres figures; ce qui est une grande beauté dans le » pays. Nous n'avons apperçu qu'un seul homme qui fût » tatoué sur la poitrine; on a déjà remarqué que la piquure » sembloit avoir été faite de la même manière qu'à Taïti. »

LES HOMMES n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture & une pagne, qu'ils placent d'une maniere aussi indécente que les Habitans de Mallicolo. Les femmes s'enveloppent d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux, en forme de jupe, & cette étoffe est de fibres de bananiers. « Les enfans prennent ces feuilles à l'âge de six » ans. Je ne puis m'empêcher de répéter encore ici qu'ils » ne se servent pas de cette couverture, par des motifs de » décence: en effet, elle produit un effet si contraire,

ANN. 1774. Août.

» que chaque Insulaire de Tanna ou de Mallicolo ressemble » à cette Divinité fameuse, qui protégeoit les vergers & les » jardins des Anciens.

» LE CARTILAGE, entre les narines, est communément » troué & orné d'une pierre cylindrique, ou d'un morceau » de bambou d'un demi-pouce d'épaisseur. »

LES DEUX SEXES sont chargés également de bracelets, de colliers, de pendans d'oreille & d'amulettes. Les bracelets sont sur-tout portés par les hommes : il y en a de coquillages & d'autres de cocos. Les hommes aiment aussi à se parer d'amulettes: ils attachent un grand prix à celles qui sont d'une pierre verdâtre, & c'est par cette raison qu'ils échangeoient volontiers les fruits de leur pays pour des morceaux de talc verd de la Nouvelle-Zélande. « Ils placent souvent » à la partie supérieure du bras gauche, un morceau de » coque de noix de cocos, bien sculpté, ou simple & poli, » qu'ils relevent par des plantes, telles que *l'Evodia* » *hortensis (a)*, *le Crotum variegatum*, *Lycopodium* » *phlegmaria*, *Vitex trifolia*, ou une espèce d'*Epiden-* » *drum.* »

LES COLLIERS sont le principal ornement des femmes, & la plupart sont de coquillages. Tous les hommes & toutes les femmes mettent des pendans d'oreilles, & ceux d'écaille de tortue leur paroissent d'un grand prix. Les Gens de l'équipage qui avoient apporté de l'écaille des Isles des

(a) *Voyez* Forster, *Nova. Gen. Plant.*

Amis, la mirent en vente, & elle fut plus eſtimée que toutes nos marchandiſes. Il faut en conclure que ces Indiens prennent rarement des tortues. Je n'en ai vu qu'une dans le Port, & c'étoit au moment que nous appareillions. J'ai encore obſervé que, ſur la fin de notre ſéjour, ils commençoient à demander des haches & de grands clous; ce qui prouve aſſez qu'ils avoient reconnu que le fer eſt d'un bien plus grand ſervice que la pierre, l'os & les coquilles, dont ils fabriquent leurs inſtrumens. Leurs haches de pierre, du moins celles que j'ai apperçues, n'ont point la forme des herminettes des autres Iſles; mais elles reſſemblent davantage à une hache de cette figure ; le manche, qui eſt d'une bonne groſſeur, a un trou dans lequel la pierre eſt fixée.

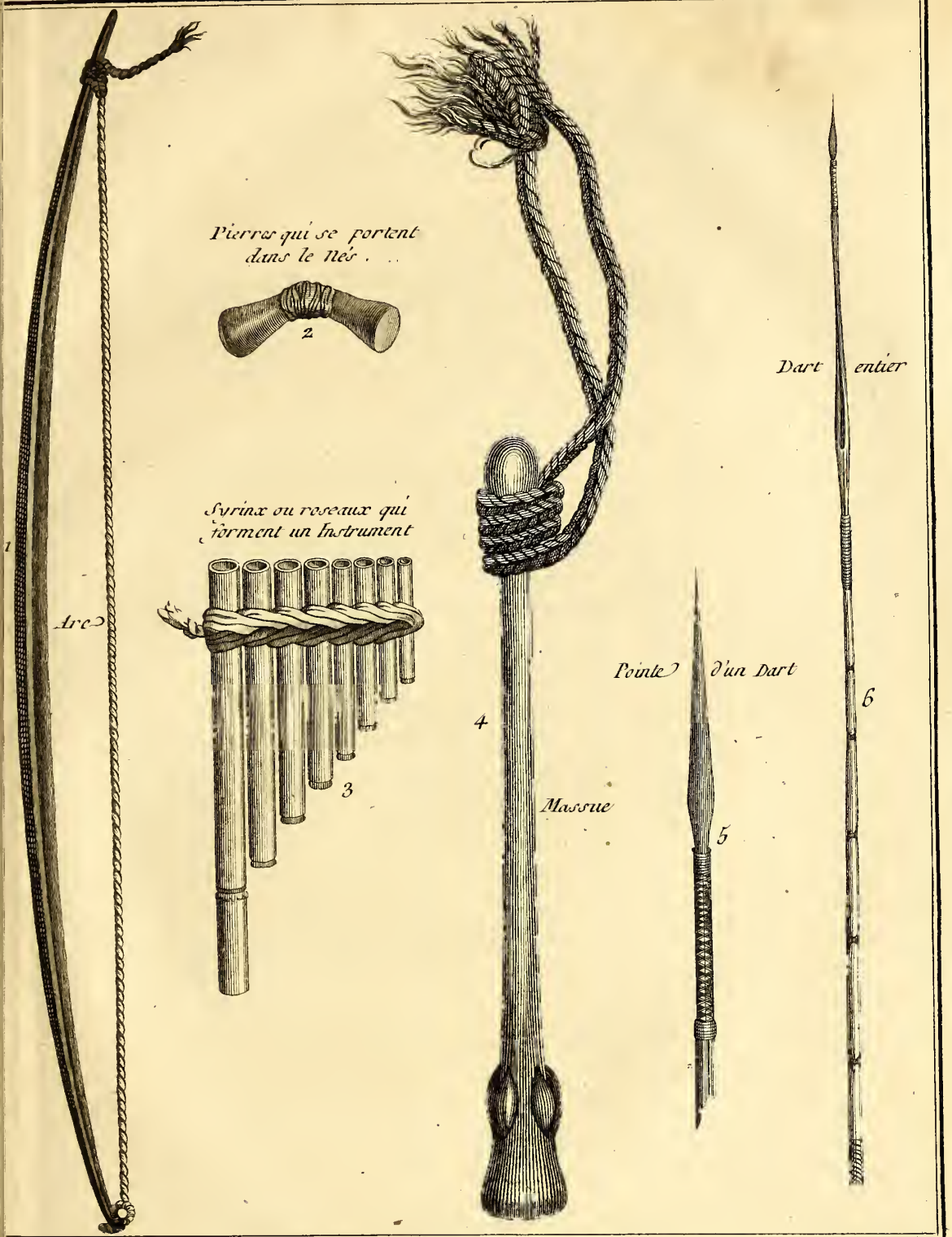
ANN. 1774. Août.

LES ARTS, chez ces Peuples, à l'exception de la culture des terres, méritent à peine qu'on en faſſe mention; leurs manufactures ſe réduiſent à une mauvaiſe eſpèce de natte, & à une étoffe non moins groſſiere d'écorce d'arbre, qu'ils emploient principalement en ceintures. La ſtructure de leurs pirogues, comme je l'ai obſervé, annonce toute la rudeſſe de leur ſituation; leurs armes, malgré les peines qu'ils prennent pour les polir, ſont, à cet égard, fort inférieures à celles que nous avons vues chez d'autres Nations; ce ſont des maſſues, des lances, des dards, des arcs, des flêches & des pierres. Ils ſe fient beaucoup à leurs dards, dont la pointe triangulaire a des barbes dentelées. Pour les lancer, ils ſe ſervent d'un cordon fortement treſſé, de ſix pouces environ de longueur, ayant un œillet à un bout, & un nœud à l'autre. L'index de la main droite ſe place dans

ANN. 1774. Août.

l'œillet, & l'autre bout eſt tourné autour du dard où il eſt preſque en équilibre. Ils tiennent le dard entre le pouce & les autres doigts qui lui donnent ſeulement la direction; ſa viteſſe lui étant communiquée par le cordon & l'index. A l'inſtant que la viteſſe du dard devient plus grande que celle de la main, le cordon s'en détache, & reſte à l'index, prêt à lancer un nouveau trait. Avec ces dards, ils tuent des oiſeaux & des poiſſons : à la diſtance de huit ou dix verges, ils mettent dans un blanc de ſix pouces de diamètre, ſans jamais y manquer; mais, à une diſtance double, le blanc eût-il dix-huit pouces de largeur, ils n'y touchent que par haſard, quoiqu'ils lancent ces traits à ſoixante & ſoixante-dix verges. Quelle que ſoit l'éloignement du but qu'ils veulent atteindre, le dard eſt toujours décoché de toute leur force. Les dards, les arcs & les flêches ſont pour eux ce que les mouſquets ſont pour nous : les flêches ſont des roſeaux armés d'une longue pointe d'un bois très-dur : quelques-unes de ces pointes ſont barbelées ſur les arêtes, & celles avec leſquelles ils tirent les oiſeaux, ont deux, trois, & quelquefois quatre pointes. Les pierres dont ils font uſage, ſont des morceaux de roches de corail de huit à quinze pouces de longueur, ſur un & demi de diamètre. Je ne dirai pas s'ils les jettent comme armes de traits. Il en eſt peu parmi eux qui ne portent une maſſue, des dards, ou un arc & des flêches; mais jamais l'un & l'autre enſemble; & ceux qui portent des pierres, les tiennent communément dans leur ceinture.

« EN GÉNÉRAL, les jeunes-gens ſe ſervent de frondes & » d'arcs, & les hommes, d'un âge plus avancé, de maſſues,



Benard Direx.

Armes de Mallicolo et de Tanna .

PPJOB

» ou de dards. Les arcs ſont du meilleur bois de maſſu e, » (*Caſuarina*) très-fort & très-élaſtique : ils le poliſſent beaucoup, & peut-être qu'ils le frottent d'huile, de » tems-en-tems, pour entretenir ſa ſoupleſſe. Leurs traits » de Bambou, ont près de quatre pieds de long; les dards » ou les piques neuf à dix, & ſeulement un demi-pouce de » diamètre. J'ai obſervé que, comme ils craignent de briſer leurs arcs, ils ne les courbent pas extrêmement, &, à » vingt-cinq ou trente verges, on a peu à craindre de leurs » flèches.

ANN. 1774. Août.

» LEURS MASSUES ont quatre ou cinq formes différentes. » Lesmeilleures ont quatre pieds de long, un nœud rond, au » manche, qu'ils tiennent dans leur main, & l'autre extrémité, avec laquelle ils frappent, a la figure d'une étoile, & » pluſieurs pointes proéminentes. Une ſeconde eſpèce, d'environ ſix pieds de long, a un grand nœud ou excroiſſance latérale à un bout. Une troiſieme, d'environ cinq » pieds, a une pièce plate, de huit ou dix pouces de long, » ſe projetant à angles droits, & qui reſſemble à la flamme » d'un Maréchal: elle a un tranchant très-aigu. La quatrieme eſt exactement pareille à celle-ci ; mais elle a » un de ces pâles plats de chaque côté. Enfin la cinquieme » eſt un ſimple morceau de rocher de corail, groſſièrement » travaillé en cylindre, de dix-huit pouces de long & de » deux de diamètre. Ils font uſage quelquefois de celle-ci » comme d'une arme miſſive. »

JE CROIS devoir rapporter ici un paſſage entier;

ANN. 1774. Août.

tiré du Journal de M. Wales. Comme il étoit continuellement à terre, il a eu plus d'occasion de remarquer l'adresse des Insulaires dans le maniement des armes. Le passage est conçu en ces termes : « J'avoue que j'ai souvent » été tenté de croire que les exploits des Héros d'Homere avec leurs javelots, tenoient un peu trop du » merveilleux pour trouver place dans un Poëme héroïque qui se renferme dans les régles prescrites par » Aristote. M. Pope, le sublime Traducteur de ce Poëte, » reconnoît lui-même qu'ils doivent paroître prodigieux. » Mais depuis que j'ai vu ce qu'exécutent ces Insulaires » avec des javelots de bois, grossièrement armés de pointes, » qui n'ont pas même la dureté du fer, je crois tout ce » que le Poëte Grec rapporte à ce sujet. Depuis mon séjour à l'Isle de Tanna, je lui trouve infiniment plus de » beautés : &, en effet, il ne rend pas compte d'une action, » d'un effet de ces armes de traits, que je n'aie vu parmi » ces Peuples ; tel est le mouvement circulaire, le sifflement du trait, à l'instant qu'il part, & son frémissement, » en pénétrant la terre, au moment qu'il tombe : tel est encore la maniere dont le Guerrier vise & ajuste l'objet qu'il » veut frapper, ou cet air menaçant dont il agite son javelot » en marchant, &c. &c. »

TOUT ce que je sais de leur cuisine, c'est qu'elle consiste à griller ou rôtir ce qu'ils veulent manger ; car ils n'ont aucun vase pour le bouillir. Je n'ai pas remarqué qu'ils boivent d'autre liqueur que l'eau & le jus de leurs cocos.

« UNE ESPÈCE de pierre argilleuse, mêlée avec des

» morceaux de pierre de craie, forme la plupart des
» rochers, que nous examinâmes. Elle eſt communément
» d'une couleur brune ou jaunâtre, & elle ſe trouve en
» couches preſque horizontales d'environ ſix pouces d'é-
» paiſſeur. En pluſieurs endroits, nous obſervâmes une
» pierre noire, tendre, compoſée des cendres & des choërls
» vomis par le volcan, mêlée d'argille ou d'une ſorte de
» tripoly, que des Mineurs appellent pierre pourrie. Cette
» ſubſtance eſt placée quelquefois en couches alternatives
» avec la pierre noire Le même ſable volcanique, mêlé au
» terreau végétal, forme le ſol le meilleur de l'Iſle, où,
» comme je l'ai déjà dit, tous les végétaux croiſſent en
» abondance. Le volcan, qui brûle ſur l'Iſle, change,
» ſans doute, beaucoup ſes productions minérales, &
» nous aurions peut-être fait des obſervations nouvelles en
» cette partie, ſi les Naturels ne nous avoient pas empê-
» ché conſtamment de l'examiner. Nous avons trouvé le
» ſoufre natif dans la terre blanche, qui couvre les ſolfa-
» terras d'où s'élevent les vapeurs aqueuſes: cette terre eſt
» très alumineuſe & peut-être imprégnée de particules de
» ſel. Nous avons auſſi remarqué, près de ces endroits,
» des bols rouges, & les Naturels ornent les cartilages de
» leurs narines d'une pierre blanche ſélenite. Nous y
» avons vu des échantillons de groſſes laves; mais, comme
» nous ne ſommes jamais approchés du volcan, nous n'en
» avons par trouvé en grande quantité. »

ANN. 1774. Août.

NOUS IGNORONS ce qui concerne leur Gouvernement. Ils ſemblent reconnoître des Chefs parmi eux; du moins on nous montra des Inſulaires qui portoient ce titre; mais

ANN. 1774. Août.

ces Chefs, comme je l'ai déjà obſervé, paroiſſent jouir de peu d'autorité ſur le reſte du Peuple. Le vieux Géogy étoit le ſeul pour lequel les Habitans paruſſent avoir de la conſidération : mais cette marque d'attention étoit-elle rendue à ſon rang ou à ſon grand âge? Je ne l'aſſurerai pas. En diverſes occaſions, j'ai vu des vieillards reſpectés & obéis. Notre ami Paowang étoit de ce nombre; & cependant je ne l'ai jamais entendu nommer Chef, & j'ai des raiſons de croire qu'il n'avoit pas plus de droit à l'autorité que pluſieurs de ſes voiſins, & même moins. Le Peuple ne ſembloit obéir à perſonne dans le voiſinage du Port; &, s'il y avoit eu un Chef, il eſt bien probable que nous l'aurions connu.

« LA RACE D'HOMMES, qui vivent ſur cette Iſle, eſt » moins civiliſée que les Habitans des Iſles de la Société & » des Amis, qui vivent à-peu-près ſous le même parallèle, un » peu plus à l'Eſt. En comptant vingt mille ames à Tanna, » cette ſuppoſition paroît portée très-haut. Dans tous les » cantons, que nous avons parcourus, il y a beaucoup moins » de plantations que de forêts, excepté ſur la colline plate, » le long de la côte orientale de la Baie, qui eſt en effet » le coin de terre le plus fertile que j'aie vu ſur ces Iſles. » L'excellence du ſol nuit au progrès de la culture, au-lieu » de la hâter, parce qu'il eſt très-difficile de déraciner les » différens arbres, buiſſons & ronces qui croiſſent d'eux-» mêmes: les végétaux cultivés, naturellement plus foibles » & plus délicats, ſont aiſément étouffés par ces produc-» tions ſpontanées. Ces deux circonſtances indiquent aſſez

» que

» que les Insulaires de Tanna ne sont pas nombreux en pro-
» portion de l'étendue de leur pays. Il paroît que ce Peuple
» vit dispersé en petits Villages, composés de quelques
» familles, & l'usage constant où ils sont de marcher ar-
» més, est un signe assuré qu'ils avoient autrefois, & qu'
» probablement ils ont encore, des guerres avec leurs voi
» sins ou des divisions entr'eux. S'il m'étoit permis de ha
» sarder une conjecture, appuyée sur les langues que nou
» avons entendues parler ici, je supposerois que plusieur
» tribus, de différentes Nations, ont peuplé Tanna, & s
» sont disputés la possession de cette Terre. Outre le lan
» gage ordinaire de l'Isle, outre un dialecte des Isles de
» Amis, nous avons recueilli des mots d'une troisieme lan
» gue, principalement en usage parmi les Habitans de
» collines occidentales, & nous avons observé, en particu
» lier, que ces trois langues sont totalement distinctes. Il y
» a, dans le langage ordinaire de Tanna, deux ou trois
» mots d'une affinité manifeste avec celui de Mallicolo, &
» deux ou trois autres répondent à la langue Malaise; mais,
» en général, il n'a point de rapport aux langues que je
» connois: il y a une forte aspiration & un son guttural
» dans la plupart des mots, qui étant très-sonores & remplis
» de voyelles, se prononcent aisément.

ANN. 1774. Août.

» LA PETITE étendue des Isles de la Mer du Sud, & le
» manque de quadrupèdes, ont empêché les premieres peu-
» plades, qui s'y établirent, de vivre de la chasse, occupa-
» tion ordinaire des Sauvages; & renfermés par des espaces
» bornés, qui ne leur permettoient pas de nourrir de nom-
» breux troupeaux d'animaux domestiques, ils furent

ANN. 1774. Août.

» d'autant plus obligés de recourir à la culture du sol, afin de
» pourvoir à leur subsistance, qu'ils ne pouvoient pas se
» nourrir de leur pêche. L'économie rurale, ainsi exercée
» dès les premiers tems, a facilité la civilisation. Toutes les
» Nations des Isles Tropiques de la Mer du Sud, ont des
» habitations fixes, & c'est un degré plus ou moins grand
» d'élégance & de commodité qui les distingue. D'après
» cela, les Insulaires de Tanna ne paroissent pas fort avan-
» cé. Leurs maisons sont seulement des hangards, qui ne
» font que mettre à l'abri de l'inclémence du tems. Ils ne
» connoissent pas encore les vêtemens; &, leurs corps,
» couverts de peintures & de graisses, semblent encore mé-
» priser la propreté. Nous les jugeâmes cependant fort dispo-
» sés à se civiliser davantage. La cuisine, pratiquée par les
» femmes, varie beaucoup leurs alimens; elles rôtissent ou
» grillent les ignames & les bananes; elles cuisent à l'étu-
» vée les feuilles vertes d'une espèce de figue & de l'okra;
» (*Hibiscus-Esculentus*); elles font des puddings avec
» une pâte de bananes & d'eddoes, contenant un mêlange
» d'amandes & de feuilles : diverses espèces de fruits
» mûrs s'y mangent cruds. Les volailles & les cochons
» fourniſſent, sans doute, de tems-en-tems des nourritures
» animales, &, par intervalles, ils prennent des poissons &
» des oiseaux, qui sont probablement de grandes friandises.
» Si le goût, pour la variété des mets, devient plus général
» & plus vif, l'Agriculture, les Arts & les Manufactures
» auront plus d'activité.

« LA VIE domestique du Peuple de Tanna n'est pas
» privée de tout amusement. Ils sont d'un caractere plus

» sérieux que les Nations plus civilisées des Isles des Amis
» & de la Société, & que les Habitans plus sauvages de
» Mallicolo; mais, d'un autre côté, leur musique est plus
» parfaite que celle du reste des Naturels de la Mer du Sud,
» & le goût de l'harmonie, qui suppose une grande sensibilité
» d'organes, est une disposition excellente à la civilisation.
» Conformément à leur position, gouvernement est très-
» imparfait. Chaque Village & chaque famille paroît indé-
» pendant, & ils ne se réunissent que lorsque leurs intérêts
» sont absolument les mêmes: par exemple, quand leur
» pays est menacé d'une invasion. Les vieillards ou les hom-
» mes forts, paroissent avoir la plus grande influence sur la
» multitude; mais il ne semble pas y avoir de distinction de
» rangs. Les intérêts particuliers des petites Sociétés doivent
» souvent se heurter, & entraîner dans des querelles qui
» nourrissent la défiance & le ressentiment. L'accroissement
» de population les obligera, par la suite des tems, à éta-
» blir une forme de gouvernement sur une base fixe. La
» fabrique des armes, qui leur prend maintenant plus de
» tems qu'aucun autre de leurs travaux, n'occupera alors que
» leurs heures de loisir; mais ils y répandront la même élé-
» gance qu'on remarque sur celles des Isles des Amis. On
» ne sait pas jusqu'où la navigation, sur les Isles voisines, peut
» hâter cette époque; car le commerce est d'une utilité
» infinie aux progrès de la civilisation.

ANN. 1774. Août.

» NOUS NE CONNOISSONS rien de leur Religion, si ce
» n'est le chant solemnel que nous entendîmes sur la pointe
» orientale de la Baie, presque chaque matin, d'où nous
» conjecturâmes qu'ils vont rendre un culte dans les

ANN. 1774. Août.

» bois des environs. Leurs soins, pour nous empêcher d'a-
» border à cet endroit, confirment cette conjecture; nous
» ne leur avons vu faire d'ailleurs aucun acte de Religion, ni
» rien qui pût passer pour superstitieux. La seule chose qui
» parut avoir rapport avec des idées religieuses, c'est qu'ils
» prenoient, dans une feuille, ce que nous leur donnions;
» mais, comme ce n'étoit pas une coutume générale, &
» qu'ils négligerent cette précaution, dès que nous les
» connûmes mieux, je ne puis fonder là-dessus aucune
» assertion.

» ON NE DOIT pas attendre que, durant le peu de séjour
» que nous avons fait à Tanna, & avec aussi peu de liberté
» que nous en laissa d'abord la défiance des Naturels, nous
» ayons pu rassembler des observations certaines & instruc-
» tives, ou un détail exact des connoissances des Naturels.
» Les usages de la vie domestique nous sont entièrement
» inconnus. Toutes les Nations pratiquent des cérémonies
» dans les occasions solemnelles, tels que les mariages, les
» naissances & les morts, &, quelques simples qu'elles puis-
» sent être à Tanna, elles contribuent à répandre des lumieres
» sur le caractere du Peuple; mais il auroit fallu un plus
» long tems pour nous en instruire.

» NOS DIFFÉRENTES courses, sur la colline, nous don-
» nerent lieu de croire qu'ils sont hospitaliers & bienfaisans,
» lorsqu'ils n'ont pas à craindre pour leur propre sûreté. Ils
» nous paroissent injustes envers leurs femmes; mais moins
» cruels & moins dénaturés que les Zélandois. Il semble que
» leur caractere se rapproche, chaque jour, de cette équité

» qu'on trouve chez les Habitans des Isles des Amis & de la » Société.

ANN. 1774. Août.

» NOUS LES AVONS jugés braves & intrépides ; & la » maniere dont ils nous traiterent dans les bois, après le » funeste assassinat d'un de leurs Compatriotes, étoit sûre- » ment généreuse. Notre arrivée parmi eux auroit peut- » être hâté les progrès de leur civilisation, si nos violences » n'avoient pas enfin détruit la bonne opinion qu'ils com- » mençoient à prendre de nous. On a déjà dit qu'ils » ne faisoient aucun cas de nos marchandises ; mais, » comme nous leur avons laissé un nombre considérable » de clous & de haches, la durée du fer leur inspirera bien- » tôt de l'estime pour ce métal ; & le premier vaisseau qui » abordera sur leur côte, les trouvera probablement em- » pressés d'acquérir des ouvrages de fer. »

LE HAVRE où mouilla le vaisseau, fut nommé Port de la Résolution, du nom du vaisseau qui est le premier qui y soit jamais entré. Il est situé sur le côté Nord de la pointe la plus orientale de l'Isle, & à-peu-près à l'E. N. E. du volcan, par les $19^d\ 32'\ 25''\frac{1}{2}$ de latitude Sud, & les $169^d\ 44'\ 35''$ de longitude à l'Est. Ce mouillage n'est proprement qu'une crique, qui court dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. l'espace de trois quarts de mille, sur un demi-mille environ de largeur. Un banc de sable & des roches du côté de l'Est, le rendent encore plus étroit. La profondeur de l'eau, dans le Port, est de six à trois brasses, fond de sable & de vase. Si l'on veut faire de l'eau & du bois, on ne peut desirer un endroit plus commode ; car ces deux articles s'y trouvent, pour ainsi

ANN. 1774. Août.

dire, sous la main. L'eau prit un mauvais goût, après avoir été quelques jours à bord; mais ensuite elle redevint douce, & même, au moment qu'elle étoit le plus saumâtre, on pouvoit, en peu d'heures, avec la machine de fer-blanc, en dessaler une pièce entiere. Cette machine, aujourd'hui d'un usage général dans la Marine, est une invention admirable.

M. WALES, qui m'avoit donné la latitude & la longitude, trouva que l'aiguille aimantée déclinoit de $7^{d}\ 14'\ 12''$ à l'Est, & que l'inclinaison de sa pointe Sud étoit de $45^{d}\ 2'\ \frac{1}{3}$. Il observa encore que le tems de la haute mer, dans les Syzygies, arrivoit à cinq heures quarante-cinq minutes, & que la marée s'élevoit & retomboit de trois pieds.

CHAPITRE VII.

Reconnoissance des Isles voisines. Description plus détaillée de ces Terres.

DÈS qu'on eut repris à bord nos Bâtimens à rames, nous fîmes voiles à l'Est, avec un bon frais du S. E. tenant le plus près du vent, dans le dessein d'avoir une vue plus distincte d'Erronam, & de reconnoître s'il n'existoit pas quelque autre terre dans son voisinage. Nous courûmes ainsi jusqu'à minuit, qu'ayant depassé l'Isle, nous revirâmes de bord, & nous fîmes deux bordées. ANN. 1774. 20 Août.

AU LEVER DU SOLEIL, le 21, je mis le Cap au S. O. me proposant d'arriver au Sud de Tanna, & plus près d'Annatom, pour observer les terres qui seroient dans cette direction; car la matinée, le ciel étant parfaitement serein, nous n'avions rien découvert à l'Est. A midi, nous observâmes 20^{d} 33′ 30″ de latitude australe; & voici quel étoit le gissement des terres autour de nous; le Port de la Résolution nous restoit au N. 86^{d} O. à six lieues & demie; l'Isle de Tanna s'étendoit du S. 88^{d} O. au N. 64^{d} O. le Cap des Traîtres au N. 58^{d} O. à vingt-lieues; l'Isle d'Erronam au N. 86^{d} E. à cinq lieues; & Annatom, du S. $\frac{1}{2}$ E. au S. $\frac{1}{2}$ O. à la distance de dix lieues. Je continuai de cingler au Sud, jusqu'à deux heures après midi, que, ne voyant plus de terre devant nous, nous arrivâmes vent arriere 21

pour doubler la pointe Sud-Eſt de Tanna ; & enſuite, avec
ANN. 1774. Août. un vent frais de l'E. S. E. nous en prolongeâmes la côte méridionale, à une lieue du rivage. Elle paroiſſoit très-eſcarpée, ſans être défendue par aucune chaîne de briſans; la contrée ſembloit auſſi fertile que dans le voiſinage du Port; & en outre elle ſe montroit ſous l'aſpect le plus riant. A ſix heures, nous apperçûmes pardeſſus l'extrémité occidentale de Tanna, les hautes terres d'Erromango au N. 16[d] Oueſt; à huit heures, nous doublâmes cette Iſle, & nous fîmes voile au N. N. O. voulant rallier l'Iſle Sandwich, pour en achever la *Reconnoiſſance (a)*, & celle des Iſles ſituée au
22. N. O. Le 22, à 4 heures après midi, nous amenâmes la pointe du S. E. & rangeant la côte méridionale, je trouvai qu'elle couroit Oueſt & O. N. O. l'eſpace d'environ neuf lieues. Vers le milieu de cette longueur, & près du rivage, ſont trois ou quatre Iſlots, derriere leſquels il ſemble qu'on pourroit mouiller en ſûreté. Mais, n'imaginant pas que j'euſſe du temps à ſacrifier à la viſite de cette belle terre, je continuai de longer la côte juſqu'à ſon extrémité occidentale, & je portai enſuite le Cap au N. N. O. pour gagner la pointe S. E. de Mallicolo, qui, à ſix heures & demie le lendemain, nous reſtoit au N. 14[d] Eſt, à la diſtance de ſept ou huit lieues, nous avions l'Iſle Trois-collines au S. 82[d] Eſt. On ne tarda pas à découvrir les Iſles Apée, Paoom & Ambrym. Les terres, que nous avions cru ne former que la ſeule Iſle de Paoom, parurent alors être deux Iſles; on voyoit du moins une eſpèce de ſéparation entre la montagne & la terre qui eſt à

(a) Ce mot *Reconnoiſſance*, ne doit pas ſe prendre ici dans un ſens trop littéral.

l'Oueſt.

l'Oueſt. Nous côtoyâmes la bande S. O. de Mallicolo à une demi-lieue du rivage. De la pointe S. E. la terre court à l'Oueſt, un peu vers le Sud, dans une étendue de ſix ou ſept lieues; elle ſe fait enſuite N. O. $\frac{1}{4}$ O. l'eſpace de trois lieues, où elle ſe termine en un Cap, ſitué par la latitude de 16^{d} 29$'$ & que j'appellai le Cap Sud-Oueſt. La côte, qui eſt baſſe, ſembloit hachée par pluſieurs criques & autant de pointes: peut-être que ces pointes ſont de petites Iſles qui bordent le rivage; car nous ſommes aſſurés que celle qui eſt à l'Eſt du Cap, à la diſtance de deux ou trois lieues, eſt une Iſle. Près du côté occidental ou de la pointe du Cap, eſt un rocher, ou Iſlot de forme circulaire, qui lui eſt uni par des briſans, & qui met à l'abri des vents régnans une belle Baie, formée par un coude dans la côte.

ANN. 1774. Août.

LES INSULAIRES parurent en troupes ſur pluſieurs endroits de la plage; & quelques-uns ſembloient vouloir lancer leurs pirogues en mer, pour reconnoître le navire; mais ils ne le firent pas, par la raiſon, ſans doute, que nous ne diminuâmes point de voiles. Du Cap Sud-Oueſt, la côte court N. $\frac{1}{4}$ N. O. mais la terre la plus avancée, eſt au N. O. $\frac{1}{4}$ N. Continuant de ſuivre la direction de la côte; à midi, nous en étions éloignés de deux milles, & la latitude obſervée fut de 16^{d} 22$'$ 30$''$ Sud. C'eſt preſque là le parallele du port Sandwich, & notre Montre marine, notre plus sûr guide, marquoit que nous n'en étions qu'à 26$'$ à l'Oueſt; diſtance que la largeur de Mallicolo ne peut excéder ſur ce parallele. Le Cap Sud-Oueſt nous reſtoit alors au S. 26^{d} Eſt, à ſept milles; & la pointe de terre la plus avancée, & que nous voulions amener au N. O. $\frac{1}{4}$ N. A trois heures, nous

ANN. 1774. Août.

étions par le travers de cette pointe, & la terre s'étendoit devant nous, & couroit de plus en plus au Nord. Nous la côtoyâmes jusqu'à son extrémité septentrionale, où nous n'arrivâmes qu'après le coucher du Soleil; &, dans ce moment, nous en étions si près que nous entendîmes les voix des Habitans assemblés autour d'un feu. Ici la sonde rapporta vingt brasses d'eau, fond de sable; mais, en nous éloignant de la côte, bientôt il n'y eut plus de fond, & alors revirant je fis une bordée au Sud, jusqu'à ce que la Lune vint nous éclairer. Dès qu'elle fut sur l'horizon, je repris la bordée du Nord, &, après avoir doublé la pointe, la nuit se passa dans le passage de M. de Bougainville: nous nous étions bien assurés de notre position avant le coucher du Soleil, en observant que la terre, sur le côté septentrional du passage, s'étendoit aussi loin que le Nord-Ouest $\frac{1}{2}$ Ouest.

23. LA CÔTE MÉRIDIONALE de Mallicolo de l'extrémité du S. E. au Cap Sud Ouest, est entièrement couverte d'arbres & d'autres productions de la Nature, du rivage au sommet des montagnes. Au N. O. du Cap, la contrée est moins boisée, mais beaucoup plus agréablement diversifiée par des plaines, dont quelques-unes sembloient cultivées. Les croupes des montagnes paroissent montrer par-tout la nudité du roc. Les plus élevées sont entre le port Sandwich & le Cap Sud-Ouest. Plus au Nord, la terre s'abaisse insensiblement, & elle est moins revêtue d'arbres: je crois que ce canton est d'une grande fécondité, & qu'il a de nombreux Habitans; car, le jour, on voit des fumées s'élever, &, la nuit, des feux briller dans toutes les parties de la contrée.

LE LENDEMAIN, au lever du Soleil, nous étions presque au milieu du passage. La pointe N. E. de Mallicolo s'étendoit, par rapport à nous, du S. 30^{d} Est au S. 58^{d} Ouest; la terre au N. du N. 70^{d} Ouest au N. 40^{d} Est; & l'Isle des Lépreux nous restoit au N. 30^{d} Est, à la distance de onze ou douze lieues. Nous fîmes alors de la voile, & gouvernâmes Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Est; & ensuite Nord le long de la côte Est de la terre septentrionale, par une jolie brise du S. E. On trouva que cette côte, que nous avions cru continue, est un amas d'Isles, dont les terres boisées ont peu d'élévation, & qui, pour la plupart, sont d'une petite étendue, la plus méridionale exceptée, que nous appellâmes Saint-Barthélemi, du nom du jour: elle a six ou sept lieues de circonférence, & fait la pointe N. E. du passage de Bougainville. A midi, la brise commença à mollir. Nous étions à deux ou trois milles de la terre, & nous observâmes, 15^{d} 23′ de latitude Sud, l'Isle des Lépreux nous restant de l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., à sept lieues; & un gros Cap, qui paroissoit terminer la côte que nous côtoyions au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O., à dix ou onze lieues; mais, du haut des murs, nous vîmes la terre s'étendre à l'Est. Nous jugeâmes que cette terre devoit être une Isle, & nous l'avions au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O.

ANN. 1774. 24 Août.

EN AVANÇANT au N. N. O, le long d'une belle côte couverte d'arbres, nous reconnûmes que la terre basse s'étendoit du gros Cap vers l'Isle mentionnée; mais elle ne paroissoit pas s'y réunir: mon dessein étoit d'entrer dans le canal; l'approche de la nuit m'obligea d'y renoncer, & je gouvernai de maniere à passer en-dehors de l'Isle. L'après-midi, nous

ANN 1774 Août.

doublâmes de petites Iſles qui bordent le rivage, & on obſerva pluſieurs pointes avancées d'inégale hauteur, ſans pouvoir déterminer ſi elles étoient liées à la principale terre. Derriere ces Iſles, étoit une chaîne de montagnes, terminées par le gros Cap. En quelques endroits, la côte paroiſſoit eſcarpée, &, en d'autres, on voyoit des eſpaces qui avoient la blancheur de la craie. A dix heures, par le travers de l'Iſle, ſituée à la hauteur du Cap, je diminuai de voile, & paſſai la nuit à faire de petits bords.

« LE BEAU TEMS, que nous eûmes dans cette navigation, » nous montra tout le charme de ces payſages, & le plaiſir » de contempler de ſi jolis points de vue, compenſoit en » quelque ſorte la mauvaiſe chere que nous faiſions; car » nous étions alors réduits aux proviſions du vaiſſeau. »

25. LE 25, au point du jour, nous étions ſur la bande du Nord de l'Iſle (laquelle eſt d'une médiocre élévation, & de trois lieues de circuit), & nous gouvernâmes vers le gros Cap, le long de la terre baſſe. A midi, nous découvrîmes pardeſſus le gros Cap, une grande côte qui s'étendoit au N. juſqu'au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Après avoir doublé le Cap, la terre couroit au Sud, un peu à l'Eſt, & formoit une grande & profonde Baie, bornée à l'Oueſt par la côte qu'on vient de décrire.

TOUT conſpiroit à nous faire croire que cette Baie étoit la Baie de Saint-Philippe & de Saint-Jacques, découverte, en 1606, par Quiros, ſur la terre auſtrale du S. Eſprit. Pour déterminer ce point, il falloit pénétrer plus avant, car alors

rien ne la bornoit à nos yeux. Le vent s'étant fait Sud, nous fûmes obligés de tenir le plus près du vent, & d'abord nous forçâmes de voiles, pour rallier la rive occidentale de laquelle nous n'étions qu'à trois milles à midi : notre latitude se trouva de 14d 55′ 30″ Sud, & notre longitude de 167d 3′ à l'Est. L'entrée de la Baie s'étend du N. 64d Ouest, au S. 86d Est; & cette derniere direction est celle du gros Cap, distant de trois lieues. L'après-midi, le vent ayant passé à l'E. S. E., il nous fut permis de faire de la voile pour reconnoître le fond de la Baie ; mais, comme la brise étoit foible, les lames nous entraînoient sur la rive occidentale, de sorte qu'à quatre heures, nous n'en étions plus qu'à deux milles de distance, & nous revirâmes de bord par cent cinquante brasses d'eau, fond de vase. Le gros Cap, ou la pointe orientale de la Baie nous restoit au N. 53d Est. A-peine eûmes-nous reviré, que la brise s'éteignant dans un calme, nous laissa à la merci des lames, qui nous jetoient sur la rive, où les Habitans étoient rassemblés en très-grand nombre. Deux pirogues s'en détacherent, mais tous les signes possibles d'amitié ne purent inspirer assez de confiance aux Indiens, pour s'approcher de notre bord, & y recevoir nos présens : enfin, saisis d'une frayeur subite, ils ramerent à terre. Ces Indiens étoient nuds; ils ne portent qu'une ceinture, à laquelle ils attachent de larges feuilles qui les couvrent presque jusqu'aux genoux, devant & derrière; ils sont de la couleur des Nègres, & leurs cheveux sont cotonnés, ou coupés très-courts : leurs pirogues sont petites & à balancier.

ANN. 1774. Août.

« LA PLUPART des petites Isles que nous appercevions étoient » très-longues, étroites & d'une terre ferme à une extrémité;

ANN. 1774. Août.

» mais elles avoient une pointe baſſe, plate, qui ſe pro-
» longeoit au Nord; leur partie ferme étoit communément
» blanche, comme un rocher de craie, & il eſt remarquable
» que nous n'obſervâmes pas un ſeul cocotier parmi les
» forêts, compoſées, principalement en quelques endroits,
» de bois de maſſue. Comme nous marchions devant leur
» extrémité ſeptentrionale, elles produiſoient une très-jolie
» perſpective; elles ſe détachoient peu-à peu les unes des
» autres. En gouvernant à l'Oueſt, nous dépaſsâmes une
» pointe avancée de la terre du S. Eſprit, & nous décou-
» vrîmes une Baie très-ſpacieuſe, dont l'entrée n'avoit
» pas moins de cinq lieues de large: la profondeur étoit
» proportionnée à cette largeur. Les côtés à droite &
» à gauche, ſembloient courir parallélement l'eſpace de
» ſept lieues. On appercevoit au fond une belle greve
» & de-là la terre, à pluſieurs lieues, dans l'intérieur du
» pays, conſiſtoit en collines médiocrement élevées, en
» larges vallées qui paroiſſoient très-peuplées & très-
» fertiles. »

LE CALME continua juſqu'à huit heures, &, dans ce moment, les lames nous entraînoient ſi près du rivage, que nous nous attendions à être forcés de laiſſer tomber l'ancre ſur quatre-vingt-cinq braſſes de fond. Une briſe qui ſe leva de l'E. S. E. nous porta d'abord du côté oppoſé; mais, contre notre eſpoir, & au moment que nous avions à peine la place néceſſaire pour revirer, le vaiſſeau arriva au vent, & ayant pris les amures à ſtribord, nous écartâmes la terre, en gouvernant au N. E. Nous fûmes ainſi délivrés de la crainte d'être forçés d'ancrer à une grande profondeur du

côté du rivage, qui se trouvoit sous le vent du vaisseau, & au milieu d'une nuit très-obscure.

ANN. 1774. Août.

JE CONTINUAI d'aller au plus près, n'ayant que de légeres brises, qui varierent entre l'E. S. E. & le Sud jusqu'à six heures du matin, qu'il y eut calme plat. Nous étions alors éloignés de sept à huit lieues du fond de la Baie, qui se termine par une terre basse, & derriere laquelle est une plaine très-étendue, couverte d'arbres, & bornée des deux côtés par une chaîne de montagnes. A midi, nous eûmes 15^{d} 5$'$ de latitude Sud : nous fûmes arrêtés par le calme encore près d'une heure, & la brise s'étant fait sentir du N. $\frac{1}{4}$ N. O., nous parvînmes à deux milles du fond de la Baie. J'envoyai alors MM. Cooper & Gilbert pour prendre les sondes & reconnoître la côte, &, dans cet intervalle, nous restâmes sur les bords. Trois pirogues à la voile, qui nous suivoient depuis quelque tems, nous joignirent; chacune étoit montée par cinq ou six Indiens, qui s'avancerent assez près pour recevoir les choses qu'on leur jeta avec une corde, mais sans vouloir aborder le côté du vaisseau. Ils étoient de la même race que ceux que nous avions vus la veille, & nous crûmes qu'ils venoient du même endroit. Nous observâmes que ces hommes étoient nuds, plus robustes, & mieux faits que ceux de Mallicolo; & diverses circonstances se réunissoient pour nous faire croire qu'ils appartenoient à quelque autre Nation. Ils nommerent les nombres cinq & six, dans la langue d'Anamocka, & ils nous comprirent, quand nous leur demandâmes les noms des terres adjacentes dans cette langue. « Nous leur dîmes différens mots de la lan- » gue de Mallicolo & de Tanna; mais ils ne la connoissoient

26.

ANN. 1774. Août.

» point, ou nous les prononçâmes trop mal pour nous faire » entendre. » Quelques-uns avoient les cheveux noirs, courts & frisés, comme les Naturels de Mallicolo ; mais d'autres les avoient longs & relevés sur le sommet de la tête, & ornés de plumes, à la maniere des Habitans de la Nouvelle-Zélande : leur parure consistoit en bracelets & en colliers. L'un d'eux avoit une coquille blanche attachée sur le front, & d'autres étoient peints d'un fard noirâtre. Je ne leur ai pas vu d'autres armes que des dards & des harpons, avec lesquels ils dardent le poisson : leurs pirogues, semblables à celles de Tanna, navigent de la même façon ou à-peu-près. Ils ne balancerent point à nous donner les noms des endroits que nous leur montrâmes ; mais nous ne pûmes jamais en obtenir celui de l'Isle. « Nous lui avons donc con-
» servé celui de Terre du S. Esprit, que Quiros lui avoit
» donné. Nous leur offrîmes des médailles, des clous, des
» étoffes de Taïti & de la serge rouge ; mais nous remar-
» quâmes qu'ils se saisissoient des clous avec un empresse-
» ment particulier. Quiros laissa peut-être sur l'Isle des ou-
» vrages de fer qui par-là sont devenus précieux. Ils atta-
» cherent une branche de plante de poivre à la même
» corde avec laquelle nous leur avions tendu des clous, &
» il paroît qu'ils ne pouvoient nous offrir que cet emblême
» d'amitié. »

A LA VUE de nos bateaux, qui arrivoient, ils ramerent sur le rivage, malgré tout ce que nous pûmes leur dire pour les retenir.

AU RETOUR des bateaux, M. Cooper m'informa qu'il avoit débarqué

débarqué sur la plage, qui est au fond de la Baie, près d'une jolie riviere, dont les eaux sont douces, si large & si profonde, qu'il ne doutoit pas que les bateaux ne pussent y entrer au flot. Il trouva trois brasses de fond, tout près du rivage, & cinquante à cinquante-cinq à la distance de deux encablures. Plus loin, il n'eut plus de sondes; &, où nous étions avec le vaisseau, il n'y avoit avoit point de fond avec cent soixante & dix brasses de ligne. Avant que les canots fussent à bord, le vent étoit passé au S. S. E. Comme nous ne manquions de rien, & que nous n'avions point de tems à perdre, je profitai du changement de vent, & je fis voile pour sortir de la Baie. Durant une partie de la nuit, la contrée fut illuminée de feux, du rivage au sommet des montagnes; mais il n'y avoit que le côté occidental de la Baie, qui fût ainsi éclairé. Je ne dirai pas à quelle occasion on fit ces feux; mais je ne puis croire que ce fût par rapport à nous: il est probable que les Habitans brûloient les terres, où ils se proposoient de faire de nouvelles plantations. Le 27, au point du jour, nous étions aux deux tiers de la Baie; &, comme le vent fut très-foible, nous n'amenâmes la pointe du N. O. qu'à midi: elle nous restoit dans le N. 82^{d} Oueſt, à la distance de cinq milles. La latitude observée fut de 14^{d} 39′ 30″ Sud.

ANN. 1774. Août.

27.

Plusieurs d'entre nous doutoient que cette Baie fût celle de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, parce qu'ils n'y voyoient point d'emplacement qui pût ressembler au Port de la Vraie-Croix. Pour moi, je trouvai que tout s'accordoit si bien avec la Description de Quiros, que je n'eus pas le plus léger doute à cet égard. Quant à ce qu'il appelle le Port de la Vraie-Croix, ce doit être l'ancrage dans le fond de la

ANN. 1774. Août.

Baie, qui, en quelques endroits, peut former une anſe plus profonde que celle où nos bateaux débarquerent. Rien, dans la Relation de Quiros, ne contredit cette ſuppoſition *(a)*. Il eſt aſſez naturel que les Eſpagnols aient donné au mouillage un nom qui le diſtinguât du reſte d'une ſi vaſte Baie, où ils avoient été ſi long-tems à l'ancre. Le mot Port, eſt un de ces termes vagues de Géographie, qu'on applique ſouvent à des places moins abritées que celle-ci.

Nos OFFICIERS obſerverent que l'herbe & les autres plantes, croiſſent en abondance ſur la plage, juſqu'au bord de l'eau. C'eſt-là une marque infaillible du calme qui régne ſur ce rivage: & les vents ne doivent pas y avoir d'action ſur les vaiſſeaux à l'ancre. Ils conjecturerent que, dans le flot, l'eau l'élevoit de quatre ou cinq pieds, & que les bâtimens à rames pourroient, dans la haute marée, remonter la riviere, qui eſt large & profonde; de ſorte que c'eſt probablement une de celles que mentionne Quiros: &, ſi nous ne nous ſommes point trompés, nous eûmes encore connoiſſance de l'autre.

« QUIROS avoit raiſon d'exalter la beauté & la fertilé de » ce pays: en effet, il paroît être un des plus beaux du monde. » Ses richeſſes en productions végétales, auroient ſans doute » offert beaucoup de tréſors de Botanique; parce que, » après la Nouvelle-Zélande, c'étoit la plus grande Terre » que nous euſſions vue; & jamais elle n'a été examinée par

(*a*) *Voyez* le Voyage de Quiros, dans la Collection de Dalrymple; *Vol. I, pag.* 136, 137.

» aucun Naturaliſte. Mais l'étude de la Nature n'étoit que » le ſecond objet de ce Voyage, & les beſoins de l'équipage » exigeoient que nous quittaſſions cette côte tout de » ſuite. »

ANN. 1774. Août.

LA BAIE a vingt lieues de côte; ſix du côté oriental qui s'étend dans le S. $\frac{1}{2}$ O. & N. $\frac{1}{2}$ E.; deux au fond, & douze ſur la rive occidentale, dont la direction eſt Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Eſt, & N. $\frac{1}{4}$ N. O., du fond aux deux tiers de ſa longueur, & enſuite elle devient N. O. $\frac{1}{4}$ N., juſqu'à la pointe N. O. Les deux pointes, qui forment l'entrée, giſſent entr'elles S. 53^{d} E. & N. 53^{d} O. l'eſpace de dix lieues. La Baie eſt par-tout ſûre & ſans fond, excepté près du rivage, qui eſt très-peu élevé. Néanmoins il ne ſe trouve qu'une liſiere aſſez étroite entre le bord de la Mer & le pied des montagnes; car la Baie, ainſi que le terrain uni qui s'étend au fond, eſt bornée, de chaque côté, par deux chaînes de montagnes, dont celle qui eſt à l'Oueſt s'éleve en amphithéâtre, & traverſe toute la longueur de l'Iſle. La contrée offre par-tout une végétation très-animée. Les deux côtés des montagnes ſont entièrement couverts de plantations d'eſpèces très-variées; & chaque vallée eſt embellie par un ruiſſeau, dont les eaux fertiliſent les terres qu'elles arroſent. De toutes les productions de la Nature, qui enrichiſſent cette contrée, le cocotier eſt celle qui ſe fait le plus remarquer. Les colonnes de fumée qui, le jour, jailliſſoient de toutes les parties de l'Iſle, & les feux qui y brilloient dans la nuit, annoncent une Terre riche & peuplée de beaucoup d'Habitans. La pointe orientale de cette Baie, que j'ai nommée le Cap de Quiros, en mémoire de cet illuſtre Navigateur, qui, le premier, l'a découverte,

ANN. 1774. Août. gît par les 16d 44′ de latit. auſtrale, & par 167d 13′ de longit. à l'Eſt. La pointe N. O., que j'appelai le Cap de Cumberland, en l'honneur de Son Alteſſe Royale le Duc de Cumberland, eſt par les 14d 38′ 45″ de latitude Sud, & 166d 49′ ½ de longitude à l'Eſt; ce Cap eſt l'extrémité N. O. de cet Archipel: car, après l'avoir doublé, nous trouvâmes que la côte rétrogradoit par degré autour du S. & du S. S. E.

28, 29. Le 28 & le 29, nous eûmes des vents variables & peu ſenſibles; de ſorte que nous fîmes très-peu de voile. Dans cet intervalle, nous ſaiſîmes chaque occaſion, où l'horizon étoit clair-fin, pour découvrir s'il ne reſtoit pas encore d'autres Terres; mais nous n'en eûmes point connoiſſance. D'après la route que Quiros ſuivit au Nord, en quittant la Baie de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, il eſt probable qu'il n'y a pas de Terres plus voiſines que l'Iſle de la Reine Charlotte, découverte par le Capitaine Carteret, laquelle eſt ſituée à quatre-vingt-dix lieues environ, & au N. N. O. du Cap Cumberland, & que je crois être l'Iſle Sainte-Croix de Quiros.

30. Le 30, une briſe fraîche du S. S. E. ſuccéda au calme, & nous en profitâmes pour nous élever de la côte. A midi, nous obſervâmes 15d 20′ de latitude Sud; nous fîmes enſuite voile à l'Eſt, à la diſtance d'un mille du rivage, & bientôt nous revirâmes de bord ſur un fond de ſoixante-quinze braſſes, vis-à-vis une plage unie, où ſe montrerent pluſieurs Habitans. Nous apperçûmes, ſur les côtés des montagnes, diverſes plantations d'arbres diſpoſées en allées de jardin, & entourées de palliſſades, « & la nuit, des feux, par leſquels

» on défrichoit probablement le terrain; Quiros, qui en vit » également, conjectura d'abord, ainsi que nous, que » c'étoient des feux de joie & des illuminations, à cause de » l'arrivée des vaisseaux. »

ANN. 1774. Août.

LE 31, à midi, la pointe Sud, ou Sud-Oueſt de l'Iſle, nous reſtoit au N. 62^d Eſt, à la diſtance de quatre lieues. Cette même pointe forme la pointe N. O. de ce que j'appelle le paſſage de Bougainville: nous avions en même-tems la pointe N. E. au N. 85^d Eſt, & l'extrémité N. O. de Mallicolo du S. 54^d Eſt, au S. 72^d Eſt. La hauteur du Soleil, obſervée à midi, fut de 15^d 45′ Sud. Faiſant voile à l'Eſt l'après-dînée, nous doublâmes la pointe S. O. de l'Iſle, d'où la côte court à l'Eſt un peu vers le Nord. Elle eſt baſſe, & ſemble avoir quelques criques ou anſes; &, à meſure que nous avançions dans le paſſage, nous apperçûmes de petites Iſles baſſes, qui le bordent, & dont la chaîne paroiſſoit s'étendre derriere l'Iſle Saint-Barthélemi. 31

AYANT AINSI RECONNU les différentes Iſles qui compoſent cet Archipel, la ſaiſon de l'année m'obligeoit à retourner dans le Sud, tandis que je pouvois encore employer quelque tems à la découverte des Terres qui ſe rencontreroient entre cet Archipel & la Nouvelle-Zélande, où je me propoſois de toucher, afin de rafraîchir mon équipage, & faire aſſez d'eau & de bois pour une nouvelle courſe du côté du Pôle. Dans cette vue, à cinq heures après-midi, nous virâmes de bord, & portâmes le Cap au Sud par un vent très-frais du S. E. La pointe N. O. du paſſage, ou la pointe S. O. de l'Iſle de la Terre auſtrale du Saint-Eſprit, la ſeule Terre exiſtante

ANN. 1774. Août.

du Continent de Quiros, nous restoit au Nord 82^d Ouest, à la distance de trois lieues. J'ai nommé cette pointe le Cap Lisburne; elle gît par 15^d 40′ de latitude australe, & 165^d 59′ de longitude à l'Est du Méridien de Londres.

CE QU'ON VIENT de dire de ces Isles, dans l'ordre qu'elles ont été découvertes, n'étant point assez détaillé, soit par rapport à leur gissement, soit par rapport à leur description, il est, je pense, à propos d'en faire une récapitulation, qui, avec la Carte ci-jointe, ne laisse rien à desirer au Lecteur.

LES ISLES septentrionales de cet Archipel furent découvertes en 1606, pour la premiere fois, par Quiros, Navigateur célèbre; & ce n'est pas sans raison qu'on les considéroit comme faisant partie du Continent méridional, qu'alors, & jusqu'à ces derniers tems, on supposoit exister. Elles furent ensuite reconnues par M. de Bougainville, en 1768; & ce Navigateur, qui débarqua sur l'Isle des Lépreux, borna ses découvertes à trouver que la Terre n'étoit point continue, mais un amas d'Isles, qu'il nomma l'Archipel des Grandes-Cyclades. Comme nous avons déterminé non-seulement l'étendue & la position de ces Isles, mais encore fait la découverte de plusieurs autres, qui étoient restées inconnues, & que nous en avons pris tous les relevemens, je crois avoir obtenu le droit de les nommer; &, dans la suite, je les désignerai sous le nom de *Nouvelles-Hébrides*. Elles sont situées entre 14^d 29′ & 20^d 4′ de latitude Sud, & entre 166^d 41′ & 170^d 21′ de longitude orientale. Elles s'étendent,

l'espace de cent vingt-cinq lieues, dans la direction du N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. & du S. S. E. $\frac{1}{2}$ E.

ANN. 1774. Août.

L'ISLE la plus septentrionale, est appelé par M. de Bougainville, le Pic-de-l'Etoile, & il la place par 14^{d} 29$'$ de latitude Sud & 168^{d} 9$'$ de longitude, & au N. $\frac{1}{4}$ N. O., à la distance de huit lieues de l'Isle Aurore.

L'ISLE, qui ensuite s'avance le plus au Nord, est la Terre du Saint-Esprit. Elle est la plus occidentale & la plus grande de toutes les Hébrides; car elle a vingt-deux lieues de longueur dans la direction du N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. & du S. S. E. $\frac{1}{2}$ E., sur une largeur de douze lieues & soixante de circuit. Nous sommes parvenus à dessiner la figure de cette Isle, avec la plus grande exactitude. Ces Terres, sur-tout celles du côté Oueſt, sont d'une élévation extraordinaire, & forment une chaîne suivie de montagnes, qui, en quelques endroits, s'élevent directement des bords de la Mer. L'Isle entiere, à l'exception des plages & de quelques escarpemens, où le roc se montre à nud, est couverte de bois & de diverses plantations. Les Isles, qui gissent le long des côtes méridionale & orientale, doivent vraisemblablement former des Baies & des Ports, aussi-bien abrités que la grande Baie de Saint-Jacques & Saint-Philippe.

APRÈS la Terre du Saint-Esprit, l'Isle la plus considérable est Mallicolo. Au S. E. elle s'étend N. O. & S. E., & elle a dix-huit lieues de longueur. Sa plus grande largeur, qui est à l'extrémité S. E., est de huit lieues. L'extrémité N. O. n'a guères que les deux tiers de cette largeur, qui diminue

ANN. 1774. Août.

encore d'un tiers vers le milieu. Ce rétréciſſement eſt occaſionné par une vaſte & profonde Baie ſur la bande du S. E. A juger de cette Iſle, d'après ce que nous en avons vu, ſon ſol doit être très-fertile & rempli d'Habitans. Ses terres, médiocrement hautes, s'élevent doucement en pente du rivage, au pied des montagnes qui occupent le milieu de l'Iſle. Comme on découvroit les deux tiers de la côte N. E. de fort loin, cette partie de la Carte, que nous en avons dreſſée, n'eſt pas d'une extrême exactitude; mais le reſte a été pris avec plus de préciſion.

SAINT-BARTHÉLEMI eſt ſituée entre l'extrémité S. E. de la Terre du Saint-Eſprit, & l'extrémité nord de Mallicolo. Elle eſt éloignée de cette derniere de huit milles; & c'eſt entre ces deux Iſles qu'eſt le paſſage de M. de Bougainville, & dont le milieu gît par 15^d 48′ de latitude Sud.

L'ISLE DES LÉPREUX ſe trouve entre la Terre du Saint-Eſprit & l'Iſle Aurore, à huit lieues de la premiere & à trois lieues de la ſeconde, par la latitude de 15^d 22′ & preſque ſous le même méridien que la pointe S. E. de Mallicolo. Elle a, à-peu-près la figure d'un œuf; ſes terres ſont hautes; & ſon circuit eſt de dix-huit ou vingt lieues. Nous en avons déterminé les limites d'après pluſieurs relevemens; mais les lignes du rivage furent deſſinées par conjecture, à l'exception de la partie N. E. où il y a un ancrage à un demi-mille de terre.

LES ISLES Aurore, la Pentecôte, Ambrym, Paoom, & les Iſles voiſines Apée, Trois-collines & Sandwich, giſſent, preſque

presque toutes, sous le méridien de 167^{d} 29 ou 30$'$ à l'Est, & s'étendent du 14^{d} 51$'$ 30$''$ au 17^{d} 53$'$ 30$''$ de latitude. ANN. 1774. Août.

L'ISLE AURORE gît N. $\frac{1}{4}$ N. O. & S. $\frac{1}{4}$ S. E. & s'étend l'espace de onze lieues dans cette direction; mais je ne crois pas qu'elle ait plus de deux lieues, ou deux lieues & demie de largeur. Ses terres sont d'une bonne hauteur; la surface en est montueuse, & presque par-tout boisée aux endroits que les Insulaires habitent & cultivent.

L'ISLE DE LA PENTECÔTE, qui est à une lieue & demie au Sud de l'Isle Aurore, a la même longueur, & gît dans la direction Nord & Sud; mais elle est un peu plus large que celle-ci. Elle est d'une hauteur considérable, & couverte de bois, à l'exception des espaces de terrain cultivés, qui paroissent en grand nombre.

DE L'EXTRÉMITÉ méridionale de l'Isle de la Pentecôte, au côté septentrional de l'Isle d'Ambrym, la distance est de deux lieues & demie. Cette dernière a sept lieues environ de circonférence. La terre est basse sur les bords de la mer, d'où elle s'éleve inégalement pour former, dans le milieu de l'Isle, une montagne d'une médiocre hauteur. Nous avons vu sortir de la montagne de vastes colonnes de fumée, sans être assurés qu'elles fussent l'effet d'un volcan. Qu'elle soit fertile & bien peuplée, c'est ce qui nous a paru très-probable, d'après toutes les fumées que nous avons vues s'élever des bois, de tous les côtés où se portoient nos regards; car je dois observer que nous ne l'avons pas entièrement reconnue.

ANN. 1774. Août.

NOUS AVONS encore moins reconnu Paoom & les terres voisines. Tout ce que je puis dire de cette Isle, c'est qu'elle s'éleve sous la forme d'une meule de foin à une hauteur considérable. Son étendue & celle de l'Isle adjacente, (si ces deux terres ne sont pas continues) n'excèdent pas trois ou quatre lieues dans toutes les directions; car la distance entre Ambrym & Apée est à peine de cinq, & elles sont renfermées entre les deux & à l'Est du Port Sandwich, qui en est distant de sept ou huit lieues.

L'ISLE D'APÉE n'a pas moins de vingt lieues de tour; son plus grand côté est d'environ huit lieues au N. O. & S. E. Cette terre est très-haute, montueuse, & entre-coupée de plaines & de bois, du moins dans les parties occidentales & méridionales; & nous n'avons point vu les autres.

LES ISLES SHEPHERD forment un grouppe de petites Isles d'inégale grandeur, & qui, de la pointe S. E. d'Apée, s'étendent dans le S. E. l'espace de cinq lieues.

L'ISLE TROIS-COLLINES est située au Sud, & à quatre lieues de la côte d'Apée, & au S. E. $\frac{1}{2}$ S. à dix-sept lieues du Port Sandwich. J'ajouterai à tout ce que j'ai déja dit de cette Isle, qu'au O. N. O. à cinq milles de la pointe occidentale, est une chaîne de récifs sur laquelle la mer se brise continuellement.

DANS la direction du Sud, à neuf lieues de l'Isle de Trois-Collines gît l'Isle Sandwich. Les Isles Deux-Collines, le Monument, & Montagu sont à l'Est de cette ligne, Hinchin-

brook à l'Oueſt, ainſi que deux ou trois autres petites Iſles qui ſe trouvent entre elle & l'Iſle Sandwich, à laquelle elles ſont liées par des briſans. ANN. 1774. Août.

L'ISLE SANDWICH a vingt-cinq lieues de tour; ſa plus grande étendue eſt de dix lieues. Elle court N. O. $\frac{1}{4}$ O. & S. E. $\frac{1}{4}$ E. Nous n'avons vu que dans l'éloignement la côte du N. O. & il pourroit s'être gliſſé quelque faute, à l'égard de la côte ſeulement, dans la carte que nous en avons dreſſée. La diſtance de l'extrémité Sud de Mallicolo, juſqu'à l'extrémité N. O. de l'Iſle Sandwich, eſt de vingt-deux lieues dans la direction du S. S. E. $\frac{1}{2}$ rumb Eſt.

DANS la même direction giſſent Erromango, Tanna & Annatom. La premiere eſt à dix-huit lieues de l'Iſle Sandwich, & elle a de vingt-quatre à vingt-cinq lieues de tour. Son milieu eſt par 18^{d} 54$'$ de latitude Sud & 169^{d} 19$'$ de longitude à l'Eſt. Ses terres ſont paſſablement élevées, autant qu'on peut en juger de la diſtance, où nous les découvrîmes pour la premiere fois.

TANNA, ſituée à ſix lieues de la côte méridionale d'Erromango, court S. E. $\frac{1}{4}$ S. & N. O. $\frac{1}{4}$ N. Elle s'étend environ huit lieues dans cette direction; &, ſur toute ſa longueur, elle a trois ou quatre lieues de large.

L'ISLE D'IMMER, qui gît N. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ rumb Eſt, eſt à quatre lieues du Port de la Réſolution de Tanna; & l'Iſle d'Erronam ou Tootoona ſe trouve à l'Eſt dans la même direction, à onze lieues de diſtance. Cette derniere, la plus

ANN. 1774. Août.

orientale de toutes les Hébrides, n'a pas plus de cinq lieues de tour, mais elle est très-haute, & unie à son sommet. Du côté N. E. est un petit pic, qui paroît détaché de l'Isle, mais nous le crûmes lié par une terre basse.

ANNATOM, qui est l'Isle la plus méridionale, gît par 20d 3′ de latitude Sud & 170d 4′ de longitude. Elle est au S. 30d E. à onze ou douze lieues du Port de la Résolution. Ses terres sont hautes & montueuses; c'est tout ce que j'en puis dire.

« CE GROUPPE D'ISLES, que nous avons examiné rapidement, en 46 jours, semble mériter l'attention des Navigateurs à venir, sur-tout de ceux qu'on enverra faire des découvertes dans les différentes parties des Sciences: je ne prétends pas dire qu'ils y trouveront l'argent & les perles dont Quiros étoit obligé de parler, pour engager une Cour intéressée & avare à favoriser ses grandes & nobles entreprises. Ces petits mensonges ne sont pas nécessaires, depuis que plusieurs Monarques de l'Europe ont appris au genre-humain qu'ils peuvent ordonner des expéditions, uniquement afin de hâter les progrès des connoissances humaines. On a reconnu que les sommes prodiguées par leurs Prédécesseurs, à de vils Courtisans, suffisoient pour produire une révolution nouvelle & importante dans l'état des Sciences, qui, avec peu de dépense, peuvent triompher des obstacles sans nombre que leur opposent l'ignorance, l'envie & la superstition. Les productions naturelles des nouvelles Hébrides, sans parler des richesses artificielles, suivant moi, sont dignes seules de l'attention des Voyageurs. Leurs volcans, leurs végétaux

» & leurs Habitans, employeroient dignement le loisir d'un » Ferber *(a)*, d'un Solander, & de ceux qui ont fait » l'Histoire Naturelle de notre globe. »

ANN. 1774. Août.

NOUS PLAÇONS ici les observations de la Lune, faites par M. Wales, qui ont servi à déterminer la longitude de ces Isles, rapportées par la montre au Port Sandwich à Mallicolo, & au Port de la Résolution, à Tanna.

PORT SANDWICH.	Milieu de dix suites d'Observations faites avant d'y arriver	167d	56′	33″	½	E. Long.
	—— De deux suites au Port,	168	2	37	½	
	—— De vingt autres suites, après le départ	167	52	57		
	Résultat moyen	167	57	22	½	

PORT DE LA RÉSOLUTION.	Milieu de vingt Observations avant d'y arriver	169d	37′	35″		E. Long.
	—— De cinq suites au Port,	169	48	48		
	—— De vingt autres après le départ	169	47	22	½	
	Résultat moyen	169	44	35		

IL EST NÉCESSAIRE de remarquer que chaque suite d'observations étant de six à dix distances observées du Soleil & de

(*a*) «M. Ferber est le premier & le seul Naturaliste, qui nous ait donné » une description vraiment scientifique & minérologique du Vésuve. » *Voyez* ses Lettres au Baron de Born, à Londres, 1777. »

ANN. 1774. Août.

Lune, ou de la Lune & des étoiles, le nombre total ſe monte à pluſieurs centaines; & qu'ayant été rapportées, par la montre Marine à toutes ces Iſles, la longitude de chaque terre ſe trouve auſſi exactement déterminée que celle des deux Ports mentionnés. En preuve de ce que j'avance ici, j'ajouterai ſeulement que la longitude des deux Ports, conclue des obſervations de diſtance, différoit à peine de deux milles de celle qu'a donnée la montre Marine. On voit par-là de quel degré d'exactitude ces obſervations ſont ſuſceptibles, quand on les multiplie à un nombre conſidérable, qu'on les fait avec différens inſtrumens; qu'on obſerve le Soleil & les étoiles, ou des deux côtés de la Lune. Par cette derniere méthode, les erreurs, qui peuvent naître des inſtruments ou des tables lunaires, ſe détruiſent entr'elles; & même celles qui proviendroient de l'Obſervateur; car il y a des hommes qui obſervent mieux que les autres. Si nous voulons faire attention au nombre d'obſervations qu'on peut faire dans le cours d'un mois, par un tems favorable, nous demeurerons convaincus que cette méthode de trouver la longitude des lieues, eſt auſſi exacte que la plupart des autres; du moins elle eſt la plus aiſée, & elle n'occaſionne qu'une très-petite dépenſe à l'Obſervateur. Chaque vaiſſeau, qui part pour un Voyage de long cours, peut toujours être fourni à peu de frais d'un nombre ſuffiſant de ſextans; bien entendu qu'on aura ſoin de choiſir les mieux faits; car la différence du prix ne doit pas être un objet pour un Officier qui eſt intéreſſé à ſe procurer un bon inſtrument. L'article le plus coûteux, & qui eſt, en quelque maniere indiſpenſable, pour arriver à une certaine préciſion, c'eſt une bonne montre; mais, pour l'uſage ordinaire & où cette préciſion n'eſt

pas requiſe, on peut s'en diſpenſer. J'ai déja dit dans ce Journal que cette méthode de trouver la longitude, n'eſt pas ſi difficile qu'on ne puiſſe, avec une application convenable & un peu de pratique, bientôt apprendre à faire ces obſervations auſſi-bien que les Aſtronomes. J'ai rarement vu que la différence fût très-conſidérable, entre les obſervations de M. Wales, & celles de nos Officiers.

ANN. 1774. Août.

EN OBSERVANT la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, nous trouvâmes, comme il eſt ordinaire, que nos compas différoient entr'eux de deux degrés. Le même compas donnoit quelquefois cette même différence dans la déclinaiſon, en différens jours, & même du matin au ſoir, quoique notre changement de ſituation n'eût pas été conſidérable. Par le réſultat-moyen des obſervations que j'ai faites, aux environs d'Erromango, & de la partie S. E. de ces Iſles, la déclinaiſon de l'aimant, fut de $10^{d}\ 5'\ 48''$ vers l'Eſt, & le réſultat-moyen de celles que je fis dans les environs de la terre du Saint-Eſprit, donna $10^{d}\ 5'\ 30''$ vers l'Eſt. Cette déclinaiſon eſt plus conſidérable que celle que trouva M. Wales à Tanna. Je ne dirai pas ce qui put occaſionner cette différence dans la variation obſervée au vaiſſeau ou ſur le rivage, à moins que la terre n'affecte la direction de l'aiguille. Je crois devoir préférer la déclinaiſon obſervée ſur le vaiſſeau, comme plus conforme à celle que nous obſervâmes, avant d'arriver à ces Iſles, & après les avoir quittées.

CHAPITRE VIII.

Découverte de la Nouvelle-Calcédoine. Incidens ſurvenus pendant la Relâche du Vaiſſeau à la Balade.

ANN. 1774. 1 Septembre. AU LEVER du Soleil, le premier de Septembre, après avoir couru la nuit au S. O., nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du S. E., nous pourſuivîmes notre route au S. O.

« NOUS NOUS PRÉPARIONS à traverſer la mer du Sud » dans ſa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de » l'Amérique; &, quoique l'uſage des viandes ſalées, par un » climat chaud, eût fort affoibli l'équipage, M. Cook ne » ſe propoſoit de toucher à aucun endroit ſur ſa route. » L'exécution de ce projet auroit ſans doute été funeſte à » quelques-uns de ceux à qui leur mauvaiſe conſtitution » ne permettoit pas de ſupporter une pareille abſtinence. » Heureuſement, après trois jours de navigation, nous dé- » couvrîmes une grande terre, où aucun Navigateur Eu- » ropéen n'avoit encore abordé; ce qui changea en entier » le plan formé pour le reſte de notre ſéjour dans les mers » du Sud. »

ANN. 1774. 2 Septemb. 3. 4.

Le 2, à cinq heures après-midi, par 18d 22′ de latitude Sud, & 165d 26′ de longitude, la déclinaison de l'aiguille aimantée étoit de 10d 50′ vers l'Est; &, à la même heure du 3, elle fut de 10d 51′ à l'Est. Le lendemain au matin, par 19d 49′ de latitude Sud & 164d 53′ de longitude; l'amplitude du Soleil observée, nous donna la variation de 10d 21′, & son azimuth 10d 7′ vers l'Est. A huit heures, comme nous faisions voile au Sud, nous apperçûmes une terre qui nous restoit dans le S. S. O.; & à midi, nous la vîmes s'étendre depuis le S. S. E. jusqu'à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., à six lieues environ de distance. Nous marchâmes pour l'accoster avec une légere brise de l'Est, jusqu'à cinq heures du soir, que nous nous trouvâmes en calme : nous en étions alors à trois lieues, & elle se prolongeoit du S. E. $\frac{1}{4}$ S. à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. en passant par le S. O. Quelques ouvertures ou passages apperçus dans l'Ouest, nous empêchoient de savoir si elle étoit continue, ou si elle formoit un grouppe d'Isles; elle paroissoit se terminer dans le S. E. par un grand Cap, que j'appellai le Cap Colnett, du nom d'un de mes Volontaires, qui, le premier, en eut connoissance. « M. de » Bougainville dit qu'il eut dans ces parages une mer en- » tièrement tranquille, & que plusieurs morceaux de » fruits & de bois flottans passerent près de son vaisseau : » c'étoit à-peu-près au Nord-Ouest de la terre que » nous découvrîmes, & que ce Navigateur habile & intelli- » gent a conjecturé devoir être dans cette direction. » On découvrit des brisans vers le milieu de la distance où nous étions du rivage, & derriere les écueils nous distinguâmes deux ou trois pirogues à la voile, qui sembloient diriger leur route, pour venir à notre rencontre; mais, un

ANN. 1774. Septembre.

peu avant le coucher du Soleil, elles amenerent leurs voiles; & nous ne les vîmes plus.

« NOUS REMARQUIONS pluſieurs tourbillons de fumée; » ce qui prouvoit que la terre étoit habitée. Un Officier, du » haut des mâts, nous aſſura qu'il voyoit un autre volcan, » qui vomiſſoit de la fumée; mais il fut trompé par les » apparences, car nous n'avons trouvé, après notre débar- » quement, aucune production volcanique ſur cette Iſle.

» EN ATTENDANT avec impatience le moment où nous » aurions des entrevues avec les Habitans de cette côte, » nous formâmes ſur eux différentes conjectures. Comme » les Inſulaires des nouvelles Hébrides ſont abſolument » différens des Zélandois, & très-différens entr'eux, ce nou- » veau pays s'offroit de lui-même pour expliquer la popu- » lation de la Nouvelle-Zélande; mais la ſuite nous apprit » que nos idées ſur ce ſujet étoient prématurées, & qu'on » ne peut pas encore parler avec préciſion de l'hiſtoire de » l'eſpèce humaine dans les mers du Sud. »

A QUELQUES HEURES de calme, ſuccéda une briſe du S. E., & nous paſsâmes la nuit à louvoyer.

5. LE 5, au lever du Soleil, l'horizon étant tranſparent, nous eûmes une vue diſtincte de la côte, qui s'étendoit au S. E. du Cap de Colnett, & autour du S. O., juſques dans le N. O. $\frac{1}{4}$ O. Les coupures, ou enfoncemens, ſe montroient toujours dans l'Oueſt, & une chaîne de briſans, qui paroiſſoit défendre toute la côte, ſe joignoit à celle que nous

avions découverte la nuit précédente. Il m'étoit assez indifférent de ranger la côte du S. E., ou d'aller chercher celle du N. E. Je pris ce dernier parti; &, après avoir couru deux lieues en-dehors du récif (car c'en étoit véritablement un), nous arrivâmes à un passage, qui avoit l'apparence d'un bon Canal, dans lequel nous pouvions entrer pour accoster la terre. Je voulois y atterir, non-seulement pour la reconnoître, mais plus encore pour avoir occasion d'y observer une éclipse du Soleil, qui devoit bientôt arriver. Dans ce dessein, je fis mettre le vaisseau en panne, & je chargeai deux bateaux armés d'aller sonder le canal; sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étoient qu'à une petite distance de nous. Toute la matinée, nous les avions vues partir de différens endroits du rivage: quelques-unes s'étoient arrêtées près des récifs, où nous supposâmes qu'elles s'occupoient à la pêche. Aussi-tôt qu'elles furent rassemblées, elles s'avancerent toutes à-la-fois sur le vaisseau, & elles en étoient assez près, quand nous mîmes dehors nos bateaux, qui probablement les alarmerent; car, sans s'arrêter, elles ramerent sur les récifs, & nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte, n'étoit qu'une terre basse, sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale qui formoit une Isle, connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'apprîmes après.

ANN. 1774. Septembre.

LES BATEAUX nous ayant fait le signal pour le passage, & l'un d'eux s'étant placé près de la pointe & au vent du récif, nous entrâmes dans le canal, & sur notre route, nous prîmes à bord l'autre bateau. L'Officier, qui le commandoit,

ANN. 1774. Septembre.

m'informa que la mer où nous devions passer, avoit seize & quatorze brasses d'eau, fond de sable fin; & qu'il avoit abordé deux pirogues, dont les Indiens s'étoient montrés obligeans & civils; ils lui offrirent quelques poissons, &, en échange, il leur présenta des médailles, &c. Dans une des pirogues, étoit un jeune-homme fort & robuste, que nous prîmes pour un Chef; ses camarades lui donnoient tout ce qu'ils recevoient.

« LE PAYS devenoit plus stérile à mesure que nous en » approchions, & il étoit couvert d'une herbe séche, blan- » châtre. Les arbres très-clair-semés sur les montagnes, » paroissoient tous avoir des tiges blanches, & ils ressem- » bloient à des saules: on n'y voyoit aucune espèce d'arbris- » seaux ou de sous-bois. Plus proche, nous découvrîmes » une petite bordure de terre plate, au pied des collines, » revêtue d'arbres & de buissons verds & touffus, parmi les- » quels nous remarquions, de tems-en-tems, un cocotier & » un bananier. Nous observions aussi des maisons qui avoient » la forme de ruches d'abeilles, rondes ou coniques, & un » trou pour entrée : elles étoient exactement pareilles à » celles de l'Isle des Cocos & de Horne, qui sont représentées » dans le Voyage de le Maire & de Schouten *(a)*. »

APRÈS avoir doublé le récif, nous portâmes le Cap au S. $\frac{1}{2}$ E., pour amener une petite Isle de sable que nous appercevions près du rivage, & bientôt toutes les pirogues nous suivirent. Nos sondes furent, pendant près de deux

(a) *Voyez* les Planches dans la Collection de M. Dalrymple.

lieues, de quinze à douze braſſes d'eau, fond d'un beau ſable fin; enſuite nous n'eûmes plus que ſix, cinq & quatre braſſes. Nous étions alors ſur la queue d'un banc, qui eſt un peu en-dehors & au N. O. de la petite Iſle. Après l'avoir dépaſſé, nous trouvâmes ſept & huit braſſes d'eau. Mais, à meſure que nous approchions du rivage, le fond s'éleva inſenſiblement juſqu'à trois braſſes; ce qui nous fit revirer de bord, pour écarter un peu la terre, & nous laiſsâmes tomber l'ancre par cinq braſſes, fond de ſable fin, ſans aucun mêlange de vaſe. La petite Iſle de ſable nous reſtoit à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la diſtance de trois quarts de mille, & nous étions à un mille du rivage de la principale Terre qui s'étendoit du S. E. $\frac{1}{4}$ E. au O. N. O. en paſſant par le Sud. Nous avions l'Iſle de Balabéa au N. O. $\frac{1}{4}$ N., & le Canal, par où nous étions venus, au Nord, à quatre lieues. Dans cette poſition, l'Iſle de ſable & ſes baſſes, & le banc qui s'étend en-dehors, nous mettoient parfaitement à l'abri des vents.

ANN. 1774. Septembre.

A PEINE eût-on placé l'ancre, que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens, qui nous avoient ſuivi, dans ſeize ou dix-huit pirogues, & dont la plupart étoient ſans armes. Ils n'oſerent pas d'abord accoſter le vaiſſeau; mais bientôt nous leur inſpirâmes la confiance de s'approcher aſſez pour recevoir des préſens. Nous les leur deſcendions au bout d'une corde, à laquelle ils attachoient, en échange, des poiſſons, tellement gâtés, que l'odeur en étoit inſupportable; ce qui étoit déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges formant, entre nous, une ſorte de liaiſon, deux Indiens haſarderent de monter à bord, & bientôt les autres remplirent le vaiſſeau. Quelques-uns s'aſſirent à table avec nous. La ſoupe de pois, le

ANN. 1774. Septembre.

bœuf & porc salés, étoient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter; mais ils mangerent des ignames que nous avions encore, & qu'ils nommerent Oobée. Le nom differe peu d'Oofée, ainsi qu'on les appelle dans la plupart des Isles, à l'exception de Mallicolo: comme toutes les Nations que nous avions récemment visitées, ces Indiens sont presque nuds; à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'une espèce de pagne, telle qu'on en porte à Mallicolo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau, qui leur causoit une extrême surprise. Les chèvres, les cochons, les chiens & les chats leur étoient si inconnus, qu'ils n'avoient pas même de terme pour les nommer. Ils paroissoient faire un grand cas des clous & des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étoient les plus estimées.

« En général, ils admiroient tout ce qui étoit rouge; » mais ils ne nous offroient rien en échange. Leur langue, si » nous en exceptons *Aréekée*, & un ou deux autres termes, » n'avoit de rapport avec aucune des différentes langues » que nous avions entendues dans la Mer du Sud; ce qui nous » surprit d'autant plus, que nous avions trouvé les dialectes » d'une langue commune dans toutes les Isles orientales » de la Mer du Sud, ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande. Les » Naturels étoient tous forts grands, &, en général, bien » proportionnés: ils avoient des traits intéressans; la barbe » & les cheveux noirs, & si frisés, qu'ils paroissoient pres- » que laineux en quelques individus. Leur teint, d'un châ- » tain foncé, étoit à-peu-près le même que celui des » Insulaires de Tanna. »

Après le dîné, nous allâmes à terre avec deux bateaux

armés. Un de ces Insulaires, qui s'étoit attaché à moi de son propre mouvement, nous accompagnoit. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'Habitans, qui s'étoient rassemblés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils avec des démonstrations de joie, & cette surprise naturelle à un Peuple qui voit des hommes & des objets dont il n'a pas encore d'idées. Je fis des dons aux Insulaires, que me présenta mon nouvel Ami, & qui étoient, ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derriere la foule, & il me retint la main, lorsque je voulus leur donner des grains de rassade ou des médailles. Nous retrouvâmes ici le même Chef qu'on avoit vu le matin dans une des pirogues. Il se nommoit Téobooma, comme nous l'apprîmes alors, & nous ne fûmes pas à terre dix minutes, qu'il fit faire silence. Tout le Peuple lui ayant donné cette marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eût-il fini, qu'un autre Chef imposa silence à son tour, & parla une seconde fois. Ces harangues étoient composées de courtes sentences, à chacune desquelles deux ou trois vieillards, répondoient par des branlemens de tête, & une espèce de murmure, sans doute en signe d'applaudissement; peut-être aussi qu'il proposoit des questions auxquelles on lui répondoit. Il nous étoit impossible de deviner le sens de ces harangues, qui, nous étant adressées, ne contenoient vraisemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le tems que ces Chefs parlerent, j'observai le Peuple, & je ne vis rien qui dût nous inspirer de la défiance.

ANN. 1774. Septembre.

« NOUS NOUS MÊLAMES ensuite dans la foule pour les

ANN. 1774. Septembre.

» mieux examiner : plusieurs, qui paroissoient affectés d'une
» espèce de lèpre, avoient des jambes & des bras prodi-
» gieusement gros : ils étoient absolument nuds, si on
» excepte un cordon qu'ils portoient autour de leur ceinture,
» & un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe
» d'écorce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de
» la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, mérite à peine le
» nom d'une couverture ; il ne sert pas plus de voile que
» celui des Mallicolois ; &, aux yeux des Européens, il étoit
» plutôt malhonnête que décent. Chaque Habitant de cette
» Isle, ainsi que les Naturels de Tanna & de Mallicolo, étoit
» une figure ambulante du Dieu Priape. Les idées de mo-
» destie sont différentes dans chaque pays, & changent aux
» différentes époques de la civilisation. Lorsque tous les
» hommes vont nuds, comme à la Nouvelle-Hollande *(a)*,
» on se regarde avec autant de simplicité que si on étoit
» vêtu. Les habits à la mode, & les armures du quinzieme
» & seizieme siécles, dans toutes les Cours d'Europe, passe-
» roient à présent pour fort indécens. Et qui osera dire qu'il
» y avoit alors moins de modestie qu'aujourd'hui ? Qui
» osera diffamer ces braves Chevaliers, si célèbres par leur
» chasteté, leur honneur & leur bravoure, uniquement
» parce que leurs culottes étoient faites d'après la mode
» du jour *(b)* ?

(*a*) « Les Insulaires, hommes & femmes, de la Nouvelle-Hollande, » vont entièrement nuds, &, par pudeur, ils ne portent pas le moindre » vêtement. *Voyez* la Collection d'Hawksworth.

(*b*) « On voit dans les Arcenaux de la Tour de Londres, plusieurs » Armures complètes, qui feront mieux comprendre ce que je veux » dire. »

» CETTE

» CETTE MÊME PIÈCE d'étoffe que les Habitans de la » Nouvelle-Calédonie contournent d'une maniere ſi indé- » cente, eſt ſouvent d'une telle longueur, qu'ils en atta- » chent l'extrémité à la corde qui eſt autour de leur col: » pluſieurs portoient à cette corde de petits grains d'une » pierre néphritique d'un verd-pâle, qui eſt de la même » eſpèce que celle de Tanna, & preſque ſemblable à celle » de la Nouvelle-Zélande; quelques-uns avoient ſur leur tête » des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-groſſiere, » entièrement ouverts aux deux extrémités, & de la forme » d'un bonnet de Huſſard: ceux des Chefs étoient ornés de » petites plumes rouges, & de longues plumes noires de » coq en décoroient la pointe. A leurs oreilles, dont l'ex- » trémité eſt étendue juſqu'à une longueur prodigieuſe, & » dont tout le cartilage eſt coupé en deux, comme à l'Iſle de » Pâque, ils ſuſpendent une grande quantité d'anneaux » d'écaille de tortue, ainſi que les Inſulaires de Tanna, ou » bien ils mettent, dans le trou, un rouleau de feuilles de » cannes de ſucre. »

ANN. 1774. Septembre.

DÈS que je leur eus fait entendre que nous avions beſoin d'eau, les uns nous montrerent l'E. & d'autres l'O. Mon Ami entreprit de nous conduire, & s'embarqua avec nous à ce ſujet. Nous rangeâmes la côte vers l'Eſt, l'eſpace d'environ deux milles; & nous la vîmes preſque par-tout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une riviere, qui nous porta au pied d'un petit Village, au-deſſus des mangliers; là, nous débarquâmes, & l'on nous montra une ſource d'eau douce. Le ſol des environs étoit en très-bon état de culture, planté de cannes à

ANN. 1774. Septembre.

ſucre, de bananiers, d'ignames & d'autres racines, & arroſé par de petits canaux conduits avec art depuis le principal ruiſſeau, qui avoit ſa ſource dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations, s'élevoient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paroiſſoient pas fort chargés de fruits. Nous entendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les Habitans cuiſoient alors des racines dans une jarre de ſix ou huit gallons; & nous ne doutâmes point que ce vaſe de terre ne fût de leur propre fabrique. Comme nous remontions la crique, M. Forſter tira un canard qui voloit au-deſſus de nous; & ce fut le premier uſage que ce Peuple nous vit faire de nos armes. Mon Ami le demanda; &, quand nous mîmes à terre, il raconta à ſes Compatriotes, de quelle maniere cet oiſeau avoit été tué.

« JE RÉPÉTAI même l'expérience, afin de leur donner; » par ces innocens moyens, une idée de notre puiſſance. » La riviere n'ayant pas plus de douze verges de large, » nous débarquâmes ſur ſes bords, élevés d'environ deux » pieds au-deſſus de l'eau. Il y avoit quelques petites fa- » milles : les femmes & les enfans vinrent familièrement » autour de nous, ſans montrer la moindre marque de dé- » fiance ou de mauvaiſe volonté. Le teint des femmes étoit » en général d'un châtain-foncé, ou couleur de Mahogany » brun : leur ſtature étoit moyenne; quelques-unes étoient » grandes, leurs formes étoient un peu groſſieres, & elles pa- » roiſſoient robuſtes. A voir leur vêtement qui les défiguroit » beaucoup, on les croyoit accroupies; c'étoit un jupon court, » ou une frange compoſée de filamens ou de cordelettes d'en- » viron huit pouces de long, repliées pluſieurs fois autour de

» la ceinture : les cordelettes étoient placées les unes au-
» dessus des autres, en différentes rangées, qui formoient
» autour du corps une espèce de couverture de chaume,
» qui ne cachoit pas plus d'un tiers de la cuisse : elles
» étoient quelquefois teintes en noir ; mais communément
» les extérieures étoient seules de cette couleur, tandis que
» les autres étoient couleur de paille sale. Ces femmes por-
» toient, comme les hommes, des coquillages, des pendans
» d'oreilles & des morceaux de pierre néphritique ; d'autres
» avoient trois lignes noires, qui se prolongeoient longitu-
» dinalement de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton.
» Ce tatouage avoit été fait de la même maniere qu'aux
» Isles des Amis & de la Société. Les huttes, situées à en-
» viron dix verges des bords de la riviere sur une petite
» monticule, étoient de forme conique, d'environ dix pieds
» de haut, & non pointues au sommet. La charpente con-
» sistoit en bâtons entrelacés comme des claies ; elles étoient
» couvertes de nattes, & ensuite de paille fort bien arran-
» gée ; il n'y avoit point de jour que par un trou d'environ
» quatre pieds de hauteur : de sorte que les Indiens se bais-
» soient pour y entrer ou pour en sortir. Nous les trou-
» vâmes remplies de fumée, nous y vîmes un monceau de
» cendres, & nous en conclûmes qu'ils sont obligés d'allu-
» mer des feux pour chasser les mousquites qui infestent
» les marais des environs : comme le tems étoit un peu froid,
» nous apperçûmes peu de ces insectes. Les cabanes étoient
» environnées d'un petit nombre de cocotiers, dépouillés
» de fruits, de cannes à sucre, de bananes & d'eddoës, au
» pied desquels les Naturels amenoient de l'eau par de
» petites tranchées. Quelques-uns des eddoës étoient alors

ANN. 1774. Septembre.

ANN. 1774. Septembre.

» ſous l'eau, comme c'eſt l'uſage aux Iſles de la mer du Sud. » Toute la plantation cependant paroiſſoit mauvaiſe & inſuf- » fiſante pour fournir à la ſubſiſtance des Naturels toute l'an- » née. Un Indien, nommé Hébaï, ſembloit être le principal » perſonnage de ces familles ainſi raſſemblées : nous lui » fîmes des préſens. En nous promenant ſur les bords de la » riviere, du côté des Mangliers, je cueillis une plante » nouvelle. Vers les collines, dont les premieres élévations » étoient à la diſtance d'environ deux milles, le pays pa- » roiſſoit ſtérile & déſert ; nous y remarquions de tems- » en-tems des arbres & de petits cantons cultivés; mais ils » ſe perdoient dans la vaſte étendue des landes en friche. »

LE JOUR étant déjà fort avancé, & le flot ne nous permettant pas de demeurer plus long-tems dans la crique, nous prîmes congé des Habitans, & nous revînmes à bord un peu avant le coucher du Soleil. D'après cette petite excurſion, je jugeai que nous ne devions rien attendre de ce Peuple, que la permiſſion de viſiter librement la contrée. Il eſt aiſé de voir qu'il n'a guère reçu en partage de la Nature qu'un excellent caractere. Sur ce point, il ſurpaſſoit toutes les Nations que nous avions connues ; &, quoique cela ne ſatisfît pas nos beſoins, nous étions charmés de lui trouver cette qualité, qui nous procuroit une paix & une liberté précieuſes.

6. LE LENDEMAIN, nous eûmes la viſite de quelques centaines d'Indiens; les uns arrivoient dans des pirogues, & les autres à la nage; ils avoient dans chacune des feux qui brûloient ſur des pierres. Bientôt les ponts & toutes les parties du vaiſſeau en furent pleins. Mon Ami, qui étoit du nombre,

ANN. 1774. Septembre.

m'apporta des racines; mais tous les autres n'avoient avec eux aucune sorte de provisions. « Des femmes accompagnoient » les hommes; mais elles ne vinrent point à bord. » Quelques-uns, qui étoient armés de massues & de dards, échangerent ces armes pour des clous, des pièces d'étoffe, &c. Après le déjeuner, j'envoyai deux bateaux armés aux ordres du Lieutenant Pickersgill, pour découvrir une source d'eau douce; car celle que nous avions trouvée, le jour précédent, ne pouvoit nous convenir en aucune maniere. Dans le même tems, M. Wales & le Lieutenant Clerke allerent sur la petite Isle faire les préparatifs nécessaires pour observer l'éclipse de Soleil, qui devoit arriver l'après-midi. M. Pickersgill revint bientôt à bord pour m'informer qu'il y avoit sur la petite Isle un ruisseau d'eau douce, où les bateaux arriveroient très-commodément: aussi-tôt on mit la chaloupe en mer, pour remplir nos futailles, & je me rendis ensuite sur l'Isle, afin dêtre un des Observateurs.

L'ÉCLIPSE commença vers une heure après midi; mais des nuages ne nous permirent point d'en observer le commencement, & nous perdîmes le premier contact: nous fûmes plus heureux pour la fin, qui fut observée de la maniere suivante.

	Tems apparent.
M. Wales avec une lunette achromatique de trois pieds & demi, de Dollond, l'observa à	$3^h\ 28'\ 49''\frac{1}{4}$
M. Clerke avec une lunette de deux pieds, de Bird.....	$3\ 28\ 52\frac{1}{4}$
Et moi, avec une lunette de 18 pouces, de Watkins.....	$3\ 28\ 53\frac{1}{4}$

ANN. 1774. Septembre.

LA LATITUDE de l'Isle, ou du lieu de l'observation, fut de 20d 17′ 39″ Sud : la longitude par la distance de la Lune & du Soleil, & de la Lune & des étoiles, résultat-moyen de 48 suites d'observations, de 164d 41′ 21″ à l'Est ; &, d'après la montre, de 163d 58′ 0″.

M. WALES mesura la quantité de l'éclipse avec un quartier de Hadley, méthode qui n'avoit jamais été pratiquée. Il me semble qu'il répond à l'objet du micrometre avec un grand degré de certitude ; ce qui donne beaucoup plus d'étendue à l'usage de cet instrument précieux. Nos observations finies, nous retournâmes à bord, où étoit le chef Téabooma, qui quitta le vaisseau, sans que je m'en aperçusse ; & par-là, il perdit le présent que je voulois lui faire.

« APRÈS avoir mis à terre, à l'endroit où nous débar-
» quâmes la veille, nous longeâmes la greve qui étoit sa-
» blonneuse, & bornée par un fourré d'arbrisseaux sauvages ;
» nous atteignîmes bientôt une cabane, d'où des planta-
» tions se prolongeoient derriere la greve & le bois : nous
» parcourûmes ensuite un canal qui arrosoit les plantations,
» mais dont l'eau étoit très-saumâtre. Delà, nous gravîmes
» une colline qui étoit près de nous, & où le pays paroiſ-
» soit changé. Le plaine étoit revêtue d'une couche légere
» de sol végétal, sur lequel on avoit répandu des coquilles
» & des coraux brisés, pour le marner, parce qu'il étoit très-
» sec. L'éminence, au contraire, étoit un rocher composé
» de gros morceaux de quartz ou de mica *(a)*. Il y croissoit

(a) « Cette espèce de Rocher est appellé *Gestell-Stein*, par les

» des herbes séches d'environ deux ou trois pieds de haut; » mais elles étoient très-clair-semées dans la plupart des » endroits; &, à quinze ou vingt verges les unes des autres, » nous vîmes de grands arbres, noirs à la racine, qui avoient » une écorce parfaitement blanche, & des feuilles longues & » étroites, comme nos saules. Ils étoient de l'espèce que » Linnée appelle *Mela-leuca leucadendra* & Rumphius *ar-* » *bor alba* : ce dernier Ecrivain dit que les Habitans des » Moluques tirent l'huile de *cayputi*, des feuilles qui sont » extrêmement odorantes *(a)*. Il n'y avoit pas le moindre » arbrisseau sur cette colline, & la vue se portoit fort loin, » sans être interceptée par les bois. Nous distinguâmes de- » là une ligne d'arbres & d'arbustes touffus, qui se pro- » longeoient du bord de la mer vers les montagnes.

ANN. 1774. Septembre.

» NOUS GAGNAMES bientôt le ruisseau où l'on remplit » nos futailles. Les bords étoient garnis de mangliers, au- » delà desquels un petit nombre d'autres plantes & arbres » occupoient un espace de quinze ou vingt pieds, revêtu » d'une couche de terreau végétal, chargé d'humidité, & » d'un lit verdâtre de gramen, où l'œil aimoit à se reposer, » après avoir contemplé un canton brûlé & stérile. Les » arbrisseaux & les arbres, qui bordoient la côte, nous » offrirent des richesses en Histoire Naturelle. Nous trou- » vâmes des plantes inconnues, & nous y vîmes une grande

» Minéralogistes Allemands. *Voyez* la Lettre de M. Ferber au Baron » Born. Ce nom se donne particulièrement à l'espèce de Rocher où le » mica se trouve en couches multipliées & horizontales.

(a) Herb. Amboin. *Vol. II. Tom. XVI.*

ANN. 1774. Septembre.

» variété d'oiseaux de différentes classes, qui, pour la plu-
» part, étoient entièrement nouveaux ; mais le caractere
» des Naturels & leur conduite amicale, à notre égard,
» nous causa plus de plaisir que tout le reste : le nombre
» de ceux que nous apperçûmes étoit peu considérable,
» & leurs habitations très-éparses. Nous rencontrions com-
» munément deux ou trois maisons, situées près les unes
» des autres, sous un grouppe de figuiers élevés, dont les
» branches étoient si bien entrelacées, que le firmament
» se montroit à peine à travers le feuillage : une fraîcheur
» agréable entouroit toujours les cabanes. Cette charmante
» position leur procuroit un autre avantage ; car des mil-
» liers d'oiseaux voltigeoient continuellement au sommet
» des arbres, où ils se mettoient à l'abri des rayons brûlans
» du Soleil. Le ramage de quelques grimperaux, produisoit
» un concert charmant, & causoit un vif plaisir à tous
» ceux qui aiment cette musique simple. Les Habitans eux-
» mêmes s'asseyoient communément au pied de ces arbres,
» qui ont cette qualité remarquable : de la partie supé-
» rieure de la tige, ils poussent de larges racines, aussi
» rondes que si elles étoient faites au tour : elles s'enfon-
» cent en terre à dix, quinze & vingt pieds de l'arbre, après
» avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élas-
» tique, & aussi tendue que la corde d'un arc, au moment
» que le trait va partir. Il paroît que c'est de la substance
» de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffe, qui
» leur servent de pagnes.

» ILS NOUS APPRIRENT quelques mots de leur langue, qui
» n'avoit aucun rapport avec celle des autres Isles. Leur
» caractere

» caractere étoit doux & pacifique, mais très-indolent: ils » nous accompagnoient rarement dans nos courſes. Si » nous paſſions près de leurs huttes, & ſi nous leur par- » lions, ils nous répondoient, mais ſi nous continuyons » notre route, ſans leur adreſſer la parole, ils ne faiſoient » pas attention à nous. Les femmes étoient cependant un » peu plus curieuſes, & elles ſe cachoient dans des buiſſons » écartés pour nous obſerver; mais elles ne conſentoient à » venir près de nous, qu'en préſence des hommes.

ANN. 1774. Septembre

» ILS NE PARURENT ni fâchés, ni effrayés de ce que » nous tuyons des oiſeaux à coups de fuſil; au contraire, » quand nous approchions de leurs maiſons, les jeunes-gens » ne manquoient pas de nous en montrer, pour avoir le » plaiſir de les voir tirer. Il ſemble qu'ils étoient peu occupés » à cette ſaiſon de l'année: ils avoient préparé la terre & » planté des racines & des bananes, dont ils attendoient » la récolte l'été ſuivant: c'eſt peut-être pour cela qu'ils » étoient moins en état, que dans un autre temps, de » vendre leurs proviſions; car d'ailleurs nous avions lieu de » croire qu'ils connoiſſent ces principes d'hoſpitalité, qui » rendent les Inſulaires de la mer du Sud ſi intéreſſans pour » les Navigateurs. »

LE SOIR, j'allai voir l'aiguade au fond d'une petite crique; c'étoit un beau ruiſſeau qui deſcendoit des montagnes. Il falloit avoir un petit canot pour débarquer les futailles ſur la plage, où elles étoient roulées, & pour les charger enſuite ſur la chaloupe; car un petit canot pouvoit ſeul entrer dans la crique, encore n'étoit-ce que pendant

le flot. Nous aurions pu nous procurer ici d'excellent bois
ANN. 1774. 5 ptembre. de chauffage, avec plus de facilité que de l'eau; mais nous n'en avions pas besoin.

« NOUS ACCOMPAGNAMES le Capitaine à terre. Les arbres » *Cayputi (meleleuca)*, dont nous trouvâmes plusieurs » en fleurs, avoient une écorce lâche, qui, en plusieurs » endroits, crevoit & jaillissoit de la tige, & cachoit au- » dedans des escarbots, des fourmis, des araignées, des » lézards & des scorpions. Nous crûmes voir des cailles, » parmi les grandes herbes séches, mais cela n'est pas sûr. » Nous nous promenâmes, jusqu'au coucher du Soleil, sur » les collines les plus près de notre aiguade. Nous tâchâmes » de dire aux Naturels que nous manquions de provisions, » mais ils furent sourds à tous les propos de cette espèce; » nous reconnoissions, de plus en plus, qu'ils avoient à peine » assez de vivres pour leur propre subsistance. »

CE MÊME SOIR, vers les sept heures, mourut Simon Monk, notre boucher, homme estimé dans le vaisseau. En tombant, le jour précédent, dans les écoutilles, il s'étoit blessé mortellement.

7. LE 7, de très-bonne heure, le parti de l'aiguade, & un détachement de soldats de Marine, aux ordres d'un Officier, furent envoyés à terre. Bientôt après, je m'embarquai avec plusieurs autres personnes, pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous fîmes comprendre notre dessein aux Insulaires; & deux d'entre eux s'offrirent pour nous servir de Guides. Ils nous condui-

R-JOB

Benard

VUE DE L'ISLE DE LA NOUVELLE CALÉDONIE.

firent sur les montagnes, par des chemins assez praticables. Dans la route, nous rencontrâmes des Indiens, qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de sorte que notre cortège se trouva enfin très-nombreux. Quelques-uns parurent desirer que nous retournassions sur nos pas; mais nous n'eûmes aucun égard à leurs signes, & nous ne remarquâmes point qu'ils fussent mécontens de nous voir poursuivre notre route. Après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous apperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'opposite, ou au côté S. O. de la terre. Cette découverte nous étoit d'autant plus utile, qu'elle nous faisoit juger de la largeur de la contrée, qui, dans cette partie, n'excédoit pas dix lieues.

ANN. 1774. Septembre.

PARMI ces montagnes avancées, & la chaîne sur laquelle nous étions, est une grande vallée, dans laquelle serpente une riviere. Ses bords sont ornés de diverses plantations, & de quelques villages, dont nous avions rencontré les Habitans sur notre route, & que nous trouvâmes en plus grand nombre au sommet de la chaîne, d'où vraisemblablement ils observoient le vaisseau. La plaine, ou le terrain uni, qui s'étend le long de la rive de notre mouillage, se présentoit, à cette hauteur, sous l'aspect le plus avantageux: les sinuosités des eaux qui l'arrosent, des plantations, de petits villages, la variété des grouppes dans les bois, & les écueils au pied de la côte, diversifioient tellement la scène, qu'il n'est pas possible d'imaginer un ensemble plus pittoresque. Sans le sol fertile des plaines & des côtés des collines, la contrée entiere n'offriroit qu'un point de vue triste & stérile. Les montagnes & d'autres endroits élevés,

ANN. 1774. Septembre.

ne ſont, pour la plupart, ſuſceptibles d'aucune culture. Ce ne ſont proprement que des maſſes de rochers, dont pluſieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre eſt deſſéchée, ou brûlée, par les rayons du Soleil; & cependant il y croît une herbe groſſiere, & d'autres plantes, & ça & là s'élevent des arbres & des arbuſtes. La contrée, en général, reſſemble beaucoup, à quelques cantons de la Nouvelle-Hollande, ſitués dans le même parallele: pluſieurs des productions naturelles paroiſſent y être les mêmes, & les forêts y manquent encore de ſous-bois, comme dans cette Iſle. Les récifs ſur la rive, & d'autres objets de reſſemblance frapperent tous ceux qui avoient vu les deux pays. Nous obſervâmes que toute la côte N. E. étoit remplie d'écueils & de briſans, qui s'étendent au-delà de l'Iſle de Balabéa, à perte de vue. Après avoir fait toutes ces remarques, nos Guides ne ſe ſouciant pas d'aller plus loin, nous deſcendîmes des montagnes, par un chemin différent de celui que nous avions ſuivi pour y monter. Ce dernier nous conduiſit dans la plaine, à travers des plantations, dont la diſtribution, très-judicieuſe, annonçoit beaucoup de ſoin & de travail. On voyoit des champs en jachere, quelques-uns récemment défrichés, & d'autres qui, depuis long-tems, étoient en état de culture, & qu'on recommençoit à fouiller. J'ai obſervé que la premiere choſe qu'ils font, pour défricher un terrain, c'eſt de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la ſurface. Ils ne connoiſſent d'autres moyens, pour rendre au ſol épuiſé ſa premiere fertilité, que de le laiſſer quelques années en jachere; cet uſage eſt général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais; du moins je n'en ai jamais vu d'employées.

« LE ROCHER, par-tout de la même nature durant toute » la route, étoit un mêlange d'une eſpèce de mica & de » quartz, plus ou moins teint d'une couleur ocreuſe ou » rougeâtre, qui provenoit des particules de fer. A meſure » que nous avançions vers le haut des montagnes, la groſ- » ſeur & la hauteur des arbres diminuoient *(a)*, excepté » en quelques vallées profondes où il y avoit de petits ruiſ- » ſeaux, qui fertiliſoient tellement le terrain, que diverſes » plantes y croiſſoient en abondance.

ANN. 1774. Septembre.

» PRÈS du ſommet d'une colline, nous nous arrêtâmes » pour examiner des pieux fichés çà & là en terre: des » branchages & des arbres ſecs, traverſoient ces pieux. Les » Naturels nous dirent qu'ils enterroient les morts ſur cette » colline, & que les pieux indiquoient les endroits où ils » avoient dépoſé des corps.

» LES INSULAIRES nous voyant d'ailleurs fatigués de la » chaleur exceſſive & altérés, nous apporterent des cannes » à ſucre; mais je ne puis pas concevoir comment ils » purent les trouver ſi-tôt, car nous n'en apperçûmes point, » & rien ne nous donna lieu de penſer qu'il en croiſſoit dans » le voiſinage.

» LES SOMMETS des collines, preſqu'entièrement ſtériles, » offroient toujours la même eſpèce de pierre; ce qui ſemble » indiquer que la Nouvelle-Calédonie contient des miné- » raux précieux: leur hauteur ne paroît pas fort conſidérable,

(*a*) « Nous trouvâmes l'arbre de *Cayputi* durant toute la route. »

ANN. 1774. Septembre.

» & elle doit être inférieure à celle de la Montagne de la » Table, au Cap de Bonne-Eſpérance, qui, ſuivant l'Abbé de » la Caille (a) eſt de 3350 pieds Rhinlandois. »

A MIDI, nous étions de retour de cette excurſion : l'un de nos Guides nous avoit quittés ; mais nous retînmes les autres à bord pour dîner, & nous récompenſâmes leur fidélité à peu de frais.

« NOUS TROUVAMES, à bord, un grand nombre de » Naturels qui examinoient chaque partie du vaiſſeau, & » qui vendoient leurs maſſues, leurs piques & leurs ornemens. L'un d'eux étoit prodigieuſement grand ; il paroiſſoit avoir au moins ſix pieds cinq pouces ; & le chapeau » noir cylindrique qu'il portoit, l'exhauſſoit encore de huit » pouces. Pluſieurs de ces chapeaux ou bonnets étoient » ornés de plumes de hibou de Ceylan, (eſpèce qui ſe » trouve auſſi dans les bois de Tanna) & c'étoit parmi eux » une coutume preſque générale d'y attacher leur fronde, & » de laiſſer pendre les glands du bonnet ſur l'épaule. D'autres » fois ils y ſuſpendent des feuilles de fougere : les Naturels en » échangerent contre des étoffes de Taïti, quoiqu'ils y miſſent » une grande valeur. Le nombre des pendans d'oreilles que » pluſieurs portoient, étoit remarquable ; l'un d'eux n'en » avoit pas moins de dix-huit d'écaille de tortue, d'un » pouce de diamètre & d'un quart de pouce de largeur. Ils » nous vendirent auſſi un inſtrument muſical, une ſorte de » ſifflet : c'étoit un petit morceau de bois brun poli, d'en-

(a) *Voyez* ſon Voyage.

» viron deux pouces de long, de la forme d'une cloche. En » apparence il étoit ſolide, & il avoit une corde attachée » à la petite extrémité, deux trous près de la baſe & un » troiſieme près de la corde: ces trous communiquoient » entr'eux: en ſoufflant dans celui du deſſus, il ſe formoit » dans l'autre un ſon aigu, pareil à un ſifflement. Nous » n'avons d'ailleurs remarqué dans la ſuite aucun inſtrument » qui eût le moindre rapport à la muſique.

ANN. 1774. Septembre.

» ILS COMMENÇOIENT à recevoir, dans le commerce, nos » grands clous de fiche; mais, voyant les taquets & les bou- » cles de fer, auxquels les cordages étoient attachés, ils » montrerent un grand deſir d'en avoir. Ils n'eſſayerent » jamais de nous voler la moindre bagatelle, & ils ſe » comporterent avec beaucoup d'honnêteté. Pluſieurs » vinrent, à la nage, de la côte, éloignée de plus d'un mille: » ils tenoient d'une main leur morceau d'étoffe brune hors » de l'eau, &, de l'autre, ils fendoient les flots, en élevant » une pique ou maſſue, qui n'étoit pourtant pas de Caſua- » rina, parce que cette eſpèce eſt trop peſante pour être » portée de cette maniere. »

L'APRÈS-MIDI, je retournai à terre avec M. Wales, & nous nous promenâmes, le long du rivage, à l'Oueſt. Outre les obſervations que nous fîmes ſur tous les objets qui frapperent nos regards, nous apprîmes les noms de divers endroits, que nous croyions d'abord être des Iſles; mais des recherches plus exactes nous inſtruiſirent que c'étoient ſeulement différens diſtricts de la même Terre.

« EN DESCENDANT, de notre côté, nous trouvâmes, ſur

ANN. 1774. Septembre.

» la greve, une grande maſſe irréguliere de rocher de dix
» pieds cubes, d'une pierre de corne d'un grain ferme,
» étincelant par-tout de grenats un peu plus gros que des
» têtes d'épingles; cette découverte nous perſuada davan-
» tage qu'il y a des minéraux précieux ſur cette Iſle, qui,
» dans la partie que nous avions déjà reconnue, différoit de
» toutes celles que nous avions examinées, en ce qu'elle
» n'avoit point de productions volcaniques. Après nous être
» enfoncés dans les bois très-épais qui bordoient la côte de
» toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain,
» qui n'étoient pas encore aſſez gros pour porter du fruit;
» mais ils ſembloient être venus ſans culture, & ce ſont
» peut-être les arbres indigènes ſauvages de la contrée: j'y
» recueillis auſſi une eſpèce de fleur de paſſion: on croyoit
» que cette fleur ne ſe trouvoit qu'en Amérique. Je me
» ſéparai de mes Compagnons: je parvins à un chemin de
» ſable creux, rempli, des deux côtés, de liſerons & d'ar-
» briſſeaux odorans, & qui paroiſſoit avoir été le lit d'un
» torrent ou d'un ruiſſeau: il me conduiſit à un grouppe de
» deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'en-
» trée de l'une d'elles, j'obſervai un homme aſſis, tenant
» ſur ſon ſein une petite fille de huit ou dix ans, dont il
» examinoit la tête: il fut d'abord ſurpris de me voir; mais,
» reprenant bientôt ſa tranquillité, il continua ſon opéra-
» tion: il avoit à la main un morceau de quartz tranſparent,
» &, comme l'un des bords de ce quartz étoit tranchant, il s'en
» ſervoit, au-lieu de ciſeaux, pour couper les cheveux de la
» petite fille. Je leur donnai, à tous les deux, des grains de
» verre noir, dont ils ſemblerent fort contens. Je me rendis
» alors aux autres cabanes, & j'en trouvai deux placées ſi

» proches

» proches l'une de l'autre, qu'elles enfermoient un eſpace
» d'environ dix pieds quarrés, entouré, en partie, de haies.
» Trois femmes, l'une d'un moyen-âge, & la ſeconde & la
» troiſieme un peu plus jeunes, allumoient du feu ſous un de
» ces grands pots de terre dont on a parlé plus haut : dès
» qu'elles m'apperçurent, elles me firent ſigne de m'éloi-
» gner; mais, voulant connoître leur méthode d'apprêter
» les alimens, je m'approchai. Le pot étoit rempli d'herbes
» ſéches & de feuilles vertes, dans leſquelles elles avoient
» enveloppé de petites ignames : peut-être que, quelque-
» fois, on les cuit ſous un monceau de terre, parmi des
» pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles
» me permirent d'examiner leur pot: elles m'avertirent de
» nouveau, par ſignes, de m'en aller; &, montrant les caba-
» nes, elles remuerent leurs doigts à différentes repriſes ſous
» leur goſier: je jugeai que ſi on les ſurprenoit ainſi ſeules dans
» la compagnie d'un Etranger, on les étrangleroit, ou on les
» tueroit. Je les quittai donc, & je jetai un coup-d'œil furtif
» dans les cabanes qui étoient entièrement vides. En re-
» gagnant le bois, je rencontrai le Docteur Sparrman, &
» nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir & de
» me convaincre ſi j'avois bien interprêté leurs ſignes. Elles
» étoient toujours au même endroit; nous leur offrîmes,
» tout de ſuite, des grains de raſſade, qu'elles accepterent
» avec de grands témoignages de joie; mais elles réitérerent
» cependant les ſignes qu'elles avoient faits quand j'étois
» ſeul : elles ſemblerent même y joindre la priere & les
» ſupplications; &, afin de les contenter, nous nous éloi-
» gnâmes à l'inſtant. Quelque tems après, nous rejoignîmes
» le reſte de nos Compagnons; &, comme nous avions ſoif,

ANN. 1774. Septembre.

ANN. 1774. Septembre.

» je demandai de l'eau à l'homme qui coupoit les che-
» veux de la petite fille; il me montra un arbre auquel
» pendoient une douzaine de coques de noix de cocos,
» remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce
» pays: nous retournâmes à l'aiguade par terre & en cha-
» loupe; &, chemin faiſant, je tuai pluſieurs des oiſeaux
» curieux dont l'Iſle eſt remplie, & entr'autres une eſpèce de
» corneille commune en Europe. Il y avoit à l'aiguade un
» nombre conſidérable de Naturels: quelques-uns, pour un
» petit morceau d'étoffe de Taïti, nous porterent, en ſortant
» de la chaloupe, ou en y entrant, l'eſpace de quarante ver-
» ges, parce que l'eau étoit trop baſſe, pour que les bateaux
» vinſſent juſques ſur le rivage: nous y apperçûmes des
» femmes qui, ſans craindre les hommes, ſe mettoient au
» milieu de la foule, & s'amuſoient à répondre aux careſſes
» & aux avances des Matelots. Elles les invitoient commu-
» nément derriere des buiſſons; mais, dès que les Amans les
» ſuivoient, elles s'enfuyoient avec tant d'agilité, qu'on ne
» pouvoit pas les attraper. Elles prenoient ainſi plaiſir à
» déconcerter leurs Adorateurs, & elles rioient de bon cœur
» toutes les fois qu'elles jouoient ce rôle. »

MON SECRÉTAIRE acheta un poiſſon qu'un Indien avoit harponné dans les environs de l'aiguade, & il me l'envoya à bord. Ce poiſſon d'une eſpèce abſolument nouvelle, avoit quelque reſſemblance avec ceux qu'on nomme *Soleils*: il étoit du genre que M. Linnée nomme *Tetradon*. Sa tête hideuſe étoit grande & longue. Ne ſoupçonnant point qu'il eût rien de vénimeux, j'ordonnai qu'on le préparât pour le ſervir le ſoir même à table. Mais heureuſement le tems de le

deſſiner & de le décrire, ne permit pas de le cuire, & l'on n'en ſervit que le foie; les deux MM. Forſter & moi en ayant goûté, vers les trois heures du matin, nous ſentîmes une extrême foibleſſe & une défaillance dans tous les membres. J'avois preſque perdu le ſentiment du toucher, & je ne diſtinguois plus les corps peſans des corps légers, quand je voulois les mouvoir; un pot plein d'eau & une plume étoient dans ma main du même poids. On nous fit d'abord prendre l'émétique, & enſuite on nous procura une ſueur, dont nous nous ſentîmes extrêmement ſoulagés. Le matin, un des cochons, qui avoit mangé les entrailles du poiſſon fut trouvé mort. Quand les Habitans vinrent à bord & qu'ils virent le poiſſon qu'on avoit ſuſpendu, ils nous firent entendre auſſitôt que c'étoit une nourriture mal-ſaine; ils en marquerent de l'horreur: mais au moment de le vendre, & même après qu'on l'eut acheté, aucun d'eux n'avoit témoigné cette averſion.

ANN. 1774. Septembre.

LES TRAVAILLEURS & la Garde retournerent à terre, comme à l'ordinaire. L'après-midi, l'Officier de garde m'informa que le Chef Téabooma étoit venu avec un préſent d'ignames & de cannes à ſucre. Je lui envoyai, en retour, deux jeunes chiens, un mâle & une femelle, qui étoient preſque dans toute leur croiſſance. Le chien eſt blanc, tacheté de feu, & la chienne a le poil entièrement roux, ou de la couleur d'un renard d'Angleterre. Je rapporte cette particularité, parce que ces deux chiens pourront très-bien propager leur eſpèce dans cette contrée. L'Officier, étant revenu le ſoir à bord, m'apprit que le Chef avoit eu à ſa ſuite une vingtaine de perſonnes; ce cortége ſembloit annoncer une viſite de cérémonie. Il ne pouvoit d'abord ſe perſuader qu'on lui

8.

ANN. 1774. Septembre.

donnât les deux chiens; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, &, à l'instant même, il les conduisit à son habitation.

« JE ME LEVAI à huit heures; j'avois une grande pe-
» santeur dans les membres; mais je crus pouvoir employer
» la matinée à dessiner six ou huit plantes, & des oiseaux
» que nous avions rassemblés dans nos premieres excursions.

» COMME on montroit le poisson à tous les Naturels;
» qui vinrent à bord, ils appuyerent tous leur tête sur leurs
» mains, & fermant les yeux, ils témoignerent qu'il causoit
» de l'engourdissement, du sommeil, & la mort. Ignorant
» s'ils ne faisoient point ces gestes pour avoir le poisson;
» nous le leur offrîmes, & ils le refuserent, en mettant
» les deux mains devant leur visage, en tournant la tête.
» Ils nous prierent ensuite de le jeter dans la mer; mais
» nous voulûmes le conserver dans de l'esprit-de-vin.

» IL SEMBLOIT que nous eussions eu un pressentiment
» de l'accident qui devoit nous arriver; car, examinant le
» poisson, avant qu'on l'apprêtât, sa forme hideuse & sa
» large tête nous firent penser qu'il étoit peut-être vénéneux,
» & nous en avertîmes M. Cook, qui assura qu'il en avoit
» déjà mangé sur la côte de la Nouvelle-Hollande, dans
» son premier Voyage.

» VERS MIDI, je fus bien puni d'avoir passé le matin à
» travailler, car un nouveau vertige & une nouvelle foi-
» blesse me forcerent de reprendre le lit. Les sudorifiques
» nous soulagerent peu-à-peu; le poison étoit cependant trop

» actif pour être dissipé tout de suite : il nous empêcha de » faire des recherches, qui, sur un pays tel que la Nouvelle- » Calédonie, auroient occasionné des découvertes inté- » ressantes dans toutes les branches d'Histoire Naturelle.

ANN. 1774. Septembre.

LE LENDEMAIN de bonne heure, j'expédiai deux bateaux commandés par MM. Pickersgill & Gilbert, pour prendre les relevemens de la côte à l'Ouest : je présumai que cette opération s'exécuteroit mieux par nos bâtimens à rames que par le navire, les récifs nous auroient forcé d'écarter la terre de plusieurs lieues. 9.

« CE FUT à regret que nous manquâmes cette occasion » d'examiner une espace considérable de pays inconnu ; » mais nous ne pouvions encore nous tenir debout ni mar- » cher plus de cinq minutes. Le poison affectoit aussi des » chiens, pris à bord aux Isles de la Société : ceux qui » avoient mangé les restes du foie, étoient extrêmement » malades, & ils avoient les mêmes symptômes que ceux » qui s'étoient empoisonnés à Mallicolo. »

APRÈS le déjeûner, les Travailleurs furent envoyés à terre pour faire des balais. Je restai à bord avec les deux MM. Forster ; nous étions déjà dans un état de convalescence : la sueur qu'on nous avoit procurée, avoit produit un bon effet. L'après-midi, on remarqua sur le rivage, & ensuite près du vaisseau, un Indien aussi blanc qu'un Européen. Je ne l'ai point vu ; mais, d'après le rapport qu'on m'en fit, il est certain que sa blancheur provenoit de quelque maladie. Nous avions déjà trouvé de pareils hommes à Taïti & aux

Isles de la Société *(a)*. Un vent frais de l'Est, & l'éloignement du vaisseau, qui étoit à un mille du rivage, n'empêcherent point les Insulaires de nager de rocher en rocher jusqu'à notre bord pour nous faire visite, & de s'en retourner par la même voie.

ANN. 1774. Septembre.

10. LES TRAVAILLEURS se rendirent sur le rivage, comme de coutume, & M. Forster se trouva si bien, qu'il quitta le bord pour aller herboriser.

« J'AUROIS MIEUX FAIT de rester, mais je ne pouvois » plus résister au desir d'aller à terre. Après avoir dé- » barqué à l'Est de l'aiguade, nous traversâmes une » partie de la plaine, absolument en friche, & couverte » d'herbes séches & clair-semées. Un sentier nous conduisit » par un beau bois au pied des collines remplies de nou- » velles plantes, d'oiseaux & d'insectes : tout conspiroit à » faire regarder le pays comme une solitude. Devant & » autour de nous, il n'y avoit pas, sur les collines, une » seule habitation, & la plaine, que nous venions de » passer, étoit également inhabitée. Cette contrée doit » en effet être peu peuplée, car le sol des montagnes n'est » pas propre à la culture, & la plus grande partie de la » plaine étroite, est très-stérile. Nous nous avançâmes à » l'Est, jusqu'à des maisons situées parmi des marais : quel-

(*a*) Wasser trouva, à l'Isthme de Darien, des Américains de la couleur d'un cheval blanc. *Voyez* sa Description de l'Isthme, *pag.* 134. *Voyez* aussi les Recherches Philosophiques sur les Américains de M. Paw, qui essaie d'expliquer les causes de cette blancheur.

ANN. 1774. Septembre.

» ques-uns des Insulaires s'approchant de nous avec un air de
» bonté peint sur leurs visages, nous indiquerent les en-
» droits où nous pouvions marcher sans enfoncer dans la
» vase. Devant une des cabanes, des Naturels mangeoient
» des feuilles qui avoient été cuites à l'étuvée; & d'autres
» suçoient l'écorce de l'*Hibiscus-Tiliaceus*, après qu'ils
» l'avoient grillé sur le feu. Nous goûtâmes de cette
» écorce, qui étoit fort insipide, dégoûtante, & peu
» nourrissante. Il paroît que ce Peuple a peu d'alimens à
» certaines saisons, & la disette ne se fait jamais plus sentir
» qu'au printems, lorsque les provisions de l'hiver sont
» épuisées, & que les productions nouvelles ne sont pas
» encore prêtes. Ils y suppléent sans doute par la pêche:
» les récifs étendus qui entourent leur Isle, leur en four-
» nissent en effet l'occasion; mais, depuis notre arrivée dans
» le havre, le vent avoit toujours été si fort, que leurs pi-
» rogues se seroient envain détachées de la côte pour pêcher.
» Œdidée, tandis qu'il étoit sur notre bord, disoit souvent
» que les riches Habitans de Taïti & des Isles de la Société
» ressentoient, quoique rarement, les effets d'une année
» stérile, & qu'ils étoient obligés, durant quelques mois,
» de recourir aux racines de fougere, à l'écorce de différens
» arbres, & aux fruits des arbustes sauvages, pour appaiser
» leur faim.

» AUTOUR des cabanes, rodoient des volailles apprivoi-
» sées, d'une grosse espèce, & d'un plumage brillant: les
» Insulaires n'avoient pas d'autres animaux domestiques:
» je remarquai aussi des tas de coquillages, dont ils
» venoient de manger le poisson. Par-tout où nous

ANN. 1774. Septembre.

» allions ; les Indiens montroient si peu de curiosité, que » la plupart ne se remuoient pas de dessus leur siége, quand » nous passions devant leurs cabanes ; ils parloient très-rare- » ment, & presque toujours d'un ton sérieux. Les femmes » avoient plus de gaieté, & les meres traînoient toutes » leurs enfans sur leur dos dans une espèce de sac.

» NOUS RETOURNAMES dîner à bord ; mais nous redes- » cendîmes ensuite à terre. Ayant observé que les buissons » & les arbres près du rivage, étoient plus remplis d'oiseaux » que dans l'intérieur des terres, nous ne nous éloignâmes » pas de la plaine, afin d'augmenter notre Collection Zoo- » logique. Il y avoit, au bord de l'eau, un autre grouppe de » cabanes : les Naturels faisoient du feu sous un de leurs » pots de terre, plein de coquillages, dont ils alloient ainsi » griller le poisson. L'un des Indiens tenoit à sa main une » hache d'une forme remarquable : elle étoit d'un mor- » ceau crochu de bois, avec un gros nœud ; son manche » n'avoit pas plus de six pouces ; l'autre extrémité étoit » creusée, & une pierre noire placée dans la cavité qu'elle » rempliſſoit exactement, sans être attachée, comme dans » les haches des Isles de la Société & des Amis. Nous atte- » gnîmes ensuite un enclos de pieux autour d'un mondrain » de quatre pieds de haut : dans l'intérieur de l'enclos, il » y avoit d'autres pieux fichés en terre, & garnis de gros » coquillages : on nous apprit qu'on y enterroit les Chefs » du district. Puisque nous avons trouvé de nombreux cime- » tieres sur les collines, il paroît que c'est parmi eux une » coutume générale d'enterrer les morts : cette méthode » semble plus judicieuse que celle des Taïtiens, qui les

» exposent

» exposent au-dessus de terre, jusqu'à ce que toute la chair
» soit tombée en pourriture. Si la mortalité étoit plus consi-
» dérable aux Isles de la Société qu'on n'a lieu de le croire,
» cet usage auroit peut-être les suites les plus funestes, &
» produiroit une terrible maladie épidémique. Les Euro-
» péens doivent prendre garde de communiquer à ces
» Peuples des maladies contagieuses : la petite-vérole, par
» exemple, feroit sans doute un ravage épouvantable, &
» détruiroit peut-être toute la race des Taïtiens.

ANN. 1774. Septembre.

» L'ACRETÉ du poison, que nous portions dans nos
» veines, mon Pere & moi, nous épuisa bientôt : nous avions
» été obligés de nous asseoir souvent pour réparer nos forces;
» des retours de vertiges nous ôtoient, pour quelque tems,
» l'usage de la raison, &, malgré nos efforts, nous ne pou-
» vions ni voir, ni penser, ni former un jugement. Je re-
» grette sur-tout que cet accident nous soit arrivé dans un
» pays nouvellement découvert, où nous avions besoin d'une
» santé parfaite, d'une attention & d'un discernement
» extrêmes, afin de profiter de notre séjour parmi des
» Insulaires si différens de ceux que nous avions vus. Si
» cette partie de notre Relation ne répond pas à l'at-
» tente des Lecteurs, ils sont priés de considérer notre
» triste position.

» LE 11, nous redescendîmes à terre, quoiqu'il plut 11.
» beaucoup, & nous fîmes une promenade à l'Est : nous
» vîmes un grand nombre d'oiseaux, & nous enrichîmes
» notre Collection de plusieurs espèces nouvelles. Sans doute
» le voisinage d'un continent aussi étendu que celui de la

ANN. 1774. Septembre.

» Nouvelle-Hollande, contribue à augmenter la variété des » productions animales & végétales de cette Isle. A l'appui » de cette assertion, on peut citer le témoignage du Ca- » pitaine Cook, & de ceux qui avoient été avec lui à » la Nouvelle-Hollande, lors de son premier Voyage : tous, » en examinant la Nouvelle-Calédonie, prononcerent, » d'un commun accord, que, par l'aspect, elle ressembloit » absolument à ce continent. On dit que la Nouvelle- » Hollande differe de la Nouvelle-Calédonie, seulement » en ce qu'elle a, en quelques endroits, un sol plus fertile, » composé d'une couche de terre végétale ; mais la crois- » sance des arbres, la sécheresse, la face brûlée du pays » y est la même ; il n'y a pas non plus d'arbrisseaux dans » les forêts. Nous nous arrêtâmes à quelques maisons pla- » cées sous des arbres touffus : les Insulaires étoient assis » oisivement, sans aucune occupation, & les jeunes- » gens seuls se leverent à notre approche. L'un des » hommes avoit les cheveux parfaitement blonds, un » teint beaucoup plus blanc que ses Compatriotes, & le » visage couvert de rousseurs. La foiblesse des organes, & » sur-tout celle des yeux, des individus anomales qu'on a » trouvé chez les Nègres d'Afrique & les Habitans d'Amé- » rique, des Moluques & des Isles Tropiques de la mer » du Sud, a fait croire qu'une maladie du pere & de la » mere a occasionné ces variétés *(a)*; mais nous n'apper- » çûmes dans cet homme aucun symptome de foiblesse,

(*a*) « Cette opinion est très-habilement présentée par M. Paw, » dans les Recherches Philosophiques sur les Américains ; *Vol. II, Sect. I, des Blafards & des Nègres blancs.* »

» ni aucun défaut dans l'organe de la vue : une autre cause
» doit donc avoir produit la couleur de ses cheveux & de sa
» peau. Un de nos Messieurs lui coupa une touffe de
» cheveux, & il en coupa une seconde à un Insulaire d'un
» teint ordinaire, & il nous donna l'une & l'autre. Les deux
» Naturels montrerent du mécontentement de ce qu'on leur
» coupoit ainsi les cheveux; mais, comme l'opération fut
» faite avant qu'ils s'en apperçussent, on les appaisa bientôt,
» en leur offrant quelques bagatelles. La bonté de leur
» caractere, & leur indolence semblent incompatibles avec
» un long ressentiment.

ANN. 1774. Septembre.

» EN QUITTANT ces huttes, nous nous séparâmes, &
» chacun erra de son côté, au milieu de la campagne. Le
» Docteur Sparrman & mon Pere allerent sur les collines,
» tandis que je restai dans la bordure boisée de la plaine,
» & que je causai le plus qu'il me fut possible avec les
» Naturels. Ils me donnerent les noms de divers districts
» de l'Isle, dont nous n'avions jamais entendu parler aupa-
» ravant, & dont je ne pus faire aucun usage, faute d'en
» connoître la situation. Je vis de nouveau des Naturels
» qui avoient une jambe ou un bras d'une grosseur énorme,
» pareils à ceux qui frapperent nos regards à notre premier dé-
» barquement : l'un d'eux avoit les deux jambes ainsi enflées;
» je les touchai, & je les trouvai très-dures; mais la peau
» n'étoit ni également grossiere, ni également écaillée dans
» tous les malades; l'expansion démésurée de la jambe ou
» du bras, ne paroissoit pas les gêner beaucoup, & autant
» que je le compris, ils y sentent rarement de la douleur :
» quelques-uns cependant avoient une espèce d'excoriation,

ANN. 1774. Septembre.

» & il commençoit à s'y former des puſtules qui annon-
» çoient un plus grand degré de pourriture. La lèpre, dont
» cette éléphantiaſis, ou enflure extraordinaire eſt une
» eſpèce, ſuivant l'opinion des Médecins, ſemble être une
» maladie particuliere aux climats ſecs & brûlés. Les pays
» qu'elle déſole le plus, tels que la côte du Malabar, l'E-
» gypte, la Paleſtine & toute l'Afrique, eſſuient ſouvent
» des ſéchereſſes, & renferment en pluſieurs endroits de
» vaſtes déſerts ſablonneux.

» J'OBSERVAI de plus-en-plus que les hommes de la Nou-
» velle-Calédonie ont moins d'égards pour leurs femmes
» que les Habitans de Tanna; elles ſe tenoient toujours
» éloignées d'eux, & elles paroiſſoient craindre de les of-
» fenſer, même par leurs regards ou par leurs geſtes: plu-
» ſieurs traînoient ſur leur dos des fagots de bois à brûler:
» leurs inſenſibles maris daignoient à peine les regarder;
» & ils reſtoient dans leur phlegmatique indolence.

» APRÈS avoir dîné à bord, nous redeſcendîmes à terre,
» & nous tuâmes un parrot d'une jolie eſpèce, entièrement
» nouvelle pour les Zoologiſtes: il étoit caché dans une
» plantation, la plus belle que j'euſſe vue à la Nouvelle-
» Calédonie, par ſon étendue, ainſi que par la variété, &
» l'abondance des végétaux qu'elle renfermoit: il y avoit
» différentes allées de bananes, pluſieurs champs d'ignames,
» d'eddoës & de cannes à ſucre, & des yambos *Eugenia*;
» des ſentiers en ſéparoient les différentes parties.

» NOUS TIRAMES au but pour amuſer les Naturels, qui

» mettoient pour marque leurs massues, & qui étoient ravis
» de notre habileté. »

ANN. 1774. Septembre.

LE SOIR, les bateaux, que j'avois envoyés à l'Oueſt, arriverent à bord, & je fus informé des circonſtances ſuivantes. Le matin même du jour de leur départ, ils avoient pris terre pour arriver à une hauteur, d'où la vue commandoit toute la côte. M. Gilbert croyoit l'avoir vue ſe terminer à l'Oueſt; mais M. Pickerſgill n'étoit pas de cette opinion, quoique tous les deux convinſſent que le vaiſſeau ne pouvoit point paſſer par cette route. De ce lieu ils allerent, accompagnés de quelques Habitans, à Balabéa, qu'ils n'atteignirent qu'après le coucher du Soleil; &, comme ils en partirent le lendemain avec le crépuſcule, leur expédition devint inutile, & les deux jours ſuivans furent employés à regagner le vaiſſeau. Un des bateaux fit ſubitement une voie d'eau & fut au moment de ſe perdre; ce qui l'obligea à jeter beaucoup de choſes pardeſſus bord, avant de parvenir à l'étancher. Ils acheterent d'une pirogue qui venoit de pêcher le long des récifs, du poiſſon, autant qu'ils en purent manger. A Balabéa, le Chef, appellé Téaby, & les Habitans qui s'étoient aſſemblés ſur le rivage afin de les voir, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop preſſés par la foule, les Officiers tirerent une ligne, & les avertirent de ne point paſſer outre. Les Indiens ſe conformerent à cette défenſe, & bientôt après, l'un d'eux ſut la tourner à ſon avantage: il avoit quelques noix de cocos qu'un des nôtres voulut lui acheter, & qu'il ne jugeoit pas à propos de vendre. S'étant retiré, & ſe voyant ſuivi par l'acheteur, il s'aſſit ſur le ſable, traça autour de lui un cercle, comme

ANN. 1774. Septembre.

il l'avoit vu faire aux Gens de l'équipage, & signifia à celui qui l'importunoit de ne point dépasser sa ligne de démarcation : on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne l'ai pas cru indigne de trouver place dans ce Journal.

« M. PICKERSGILL nous donna de nouveaux détails sur » sa petite expédition. En débarquant, il trouva l'aspect du » pays vers l'extrémité Nord-Oueſt de l'Isle, assez semblable » à la partie qui faisoit face à notre mouillage, mais plus » fertile & plus cultivée, & couverte d'une plus grande » quantité de cocotiers.

» L'UN des Naturels qui l'accompagna à Balabéa, s'ap- » pelloit Boobik : il étoit très-facétieux, &, à cet égard, fort » différent de la plupart de ses Compatriotes : il parla » d'abord beaucoup à nos Gens ; mais ensuite les vagues » s'élevant & inondant le bateau, il devint silencieux, & il » se glissa dans la couverture de la chaloupe, pour se mettre » à l'abri des vagues, & dissiper le froid que le vent pro- » duisoit sur son corps nud. Comme il n'avoit point pris » de provisions, la faim le pressa tout-à-coup, & il reçut » avec reconnoissance ce qu'on lui donna.

» LES NATURELS de cette Isle sont exactement de la » même race que ceux de la Nouvelle-Calédonie ; leur » caractere est aussi bon, & ils vendirent volontiers leurs » armes pour de petits ouvrages de fer, ou des étoffes de » Taïti.

» LE DÉTACHEMENT se retira, le soir, sous des buissons,

» &, après avoir grillé le poisson qu'il avoit acheté, il soupa. » Quelques Naturels restèrent avec M. Pickersgill, & parlèrent d'une grande terre qu'ils disoient être au Nord, » & qu'ils appeloient *Mingha*, dont les Habitans étoient » leurs ennemis & fort adonnés à la guerre. Ils indiquèrent » aussi un mondrain, ou *Tumulus* sépulcral, où étoit enterré » un de leurs Chefs, tué par un Naturel de Mingha. Comme » quelques-uns des Matelots rongeoient un os de bœuf sur » le fin du souper, les Indiens se mirent à causer entr'eux » d'un ton fort haut, & avec agitation; ils regardoient nos » Gens d'un air surpris & dégoûté, & enfin ils s'en allèrent » tous ensemble, témoignant par signes qu'ils soupçonnoient les Etrangers de manger la chair humaine. M. Pickersgill essaya de les détromper; mais il ne put pas se » faire entendre, & cela eût été d'autant plus difficile, que » les Insulaires n'avoient jamais vu de quadrupèdes en vie.

ANN. 1774. Septembre.

» COMME la chaloupe avoit été mal réparée, M. Pickersgill fut obligé, à son retour, de débarquer avec » quelques autres, le plutôt possible, sur la côte de la Nouvelle-Calédonie; il ne laissa que des rames dans le bâtiment, & il fit près de vingt-quatre milles à pied sur » la côte, jusqu'à ce qu'il eût atteint le travers du vaisseau. » Un des Aides du Chirurgien, qui étoit de cette excursion, rassembla une quantité prodigieuse de coquillages » nouveaux & curieux sur l'Isle de Balabéa, & plusieurs » espèces nouvelles de plantes différentes de celles que » nous avions vues dans les cantons que nous avions examinés; mais, par des sentimens vils & absurdes, il nous » cacha ses découvertes, quoiqu'il fût absolument incapable

ANN. 1774. Septembre.

» de les employer au progrès des Sciences (a). Nous regrettâmes plus que jamais que notre maladie nous eût » empêché de partager les dangers de cette petite excursion. »

12. LE 12, de très-bonne heure, j'ordonnai au Charpentier de réparer la voie d'eau de la chaloupe, & aux Travailleurs de faire la quantité d'eau néceſſaire pour remplacer celle qu'on avoit conſommée les trois jours précédens. Comme le Chef Téabooma n'avoit point reparu, depuis qu'il avoit reçu les deux chiens en préſent, & que je deſirois laiſſer ſur cette terre de quoi y produire une race de cochons,

(a) « Il eſt à propos d'avertir le Lecteur, qu'à bord de la Réſolution, » nos recherches rencontroient des obſtacles de ceux mêmes qui auroient » dû nous donner toutes ſortes de ſecours. Les Sciences & la Philoſophie, » ont toujours été mépriſées des Ignorans, & nous avons partagé cette » diſgrace ſans murmurer. Mais, comme nous ne pouvions pas acheter » avec de l'or la bienveillance de chaque petit Tyran, on nous empê- » choit de profiter des Obſervations des autres. Des faits connus de tous » ceux qui nous entouroient, reſtoient des myſteres impénétrables pour » nous. Il eſt extraordinaire ſans doute que des hommes occupés des » Sciences, envoyés ſur un vaiſſeau appartenant à la Nation la plus » éclairée de la Terre, ſoient privés des moyens d'étendre les connoiſ- » ſances, & qu'on emploie pour cela des expédiens qui conviendroient » à des Barbares: mais ſûrement le Voyageur qui viſite les ruines de » l'Égypte & de la Paleſtine, n'eſſuie pas plus de diſgraces de la part » des Bédouins & des Arabes que nous n'en avons éprouvés : chaque » recherche de Minéralogie que nous entreprenions de faire, ſembloit con- » tenir un tréſor, qui devenoit l'objet de l'envie. Sans quelques perſonnes » dont le caractere généreux, & l'amour déſintéreſſé pour les Sciences, » ranimoient notre courage, nous aurions probablement ſuccombé ſous » cette malveillance que les ordres poſitifs de M. Cook ne pouvoient » pas toujours réprimer. »

j'embarquai

j'embarquai dans ma chaloupe un mâle & une truie, & j'allai à la crique des Mangliers pour y trouver mon Ami, afin de les lui donner. Mais, en y arrivant, on nous dit qu'il étoit dans l'intérieur de la contrée, & qu'on alloit le chercher. Je ne sais si l'on prit cette peine; mais, ne le voyant pas arriver, je résolus de mettre les cochons à la garde du plus distingué des Insulaires qui étoient présens. Appercevant l'Indien qui nous avoit servi de Guide sur la montagne, je lui fis entendre que je me proposois de laisser les deux cochons sur le rivage; & j'ordonnai qu'on les fît sortir de la chaloupe. Je les présentai à un grave vieillard, dans la persuasion que je pouvois les lui confier avec sûreté; mais, secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de reprendre les cochons dans le bateau, « parce qu'il en étoit épouvanté. Il faut » convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas at- » trayante; & ceux qui n'en ont jamais vu, ne doivent pas » prendre du goût pour eux. » Comme je persistois à les leur laisser, ils parurent délibérer ensemble sur ce qu'ils devoient faire, & ensuite notre Guide me dit de les envoyer à l'*Alée-kée* (au Chef). Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation du Chef, que nous trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'un âge mûr. Dès que je fus introduit avec mes cochons, on me pressa très-civilement de m'asseoir, & alors je leur vantai l'excellence des deux quadrupèdes, & je m'efforçai de leur persuader combien la femelle leur donneroit, en une seule fois, de petits, qui venant eux-mêmes à se multiplier, leur en produiroient un nombre considérable. J'exagérois ainsi la valeur de ces animaux, pour engager ces Indiens à les nourrir avec le plus grand soin; & je crois, qu'à cet égard, je réussis pleinement. Dans cet intervalle,

ANN. 1774. Septembre.

ANN. 1774. Septembre.

deux perſonnes qui avoient quitté la campagne, revinrent avec ſix ignames, qu'elles me préſenterent. Je pris enſuite congé d'eux, & je retournai à bord.

J'AI DÉJA OBSERVÉ qu'à cette crique il y avoit un petit Village, & je le trouvai beaucoup plus grand que je ne l'avois d'abord jugé. L'eſpace de terrain cultivé dans les environs eſt aſſez étendu. La diſtribution en eſt très-réguliere, & il y a des plantations d'ignames, de cannes à ſucre, de bananes & de racines, qu'ils appellent *Taro* ou *Eddy*. Les champs d'Eddy étoient très-bien arroſés par des rigoles pratiquées depuis le principal ruiſſeau qui coule des montagnes, & conduites, avec induſtrie, par des ſinuoſités à travers la plantation. Ils plantent ces racines de deux manieres. Quelques-unes ſont ſur un terrain horizontal, auquel ils donnent la forme d'un quarré, ou d'un quarré long. Ils abaiſſent le ſol au-deſſous du niveau de la terre adjacente; de ſorte qu'ils peuvent introduire, ſur les plantes, autant d'eau qu'ils en veulent: j'ai communément vu ſur ces quarrés deux ou trois pouces d'eau; mais je ne ſais pas ſi cela eſt toujours néceſſaire. D'autres ſont ſur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, & hautes de deux ou de deux & demi: ſur le milieu du ſommet de la planche, eſt une rigole étroite, deſtinée à recevoir les eaux qui doivent arroſer les racines de chaque côté de ce petit canal; & les eaux ſont ſi judicieuſement diſtribuées, que le même courant arroſe pluſieurs planches. Ces planches, relevées en anſe de panier, ſervent quelquefois à ſéparer les plantations horizontales; &, quand cette méthode eſt employée, ce qui arrive d'ordinaire dans les occaſions où il faut pratiquer un ſentier, ou

quelque paſſage, ils ne perdent pas un pouce de terrain. Peut-être que la différence des racines plantées, ſuivant l'une & l'autre méthodes, rend ces deux préparations néceſſaires. Elles ne ſont pas toutes d'une même couleur; il en eſt d'un bien meilleur goût que d'autres, mais elles ſont très-ſaines & très-nourriſſantes. Les têtes de ces racines fourniſſent encore une bonne eſpèce de légume que mangent les Naturels. Les hommes, les femmes & les enfans travaillent à ces plantations.

ANN. 1774. Septembre.

« APRÈS avoir rodé au milieu des marais & des plantations, nous parvînmes à une maiſon détachée des autres, » enfermée de pieux, parderriere laquelle il y avoit une » rangée de colonnes de bois : chacune étoit d'environ un » pied quarré de large & de neuf de haut, & le ſommet re- » préſentoit une tête humaine groſſièrement ſculptée. Nous » y trouvâmes un vieillard ſolitaire, qui, en nous montrant » ces colonnes, nous fit ſigne que c'étoit ſon cimetière. C'eſt » une choſe remarquable, que tous les Peuples policés ou » ſauvages érigent des monumens ſur les lieux, où ils enter- » rent leurs morts.

» NOUS RENCONTRAMES enſuite des Naturels, & ſurtout des femmes, qui défrichoient & qui bêchoient une » pièce de terre marécageuſe, probablement afin d'y planter » des ignames & des eddys. Elles ſe ſervoient d'un inſtrument dont le bec étoit recourbé & pointu : ce même » inſtrument ſemble leur ſervir auſſi d'arme offenſive.

» LES PLANTATIONS exigent des ſoins extraordinaires, à

ANN. 1774. Septembre.

» cause de la maigreur du sol. En effet, je n'ai jamais vu, dans » aucune autre Isle de la Mer du Sud, les Insulaires bêcher de » cette maniere. Nous tuâmes ici des oiseaux curieux. »

L'APRÈS-MIDI, je retournai à terre, où, sur un grand arbre voisin de l'aiguade, & proche du rivage, je fis graver une Inscription, contenant le nom du vaisseau, la date de notre arrivée, &c. comme un témoignage que nous avons, les premiers, découvert cette contrée; j'ai observé cette formalité sur toutes les nouvelles Terres que nous avons reconnues.

« NOUS REMONTAMES, pour la derniere fois, le ruisseau » où on avoit rempli nos futailles; &, après avoir cueilli » quelques plantes, que notre maladie nous avoit empêché » de rassembler plutôt, il fallut quitter cette grande Isle. »

NOUS CONGÉDIAMES nos Amis & retournâmes au vaisseau, où je fis mettre à bord nos bâtimens à rames, dans le dessein d'être prêts, le lendemain, à reprendre la mer.

(RDJUB)

Benard

HOMME DE LA NOUVELLE CALÉDONIE.

CHAPITRE IX.

Description de la Nouvelle-Calédonie. Mœurs, Coutumes & Arts de ses Habitans.

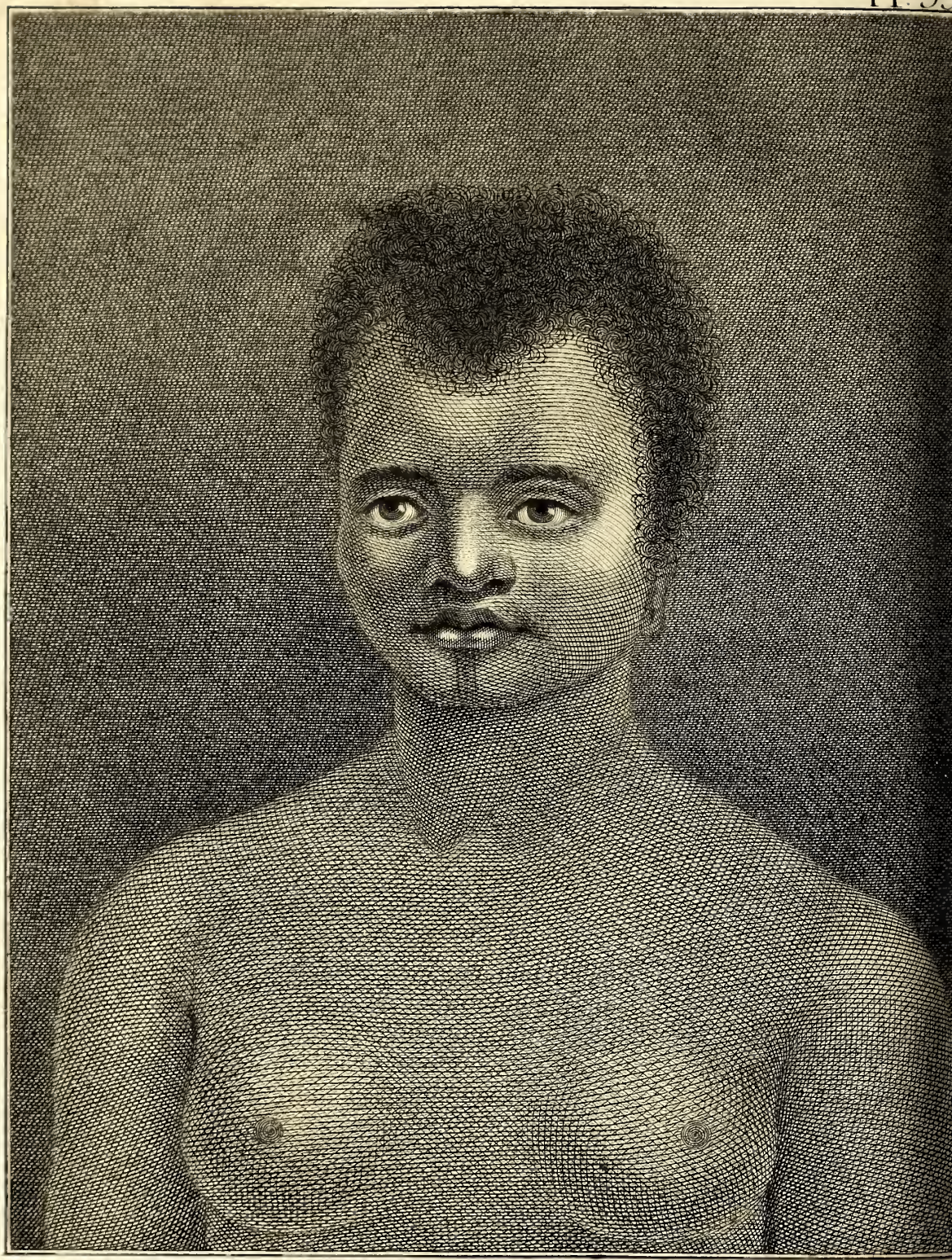
JE TERMINERAI les observations que nous avons faites, durant notre séjour sur cette côte, par quelques détails sur la contrée & sur ses Habitans. Nous y avons trouvé les hommes forts, robustes, actifs, bien faits, civils & paisibles; & nous leur avons reconnu une qualité rare, parmi les Nations de cette Mer, c'est qu'ils n'ont pas le plus léger penchant au vol. Ils sont presque de la même couleur que les Habitans de Tanna; mais ils ont des traits plus réguliers, un air plus agréable; ils sont plus robustes & de plus haute taille: quelques-uns ont six pieds quatre pouces. Il en est qui ont les lèvres épaisses, le nez plat, les traits & la mine des Nègres. Deux choses contribuoient à former ce rapprochement dans notre esprit, leur tête moutonnée, & l'usage de se frotter le visage avec une espèce de fard d'un noir luisant. En général, la couleur de leurs cheveux & de leur barbe est noire. Leurs cheveux, naturellement bouclés, paroissent, à la premiere vue, ne pas différer de ceux des Nègres; & cependant ils sont d'une toute autre nature, & plus rudes & plus forts que les nôtres. Plusieurs les laissent croître & les relevent sur le sommet de la tête; d'autres n'en conservent qu'une touffe de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin; & il y en

ANN. 1774, Septembre.

ANN. 1774. Septembre.

a qui, comme toutes les femmes, les portent courts. Des cheveux de cette rudeſſe demandent à être ſouvent peignés; &, à cet effet, ils ont un inſtrument très-convenable. C'eſt une eſpèce de peigne, dont les dents ſont de petits bâtons d'un bois dur, de la groſſeur des aiguilles à faire les bas, & de la longueur de ſept à neuf & dix pouces. Ces brochettes, dont le nombre eſt de vingt, mais plus ſouvent au-deſſous, ſont liées enſemble par un bout, & parallèlement à la diſtance d'un dixieme de pouce l'une de l'autre. Les autres extrémités, qui ſont un peu pointues, s'ouvrent comme les branches d'un éventail. Ce peigne, dont ils ſe ſervent pour ſe gratter & faire tomber leurs poux, eſt toujours artaché à leurs cheveux d'un côté de la tête. Les Habitans de Tanna ont un inſtrument pareil, pour le même uſage; mais les dents en ſont fourchues, & le peigne ne contient pas plus de trois ou quatre dents, & ce n'eſt quelquefois qu'un petit bâton pointu. Leur barbe eſt de la nature de leurs cheveux, & la plupart la portent courte. Ils ont aſſez communément des ulcères aux pieds & aux jambes; & nous avons remarqué que preſque tous ont le ſcrotum enflé. Je ne dirai pas ſi ce gonflement eſt occaſionné par quelque maladie, ou s'il eſt cauſé par la pagne qu'ils portent comme à Tanna & Mallicolo. Cette pagne, leur ſeul vêtement, eſt ordinairement d'écorce d'arbre ou de feuilles. Ils emploient à cela les petites pièces d'étoffe & les feuilles de papier que nous leur donnions. Nous leur avons vu des vêtemens groſſiers, d'une eſpèce de natte; mais il ne paroît pas qu'ils les portent jamais. Quelques-uns avoient ſur la tête un grand bonnet noir de forme cylindrique; & cet ornement très-conſidéré parmi eux, ſemble réſervé aux Chefs & aux Guerriers. Quand, dans

RPJCB



Benard D

FEMME DE LA NOU.LE CALÉDONIE.

les échanges, nous leur donnâmes des feuilles de gros papier, ils en firent tout de suite de ces bonnets. ANN. 1774. Septembre.

LE VÊTEMENT des femmes est une jupe courte, de fibres de bananiers, attachée à un cordon qu'elles nouent autour des reins. L'épaisseur est au moins de six ou huit pouces; mais la longueur n'est pas plus considérable qu'il le faut pour l'usage auquel elle est destinée. Les filamens extérieurs sont teints de noir, & la plupart garnis de nacre de perle sur le côté droit. Les deux sexes se parent également de pendans d'oreilles d'écaille de tortue, de bracelets, ou d'amulettes, l'un & l'autre de coquillages & de pierres; les bracelets se portent au-dessus du coude. En divers endroits du corps, ils se tatouent la peau; mais ces piquures ne sont point noires, comme dans d'autres Isles. Les Habitans de Tanna s'impriment beaucoup de ces mêmes traits.

S'IL ME FALLOIT juger de l'origine de cette Nation, je la prendrois pour une race mitoyenne entre les Peuples de Tanna & des Isles des Amis, ou entre ceux de Tanna & de la Nouvelle-Zélande, ou même entre les trois, par la raison que leur langue n'est, à quelques égards, qu'un mêlange de celles de ces différentes Terres. Les Calédoniens sont à-peu-près du caractere de ceux qui habitent les Isles des Amis; mais ils ont beaucoup plus de douceur & d'affabilité.

LA QUANTITÉ de leurs armes offensives doit faire croire que, malgré leur inclination pacifique, ils sont quelquefois en guerre. Ces armes sont des massues, des lances, des dards

ANN. 1774. Septembre.

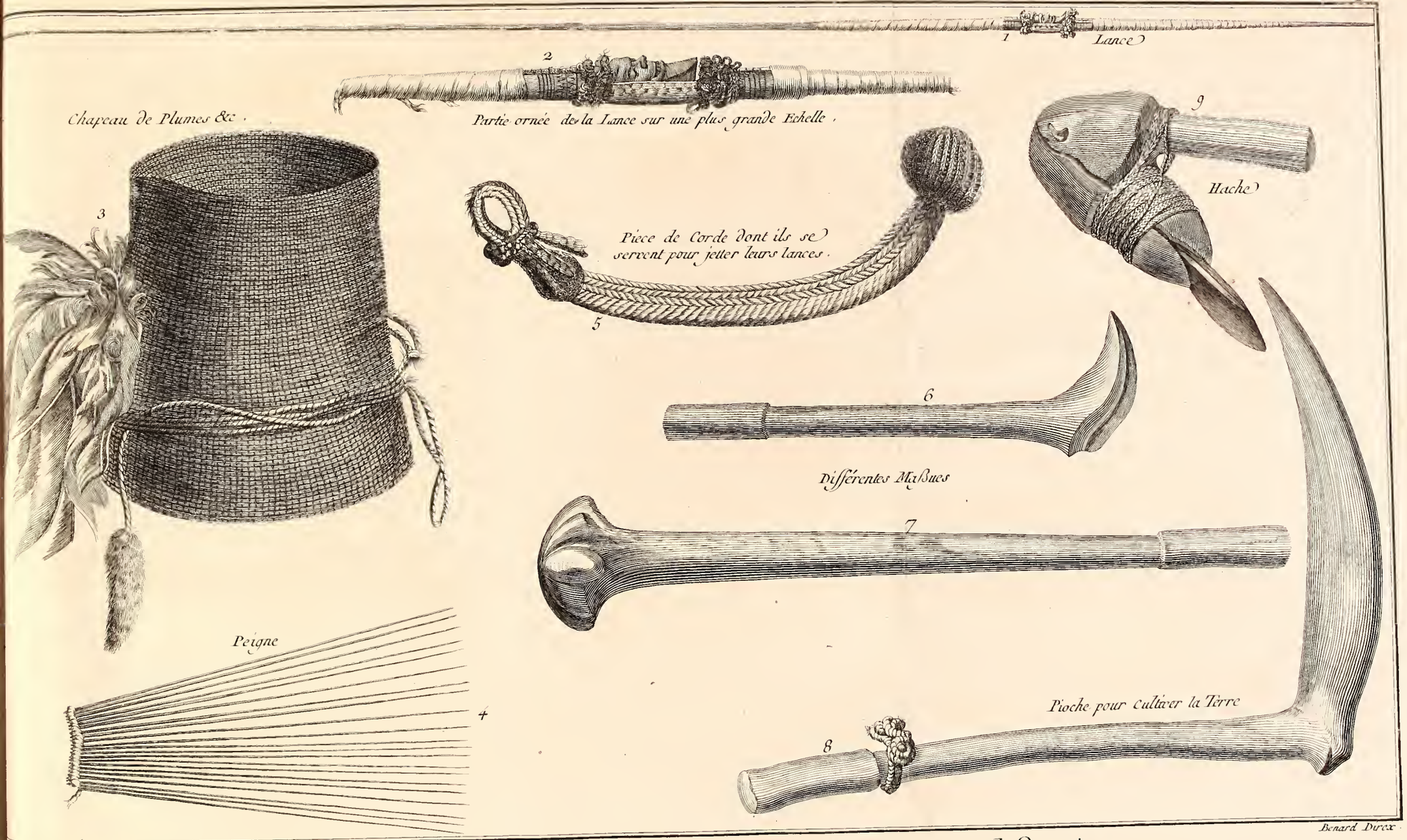
& des frondes, pour lancer des pierres. Les massues, longues de deux pieds, ont diverses formes; quelques-unes ressemblent à une faulx & d'autres à une hache : il en est dont la tête est pareille à celle d'un faucon, & d'autres qui sont à tête ronde; mais toutes sont proprement travaillées. Plusieurs de leurs lances & de leurs javelots sont faits avec le même soin, & ornés de bas-reliefs. Les frondes sont aussi simples qu'il est possible: « Elles ressemblent beaucoup aux *glandes* » *plumbeæ* des Romains *(a)*; » mais pour les pierres qu'ils lancent, ils prennent la peine de les polir, & de leur donner à-peu-près la configuration d'un œuf, également gros par les deux bouts. Pour lancer le dard, ils se servent d'un cordon, comme à Tanna. Ils font un grand usage du dard pour le poisson; & je ne sais même pas s'ils ont une autre maniere de prendre de gros poissons; car je n'ai vu, parmi eux, ni lignes ni hameçons.

IL EST PEU NÉCESSAIRE de parler des outils dont ils se servent; car ils ne different guères, pour la matiere & pour la forme, de ceux qui sont en usage dans les autres Isles. Leurs haches pourroient paroître d'une forme un peu plus différente; mais cette différence est autant dûe au caprice qu'à la coutume.

LEURS MAISONS, du moins pour la plupart, sont construites sur un plan circulaire : elles ne ressemblent pas mal à des ruches d'abeilles, & elles ne sont ni moins closes ni

(a) *Voyez* les Antiquités du Comte de Caylus III. 327, *Tab. XCII. Fig.* 3.

moins



Ornements et armes de la Nouvelle Calédonie.

RPJCB

moins chaudes : l'entrée eſt un long trou quarré, préciſément de la grandeur qu'il faut pour admettre un homme plié en deux. Du plancher à la naiſſance du toit, la hauteur eſt de quatre pieds & demi; mais le toit, qui eſt d'une élévation conſidérable, ſe termine en pointe au ſommet, au-deſſus duquel s'éleve un poteau, orné de bas-reliefs ou de coquillages, ou des deux à-la-fois ces huttes ſe conſtruiſent avec des perches, des roſeaux, &c. & les deux côtés & le toit ſont épais & bien couverts d'un chaume de longues herbes groſſieres. Dans l'intérieur de la cabane, il y a des poteaux dreſſés, qui ſoutiennent des échaffaudages de lattes, où ils placent leurs proviſions, ou toute autre choſe. Quelques-unes de ces maiſons ont deux planchers l'un ſur l'autre. Sur le plancher eſt répandue de l'herbe ſéche, &, çà & là, on voit des nattes étendues & deſtinées à ſervir aux Maîtres de ſiége pendant le jour, & de lit pendant la nuit. Dans la plupart, nous avons remarqué deux foyers, & communément un feu allumé; & comme la fumée n'a d'autre iſſue que la porte, toute la maiſon eſt ſi chaude & ſi enfumée, que, pour nous qui ne ſommes pas habitués à un pareil athmoſphère, il nous étoit impoſſible d'y reſter un moment.

ANN. 1774. Septembre.

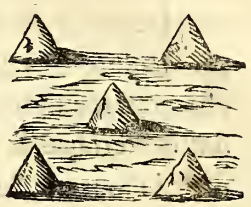
VOILA, ſans doute, pourquoi ces Peuples ſont ſi frileux en plein air, s'ils ne font pas de l'exercice. Nous les avons vu fréquemment allumer de petits feux, & ſe ranger autour, afin de ſe réchauffer. Peut-être eſt-il néceſſaire que les maiſons ſoient ainſi enfumées pour en écarter les mouſquites, qui ſont ici très-multipliées. A quelques égards, il y a de la propreté dans ces habitations; car, outre les ornemens du ſommet, les poteaux de la porte ſont ſouvent décorés

ANN. 1774. Septembre.

de bas-reliefs ; & ſi d'ailleurs elles paroiſſent peu convenables dans un climat chaud, elles ſeroient du moins très-bien entendues ſous un Ciel plus rigoureux : comme il n'y a qu'une ſeule pièce, ſans aucune ſéparation, les membres d'une même famille vivent toujours enſemble.

LES USTENSILES de ménage ſe réduiſent à très-peu de choſe : la jarre de terre, dont nous avons parlé, eſt le ſeul digne de remarque. Dans chaque maiſon, on compte une de ces jarres, & quelquefois pluſieurs. Ils y cuiſent leurs racines, & peut-être encore le poiſſon, &c.

Le feu de la cuiſine eſt en-dehors de la maiſon, en plein air. Sur le foyer ſont trois ou cinq pierres pointues, fixées en terre. Les pointes s'élevent au-deſſus de la ſurface, d'environ ſix pouces de cette maniere :



Les foyers de trois pierres, ne ſont que pour une ſeule jarre ; ceux de cinq en admettent deux. Les jarres ne ſe poſent point ſur leur fond, mais inclinées ſur un côté. On place ainſi ces pierres afin d'élever aſſez les jarres pour donner de l'air au feu.

LES NATURELS ne ſe nourriſſent que de racines, de poiſſons & de l'écorce d'un arbre, qu'on dit croître aux Indes Occidentales. Ils grillent cette écorce, & ils en mâchent continuellement des morceaux : elle a un goût douceâtre, inſipide ; & quelques perſonnes de l'équipage en mâcherent avec plaiſir. L'eau eſt leur unique boiſſon, du moins je n'en ai pas remarqué d'autre.

Ann. 1774. Septembre.

Les bananes & les cannes à ſucre ne s'y trouvent pas en abondance. Le fruit à pain eſt rare; & les cocotiers n'y pouſſent pas des tiges auſſi vigoureuſes que dans les autres Iſles; tous ces arbres ne produiſent d'ailleurs qu'une médiocre quantité de fruits.

Si nous jugions de la population, par la quantité d'Habitans que nous vîmes journellement, nous pourrions croire qu'elle eſt très-nombreuſe; mais il eſt probable que notre relâche raſſembla les Naturels de toutes les parties de l'Iſles. M. Pickerſgill, en côtoyant la côte à l'Oueſt, obſerva que la contrée étoit très-peu peuplée; & nous sûmes que les Habitans de l'autre partie de l'Iſle, traverſoient preſque chaque jour les montagnes pour nous faire viſite. Cette terre, néanmoins, eſt peuplée en raiſon de ſes productions: les bords de la Mer, les vallées & les plaines, ſont habités autant que le permet l'état de la culture. Il ne paroît pas que cette contrée puiſſe fournir une ſubſiſtance ſuffiſante pour une nombreuſe population. La Nature a été moins libérale ici, que ſur les autres Iſles des Tropiques, que nous connoiſſons dans cette mer. La plupart des cantons, ou du moins ceux que nous en avons examinés, ne conſiſtent guères qu'en montagnes, où le roc eſt à peine couvert d'un peu de terre, que brûle continuellement le Soleil; & les herbes, &c. qui y croiſſent, deviennent inutiles à un Peuple qui n'a point de bétail.

La stérilité du ſol diſpenſe les Habitans de contribuer aux beſoins des Navigateurs. Peut-être la mer dédommage-t-elle ces Inſulaires de ce défaut de productions; car

ANN. 1774. Septembre.

la côte, bordée de récifs & de baſſes, ne peut manquer d'être poiſſonneuſe.

J'AI DÉJA OBSERVÉ que le pays a beaucoup de reſſemblance avec la Nouvelle-Galles méridionale, ou Nouvelle-Hollande; & que ſes productions ſont à-peu-près les mêmes. On y trouve, en particulier, l'arbre dont l'écorce blanche, douce au toucher, ſe déchire & s'enléve aiſément, & qu'on m'a aſſuré être le même que celui, qui, dans les Indes Orientales, ſert au calfatage des vaiſſeaux. Il a un bois très-dur; ſes feuilles longues & étroites, ſont d'un verd fort pâle, & très-aromatiques. On y voit d'ailleurs diverſes plantes communes aux Iſles ſituées à l'Eſt & au Nord, & même une eſpèce de fleur de paſſion, qu'on prétend ne croître naturellement qu'en Amérique. Nos Botaniſtes n'eurent pas à ſe plaindre du défaut d'occupations; chaque jour ils découvroient de nouvelles plantes. Les oiſeaux de terre ne ſont pas très-multipliés, mais nous en apperçûmes pluſieurs, qui nous étoient inconnus; & de ce nombre, une eſpèce de corbeau; du moins nous lui donnâmes ce nom, quoiqu'il ſoit de moitié plus petit que l'oiſeau qu'on appelle ainſi, & que ſes plumes ſoient nuancées de bleu. Nous y avons remarqué en outre de belles tourterelles, & d'autres petits oiſeaux, que nous ne connoiſſions point.

NOUS NE FÎMES que d'inutiles efforts, pour ſavoir le nom de l'Iſle entiere. Peut-être eſt-elle trop étendue, pour que ſes Habitans aient ſongé à l'appeler d'une ſeule dénomination. Toutes les fois que nous propoſâmes là-deſſus des queſtions, ils nous donnerent toujours le terme de quelque diſtrict, que

nous leur montrions; &, comme je l'ai déja dit, nous parvînmes à connoître comment s'appeloient les diſtricts, & celui qui en eſt le Roi ou le Chef. Nous en conclûmes que la contrée eſt diviſée en cantons, dont chacun eſt gouverné par un Chef; mais nous n'apprîmes rien de la nature de ſon pouvoir. Le diſtrict où nous débarquâmes ſe nommoit Balade; & il avoit pour Chef, Téa-Booma, qui réſidoit de l'autre côté de la chaîne des montagnes; cet éloignement fut cauſe que nous le vîmes peu, & qu'il nous fut impoſſible de juger de ſon autorité. *Téa* ſemble être un titre attaché aux noms de tous les Chefs, ou du moins de la plus grande partie des Inſulaires d'un rang diſtingué. Mon Ami me faiſoit l'honneur de m'appeller *Téa* Cook.

ANN. 1774. Septembre.

ILS SONT dans l'uſage d'enterrer les morts. Je n'ai point vu les lieux deſtinés à la ſépulture; mais quelques perſonnes de l'équipage ont viſité ces cimetieres, dans l'un deſquels étoit le tombeau d'un Chef, qui avoit perdu la vie dans une bataille. Ce tombeau, qui ne reſſembloit pas mal à une grande taupiniere, étoit décoré, tout autour, de lances, de darts, de pagayes, &c. fichées verticalement en terre.

LES PIROGUES ſont aſſez ſemblables à celles des Iſles des Amis; mais je n'en ai jamais rencontré d'une conſtruction plus lourde & plus groſſiere. Les doubles ou accouplées, ſont compoſées de deux grands arbres, creuſés en gouttiere, avec un platbord, élevé d'environ deux pouces, & fermé à chaque bout par une eſpèce de cloiſon de la même hauteur; de ſorte que chaque pirogue préſente la forme d'un auge en quarré long, d'environ trois pieds plus courts que toute la longueur du bâtiment. Les deux pirogues ainſi préparés, ſont liées

ANN. 1774. Septembre.

ensemble côté à côté, à trois pieds environ de distance; par le moyen de quelques traverses, fortement amarrées sur les deux bords, & qui ont, à droite & à gauche, un pied environ de saillie. Sur ces traverses est un pont, ou plate-forme, de planches & de petites barres de bois rondes. Le pont porte un foyer, où ils entretiennent toujours du feu; & il y a toujours une jarre pour y cuire les provisions. D'un côté du pont, & tout près du bord, est une rangée de chevilles qui ressemblent à de gros clous, assez près les unes des autres, dont l'usage est d'empêcher les mâts, les vergues, &c. de rouler pardessus bord. Ces embarcations ont une ou deux voiles latines, & chaque voile est tendue sur deux perches: l'une, qui fait la fonction d'une vergue latine, a son talon fixé à un trou dans le pont, & l'autre tient lieu d'un bome. La voile est de plusieurs nattes, les cordages sont de fibres de bananiers, tressées en cordes de l'épaisseur d'un doigt; quatre tournées ensemble servent de haubans, &c. Ces pirogues, qui peuvent être fines voilieres, ne sont point du tout propres à marcher à la rame ou à la pagaye: le tems ne leur permet pas d'aller à la voile, ils sont dans l'usage de gabarer; &, à cet effet, il y a des trous pratiqués à l'arriere du pont, à travers lesquels ils passent les avirons, qui sont d'une telle longueur, que quand la palme est dans l'eau, le manche a encore quatre ou cinq pieds au-dessus du pont ou de la plate-forme. Celui qui manœuvre est debout derriere l'aviron, & pousse, à force de bras, la pirogue en avant. Cette maniere de faire route, n'est pas bien expéditive; &, par cette raison, ces bâtimens sont d'une construction très-mal entendue pour la pêche, & particulièrement pour celle de la tortue, qu'il est, je crois, bien difficile de harponner

ſur ces navires. Les inſtrumens de pêche, que j'ai vus, ſont des filets de tortue: je penſe qu'ils ſont de fibres de bananiers treſſées: j'y ai remarqué auſſi de petits filets à très-petites mailles, qu'ils font avec une treſſe de la groſſeur de nos lignes. Je préſume que leur méthode générale de pêcher, eſt de ſe tenir ſur les récifs à la baſſe mer, & de darder les poiſſons qui paſſent à portée de leurs traits. Peut-être en emploient-ils d'autre, que nous n'avons pas eu d'occaſion de connoître: car, pendant notre relâche, leurs pirogues n'ont pas été en mer; toute leur attention ſe portoit vers nous. Comme la longueur de leurs bâtimens eſt d'environ 30 pieds, & le pont, ou la plate-forme d'environ 24 de long ſur dix de large: nous n'avions pas encore apperçu dans la Contrée des arbres aſſés élevés pour en fournir les bois de conſtruction. On obſerva que les trous pratiqués dans les différentes pièces, pour les coudre enſemble, étoient brûlés; mais nous n'apprîmes point dequel inſtrument ils ſe ſervent pour cette opération. Il eſt vraiſemblablement de pierre, & c'eſt par cette raiſon qu'ils étoient ſi avides de nos grands clous; ils reconnurent tout de ſuite, qu'ils ſeroient très-propres à cet uſage. Je fus convaincu qu'ils n'attachoient pas beaucoup de prix à nos outils tranchans, mais ils paroiſſoient conſidérer, d'un œil de cupidité, les chevillots de fer fichés dans la liſſe du gaillard d'arriere; ils ſembloient les eſtimer infiniment plus qu'un clou, qui étoit deux fois plus gros. Ces chevillots, qui ſont ronds, avoient peut-être la forme de l'outil néceſſaire à leurs travaux: auſſi n'ai-je pas remarqué qu'ils miſſent autant de valeur à une hache, qu'à un grand clou. Les petits clous ne furent pas fort recherchés;

ANN. 1774. Septembre.

ANN. 1774. Septembre.

& les grains de raſſade, les miroirs, &c. ne devinrent pas pour eux un objet d'admiration.

LES FEMMES de cette Contrée, ainſi que celles de Tanna; ſont, autant que j'ai pu en juger, beaucoup plus chaſtes que celles des Iſles ſituées plus à l'Eſt. Je n'ai pas entendu dire que quelqu'un de l'équipage ait obtenu la plus légere faveur d'une ſeule d'entr'elles. J'ai appris que ces Indiennes s'étoient diverties ſouvent aux dépens de ceux qui les agaçoient, en ſe retirant avec eux dans quelques boſquets, en feignant de ſe rendre à leurs ſollicitations; & qu'à peine elles y étoient entrées, qu'elles prenoient la fuite, en jetant de grands éclats de rire: je ne ſais ſi c'étoit par chaſteté ou par coquetterie.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Suite de la Navigation le long de la Côte de la Nouvelle-Calédonie. Réflexions sur l'état de l'Isle & des Habitans; Observations, Géographiques & Nautiques.

TOUT ÉTOIT DISPOSÉ pour remettre en mer, & le 13 de Septembre, au lever du Soleil, nous levâmes l'ancre, avec un bon frais de vent de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., je gouvernai pour sortir de ce Canal, par où le vaisseau étoit entré.

ANN. 1774. 13 Septemb.

« NOUS AVIONS PASSÉ sept jours & demi dans ce Havre; » mais, dès le troisieme, nous nous empoisonnâmes en » mangeant du poisson, & nous perdîmes ainsi l'occasion » de profiter de notre relâche: au moment du départ, nous » n'étions pas entièrement guéris; nous ressentions encore » de violens maux de tête, des douleurs spasmodiques sur » tout le corps, & nous avions des boutons aux lèvres. » Notre foiblesse, qu'augmentoit de plus en plus la privation » des nourritures fraîches, nous empêcha de nous livrer à » nos occupations ordinaires.

» CEST ainsi que nous quittâmes une Isle située dans la » partie la plus occidentale de la Mer du Sud, éloignée » seulement de douze degrés de la côte de la Nouvelle-

ANN. 1774. Septembre.

» Hollande, & habitée par une race d'hommes très-différens » de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Comme ils sont » proches de la Nouvelle-Hollande, on pourroit supposer » cependant qu'ils ont la même origine que le Peuple de ce » Continent ; mais, en comparant les Relations des Voya- » geurs, qui y ont abordé, les Habitans des deux contrées » n'ont point de ressemblance entr'eux, & leurs Vocabu- » laires sont absolument différens *(a)*.

» APRÈS avoir rangé toute la bande septentrionale de » la Nouvelle-Calédoine, nous avons jugé qu'il n'y a pas » plus de cinquante mille ames sur une côte de mer de près » de deux cens lieues. Le pays ne paroît pas propre à la » culture dans la plupart des cantons : la plaine étroite qui » l'environne, est remplie de marais jusqu'au rivage, & cou- » verte de mangliers : il est difficile de dessécher cette partie » avec des canaux ; le reste de la plaine est un peu plus éle- » vé, mais d'un sol si mauvais, qu'il faut l'arroser par des » rigoles. Derriere s'élevent plusieurs collines revêtues d'une » terre séche & brûlée, où croissent çà & là quelques espèces » de gramens ridés, le cayputy & des arbrisseaux. De-là, » vers le centre de l'Isle, les montagnes intérieures, presque » entièrement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un » mica rouge & brillant, & de gros morceaux de quartz. » Ce sol ne peut pas produire beaucoup de végétaux : il » est même surprenant qu'il en produise autant qu'on y en » voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, sont rem-

(*a*) « M. Cook a eu la bonté de nous communiquer un Vocabulaire » de la Nouvelle-Hollande. »

» plis de buissons, de liserons, de fleurs & d'arbres touffus. » Nous étions frappés de ce contraste entre la Nouvelle-» Calédonie & les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal » brille dans toute sa perfection : la diversité du caractere » des deux Peuples ne nous étonna pas moins. Tous les » Naturels des Isles de la mer du Sud, si on en excepte ceux » que Tasman trouva à Tonga-Tabboo & à Anamoka (*a*), ef-» faient de chasser les Etrangers qui abordent sur leur côte. » Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous re-» çurent comme Amis : dès la premiere entrevue, ils mon-» terent sur notre vaisseau, sans la moindre marque de » défiance ou de crainte, & ils nous permirent d'errer libre-» ment dans leur pays. Par leur teint & leurs cheveux » laineux, ils ont du rapport avec les Habitans de Tanna ; » mais ils ont une taille supérieure, des membres plus ro-» bustes, des traits plus doux & plus ouverts. Le caractere » particulier de leurs visages se trouve dans les dessins très-» exacts qu'a fait M. Hodges, & qui accompagnent ce Voyage. » On peut aussi se former une idée juste de la contrée, en » examinant les vues que cet habile Artiste a copié d'après » nature. »

ANN. 1774. Septembre.

» NOUS REMARQUAMES beaucoup d'autres dissem-» blances avec les Peuples de Tanna ; mais il est inutile » de les rapporter. Ceux-ci, qui tirent de leurs plan-» tations une grande quantité de végétaux, & dont les

(*a*) « Peut-être ceux-ci avoient-ils été informés de ce qui s'étoit » passé entre les Européens & les Habitans de l'Isle de Horn, des Cocos & » des Traîtres, quelques années auparavant. »

ANN. 1774. Septembre.

» bois, sur la côte de la mer, sont remplis de cocotiers, qui,
» au besoin, offrent leurs fruits, sont beaucoup plus riches
» que ceux de la Nouvelle-Calédonie, où les plantations
» rapportent peu, & où la contrée abandonnée à elle-même,
» ne produit pas un seul fruit utile. D'un autre côté, les
» Habitans de la Nouvelle-Calédonie paroissent être d'ha-
» biles Pêcheurs, & les récifs, qui entourent leur Isle, ont
» dû leur donner ce genre d'industrie.

» COMME la Nature a répandu ses faveurs avec réserve
» sur cette Isle, il est très-étonnant que les Habitans, au-lieu
» d'être sauvages, défians & guerriers, comme à Tanna,
» se trouvent paisibles, bienveillans & peu soupçonneux.
» Ce qui n'est pas moins remarquable, en dépit de la stéri-
» lité de tout le pays, & du peu de secours qu'ils tirent des
» végétaux, ils sont plus gros & plus grands, & leur corps
» est plus nerveux: peut-être qu'il ne faut pas chercher uni-
» quement, dans la diversité des nourritures, les causes de
» la différence de stature & de taille des Nations. La race
» primitive d'où descend ce Peuple peut y avoir contribué:
» supposons, par exemple, que les Naturels de la Nouvelle-
» Calédonie viennent d'une Nation qui vivant dans l'abon-
» dance, & sous un heureux climat, avoit pris une forte
» croissance; la Colonie, qui s'est établie sur le mauvais sol
» de cette Isle, conservera probablement, pendant plusieurs
» générations, l'habitude de corps de ses Ancêtres. Le Peuple
» de Tanna a peut-être subi une révolution contraire; &,
» s'il descend d'une race petite & grêle, telle que celle des
» Mallicolois, la richesse de sa contrée n'a peut-être pas
» encore pu changer ces germes primitifs de foiblesse.

ANN. 1774. Septembre.

» LES INDIENS de la Nouvelle-Calédonie ſont les ſeuls
» des mers du Sud qui n'aient pas à ſe plaindre de notre
» arrivée parmi eux. Quand, d'après les nombreux exemples
» que cite ce Voyage, on conſidere combien il eſt aiſé de
» provoquer la violence des Marins, qui ſe jouent ſi légere-
» ment de la vie des Indiens, on doit avouer qu'il leur a fallu
» un degré extraordinaire de bonté, pour ne pas attirer ſur
» eux un ſeul acte de brutalité. Les Philoſophes qui pré-
» tendent que le caractere, les mœurs & le génie d'une
» Nation, dépendent entièrement du climat, auront peine
» à expliquer les diſpoſitions pacifiques des Habitans de la
» Nouvelle-Calédonie. Si on dit qu'ils ne ſont point défians,
» parce qu'ils n'ont rien à perdre, on ne réſoudra pas la
» difficulté, puiſque les Naturels de la Nouvelle-Hollande,
» ſous l'influence d'un climat & d'un ſol pareils, & dans une
» ſituation encore plus déplorable, ſont farouches & inſo-
» ciables. Cette heureuſe diſpoſition des Calédoniens n'eſt
» pas un effet de l'ignorance de la guerre & de la diſpute,
» puiſque nous avons obſervé tant d'armes offenſives. En
» cauſant avec eux, nous apprîmes qu'ils ont des ennemis,
» & que le Peuple d'une Iſle appellée *Mingha*, eſt d'un ca-
» ractere bien différent du leur. On a parlé plus haut des
» geſtes qui ſembloient annoncer que leurs ennemis man-
» geoient de la chair humaine, ainſi que des Habitans de
» Balabéa, qui, en voyant les Matelots ronger un os de bœuf,
» crurent que nous mangions de la chair humaine : l'horreur
» qu'ils en montrerent, prouve que leur civiliſation eſt beau-
» coup plus avancée en ce point que celle de leurs voiſins
» plus riches. Ils n'ont cependant pas encore atteint ce degré,
» où l'eſprit eſt aſſez perfectionné pour ne point mépriſer

ANN. 1774. Septembre.

» le ſexe : leur caractere trop grave ne peut être captivé par
» les careſſes des femmes, ni apprécier les jouiſſances domeſ-
» tiques : ils ſont quelquefois obligés de travailler beaucoup
» pour pourvoir à leur ſubſiſtance ; mais ils paſſent dans le
» repos leurs heures de loiſir : ils ne ſe livrent jamais à ces
» petites récréations, qui contribuent tant au bien-être des
» hommes, & qui répandent la gaieté & la vivacité ſur les
» Iſles de la Société & des Amis. Excepté le ſifflet dont il
» a été queſtion plus haut, nous n'avons remarqué aucun
» inſtrument de muſique à la Nouvelle-Calédonie : nous ne
» ſavons pas non plus s'ils ont des danſes & des chanſons ;
» mais nous avons lieu de ſuppoſer qu'ils ne rient preſque
» jamais : ils parlent auſſi très-peu, & peu d'individus pre-
» noient plaiſir à converſer avec nous : leur langue paroît
» informe, & leur prononciation eſt ſi confuſe, que les Voca-
» bulaires faits par diverſes perſonnes de l'équipage diffé-
» roient beaucoup entr'eux : quoiqu'ils aient peu de con-
» ſonnes dures, ils reviennent ſouvent aux gutturales, &
» ils ont quelquefois un ſon nazal ou *Rhiniſmus*, qui em-
» barraſſoient communément ceux qui ne connoiſſoient
» d'autre langue que l'Anglois. L'éloignement de leurs plan-
» tations prévient peut-être cette communication familiere
» qui introduiroit peu-à-peu le beſoin de la Société. Comme
» leur pays n'eſt pas ſuſceptible d'une grande culture, le
» meilleur moyen de hâter leur civiliſation, ſeroit d'y tranſ-
» planter les quadrupèdes que peut nourrir l'Iſle ; par exem-
» pel, des cochons & des chèvres ; les chèvres réuſſiroient
» très-bien dans cette contrée ſéche.

» LA SIMPLICITÉ des Inſulaires doit régner auſſi dans le

» Gouvernement: Téabooma, Chef du diſtrict oppoſé à notre mouillage, vivoit comme le reſte de ſes Compatriotes: ils ne lui donnoient aucune marque extérieure de déférence, & la ſeule choſe qui annonçât quelques égards de leur part, c'eſt qu'ils lui remirent les préſens que leur fit M. Pickerſgill à la premiere entrevue. Les cantons voiſins ſur leſquels ne s'étendoit point l'autorité de Téabooma, ont probablement leurs Chefs particuliers, ou peut-être que chaque famille eſt gouvernée par le Pere.

ANN. 1774. Septembre.

» NOUS N'AVONS RIEN REMARQUÉ qui ſemblât avoir un rapport même éloigné à la Religion, & nous n'avons obſervé aucune coutume qui eût la moindre apparence de ſuperſtition. Leurs idées ſur ces matieres ſont vraiſemblablement auſſi ſimples que le reſte de leur caractere. On a dit un mot plus haut de leurs cimetieres: ſans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connoiſſons pas.

» ON NE SAIT PAS ſi les Inſulaires vivent long-tems, ni quelles maladies ſont plus funeſtes ſur cette Iſle. Nous n'y avons remarqué que l'éléphantiaſis, qu'on a déjà dit y être fort commune; mais je ne l'ai jamais vu aſſez dangereuſe, pour que le malade riſquât de perdre la vie. Les cheveux blancs & les rides de quelques Naturels annonçoient une grande vieilleſſe; mais, en ſuppoſant qu'ils ſe donnent la peine de compter leurs années, il eût été difficile de cauſer avec eux ſur une idée auſſi abſtraite que l'âge. Nous n'avons jamais pu nous faire comprendre des Taïtiens, lorſque nous leur avons propoſé de pareilles queſtions, quoique

ANN. 1774. Septembre.

» notre connoissance de leur langue fût très-étendue, comparée au petit nombre de mots que nous avions rassemblés » en hâte à la Nouvelle-Calédonie. »

A SEPT HEURES ET DEMI, nous étions dans le milieu du passage. L'Isle de l'Observatoire nous restoit au S. 5^{d} Est, à quatre milles de distance, & l'Isle de Balabéa à l'O. N. O. Aussi-tôt que nous fûmes en dehors du récif, nous prîmes les amures à tribord, dans la vue de faire voile au S. E., en tenant le plus près du vent; mais comme M. Gilbert croyoit avoir vu l'extrémité N. O. de la terre, & qu'il paroissoit plus aisé de la contourner par le N. O., j'abandonnai le dessein d'aller au plus près du vent, & nous côtoyâmes le récif en dehors, en gouvernant au N. N. O., au N. O., & N. O. $\frac{1}{4}$ O., suivant sa direction. A midi, nous avions l'Isle de Balabéa au S. $\frac{1}{4}$ S. O., à la distance de treize milles : ce que nous jugions être l'extrémité occidentale de la grande terre nous demeuroit dans le S. O. $\frac{1}{2}$ S., & le récif couroit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. La latitude observée fut de 19^{d} 53′ 20″, & la longitude depuis l'Isle de l'Observatoire de 14′ à l'Oueſt. Je continuai de porter le Cap au N. O. $\frac{1}{4}$ O., le long du récif en-dehors, jusqu'à trois heures, auquel tems l'Isle de Balabéa nous restoit au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. De ce côté, nous observâmes une division dans le récif, que la force de la marée, qui en sortoit, nous fit regarder comme un canal. De cette séparation, le récif couroit au Nord l'espace de trois ou quatre lieues, & ensuite au N. O. Nous suivîmes sa direction; &, à mesure que nous avançâmes au N. O., la terre s'élevoit de plus-en-plus, & paroissoit jointe à celle que nous avions déjà vue : de sorte que M. Gilbert s'étoit trompé, en croyant appercevoir l'extrémité

l'extrémité de la côte. A cinq heures, nous avions cette terre à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. à vingt milles; mais ce que nous pouvions découvrir du récif, couroit dans la direction du Nord-Oueſt $\frac{1}{4}$ Nord. ANN. 1774. Septembre.

AYANT PRIS les amures à tribord, & paſſé la nuit à tenir le vent, le 14, au lever du Soleil, l'Iſle de Balabéa nous reſtoit au S. 6^{d} E., & la terre vue la veille à l'Oueſt; mais le récif s'étendoit encore dans le N. O., & nous le côtoyions toujours avec une légere briſe de l'E. S. E. A midi, la latitude Sud fut de 19^{d} 28′ par l'obſervation, & la longitude à l'Oueſt de l'Iſle de l'Obſervatoire de 27′. Nous avions alors perdu de vue l'Iſle de Balabéa, & l'autre terre, qui en eſt la partie N. O., nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S.; mais nous n'étions pas aſſurés ſi la côte étoit continue, ou diviſée en pluſieurs Iſles; on pouvoit la croire diviſée à cauſe des ſéparations qui ſe montroient d'eſpace en eſpace; mais une multitude d'écueils en rendoit l'approche excéſſivement dangereuſe, pour ne pas dire impraticable. L'après-midi, avec une briſe de l'E. S. E., joli frais, je rangeai ces briſans, qui s'étendoient dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ O., du N. O. $\frac{1}{4}$ N., & du N. N. E. A trois heures, nous paſſâmes à la vue d'une Iſle baſſe de ſable, ſituée au bord extérieur du récif, par la latitude de 19^{d} 25′, & au N. E. de la terre la plus Nord-Oueſt, à la diſtance de ſix ou ſept lieues. Tout ce que nous pouvions appercevoir de ce parage étoit parſemé d'écueils, qui paroiſſoient comme détachés les uns des autres; & le canal qu'ils formoient, ſembloit être ſur le côté Sud-Eſt de l'Iſle de ſable, du moins y avoit-il un eſpace où la mer paroiſſoit ne pas briſer. Au coucher du 14

ANN. 1774. Septembre. Soleil, la vue de la terre nous reſtoit encore au S. O. $\frac{1}{4}$ S.; à environ dix lieues. Quoique l'horizon fût clair, nous ne vîmes plus la terre à l'Oueſt de cette direction; le récif, qui s'étendoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N., ſembloit ſe terminer en une pointe qu'on découvroit du haut des mâts. Ainſi, tout conſpiroit à nous faire croire que nous aurions bientôt doublé ces écueils; &, dans cette flatteuſe eſpérance, nous tînmes le vent qui ſouffloit de l'E. N. E., & nous paſsâmes la nuit à faire de petits bords.

15. LE LENDEMAIN, au lever du Soleil, ne voyant plus ni terre ni briſans, nous fîmes voile dans le N. O. $\frac{1}{4}$ O., &, deux heures après, le récif reparut, s'étendant au N. O. plus loin que la vue ne pouvoit porter; mais on ne découvroit point la terre. Il devenoit donc apparent que nous avions dépaſſé ſon extrémité N. O., & comme des montagnes de la Balade, nous avions reconnu qu'elle s'étendoit au S. O., il étoit néceſſaire de reconnoître juſqu'où elle ſe prolongeoit à l'E. ou au S. E., tandis qu'il étoit en notre pouvoir de rallier la côte; car, en ſuivant la direction des écueils, nous aurions pu être porté ſi loin ſous le vent du vaiſſeau, qu'il n'y auroit plus eu moyen de la ramener ſans une perte conſidérable de tems. Elle n'étoit déjà plus à la portée de notre vue, & nous ne pouvions pas ſavoir juſqu'où il faudroit pouſſer notre courſe, pour découvrir la fin des briſans. Ces conſidérations, jointes au riſque que nous allions courir dans une Mer ſemée d'écueils, & où, en-dehors de ces mêmes briſans, il n'y avoit point d'eſpérance de trouver d'ancrage, me firent abandonner le deſſein de prolonger plus loin ces briſans pour les doubler au N. O. Je réſolus donc de ſerrer le vent où S. E., où il

devoit y avoir une Mer libre. Dans cette vue, je revirai de bord, & je marchai au Sud-Eſt avec un vent du Nord-Eſt $\frac{1}{4}$ Eſt, joli frais. Nous étions alors par les 19^{d} 7′ de latitude Sud, & 163^{d} 57′ de longitude à l'Eſt du Méridien de Londres. ANN. 1774. Septembre.

EN FAISANT VOILE au S. E., nous doublâmes de très-près la pointe du récif, que nous avions dépaſſée le ſoir précédent. Pour rendre notre ſituation plus critique, le vent commença à mollir; &, à trois heures de l'après-midi, le calme nous laiſſa à la merci d'une groſſe lame qui nous pouſſoit directement ſur le récif, diſtant à peine d'une lieue. Nous ſondâmes, ſans trouver de fond, avec une ligne de deux cens braſſes. Je fis mettre en Mer deux de nos bateaux; mais ce n'étoit là qu'une mince reſſource contre de ſi groſſes lames. Cependant le vaiſſeau ne dérivoit point vers le récif auſſi vîte que nous devions le craindre; &, à ſept heures, une foible briſe du N. N. E. nous permit de nous ſoutenir un peu au large; mais à cette briſe, qui ne dura que juſqu'à minuit, ſuccéda un calme abſolu.

LE 16, au point du jour, nous n'eûmes point la vue du récif; &, à onze heures, la briſe s'étant levée du S. S. O., nous reprîmes nos bateaux à bord, & nous fîmes voile au S. E. A midi, nous obſervâmes 19^{d} 35′ Sud; & cette latitude, conſidérablement au Sud de notre eſtime, prouvoit que, pendant toute la nuit, nous avions été entraînés par un courant ou par le flot, qui nous avoit été favorable. A deux heures après-midi, nous fûmes repris par le calme, qui, ayant 16.

ANN. 1774. Septembre.

duré jusqu'à neuf heures, fut suivi d'un vent foible de l'E. N. E. & de l'Est, avec lequel nous portâmes peu de voile.

« NOUS NE FÎMES PAS plus de vingt lieues en 48 » heures; &, voyant toujours la terre au Sud, nous craignions » d'arriver tard à la Nouvelle-Zélande, où nous devions » nous préparer pour notre derniere campagne au Sud. »

19. LE 19, à midi, notre latitude observée fut de 19d 54′ Sud, quand nous avions l'Isle de Balabéa au Sud 68d Oueſt, à dix lieues & demie de distance. Nous continuâmes de courir au plus près, avec des vents variables, entre le N. E.

20. & le S. E., sans rien trouver de remarquable, jusqu'au 20 à midi, que le Cap Colnet nous resta au Nord 78d Oueſt, à six lieues. De ce Cap, la terre s'étendoit, en passant par le Sud, jusqu'à l'E. S. E., à perte de vue, & la contrée se montroit en plusieurs montagnes entre-coupées de vallées. La longitude, conclue de l'observation, fut de 20d 4′ Sud, & la latitude 1d 8′ à l'Est, depuis l'Isle de l'Observatoire. Nous fîmes de la voile pour rallier la terre, avec une légere brise de l'Est, jusqu'au coucher du Soleil, que nous en étions à deux ou trois lieues. La côte s'étendoit du S. 42d ½ E. au Nord 52d Oueſt. Deux petits Islots, en-dehors de cette direction, n'étoient éloignés de nous que de quatre ou cinq milles; & il s'en trouvoit d'autres entre nous & le rivage, & à l'Est, où ils sembloient être unis par des récifs, qui présentoient quelques ouvertures de loin en loin. Le pays devint de plus en plus montueux, & il avoit, à beaucoup d'égards, le même aspect que les environs de la Balade. Sur l'une des petites Isles occidentales, étoit une élévation assez semblable à une tour, & on décou-

vroit pardeſſus une langue de terre baſſe en-dedans de l'Iſle, d'autres élévations, qu'on auroit pu prendre pour les mâts d'une flotte.

ANN. 1774. Septembre.

LE LENDEMAIN, au lever du Soleil, après avoir porté, toute la nuit, le Cap au large, avec une légere briſe du Sud-Eſt, je reconnus que nous nous étions élevés de la côte d'environ ſix lieues; &, dans cette poſition, le calme ſurvint, & dura juſqu'à dix heures du ſoir, qu'à l'aide d'une foible briſe de terre du S. O., nous marchâmes au S. E. toute la nuit. 21.

LE 22, au lever du Soleil, l'horizon fut embrumé; mais les nuages s'étant bientôt diſſipés, nous trouvâmes, par les relevemens, que nous avions gagné beaucoup de terrain. A dix heures, la briſe de terre fut remplacée par un vent de mer de la partie de l'Eſt $\frac{1}{4}$ S. E. qui nous mit en état de porter à terre; &, à midi, nous la vîmes s'étendre du N. 68^{d} Oueſt, au S. 31^{d} $\frac{1}{2}$ Eſt, en paſſant par le Sud. Dans cette derniere direction, la côte paroiſſoit courir plus au Sud vers un gros Cap, qui fut nommé le Cap du Couronnement, parce que c'étoit le jour anniverſaire du Couronnement du Roi d'Angleterre. La latitude étoit de 22^{d} 2′, & la longitude de 167^{d} 7′ $\frac{1}{2}$ à l'Eſt. Quelques briſans ſe montroient entre nous & le rivage, & probablement ils rejoignoient ceux que nous avions vus auparavant. 22.

« CEUX qui enfermoient les côtes ſeptentrionales de la » Nouvelle-Calédonie, ne s'étendoient pas juſqu'ici; mais, » comme nous nous tenions à la diſtance de quatre ou cinq » lieues, nous ne diſtinguions rien de la nature du pays,

ANN. 1774. Septembre.

» ſi ce n'eſt que la chaîne de montagnes continuoit à ſe » prolonger avec la même hauteur, juſqu'auprès de notre » mouillage, ſans aucune prééminence, ou ſans aucun pic » remarquable. »

PENDANT la nuit, nous nous avançâmes d'environ deux
23. lieues au S. E. & à l'aube du jour, le 23, nous découvrîmes derriere le Cap du Couronnement une pointe élevée dans le S. 23^d Eſt. Elle fut reconnue pour l'extrémité S. E. de la côte, & nous l'appellâmes le *Promontoire de la Reine Charlotte*. La latitude étoit de 22^d 16′ Sud, & la longitude de 167^d 14′ à l'Eſt. Vers midi, la briſe ſe leva du N. E. je portai au S. S. E. & à meſure que nous nous approchions du Cap du Couronnement, nous vîmes dans une vallée au Sud, un grand nombre de ces pointes élevées, dont nous avons fait mention, & des terres baſſes ſous le Promontoire en étoient entièrement couvertes. Nous ne pouvions pas nous accorder ſur la nature de ces objets. Je ſuppoſois que c'étoit un eſpèce ſinguliere d'arbres, par la raiſon qu'ils étoient très-nombreux, & que d'ailleurs une grande quantité de fumée ſortit tout le jour du milieu de ces objets, près du Promontoire. Nos Philoſophes penſoient que c'étoit la fumée d'un feu interne & perpétuel. Je n'eus pas la peine de leur repréſenter que le matin il n'y avoit point eu de fumée dans cette même place, car ce feu, prétendu éternel, ceſſa avant la nuit; & depuis on n'y en apperçut plus.

« CES OBJETS, qui reſſembloient à des colonnes, étoient éloi- » gnés les uns des autres, mais la plus grande partie formoient » des grouppes ſerrés. Comme on trouve des colonnes de

» basaltes en plusieurs parties du monde (*a*), il y avoit lieu de
» croire que celles-ci étoient de la même espèce, & parce
» que nous avions vu dernièrement plusieurs volcans dans
» les environs & un très-près de Tanna, cette opinion nous
» paroissoit encore plus vraisemblable, car les Minéralogistes
» les plus éclairés, prétendent que le basalte est une pro-
» duction de volcan. »

ANN. 1774. Septembre.

AU COUCHER du Soleil, le vent passa autour du Sud, & nous revirâmes de bord, le Cap au large, parce qu'il étoit dangereux d'approcher du rivage au milieu des ténèbres. Dès 24
que le jour parut, nous remîmes le Cap sur la terre avec une assez foible brise d'entre l'E. S. E. & le S. S. E. A midi, nous observâmes 21^d 59′ 30″ de latitude Sud, le Cap du Couronnement nous restant à l'Ouest, un peu vers le Sud, à la distance de sept lieues, & le Promontoire au S. 38^d à l'Ouest. Comme nous avancions au S. S. O. nous commençames à voir la côte derriere le Promontoire; &, au coucher du Soleil, nous découvrîmes une Isle basse au S. S. E. à environ sept milles du Promontoire: c'étoit une de celles qui sont défendues par des bancs de sable & des brisans. Dans ce même tems, une montagne ronde se fit voir dans le S. 24^d Est, à douze lieues. Durant la nuit, n'ayant eu que des vents variables, nous fîmes très-peu de voile.

LE 25, sur les dix heures du matin, une jolie brise s'étant 25

(*a*) « Près d'Assuan, ou de Syene, dans la Haute-Egypte, à Bolsena
» en Italie, près d'Hadie, dans l'Arabie-Heureuse; à Hildesheim, Stolpen
» & Yaver, en différentes parties de l'Allemagne; aux Hébrides, en
» Ecosse, & dans le Comté d'Antrim en Irlande. »

ANN. 1774. Septembre.

levée du S. S. E. je gouvernai au S. S. O. dans l'espoir de contourner le Promontoire. Mais, à mesure que nous en approchions, nous découvrîmes plusieurs Isles basses derriere celle dont nous avons déja parlée, liées par des brisans qui s'étendoient vers le Promontoire, & paroissoient jointes au rivage. Nous les reconnûmes encore de plus près jusqu'à trois heures & demie: alors de dessus le pont nous apperçûmes dans le banc déja mentionné, les rochers élever leurs têtes sur la surface des eaux. Il étoit tems de changer de route; le jour, trop avancé, ne permettoit pas de chercher un passage près du rivage, & nous n'avions point de fond, pour jeter l'ancre dans la nuit. Je gouvernai donc au Sud pour trouver un passage entre les petites Isles. Nous avions un bon vent de l'E. S. E. mais il ne dura que jusqu'à cinq heures, & fut suivi d'un calme plat. Une ligne de cent soixante-dix brasses ne rapporta point de fond, quoique nous ne fussions qu'à une petite distance des écueils. Ces écueils au-lieu de suivre la côte au S. O. prenoient la direction du S. E. vers la montagne que nous avions vue le soir précédent, & sembloient nous indiquer qu'il étoit nécessaire de contourner cette terre. Dans ce même tems, la pointe la plus avancée de la principale terre, nous restoit au S. 68[d] Ouest, à neuf ou dix lieues.

« CETTE PARTIE de notre campagne étoit extrêmement » désagréable; nous ne pouvions pas examiner le pays, & » nous avions grand besoin de nourritures fraîches: il ne nous » restoit plus que quelques ignames qu'on servoit par ex- » traordinaire sur la table des Officiers; mais les Matelots » n'avoient goûté d'aucun rafraîchissement depuis notre départ » d'Anamoka.

» d'Anamoka. L'aſpect de ces nouvelles terres nous conſoloit
» peu de cette abſtinence : il entretenoit ſeulement l'eſpoir
» de faire d'autres découvertes, où l'on pourroit rafraîchir
» l'équipage. »

ANN. 1774. Septembre.

VERS les ſept heures, nous obtînmes une légere briſe du Nord, avec laquelle nous gouvernâmes à l'E. S. E. & nous paſſâmes la nuit avec moins d'inquiétude. Sur quelques-unes des Iſles baſſes, étoient pluſieurs de ces élévations déjà mentionnées. Chacun tomba d'accord que c'étoient des arbres ; & MM. Forſter en convinrent eux-mêmes.

AVEC l'aube du jour, le 26, le vent ſouffla du S. S. O. & 26.
nous fîmes route au S. E. toutes voiles dehors pour amener la montagne déjà mentionnée. Elle appartient à une Iſle, qui, à midi, s'étendoit du S. 16^d Eſt, au S. 16^d Oueſt, & nous en étions éloignés de ſix lieues. La latitude obſervée fut de 22^d 16′ Sud. L'après-midi, le vent fraîchit, & comme il paſſa au S. S. E. nous portâmes le Cap à l'Eſt juſqu'à deux heures du matin du 27, que nous revirâmes de bord, pour marcher au Sud-Oueſt, dans l'eſpérance de pouvoir doubler cette Iſle ; mais notre attente fut trompée, & nous avions encore deux milles à courir, qu'il nous fallut revirer, à la diſtance d'environ un mille de la côte orientale de l'Iſle, dont les extrémités nous reſtoient du Nord O. $\frac{1}{4}$ N. au S. O. la montagne nous reſtoit à l'Oueſt, & nous avions dans le S. $\frac{1}{4}$ S. O. quelques Iſles baſſes, qui ſont à la pointe du S. E. Elles paroiſſoient liées avec la grande Iſle par une chaîne de briſans. Quatre-vingt braſſes de ligne ne rapportoient point de fond. Les bords de cette Iſle étoient couverts de ces élévations dont on a parlé tant de fois. Elles avoient l'apparence 27.

ANN. 1774. Septembre.

de gros pins; ce qui fut cause que l'Isle en reçut le nom. La montagne ronde qui se trouve du côté S. O. est d'une telle hauteur, qu'elle peut être apperçue de quatorze ou même de seize lieues. L'Isle, qui n'a guères qu'un mille de circuit, est située par 22d 38′ de latitude Sud, & 167d 40′ de longitude à l'Est. Après avoir fait encore deux tentatives pour doubler l'Isle des Pins, sans mieux réussir, je résolus de m'en éloigner jusqu'à minuit. Ce même jour, à midi, le thermomètre étoit à 68d $\frac{3}{4}$. Il n'avoit pas été si bas depuis le 27 Février.

28. AYANT REVIRÉ de bord, à minuit, à l'aide des courans & d'un vent frais de l'E. S. E. & du S. E. le lendemain, au point du jour, nous nous trouvâmes de plusieurs lieues au vent de l'Isle des Pins, & je gouvernai au large, en rondissant le long des côtés S. E. & Sud. La côte du S. E. à l'Oueſt, en passant par le Sud, étoit hérissée de bancs de sable, de brisans & de petites Isles couvertes, pour la plupart, de ces gros pins, qui décoroient les bords de la plus grande Terre. Nous continuâmes de ranger en-dehors les Isles & les brisans, à trois quarts de lieue de distance; &, à mesure que nous parvenions à en doubler un, il s'en élevoit à l'instant un autre, de sorte qu'ils paroissoient former une chaîne, qui s'étendoit jusqu'aux Isles situées à la hauteur du Promontoire. A midi, nous observâmes 22d 44′ 36″ de latitude Sud, l'Isle des Pins nous restant du N. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ E., à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E., & le Cap du Couronnement au N. 32d 30′ Oueſt, dans un éloignement de dix-sept lieues. L'après-midi, par un bon frais de vent d'Est, nous fîmes route au N. O. $\frac{1}{4}$ O. le long des récifs en-dehors, dans la vue d'atterrir un peu au S. O. du Promontoire. A deux heures, on eut connoissance de deux

Benard Direx.

VUE DE L'ISLE DES PINS.

RPJCB

petits Islots, dans l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.; &, comme ils étoient liés par des brisans qui sembloient se joindre à ceux que nous avions à tribord, cette découverte m'obligea de porter au S. O. pour nous dégager de tous ces écueils. A trois heures, on découvrit encore de nouveaux brisans, qui couroient des Isles basses vers le S. E. Je fis alors gouverner en serrant le vent d'aussi près que la brise le permettoit; &, en une heure & demie, nous fûmes presque sur le bord des brisans, & forcés de revirer de bord. Du haut des mâts, on voyoit ces écueils se prolonger jusqu'à l'Est, Sud-Est; & la tranquillité de la Mer nous fit croire que probablement cette chaîne de rochers couroit au Nord de l'Est; de sorte que nous en étions entourés. La montagne de l'Isle des Pins nous restoit au N. 71^{d} $\frac{1}{2}$ Est, le Promontoire au N. $\frac{1}{4}$ Ouest & la pointe de la grande Terre sur la côte S. O. nous demeuroit au N. O., à la distance de quinze ou seize lieues. Cette direction de la côte S. O., qui étoit un peu dans le parallele du N. E., nous assuroit que la Terre ne s'étendoit pas plus loin au S. O. Après avoir fait une courte bordée dans le N. N. E., nous reprîmes celle du Sud, afin de reconnoître de plus près cette chaîne de brisans avant le coucher du Soleil. Tout ce que nous y gagnâmes, ce fut l'aspect d'une Mer semée de rochers & de brisans, dont nous ne pouvions nous débarrasser qu'en retournant par la même route que nous avions faite. Nous revirâmes de bord presqu'au même endroit où nous avions viré avant, & la sonde nous rapporta un fond de sable fin. Comme nous avions sous le vent une chaîne de brisans, l'ancrage, s'il venoit à venter grand frais, étoit notre derniere ressource; je préférai donc de courir la nuit de petits bords, sur le parage que nous avions déjà

ANN. 1774. Septembre.

ANN. 1774. Septembre.

reconnu le jour. Ce fut ainſi que nous la paſsâmes, mais agités par la crainte de nous briſer à chaque inſtant contre quelques-uns des écueils multipliés qui nous environnoient.

LE JOUR nous fit voir que nos inquiétudes n'étoient pas ſans fondement, & que nous avions été continuellement expoſés au riſque de nous perdre : nous avions toujours eu des briſans, ſous le vent à nous, & à très-peu de diſtance. Nous dûmes notre ſalut aux bonnes obſervations des vigies & à la promptitude de nos manœuvres; car, tandis que nous faiſions la bordée du Nord, on appercevoit tout-à-coup des écueils, que nous n'évitions qu'en revirant bruſquement de bord.

J'ÉTOIS DÉJA BIEN LAS de ſuivre une côte, qu'il étoit difficile de reconnoître, plus loin, ſans m'expoſer au riſque évident d'un naufrage, qui feroit perdre tout le fruit de cette expédition. Je ne pouvois cependant me réſoudre à l'abandonner, avant d'avoir reconnu ces arbres, qui avoient été le ſujet de nos ſpéculations; ils ſembloient d'ailleurs offrir d'excellens bois de conſtruction, & comme nous n'en avions vus nulle part que ſur la partie méridionale de cette Terre, cela piquoit davantage notre curioſité. Dans cette vue, après avoir couru une bordée au S. pour doubler les écueils que nous avions de l'avant, je portai au Nord, eſpérant trouver un ancrage ſous le vent de quelques petites Iſles où croiſſent ces arbres. Vers les huit heures, nous nous trouvâmes en vue des briſans qui s'étendent entre l'Iſle des Pins & le Promontoire de la Reine Charlotte; & les ſondes furent, dans ce moment, de

cinquante-cinq, quarante & trente ſix braſſes, fond de ſable fin. Plus nous approchions de ces écueils, plus ils ſembloient ſe multiplier, & nous n'appercevions aucun paſſage entre les deux Terres.

ANN. 1774. Septembre.

COMME nous n'étions que de quelques milles au vent des Iſles baſſes, ſituées ſous le Promontoire, & dont il a été queſtion le 25 & le 26, nous fîmes voile pour attaquer la moins éloignée. A meſure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle n'étoit pas liée avec les écueils des environs, & que probablement nous pourrions mouiller ſous le vent de cette Iſle, ou ſur ſon côté occidental. Après qu'un Officier m'eut conduit au haut des mâts, je marchai pour arriver à cette Terre; &, après avoir doublé la pointe du récif qui borde l'Iſle, j'eſſayai de ſerrer le vent, dans le deſſein d'amener de plus près le rivage. Un autre récif, qui couroit au Nord, nous enfermoit dans un canal étroit, où ſe trouvoit un courant, qui, portant contre nous, rendit cette tentative inutile: de ſorte qu'il fallut laiſſer tomber l'ancre par trente-neuf braſſes d'eau, fond d'un beau ſable de corail, l'Iſle nous reſtant à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. à un mille de diſtance. Dès que nous fûmes mouillés, on mit dehors une chaloupe, où je m'embarquai avec les Botaniſtes, & nous deſcendîmes ſur l'Iſle. Nous trouvâmes que les gros arbres étoient une eſpèce de pin de Pruſſe, très-propre pour des eſpars dont nous avions beſoin. « Leurs branches » croiſſoient autour de la tige, formant de petites touffes; » mais elles ſurpaſſoient rarement la longueur de dix pieds, » & elles étoient minces en proportion. » Ce fait bien conſtaté, nous nous hâtâmes de revenir à bord, afin d'avoir

ANN. 1774. Septembre.

plus de tems l'après-midi. Nous retournâmes sur l'Isle avec deux bateaux, où s'embarquerent plusieurs Officiers, le Charpentier & les Travailleurs qui devoient choisir les arbres qui nous étoient nécessaires. Tandis qu'on coupoit les arbres, je pris les relevemens de plusieurs Terres autour de nous. La montagne de l'Isle des Pins nous restoit au Sud 59^{d} 30′ Est; la pointe basse du Promontoire de la Reine Charlotte, au Nord 14^{d} 30′ Oueſt; la haute Terre au-dessus, qu'on voyoit pardessus les deux Isles basses, au Nord 20^{d} Oueſt; & la pointe de Terre la plus avancée à l'Oueſt, nous demeuroit à l'Oueſt une demi-pointe Sud, à la distance de sept lieues. Nous avons, d'après plusieurs relevemens, déterminé la vraie direction de la côte, depuis le Promontoire jusqu'à cette pointe, que j'appellerai le *Cap du Prince de Galles*. Son gisement est par 22^{d} 29′ de latitude Sud, & par 166^{d} 57′ de longitude à l'Est. Ce Cap est d'une hauteur considérable; &, quand on commence à le découvrir sur l'horizon, il se présente comme une Isle. De cette pointe, la côte court presqu'au N. O. Sa direction est un peu trop Nord, pour joindre cette partie que nous apperçûmes des montagnes de Balade. Mais, comme c'étoit une Terre très-haute, qui se découvroit à la hauteur du Cap dans cette direction, il est très-probable qu'une Terre plus basse, que nous ne pouvions pas voir, se découvroit plutôt, ou autrement la côte, plus au N. O., prend une direction plus occidentale de la même maniere que la côte du N. E. Quoi qu'il en soit, nous connoissions assez l'étendue de la Terre, parce que nous l'avions vue resserrée en de certaines limites. Néanmoins je conservai encore l'espérance de la mieux reconnoître; mais cette attente fut vaine.

ANN. 1774. Septembre.

LA PETITE ISLE, sur laquelle nous débarquâmes, n'est proprement qu'un banc de sable, qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *Etos*, & beaucoup d'autres, ainsi que des arbustes & des plantes. Nos Botanistes ne manquerent pas d'occupations; & c'est ce qui me la fit appeller l'*Isle de la Botanique*. « On y compte trente espèces de plantes, & plusieurs nouvelles. Le sol est très-sablonneux sur les côtes; » mais il est mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale: c'est » l'effet des arbres & des plantes qui y tombent continuel- » lement en pourriture. »

IL Y A des hydres, (*Anguis Platura*) des pigeons & des tourterelles, différentes en apparence de toutes celles que nous avions vues. Un des Officiers tira un faucon pareil à ceux qu'on trouve sur les côtes d'Angleterre. (*Falco Haliaëtos*, voy. la Zoologie Britannique de M. Pennant), & nous prîmes une nouvelle espèce d'attrappe-mouche. Les débris de quelques feux, des branchages, des feuilles encore fraîches & des restes de tortue, annonçoient que ce Canton avoit été visité récemment par les Indiens. Une pirogue, précisément de la forme de celles de la Balade, étoit échouée sur le sable. Nous ne fûmes plus en peine de savoir quels arbres ces Indiens employoient à la construction de leurs canots; ils se servent sûrement pour cela des pins. Sur cette Isle, il s'en trouvoit de vingt pouces de diamètre, & de soixante à soixante-dix pieds de haut. On auroit fort bien pu en faire un mât pour la Résolution, s'il eût été nécessaire. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite Isle, il est probable qu'il y en a de plus gros sur

ANN. 1774. Septembre.

la principale Terre & sur des Isles plus grandes; & nous pouvons même l'assurer, si nous n'avons pas été déçus par les apparences.

JE NE CONNOISSOIS ALORS aucune Isle de la Mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts & de vergues. Ainsi, la découverte de cette Terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Mon Charpentier, qui n'étoit pas moins habile à faire un mât, qu'à travailler à la construction d'un vaisseau, deux métiers qu'il avoit appris dans le chantier de Deptford, pensoit que ces arbres donneroient de très-bons mâts. Le bois en est blanc, le grain serré, & il est dur & léger. La térébentine étoit sortie de la plupart des branches, & le Soleil l'avoit épaissie en une résine attachée au tronc & autour des racines. Ces arbres développent leurs branches comme les pins d'Europe, avec cette différence, que ceux-ci ont des branches plus courtes & plus petites : de sorte que les nœuds deviennent à rien, quand on travaille la tige. J'observai que les plus grands de ces arbres avoient les branches plus petites & plus courtes, & qu'ils étoient couronnés comme s'il y eût eu à leur sommet un rameau qui eût formé un buisson. C'étoit-là ce qui les avoit fait prendre d'abord, avec si peu de fondement, pour des colonnes de balsates; & il est vrai qu'on ne pouvoit guères s'attendre à trouver de pareils arbres sur cette Terre. La semence est dans des capsules coniques; nous n'en vîmes aucun qui renfermât de cette semence, du moins dans un état propre à la reproduction. Outre ces arbres, il y en a un autre de l'espèce des sapins de Prusse; mais il est très-petit, & c'est

& c'eſt moins un arbre qu'un arbriſſeau. Nous rencontrâmes encore ſur cette Iſle une eſpèce de creſſon & une plante ſemblable à celle qu'on nomme en Angleterre *Quartier d'agneau*, ou *poule graſſe*, (*Tetragonia*) qui, étant bouillie, ſe mange comme des épinards. ANN. 1774. Septembre.

APRÈS avoir coupé des arbres, qui nous procuroient dix ou douze eſpars pour des boute-hors de bonnettes, des mâts de chaloupe, &c. la nuit approchoit, & nous nous rembarquâmes.

L'OBJET pour lequel nous étions venus mouiller près de cette Iſle, étant rempli, il ne reſtoit plus qu'à fixer la route que je voulois prendre.

NOUS AVIONS EU, du haut des mâts, une vue de la mer autour de nous, & obſervé qu'à l'Oueſt elle étoit entièrement ſemé d'Iſlots, de bancs de ſable, & de briſans, qui s'étendoient auſſi loin que l'horizon. Tous ces écueils n'étoient point liés enſemble, & ils laiſſoient appercevoir pluſieurs canaux de différente ſinuoſité. Mais, en conſidérant que l'étendue de cette côte du S. O. étoit déjà ſuffiſamment déterminée, le riſque évident que nous allions courir, pour achever cette reconnoiſſance, & le tems qu'elle nous prendroit, à cauſe des dangers multipliés, qu'il faudroit éviter, m'empêchant de pouſſer plus loin au vent de ce nombre prodigieux de briſans, qui pouvoient nous enfermer tellement, que la difficulté d'en ſortir nous feroit perdre la ſaiſon favorable pour naviger au Sud, je ſouhaitois alors d'avoir le petit bâtiment, dont nous avions les couples à bord. J'avois ſongé à

ANN. 1774. Septembre.

le faire conſtruire, durant notre dernier ſéjour à Taïti; mais on n'auroit pu exécuter cet ouvrage, ſans négliger le calfatage, & les autres réparations dont le vaiſſeau avoit beſoin, ou, ſans faire une plus longue relâche que ne le permettoit la route que je projetois. Il étoit maintenant trop tard pour penſer à la conſtruction d'un pareil bâtiment, & s'en ſervir enſuite à la découverte de cette côte; &, dans notre campagne au Sud, il n'étoit d'aucune utilité.

« TANDIS qu'on étoit à l'ancre, le premier Lieutenant » prit un poiſſon exactement de la même eſpèce que celui » qui empoiſonna le Capitaine Cook, mon Pere & moi; il » le fit cuire, en dépit de ſes camarades de chambrée, qui » tous l'avertirent de ſes effets pernicieux: enfin il donna » des ordres poſitifs pour qu'on le lui ſervît, & ſes Amis » ne trouvant pas d'autre moyen de le ſauver, tournerent » en ridicule ſa folle fantaiſie. Les railleries produiſirent plus » d'effet que les conſeils de l'amitié, & il changea de réſo- » lution. Un petit chien eut le malheur de manger les en- » trailles de ce poiſſon, & il paſſa pluſieurs jours dans d'hor- » ribles tourmens: pour finir ſes peines, on le jeta au fond » de la mer. Cette circonſtance prouve quelle étoit notre di- » ſette de nourritures fraîches, puiſque le riſque même d'être » empoiſonné n'arrêtoit pas le beſoin de manger un ali- » ment meilleur que la ration. Tous les Officiers, qui » avoient déjà fait des Voyages autour du monde, convinrent » que jamais ils n'avoient tant ſouffert dans les expéditions » précédentes. M. Cook avoit une proviſion de jambons » ſalés qui ſe corrompirent à la longue: toute la graiſſe etoit » changée en huile rance, & le ſel avoit rempli la chair de

» concrétions alkalines, pareilles au tartre : cependant, dès
» qu'on portoit cette viande pourrie sur nos tables, ce qui
» arrivoit une fois par semaine, les Bas-Officiers la dé-
» voroient avec des yeux avides, & envioient notre bon-
» heur. »

ANN. 1774. Septembre.

NOUS APPAREILLAMES, le lendemain, au point du jour, avec une légere brise de l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous avions quelques bordées à courir pour doubler les écueils au vent de l'Isle de la Botanique; mais à peine les eûmes-nous achevées, que la brise commença à nous manquer. A trois heures après-midi, il y eut un calme absolu. La lame & le courant, de concert, nous poussoient au S. O. vers les brisans, que nous avions encore en vue de ce côté. Ainsi, nous fûmes dans de continuelles appréhensions jusqu'à dix heures, que la brise s'étant levée du N. N. O., nous gouvernâmes à l'E. S. E.; cette route étoit opposée à celle que nous voulions faire, mais nous n'osions pas gouverner au Sud avant le jour.

« A SEPT HEURES ET DEMI, nous avions vu au Nord une
» boule de feu, qui, par par sa grosseur & par son éclat,
» ressembloit au Soleil, quoiqu'elle fût un peu plus pâle;
» elle s'évanouit, en crévant quelques momens après, & elle
» laissa derrière elle des étincelles brillantes, dont la plus
» grande, d'une forme oblongue, se remuoit promptement
» hors de l'horizon, tandis qu'une espèce de flamme bleuâtre
» la suivoit & marquoit sa route. A l'apparition de ce phé-
» nomene, qui leur étoit connu, les Officiers expéri-
» mentés attendirent un vent frais, & ils ne se tromperent
» point. »

ANN. 1774. 1 Octobre. LE LENDEMAIN, à trois heures du matin, le vent passa au S. O., souffla avec force, & par raffales, suivies de pluie, & nous fûmes contraints de rester à la cape, sous nos voiles majeures, jusqu'au jour, que la montagne des Pins nous restoit au Nord: notre distance du rivage dans cette direction étoit d'environ quatre lieues. Les vents soufloient alors avec impétuosité du S. S. O., & la mer devint si grosse, que nous eûmes tout lieu de nous applaudir d'avoir écarté les écueils, avant d'être surpris par ce tems orageux. Quoique tout me fît penser que c'étoit la mousson de l'Oueſt, il est difficile de croire que ce la fût réellement. Premièrement, il s'en falloit encore près d'un mois que la saison ne fût assez avancée pour ces vents: en second lieu, nous ne savons point si ces mêmes vents régnent jamais dans ces parages; & enfin il est très ordinaire de voir les vents d'Oueſt souffler entre les Tropiques. Néanmoins je n'avois jamais trouvé que ces vents soufflassent avec tant de violence, ni si long tems de la partie du Sud. Quoi qu'il en soit, il ne nous restoit d'autre parti, que de cingler au S. E., & c'est aussi ce que je fis, après avoir pris les amures à tribord. A midi, nous avions perdu de vue la terre.

2. LES VENTS impétueux continuerent, sans presque aucune altération, jusqu'au lendemain à midi, que nous observâmes 23^{d} 18′ de latitude Sud, la longitude à l'Est depuis l'Isle des Pins étant de 1^{d} 54′. L'après-midi, nous n'eûmes qu'un foible vent du Sud, mais de grosses lames de cette même direction. On vit des compagnies d'oiseaux du Tropique, des boubies & des frégates. A onze heures, une brise fraîche se leva de l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., avec laquelle nous fîmes voile au Sud.

Nous étions alors par 23^d 18′ de latitude Sud, & 169^d 49′ de longitude à l'Eſt, & à environ quarante-deux lieues au Sud des Hébrides. ANN. 1774. Octobre.

LE 3, vers les huit heures du matin, le vent paſſa au S. O., reprit ſa premiere impétuoſité, & fut accompagné de grains violens & de pluie. Je perdis alors toute eſpérance de rallier la terre que nous venions de quitter. En conſidérant la vaſte étendue de mer que nous avions à parcourir au Sud; l'état du vaiſſeau, & le défaut d'approviſionnemens de premiere néceſſité que je commençois à reſſentir; que d'ailleurs nous touchions à l'été de cette partie du globe, & que tout accident un peu conſidérable, pourroit nous retenir encore une autre année dans cette Mer, je ne penſai point qu'il fût prudent d'eſſayer de nouveau de regagner la terre. 3.

LA NÉCESSITÉ nous contraignit donc, pour la premiere fois, de quitter une côte que j'avois découverte, ſans l'avoir entièrement reconnue. Je la nommai la Nouvelle-Calédonie; & elle eſt peut-être, la Nouvelle-Zélande exceptée, la plus grande Iſle de la mer Pacifique; car elle s'étend du 19^d 37′ aux 22^d 30′ de latitude Sud; & du 163^d 37′ juſqu'aux 176^d 14′ de longitude à l'Eſt. Son giſſement eſt preſque N. O. $\frac{1}{2}$ O. & S. E. $\frac{1}{2}$ E. & elle a environ quatre-vingt ſept lieues dans cette direction; mais ſa largeur n'eſt pas conſidérable, & rarement elle excède dix lieues. C'eſt une contrée toute entrecoupée de montagnes de différentes hauteurs, qui laiſſent entr'elles des vallées plus ou moins profondes. De ces montagnes, s'il eſt permis de juger du tout, par les parties que

ANN. 1774. Octobre.

nous avons vues, sortent une infinité de sources dont les eaux qui serpentent dans les plaines, portent par-tout la fertilité, & fourniſſent aux beſoins des Habitans. Les ſommets de la plupart de ces montagnes ſemblent ſtériles, quoique les flancs ſoient couverts de bois par-ci par-là, comme le ſont les vallées & les plaines. La terre étant ainſi coupée de montagnes, pluſieurs parties de la côte, vues dans l'éloignement, paroiſſent dentelées, on croiroit qu'il y a de grandes ouvertures entre les montagnes; mais, en ſerrant le rivage, nous avons toujours trouvé que la terre eſt continue, mais baſſe, & formant une liſiere qui régne le long de la côte entre le rivage & le pied des montagnes. C'eſt du moins ce que nous obſervâmes par-tout où nous approchâmes de la greve; & il eſt probable qu'il en eſt de même ſur toute la côte. Je la crois encore entièrement, ou pour la plus grande partie, défendue par des récifs, des baſſes & des briſans, qui en rendent l'accès très-difficile & très-périlleux; mais qui ſervent à la mettre à l'abri de la violence des vents, & de la fureur des flots, à aſſurer aux pirogues une navigation aiſée & une pêche abondante, & à former probablement de bons Ports pour le mouillage des vaiſſeaux. La majeure partie de la côte, ſinon le tout, eſt habitée, ſans en excepter l'Iſle des Pins, car de jour nous y vîmes de la fumée, & la nuit des feux de tous les côtés. Dans l'étendue que j'ai donnée à cette Iſle, je comprends les terres rompues ou iſolées, qui ſont au Nord-Oueſt, comme l'indique la carte. Je ne nie pas que ces différentes côtes ne puiſſent être liées par des terres baſſes; cependant je penſe que ce ſont des Iſles; & que la Nouvelle-Calédonie eſt terminée plus au S. E., mais j'avertis que mon opinion

n'eſt fondée que ſur les apparences, & je ne la donne que comme une conjecture.

ANN. 1774. Octobre.

Soit que ces terres forment des Iſles, ou qu'elles ſoient liées à la Nouvelle-Calédonie, il n'eſt point du tout certain que nous ayions déterminé leur étendue à l'Oueſt. Je penche même à ne pas le croire, puiſque les écueils ne ſe terminoient point avec la terre que nous avions en vue, & qu'ils conſervoient leur direction dans le N. O. au-delà de la route de M. de Bougainville, à la latitude de 15^{d} ou de 15^{d} $\frac{1}{2}$. Et même il eſt aſſez probable qu'une chaîne de bancs de ſable, de récifs, peut s'étendre à l'Oueſt, juſqu'à la Nouvelle-Galles méridionale. L'étendue orientale des Iſles & des briſans à la hauteur de cette côte, entre les 15 & les 23^{d} de latitude, ne nous eſt pas connue. La reſſemblance des deux contrées, la bâture de Diane, reconnue par M. de Bougainville *(a)* à ſoixante lieues environ de la côte, les indices qu'il eut de la terre dans le S. E.; tout, en un mot, tend à accroître cette probabilité. J'avoue que c'eſt pouſſer un peu loin la conjecture, de dire que cette chaîne d'Iſles & de briſans, ſe continue l'eſpace d'environ deux cens lieues; mais cela devient en quelque maniere indiſpenſable, ne fût-ce que pour mettre les autres Navigateurs ſur leur garde.

M. WALES détermina la longitude de cette partie de la Nouvelle-Calédonie, que nous reconnûmes par quatre-vingt-

(*a*) *Voyez* ſon Voyage, pages 160 & 161, *Vol. II*, de la deuxieme édition *in*-8°.

ANN. 1774. Octobre.

seize suites d'observations dont on fit un résultat-moyen, après qu'on les eut rapportées à la montre, qui étoit notre sûr guide. Je trouvai la déclinaison de l'aimant de 10d 24' vers l'Est. C'étoit le terme moyen qu'avoient donné nos trois compas azimutaux, qui ne différoient l'un de l'autre, que d'un degré plus ou moins. Je n'ai remarqué aucune différence dans la variation de l'aiguille aimantée, entre les parties Nord-Ouest & Sud-Est de cette terre, excepté quand nous étions à l'ancrage, devant la Balade, où la déclinaison n'étoit pas de dix degrés; mais je n'y ai point d'égard, puisque je trouve en mer une telle uniformité, & c'est là où les Navigateurs ont besoin de connoître la variation. Tant que nous fûmes sur la bande du N. E. les courans portoient au S. E. & à l'Ouest ou au N. O. de l'autre côté; mais leur effet n'est pas bien sensible; & peut-être encore faut-il autant l'attribuer aux canaux que forment les marées, qu'à des courans réguliers. Dans les canaux étroits qui séparent les bancs, & dans ceux qui communiquent à la mer, les marées sont très-fortes, cependant elles ne font pas monter les eaux à plus de trois pieds & demi. Le tems de la haute mer à la Balade, dans les Syzygies, arrive vers les six heures, mais nous jugeâmes que ce devoit être à dix ou onze heures, à l'Isle de la Botanique.

« LE côté méridional de la Nouvelle-Calédonie, n'a » point encore été reconnu. Nous avons suivi la direc- » tion de sa bande Nord; mais ses productions annuelles, » végétales & minérales, sont encore inconnues, & offrent » un vaste champ au Naturaliste. L'aspect des pins, dans » la partie de l'Est, semble prouver que la nature du sol,

» & les

» & les minéraux y ſont abſolument différens de ceux de
» Balade, que nous avions examinés en courant; &, d'après
» ce que nous avons vu ſur la petite Iſle ſablonneuſe de la
» Botanique, de nouvelles plantes doivent y couvrir la
» terre, & de nouveaux oiſeaux habiter les bois: ainſi,
» les Navigateurs pourront un jour terminer nos décou-
» vertes, & employer plus de temps à examiner les richeſſes
» de cette contrée. Différens eſpaces de la mer du Sud,
» ne ſe trouvent pas compris dans les routes des premiers
» vaiſſeaux; tel par exemple que les parages entre 10^{d} de
» latitude S. & la ligne, dans tout l'Océan, depuis l'Amé-
» rique à la Nouvelle-Bretagne; celui qui eſt entre 10^{d} &
» 14^{d} dans l'intervalle du 140 au 160^{d} de longitude O.
» celui qui eſt entre les trentieme & les vingtieme paralleles,
» & le cent quarantieme & le cent-ſoixante-quinzieme mé-
» ridien Oueſt; & enfin l'eſpace entre la plus méridionale
» des Iſles des Amis & la Nouvelle-Calédonie, & celui
» qui eſt entre la Nouvelle-Calédonie & la Nouvelle-
» Hollande. La route de M. de Surville, dont on a parlé
» plus haut, eſt la ſeule qui ſe trouve entre ces deux pays.
» Mais la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne & toutes
» les terres des environs, demandent à être examinées plus
» en détail. Quand on aura bien parcouru tous ces parages
» de la mer du Sud, la partie ſeptentrionale de la même
» mer, exigera pluſieurs Voyages, avant d'être reconnue
» en entier. »

ANN. 1774. Octobre.

CHAPITRE XI.

Suite de la Navigation de la Nouvelle-Calédonie à la Nouvelle-Zélande; Découverte de l'Isle de Norfolk; Incidens survenus dans le Canal de la Reine Charlotte.

ANN. 1774. 6 Octobre. LES VENTS FORTS du S. O., de l'O. S. O., & de l'Ouest continuoient encore, & de tems à autre étoient accompagnés de grains violens, suivis de pluies abondantes; durant ce tems orageux, nous fîmes route au S. S. E. sans qu'il arrivât rien de remarquable jusqu'au six à midi, que le calme succéda à la tempête. Nous étions alors par 27^{d} 50$'$ de latitude Sud, & 171^{d} 43$'$ de longitude à l'Est. Le calme dura jusqu'au lendemain à midi; &, dans cet intervalle, nous observâmes que la déclinaison de l'aimant étoit de 10^{d} 33$'\frac{1}{2}$ vers l'Est. J'ordonnai aux Charpentiers de travailler au calfatage des ponts. Comme nous n'avions ni poix, ni goudron, ni résine pour goudronner les coutures, on employa du vernis de pin, recouvert de sable de corail, ce qui forma une espèce de ciment bien meilleur que je ne l'aurois cru. L'après-midi nous mîmes un batteau à la mer, & l'on tira deux albatrosses que nous trouvâmes aussi bonnes que des oies. Nous avions vu la veille un de ces oiseaux, & c'étoit le premier depuis que nous étions entre les Tropiques.

7. Le 7, à une heure après midi, nous ressentîmes la brise

du Sud ; mais bientôt elle varia, & s'établit enſuite au S. E. $\frac{1}{4}$ S. d'où elle nous procura un bon frais de vent, ſuivi d'un très-beau tems. ANN. 1774. Octobre.

NOUS CINGLAMES toutes voiles dehors, à l'O. S. O., & le lendemain, à midi, nous étions par 28^{d} 25′ de latitude Sud, & 170^{d} 26′ de longitude à l'Eſt. Le ſoir, M. Cooper ayant harponné un marſouin, il fallut mettre en panne, & avoir deux bateaux dehors, avant de pouvoir le tuer, & le prendre. Il avoit ſix pieds de long, c'étoit une femelle de l'eſpèce que les Naturaliſtes appelent le Dauphin des Anciens (*Delphinus Delphis. Linn.*) & qui differe de l'autre eſpèce, par la tête & la mâchoire, qui ſont longues & pointues. Ce poiſſon avoit les parties inférieure & ſupérieure de la mâchoire, garnie chacune de quatre-vingt-huit dents. La freſſure & la chair nous procurerent un excellent mets. La chair étoit un peu dure, ſans avoir en aucune maniere le goût du poiſſon. On en rôtit une partie, on grilla l'autre, & le reſte fut mis à l'étuvée, après avoir été trempée dans de l'eau chaude. Il ne falloit pas beaucoup d'art pour rendre ce poiſſon frais & agréable à des perſonnes qui, depuis ſi long-tems, vivoient de ſalaiſons. 8.

NOUS CONTINUAMES de marcher avec toutes nos voiles, dans la direction de l'O. S. O. juſqu'au dix : au point du jour, nous eûmes la vue de la terre dans le S. O. que nous reconnûmes, en l'approchant, pour être une Iſle paſſablement haute, & de cinq lieues de circuit. Je l'appelai l'Iſle de Norfolk, en l'honneur de la famille de Howard. Elle gît par les 29^{d} 2′ 30″ de latitude Sud, ſa longitude 10.

ANN. 1774. Octobre.

de 163d 16′ de longitude Eſt, fut déterminée par des obſervations lunaires faites ſur l'Iſle, & la latitude fut conclue d'une bonne obſervation de la hauteur méridienne du Soleil, quand nous étions à trois milles du rivage. Auſſitôt que nous eûmes connoiſſance de l'Iſle, on ſonda & on trouva vingt-deux braſſes d'eau, ſur un banc de ſable de corail. Les ſondes continuées ne rapporterent pas moins de vingt-deux, ni plus de vingt-quatre braſſes, (excepté près de la greve) & le même fond mêlé de coquilles briſées. Après le dîné, nous nous embarquâmes dans deux bateaux, & nous deſcendîmes à terre ſans aucun obſtacle, derriere de grands rochers, qui bordoient une partie de la côte, ſur la bande N. E.

L'ISLE étoit inhabitée, & notre deſcente, ſur cette nouvelle Terre, étoit indubitablement la premiere qu'on y eût jamais faite.

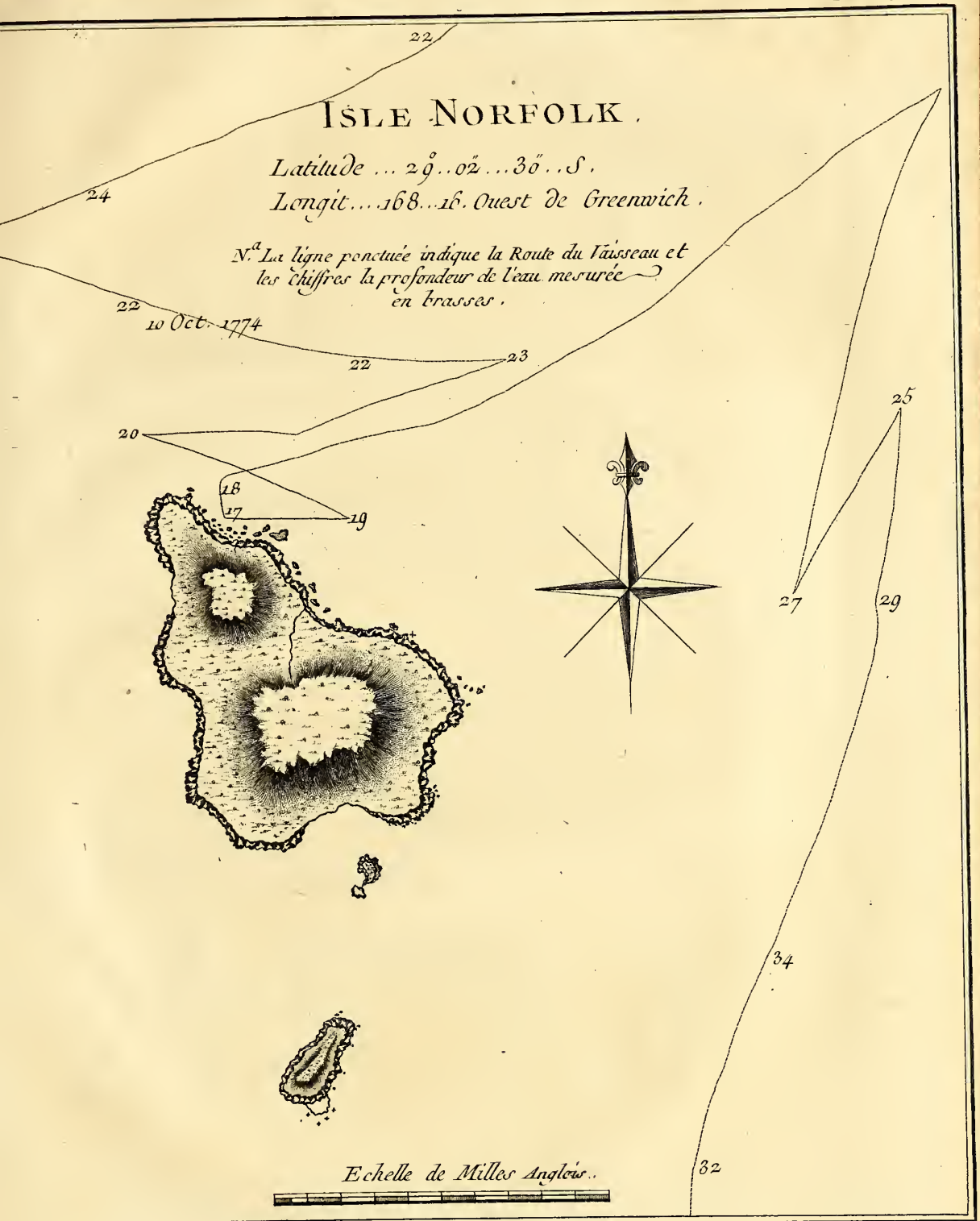
« PLUSIEURS grands rochers briſés ſe projetent dans la » Mer de tous les côtés : tous les autres rochers de cette » Iſle ſont de la pierre de craie jaunâtre commune, que » nous avons trouvée à la Nouvelle-Zélande. Nous ren- » contrâmes, en quelques endroits, de petits morceaux de » lave poreuſe, rougeâtre, qui ſembloient rongés de vétuſté ; » ce qui nous fit ſoupçonner qu'il y a un volcan. Les végé- » taux y croiſſent en grande abondance ſur une riche couche » de terreau noir, que les arbres & les plantes pourries y » accumulent depuis des ſiécles. »

NOUS RECONNUMES beaucoup d'arbres & de plantes qui

Isle Norfolk.

Latitude ... 29°..02'...30"..S.
Longit....168...16. Ouest de Greenwich.

N.a La ligne ponctuée indique la Route du Vaisseau et les chiffres la profondeur de l'eau mesurée en brasses.



Benard Direx.

croiſſent à la Nouvelle-Zélande, & ſpécialement le lin, dont la végétation eſt ici infiniment plus vigoureuſe que ſur l'autre Terre. Mais la principale production eſt une eſpèce de pin de Pruſſe, qui croît ici en abondance. Ces arbres ont la tige droite & de la plus belle élévation; & il en eſt pluſieurs que deux perſonnes peuvent à peine embraſſer. Ce pin eſt une eſpèce moyenne entre ceux de la Nouvelle-Zélande & de la Nouvelle-Calédonie. Le feuillage differe en quelque choſe des uns & des autres : le bois n'en eſt pas ſi dur que celui des premiers, ni ſi léger, ni le grain ſi ſerré que celui des ſeconds. Depuis le rivage, dans un eſpace d'environ deux cens verges, le terrain eſt tellement fourré d'arbriſſeaux & de plantes, que ce n'eſt qu'avec peine qu'on parvient à pénétrer dans la contrée. Les bois ſont entièrement libres & dégagés d'arbriſſeaux, & le ſol paroît être fertile & profond.

ANN. 1774. Octobre.

NOUS TROUVAMES la même eſpèce de pigeons, de perruches, de perroquets qu'à la Nouvelle-Zélande, des râles & des petits oiſeaux. On y voyoit des poules d'eau, des boubies blancs, des mouettes, &c. qui ſe multiplient & vivent dans un doux repos ſur les rivages de la Mer & ſur les rochers. Ces oiſeaux produiſoient un concert charmant dans ce coin de terre déſert.

CETTE ISLE a des ſources d'eau douce : le ſol y produit en abondance des choux-palmiſtes, de l'oſeille ſauvage, du laiteron, du bacille ou fenouil marin; toutes ces plantes croiſſent en quantité ſur le rivage : nous rapportâmes à bord toutes celles que le tems nous permit de cueillir. Les

ANN. 1774. Octobre.

Palmiſtes ne ſont pas plus gros que la jambe d'un homme, & n'ont guères que de dix à vingt pieds d'élévation. Ils ſont de la claſſe du cocotier; comme eux, ils ont de grandes feuilles empennées : c'eſt le même palmier que celui de la ſeconde ſorte trouvée dans la partie ſeptentrionale de la Nouvelle-Galles méridionale *(a)*.

LE CHOU eſt, à proprement parler, le bourgeon de l'arbre, & chaque arbre n'en produit qu'un; il ſort du ſommet où il pouſſe ſes feuilles. La coupe du chou détruit l'arbre; de ſorte qu'on ne peut jamais avoir qu'un chou de la même tige: le cocotier & quelques autres eſpèces de palmiers, produiſent le chou comme celui-ci. Ce végétal eſt non-ſeulement ſalubre, mais encore d'un bon goût; & il nous procura un des plus agréables repas que nous euſſions faits depuis quelque tems.

LA CÔTE eſt aſſez poiſſonneuſe. Pendant que nous étions ſur le rivage, les Gens des bateaux prirent des poiſſons excellens. Je jugeai qu'à la pleine & à la nouvelle Lune, on avoit la haute Mer vers une heure; & que, dans le flot, les eaux s'élevoient perpendiculairement de quatre ou cinq pieds.

L'APPROCHE de la nuit nous ramena tous à bord, où nous reprîmes les bateaux. « Arrivés ſur le vaiſſeau, nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas penſé à laiſſer ſur cette » Iſle un chien & une chienne, qui ſe ſeroient multipliés

(a) *Voyez* la Collection d'Hawkſworth.

» ſans trouble, & qui, dans l'eſpace de peu d'années, y » auroient répandu leur race de maniere à la rendre utile aux » Navigateurs. » Nous fîmes route à l'E. N. E., toutes voiles dehors, avec un vent du S. E., juſqu'à minuit, que, revirant de bord, nous paſsâmes le reſte de la nuit à courir de petits bords.

ANN. 1774. Octobre.

LE LENDEMAIN, au lever du Soleil, je cinglai au S. S. E.; & nous doublâmes l'Iſle. Sur ſa bande méridionale, ſont deux petits Iſlots habités par des oiſeaux. De ce même côté, ainſi que de celui du S. E., il y a une plage ſablonneuſe, où le rivage eſt en grande partie revêtu de roches eſcarpées, au pied deſquelles on trouve vingt & ſeize braſſes d'eau; c'eſt-là du moins ce que nous rendirent les ſondes ſur la bande N. E., avec un très-bon ancrage. Un banc de ſable de corail, mêlé de coquillages, & ſur lequel nous eûmes depuis dix-neuf juſqu'à trente & quarante braſſes d'eau, environne l'Iſle, & s'étend ſpécialement du côté méridional, à ſept lieues au large. Le matin, que nous découvrîmes l'Iſle, la déclinaiſon de l'aimant étoit de 13^{d} 9′ vers l'Eſt; mais je penſe que cette obſervation donna trop, puiſque les deux qui furent faites devant & après, indiquerent deux degrés de moins. 11.

EN QUITTANT l'Iſle de Norfolk, je fis route pour la Nouvelle-Zélande; mon intention étant de toucher au Canal de la Reine Charlotte, pour rafraîchir l'équipage, & mettre le vaiſſeau en état de ſoutenir la navigation des hautes latitudes méridionales.

LE 17, au point du jour, nous eûmes la vue du Mont- 17.

ANN. 1774. Octobre.

Egmont, couvert d'une neige éternelle; il nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{2}$ E. Nous étions à la diſtance d'environ huit lieues du rivage, & les ſondes rapporterent ſoixante-&-dix braſſes d'eau, fond vaſard. « L'aſpect de cette montagne eſt majeſ-» tueux, & les colline voiſines reſſemblent à des mon-» drains. La baſe s'applatit peu-à-peu, & forme enfin, de » tous côtés, une plaine étendue, & ſon ſommet ſe termine » en une petite pointe. D'après l'eſpace qu'occupe la neige, » on ſuppoſe que ſa hauteur n'eſt guères inférieure à celle du pic de Téneriff. » Le vent s'établit à l'Oueſt, grand frais, & nous gouvernâmes S. S. E. ſur le Canal de la Reine Charlotte, dans le deſſein d'atterrir près du Cap Stephens. A midi, le Cap Egmont nous reſtoit à l'E. N. E., à trois ou quatre lieues; &, quoique les nuages cachaſſent la montagne, nous jugeâmes qu'elle devoit être dans la même direction que le Cap. La latitude obſervée fut de 39^{d} 24$'$. Le vent fraîchit au point de nous obliger de prendre tous les ris des huniers, & d'amener nos vergues de perroquets; & bientôt nous ne pûmes plus porter que nos baſſes voiles & les huniers les ris pris. Je marchai ainſi ſous les voiles majeures, pour rallier le Cap Stephens, que nous doublâmes à onze heures du ſoir.

18. A MINUIT, on revira de bord, & nous courûmes une bordée dans le Nord, juſqu'à trois heures du matin, que je portai ſur le Détroit. A neuf heures, nous contournâmes la pointe Jackſon à travers une Mer, rendue formidable par un courant rapide & un vent furieux; mais, comme je connoiſſois la côte, ce gros tems me cauſa peu d'inquiétudes. Vers les onze heures, nous laiſsâmes tomber l'ancre à l'entrée de l'anſe du

vaiſſe

vaisseau; les grains violens qui venoient de terre ne nous permettant pas d'entrer dans l'anse. ANN. 1774. Octobre.

« C'EST la troisieme fois que nous mouillions dans cette » anse, dont nous étions partis onze mois auparavant. La » vue des différens objets, qui avoient déjà frappé nos re- » gards, nous causoit une sensation agréable, malgré » l'aspect sauvage de la contrée: & l'espoir de rétablir notre » santé & de réparer nos forces, nous inspiroit une gaieté » extraordinaire: quoique des pluies fréquentes & des coups » de vent nous fatigassent sur nos amarres, nous nous trou- » vions heureux d'être sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. » La saison n'étoit pas avancée dans ce climat rigoureux: » rien n'annonçoit encore la verdure du printems. »

APRÈS-MIDI, on ne put point lever l'ancre, & j'allai avec la seine dans l'anse, pour essayer d'y prendre du poisson. En descendant sur le rivage, je songeai d'abord à visiter l'endroit, où, à mon départ la derniere fois, j'avois laissé une bouteille, qui renfermoit des instructions pour l'Aventure. Elle avoit été enlevée. Mais étoit-ce par les Insulaires, ou par l'équipage du Capitaine Furneaux? C'est ce que je ne devinois pas. En deux coups de filets, on ne prit que quatre petits poissons. Pour suppléer à cette mauvaise pêche, nous tirâmes plusieurs oiseaux, qu'attiroient les fleurs d'un jardin; nous tuâmes aussi de vieilles sarcelles, & nous emportâmes les nids où étoient les jeunes.

« PARMI les poissons que prirent les Pêcheurs, il y avoit » une belle brême, (*Sparus-Pragus*) qui pesoit onze

ANN. 1774. Octobre.

» livres, de l'espèce qu'on rencontre dans presque toutes » les parties de l'Océan *(a)*. Au coucher du Soleil, on tira » un coup de canon, afin d'apprendre notre arrivée aux » Naturels, s'il s'en trouvoit quelques-uns dans les envi- » rons. Il étoit de notre intérêt de les avoir près de nous, » afin d'acheter du poisson; car nos Pêcheurs n'en fournis- » soient pas une assez grande quantité. »

19. LE LENDEMAIN, au matin, le vent ayant molli, nous levâmes l'ancre, on toua le vaisseau dans l'anse, & on l'amarra sur les deux ancres de poste, & on dévergua les voiles, pour les réparer. Durant ce tems orageux, plusieurs avoient été déchirées, ou endommagées d'ailleurs. La grande voile & la misaine, presqu'entièrement emportées, furent mises au rebut. Je fis amener & dégréer les mâts de hune, pour y fixer des courbes mobiles: faute de ces courses, les barres maîtresses des hunes se brisoient continuellement. Le Forgeron fit des chevilles de fer, & répara nos ferrures; & on éleva, sur le rivage, des tentes destinées à la Garde, aux Tonnelliers, aux Voiliers, &c. J'ordonnai aussi de bouillir, tous les matins, des végétaux, qui croissent ici en abondance, avec du gruau & des tablettes de bouillon portatives, pour le déjeûner de tout l'équipage, d'en servir avec des pois & du bouillon pour le dîné, outre la portion ordinaire de viandes salées.

L'APRÈS-MIDI, M. Wales alla dresser son Obser-

(*a*) « On en prend sur les Côtes d'Angleterre, dans la Méditerranée, » au Cap de Bonne-Espérance, & dans les Mers du Sud. »

vatoire; reconnut que plusieurs arbres, qui étoient sur pied, lors de notre précédente relâche, avoient été coupés avec des haches & des scies; &, quelques jours après, il découvrit la place où avoient été un Observatoire, une horloge, &c. Nous ne pouvions plus douter que l'Aventure n'eût mouillée dans cette anse.

ANN. 1774. Octobre.

« NOUS ACCOMPAGNAMES le Capitaine à l'anse des » Cannibales, au Nord de notre mouillage : nous savions » que les côtes abondent en céleri & en cochléaria, & » M. Cook avoit grand soin d'en pourvoir le vaisseau. Dans » la course que nous y fîmes, au milieu des bois, nous trou- » vâmes un véritable chou palmiste (*Areca oleracea*), pa- » reil à celui que nous avions remarqué à l'Isle Norfolk. Nous » fûmes surpris de le rencontrer à cette haute latitude, & » cela semble prouver que cette espèce est plus vivace & » plus forte que les autres de la même classe.

» LES DERNIERES COUVÉES d'oiseaux ne connoissant pas » les armes perfides des Européens, nous en approchions » assez pour les tirer à bout portant. Les grimpereaux, & » d'autres espèces plus petites, étoient presque aussi bons » à manger que les ortolans. Chaque oiseau de terre de cette » partie de la Nouvelle-Zélande, ceux de proie exceptés, » seroient estimés sur les meilleures tables. »

LE LENDEMAIN, régnerent les vents du Sud, & le Ciel fut couvert de nuages. Les Travailleurs retournerent à leurs occupations respectives. L'un d'eux restoit à bord pour calfater les côtés du vaisseau, qui avoit le plus grand besoin de cette

20.

réparation. Les coutures furent enduites de potée, faite avec de la graiſſe de cuiſine & de la craie, dont le Canonnier avoit, par haſard, une bonne quantité.

ANN. 1774. Octobre.

21. Le 21, on eut les vents du Sud, accompagnés d'une pluie continuelle.

22. « Le Ciel ſe leva, le 22, dans toute ſa ſplendeur, nous » entendîmes, pour la premiere fois, depuis notre arrivée, » le concert des oiſeaux ; tout annonçoit des jours de » printems, & nous invitoit d'aller dans les bois ; la plupart » des Officiers profiterent du beau tems pour deſcendre à » terre, & avec le Capitaine Cook, nous longeâmes les » côtes vers la pointe Jackſon, débarquant de tems-en-tems » dans les anſes qui étoient ſur notre route. »

L'APRÈS-MIDI, j'allai avec les Botaniſtes viſiter nos jardins de Motuara, que nous trouvâmes preſqu'en friche : ils avoient été entièrement négligés par les Habitans. Néanmoins, pluſieurs plantes, qui croiſſoient vigoureuſement, faiſoient aſſez voir qu'elles ſe complaiſoient ſur le ſol qu'elles occupoient. Les Inſulaires ne s'étant pas encore montrés, nous allumâmes un feu ſur la pointe de l'Iſle : je ne doutois pas qu'à la vue de la fumée, ils ne vinſſent bientôt nous viſiter.

« Les Chasseurs revinrent le ſoir, chargés d'oiſeaux ; » les équipages des différens bateaux avoient cueilli des » herbages, & pris du poiſſon. Il y eut ſur le vaiſſeau un » régal général. »

24. Il ne se passa rien de remarquable juſqu'au 24, qu'on

RPJCB

Benard Direx.

FEMME DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.

RPJCB

Benard Direx.

HOMME DE LA NOU.LE ZÉLANDE.

vit dans la matinée deux pirogues descendre le Canal; mais, dès qu'elles apperçurent le vaisseau, elles se retirerent derrière une pointe, sur le côté occidental. Après le déjeûner, je me mis dans un bateau pour les aborder; &, tout en côtoyant le rivage, nous tirâmes plusieurs oiseaux. Le bruit des mousquets annonça notre arrivée; les Insulaires parurent dans l'anse des Nigauds, & nous hélerent. Mais, à mesure que nous approchâmes de leurs habitations, ils se retirerent tous dans les bois, à l'exception de deux ou trois, qui resterent sur une éminence, près du rivage, les armes à la main. Au moment de la descente, ils nous reconnurent. La joie prit alors la place de la crainte, & les autres Insulaires accoururent du bois, nous embrasserent, en frottant leurs nez contre les nôtres, à la manière du pays, & ils sauterent & danserent autour de nous, de la maniere la plus extravagante; mais j'observai qu'ils ne permirent pas à des femmes, que nous voyions dans l'éloignement, de venir près de nous. On leur fit présent de haches, de couteaux, de clous, des étoffes de Taïti, que nous avions dans le bateau: ils nous donnerent en retour une grande quantité de poisson. Parmi ces Indiens, il s'en trouvoit peu que nous reconnussions. Je leur demandai pourquoi ils avoient paru nous craindre, ils répondirent d'une maniere si ambigue, que tout ce que nous y pûmes comprendre, c'est qu'il étoit question de meurtre.

ANN. 1774. Octobre.

« ILS AVOIENT des vêtemens vieils, déguenillés & sales. » Leurs cheveux flottoient en désordre; ils exhaloient au » loin la puanteur. Je remarquai qu'après nous avoir parlé » de batailles & de morts, ils nous demandoient de tems » en tems, si nous étions fâchés, & ils sembloient douter

ANN. 1774. Octobre.

» de la ſincérité de nos proteſtations d'amitié. Nous craignîmes qu'il ne fût arrivé une diſpute entre les Naturels & » l'équipage de quelque vaiſſeau Européen, le ſort de » *l'Aventure* nous inquiétoit : nous employâmes tous les » moyens poſſibles pour gagner la confiance des Naturels, » & nous y réuſsîmes. »

25. LE LENDEMAIN de très-bonne heure, nos Amis ſe rendirent à bord, conformément à leur promeſſe de la veille : ils avoient avec eux quantité de beaux poiſſons, qu'ils échangerent pour des étoffes de Taïti.

« L'UN D'EUX, d'un moyen-âge, qui ſembloit être le » principal perſonnage de cette petite troupe, nous dit qu'il » s'appelloit Péeterée (*a*), & il nous témoigna plus d'amitié » que les autres. Nous les quittâmes en admirant leur cou» rage, qui dédaignoit de ſe cacher au moment où ils crai» gnoient que nous ne profitions de notre ſupériorité de » nombre; nous ignorions même alors combien ils avoient » lieu de craindre notre reſſentiment, ce qui donne encore » plus d'éclat à leur bravoure. »

26. LE 26, nous ôtâmes de la partie de la cale, qui eſt en arrière du grand mât, quatre bateaux de leſt, pour y placer ſix canons : on n'en laiſſa que ſix ſur le pont. Nos bons Amis les Inſulaires nous apporterent du poiſſon en abondance; ils ſe rendirent enſuite au quartier des Travailleurs, & informerent nos Gens qu'un vaiſſeau pareil au nôtre s'étoit perdu der-

(*a*) M. Cook l'appelle *Pedero*.

nièrement dans le Canal ; que plusieurs Indiens avoient été tués pour avoir volé des habits, &c. & que les Gens de l'équipage ne pouvant plus tirer, les Insulaires avoient eu l'avantage, les avoient assommé à coups de casse-têtes, & ensuite mangés; mais que, pour eux, ils n'avoient eu aucune part à ce massacre, qu'ils disoient être arrivé à Vanna-Aroa, près de Téerawhite, de l'autre côté du Canal. Ils ne s'accordoient point sur la date; l'un soutenoit que cette affaire s'étoit passée deux mois auparavant, & il étoit contredit par un autre qui comptoit sur ses doigts, environ vingt ou trente jours. Ils firent entendre par signes que le vaisseau s'étoit brisé contre les rochers, & que les pièces s'étoient dispersées au large.

ANN. 1774. Octobre.

« NON-CONTENS des échanges qu'ils faisoient à bord, » quelques-uns d'eux, après avoir vendu une partie de leurs » poissons ou des curiosités de leur pays, se rendoient de- » là sur la greve auprès de ceux de nos gens qui faisoient » de l'eau, du bois, &c. & où M. Wales avoit établi de » nouveau son Observatoire. Ils vendoient ce qui leur restoit, » & ils alloient tous passer la nuit dans les environs. Ils se » levoient à la pointe du jour, & ils prenoient une grande » quantité de poissons, qu'ils nous apportoient tout de » suite : ils aimoient mieux cependant se rendre à l'aiguade, » que de venir au vaisseau, parce qu'ils trouvoient là des » Soldats de Marine, qui s'amusoient à converser avec eux » plusieurs heures, tant bien que mal. Cette familiarité » paroissoit convenir à leur caractere, & ils devinrent » bientôt assés intimes avec leurs Amis, pour tâcher de leur » expliquer les détails de ce massacre dont on a déja parlé.

» QUAND ils observerent ensuite que nous leur faisions

ANN. 1774. Octobre.

» à chaque instant de nouvelles questions sur cette matiere, » quelques-uns résolurent de ne plus nous en rien dire, & » ils arrêterent, même par des menaces, un de leurs Compa- » triotes, qu'on avoit déterminé à nous instruire de ces par- » ticularités. Le Capitaine Cook, inquiet sur le sort de » l'Aventure, appella Péeterée & un autre Naturel dans sa » chambre, mais ils eurent la hardiesse de nier qu'on eût fait » du mal aux Européens. Nous découpâmes deux feuilles » de papier en forme de vaisseau, & sur un autre plus grande » nous traçâmes la figure du Canal : nous amenâmes ensuite » les deux vaisseaux dans le Canal, & nous les fîmes sortir » aussi souvent qu'ils y avoient relâché : nous nous arrê- » tâmes un peu, & enfin nous y remenâmes notre vaisseau » pour la troisieme fois; mais les Naturels nous interrom- » pirent, & prenant le papier qui représentoit *l'Aventure*, » ils l'amenerent dans le Havre & ils l'en firent sortir; & » comptant avec leurs doigts, combien de Lunes s'étoient » écoulées depuis ce tems, nous eûmes le plaisir d'apprendre » ainsi le départ du Capitaine Furneaux & de son équipage, » & d'admirer la sagacité des Insulaires. Au Cap de Bonne- » Espérance, on nous dit ensuite le malheur qui leur étoit » arrivé *(a)*. »

27. LE LENDEMAIN, d'autres Insulaires conterent l'histoire du massacre à-peu-près de la même maniere, & montrerent la Baie de l'Est, qui est sur le côté oriental du détroit, comme le lieu où cet événement s'étoit passé. Ces rapports me donnoient les plus vives inquiétudes sur l'Aventure; je pria;

(*a*) On en parlera dans le quatrième Volume.

M. Wales,

M. Wales, & ceux qui étoient à terre, de m'envoyer le premier Indien, capable de m'inſtruire de ces particularités; car je n'en avois encore rien appris par moi-même. Lorſque M. Wales revint à bord pour dîner, il y trouva les perſonnes qui lui avoient conté cette hiſtoire : dès qu'il me les eut montré, je les queſtionnai ſur cet événement, & j'employai tous les moyens poſſibles, afin de découvrir la vérité. Je n'en tirai jamais d'autre réponſe que *Caurey* (non); ils nierent tout ce qu'ils avoient dit ſur le rivage, & même ils parurent n'avoir aucune connoiſſance de l'affaire ; de ſorte que je commençai à croire que nos Gens ne les avoient pas entendus, & qu'ils s'étoient mépris ſur les détails d'une querelle ſurvenue entre les Inſulaires.

ANN. 1774. Octobre.

« JE REMARQUERAI ici que les Zélandois ont été des » ennemis très-dangereux pour tous les vaiſſeaux qui ont » abordé ſur leurs côtes. Taſman, qui découvrit le premier » cette contrée, perdit quatre hommes dans la Baie des Aſ- » ſaſſins, qui ſemble être celle que le Capitaine Cook a appelé » *Baie-aveugle ;* les Naturels emporterent un des morts » ſur leurs pirogues, & ſans doute ils mangeoient déjà de » la chair humaine alors (en 1642) : ils ont tué dix hommes » à l'Aventure, en 1773 : l'année auparavant, ils avoient » aſſaſſiné M. du Freſne Marion, & vingt-huit perſonnes » de ſon équipage. M. Crozet, Capitaine de Brûlot au » Service de France, qui étoit au Cap de Bonne-Eſpérance » lors de notre ſeconde relâche dans cette Colonie, nous » donna des détails ſur la fin tragique de ſes Compatriotes. » Il commandoit le Sloupe du Roi le Maſcarin, ſous » M. Marion que la néceſſité contraignit de mouiller dans

ANN. 1774. Octobre.

» la Baie des Isles, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-
» Zélande *(a)* : comme il étoit démâté, il fut obligé de
» chercher de grands arbres; quand il en eut trouvé de
» convenables, il lui parut presque impossible de les ame-
» ner des collines au bord de l'eau ; il fallut pratiquer
» un chemin de deux ou trois milles de long à travers
» les forêts les plus épaisses, jusqu'à l'endroit où il dé-
» couvrit ces arbres : un détachement placé sur une
» Isle, dans la Baie, remplit sur ces entrefaites les fu-
» tailles, & un second alloit de tems-en-tems à terre, afin
» de couper du bois; ils vivoient, depuis trente-sept jours,
» en bonne intelligence avec les Naturels, qui offroient
» librement leurs femmes aux Matelots, lorsque M. Marion
» descendit pour visiter les différens Travailleurs, sans dire
» qu'il retourneroit au vaisseau le même jour. Après avoir
» passé quelque tems au milieu de ceux qui faisoient de l'eau,
» il se rendit à l'Hippa, ou fortification des Naturels; il y étoit
» déjà allé plusieurs fois, & il avoit coutume de prendre
» alors avec lui les Charpentiers qui étoient campés dans
» les bois avec M. Crozet. Il négligea cette précaution, &
» il paroît que c'est là qu'il fut massacré, ainsi que les Gens
» de sa suite. Le Lieutenant, qui commandoit à bord, ne
» sachant pas ce qui étoit arrivé, envoya, le lende-
» main, un détachement pour couper du bois en dedans
» de l'Isthme, qu'indique la carte qu'a donné M. Cook de
» cette Baie (*b*). Les Naturels guettant l'occasion où les

(*a*) « *Voyez* le *Tome I*, de cette Traduction, *page* 125, où l'on a parlé » des Découvertes de cette expédition. »

(*b*) *Voyez* la Relation du premier Voyage.

» François étoient à l'ouvrage, ils leur tomberent deſſus, & les tuerent tous, excepté un ſeul Matelot, qui s'enfuit, & qui, ayant eu le tems de ſe jeter à la mer, nagea juſqu'au vaiſſeau, quoiqu'il fût bleſſé de pluſieurs coups de piques. Dès qu'on l'eut pris à bord, il répandit une alarme générale. La poſition de M. Crozet, qui ſe trouvoit dans les bois avec un petit détachement, étoit très critique. On dépêcha ſur-le-champ un Caporal & quatre Soldats de Marine, pour l'avertir du danger qu'il couroit: pluſieurs petits bateaux allerent ſe préparer à le recevoir à un endroit où les malades avoient été placés dans des tentes pour le rétabliſſement de leur ſanté: il diſpoſa tout le mieux qu'il lui fut poſſible, & il fit ſa retraite au bord de la mer, devant un nombre prodigieux d'Inſulaires revêtus de leurs meilleurs habits, & précédés de leurs Chefs. M. Crozet dit aux quatre Soldats de Marine de ſe tenir prêts, en cas de beſoin, à tirer ſur ceux des Naturels qu'il indiqueroit: il donna ordre à ſon détachement d'abattre les tentes des malades, & d'embarquer tout ce qui étoit à terre, tandis qu'accompagné des Soldats, il s'avança vers le Chef; l'Indien lui avoua que M. Marion avoit été tué par un autre Chef qu'il nomma. M. Crozet planta alors un pieu en terre aux pieds du Chef, & il lui défendit de paſſer outre. La violence de cet ordre fit treſſaillir le Sauvage; mais le Capitaine François, ſans ſe déconcerter, l'avertit de commander à la foule de s'aſſeoir, & le Zélandois y conſentit. M. Crozet ſe promena enſuite de tous côtés devant les Zélandois, juſqu'à ce que tout ſon monde fût dans la chaloupe. Il ordonna à ſes Soldats d'y monter eux-mêmes, & il y entra le dernier. A peine fut-il

ANN. 1774. Octobre.

ANN. 1774 Octobre.

» au large, que tous les Zélandois se leverent en corps, » entonnerent leurs chants de défi, & jetterent des pierres » après les François, qui, en forçant de rames, arriverent » sains & saufs sur leur vaisseau. Depuis cette époque, les » Naturels essayerent, à différentes reprises, de massacrer le » reste des François : ils formerent une expédition, la nuit, » contre ceux qui rempliſſoient les futailles à l'aiguade ; &, » sans une extrême vigilance de la part des Sentinelles, » les François auroient tous péri : plus de cent grandes pi- » rogues attaquerent ensuite les vaisseaux, & il fallut faire » jouer la grosse artillerie. M. Crozet voyant qu'il étoit im- » possible de se procurer des mâts sans chasser les Zélan- » dois de ces environs, alla attaquer l'Hippa, qui étoit une » de leurs meilleures fortereſſes. Il plaça les Charpentiers » en front, pour couper les paliſſades, derriere lesquelles se » tenoient des troupes nombreuses de Naturels sur les plates- » formes de combat *(a)* que décrit le premier Voyage de » M. Cook. Le feu régulier des François ayant chassé les » Insulaires de ces plates-formes, les Charpentiers s'appro- » cherent sans danger, & en peu de momens, ils ouvrirent » une brêche dans les fortifications. Un Chef s'avança à » l'instant, une pique à la main, pour la défendre : il fut » tué roide mort d'un coup de fusil : un second vint tout » de suite prendre la place, & monta sur le cadavre ; il » tomba aussi victime de son intrépidité : huit Chefs défen- » dirent successivement & de la même maniere ce poste » d'honneur, & ils y moururent bravement. Les autres » voyant leurs Chefs étendus par terre, prirent la fuite, &

(*a*) *Voyez* la Relation du premier Voyage de Cook.

» les François les poursuivirent, & en tuerent un grand nombre. M. Crozet promit cinquante piastres à celui qui » saisiroit un Zélandois en vie; mais cela fut impraticable. » Un Soldat prit & traîna un vieillard vers le Capitaine; » mais le Sauvage étant sans armes, mordit la main du » François, que la douleur mit en fureur, & qui perça » l'Indien de sa bayonnette. M. Crozet trouva des amas » considérables de vêtemens, d'armes, d'outils & de lin non- » battu dans cet Hippa, de poissons secs & de racines qui » sembloient destinés à servir de provisions d'hiver. Il répara » ensuite son vaisseau sans obstacle, & il poursuivit son » Voyage après une relâche de soixante-quatre jours dans » la Baie des Isles.

ANN. 1774. Octobre.

» LES ZÉLANDOIS sont un Peuple bien abominable, » si les François se comporterent honnêtement à leur égard. » Malgré tous ces meurtres, ils ne paroissent pas avoir de per- » fidie, & ils ne se vengent que lorsqu'ils sont outragés: il est » donc probable qu'on leur fit quelque insulte ou quelque ou- » trage. L'histoire que nous racontoient sur cela les Indiens du » Canal de la Reine Charlotte étoit d'autant plus digne de » foi, qu'ils avouoient franchement que leurs Compatriotes » avoient volé quelque chose aux François, qui tirerent » probablement sur les Naturels innocens comme sur les » Naturels coupables, & qui provoquerent ainsi leur co- » lere. »

NOUS EUMES, le 28, un vent frais de l'Oueſt, & un beau tems. Nous plaçâmes & gréâmes nos mâts de hune. Nous descendîmes à la Baie de l'Oueſt, pour une partie de chasse, 28.

& dans l'endroit où j'avois laiſſé des cochons & des poules; nous n'en retrouvâmes aucune trace, & perſonne depuis ne put les découvrir. A notre retour, nous viſitâmes des habitations, où on nous donna du poiſſon en échange de quelques bagatelles. Comme nous revenions, M. Forſter crut entendre le grognement d'un cochon, près des maiſons; il eſt probable qu'ils conſervoient ceux que j'y avois laiſſé l'année auparavant. Nous rentrâmes à bord avec une douzaine & demie d'oiſeaux. Ceux qui étoient allés chaſſer dans le bois, près du vaiſſeau, avoient eu plus de ſuccès.

ANN. 1774. Octobre.

29, 30. LE 29 & le 30, il ne ſe paſſa rien qu'on puiſſe rapporter; ſinon que, ſur le ſoir de ce dernier jour, tous les Inſulaires nous quitterent.

31. LE 31 fut un jour très-agréable. Nos Botaniſtes allerent débarquer dans l'Iſle Longue, où l'un d'eux apperçut un gros cochon noir. Je jugeai, ſur leur deſcription, que c'étoit un de ceux que le Capitaine Furneaux avoit laiſſés ſur cette Terre, & qu'il avoit été tranſporté dans cette Iſle par les Zélandois qui le reçurent de cet Officier. Il eſt à préſumer que, n'ayant point d'abord détruit les cochons qui étoient en leur poſſeſſion, ils les laiſſeront vivre, & que déſormais on trouvera de ces animaux ſur cette Iſle.

1 Novembre. LE JOUR SUIVANT, nous reçûmes la viſite de pluſieurs Inſulaires, qui étoient venus de très-loin. Ils n'avoient qu'une médiocre quantité de poiſſon. Des pierres vertes ou du talc formoient leurs principales marchandiſes. Les pièces que nous

achetâmes, étoient plus grandes qu'aucune de celles que nous avons vues jusqu'alors.

ANN. 1774. Novembre.

LE 2, je descendis sur le côté oriental du détroit, &, sans avoir rien apperçu de remarquable, je revins à bord, le soir, où je fus informé que les mêmes Indiens, qui étoient venus nous voir le jour précédent, avoient reparu au vaisseau avec les mêmes articles de commerce. 2.

« NOUS NOUS RENDÎMES à l'anse de l'Herbe, ignorant » l'affreuse scène qui s'y étoit passée; nous débarquâmes » dans toutes les criques des environs, & nous nous avan- » çâmes fort loin dans l'intérieur du pays : nous vîmes plu- » sieurs sentiers qui conduisoient aux collines; mais sans » rencontrer d'Habitans. Je tuai environ trente oiseaux, & » entr'autres douze pigeons qui fréquentoient ce canton, » à cause d'une espèce de *sophora*, dont ils mangeoient les » feuilles & la graine. En arrivant à bord, à huit heures du soir, » nous apperçûmes, aux environs du vaisseau, un grand » nombre de Naturels : ils nous vendirent des poissons; ils » apportoient aussi des vêtemens, des armes & des curio- » sités, & M. Cook défendit tout commerce avec eux. Ils » revinrent le lendemain; mais le Capitaine persista à ne » pas les admettre à bord, à moins qu'ils n'amenassent des » rafraîchissemens : cette précaution, de sa part, étoit sage » & nécessaire. Il falloit toute la force de l'autorité & tout » le poids de l'exemple, pour engager l'opiniâtre Matelot » à prendre le moindre soin de sa santé, dès que les ouvrages » des Naturels attiroient son attention. Il est étonnant à » quel excès l'équipage portoit la manie de rassembler

ANN. 1774. Novembre.

» des armes & des uſtenſiles du pays. Durant notre relâ-
» che au Canal de la Reine Charlotte, des Matelots, qu'on
» envoya faire des balais ſous le Maître d'équipage, prirent
» pluſieurs meubles dans la hutte d'un pauvre Indien, & ils
» le forcerent d'accepter, en retour, des clous, qu'ils
» jugerent un équivalent. Heureuſement les Naturels trou-
» verent moyen de ſe plaindre à M. Cook, qui fit punir les
» voleurs. Les Gens de l'équipage de l'*Endéavour* ne furent
» ni plus équitables, ni plus honnêtes; ils volerent la femme
» de Tubourai-Tamaïde à Taïti, & à la Nouvelle-Zé-
» lande (*a*); ils ſembloient croire qu'ils avoient des droits
» ſur la propriété des Inſulaires. »

3. LE 3, M. Pickerſgill rencontra des Naturels qui lui répéterent encore qu'un vaiſſeau avoit fait naufrage, & que tous les Gens de l'équipage avoient été tués; mais ils ajouterent, d'un air empreſſé, qu'ils n'y avoient point eu de part.

4. LE 4, on eut un tems charmant. La plupart des Inſulaires ſe retirerent au fond du Canal, & j'avois pris les moyens les plus propres à les y engager; car, depuis que nous avions eu à bord ces derniers Indiens, nos anciens Amis s'étoient retirés, & nous avions manqué de poiſſon. Je deſcendis ſur l'Iſle-Longue, pour examiner le cochon qu'on y avoit vu; & je trouvai que c'étoit une des truies que le Capitaine Furneaux avoit laiſſées dans cette Iſle, & la même que nous y avions déjà vue lors de notre derniere relâche. Dans la

(*a*) *Voyez* la Relation du premier Voyage de Cook.

ſuppoſition

supposition que ce fût un verrat; j'avois avec moi une truie, que je lui aurois laissée; mais, voyant mon erreur, je la reconduisis à bord. ANN. 1774. Novembre.

« NOUS RENCONTRAMES dans l'anse de l'Indien, une » pauvre famille, qui mangeoit de mauvaises racines de » fougere, faute d'alimens plus nourrissans. Chacune des » huttes contenoit un feu, dont la fumée enveloppoit entiè- » rement les Naturels; mais, en se couchant par terre, ils » en étoient moins affectés que s'ils se fussent tenus debout. » Malgré l'incommodité de cette situation, quelques An- » glois partagerent avec empressement ce mauvais réduit, » pour y recevoir les caresses des sales Zélandoises. On ima- » ginera peut-être que les Matelots eurent seuls des be- » soins si vils; mais la mer semble détruire toutes les dis- » tinctions de goût, de rang & de caractere. Quand on » donne une libre carriere à ses desirs, il ne faut pas s'éton- » ner qu'on satisfasse un sens aux dépens de tous les autres. » Les Nations que nous avions visitées dernièrement aux » Nouvelles-Hébrides & à la Nouvelle-Calédonie, ayant » résisté à la familiarité indécente de leurs Hôtes, l'équi- » page se livra avec ardeur à des créatures dégoûtantes, » dans les trous enfumés & mal-propres de la Nouvelle- » Zélande. »

LE 5, de bon matin, nos anciens Amis nous apporterent, fort à propos, une provision de poisson. Je m'embarquai alors dans la chaloupe, avec MM. Forster & Sparrman, pour remonter le Canal. J'étois curieux d'en connoître l'issue, ou plutôt de découvrir un passage à la mer par le S. E., dont

ANN. 1774. Novembre.

j'avois soupçonné l'existence, d'après quelques découvertes faites dans mon premier Voyage. Sur notre route, des Pêcheurs nous donnerent les informations nécessaires; & tous nous assurerent qu'il n'y avoit point de passage à la mer par le haut du Canal. En poursuivant notre chemin, nous rencontrâmes une pirogue, montée par quatre Indiens, qui descendoient le Canal. Ils nous assurerent, comme les autres, qu'il n'y avoit point de passage à la mer par le chemin que nous prenions; mais ils nous firent entendre qu'il y en avoit un à l'Est, dans l'endroit même où j'espérois le trouver. J'abandonnai donc le dessein de remonter plus haut le Canal, & nous suivîmes le bras qui est sur le côté du S. E., environ à quatre ou cinq lieues au-dessus de l'Isle de Motuara.

UN PEU en-dedans de l'entrée de ce bras, sur le côté du S. E., nous nous trouvâmes devant un grand Village, appellé Kotieghenooée. Les Habitans, dont nous reconnûmes plusieurs qui s'étoient rendus dernièrement à bord, nous firent l'accueil le plus obligeant, & nous baiserent le nez, suivant l'usage. Leur Chef se nommoit Tringo-Boohée.

« C'ÉTOIT un petit vieillard (*a*) très-actif: il avoit tout » le visage tatoué en bandes, ce qui le distinguoit de ses » Compatriotes, beaucoup moins défigurés que lui. Les » femmes s'assirent en plusieurs lignes devant leurs huttes; » nous en connoissions quelques-unes qui étoient venues à » notre bord peu de jours auparavant. Ils paroissoient beau-

(*a*) « Tringho semble être une espèce de titre parmi eux; car il se » place souvent devant les noms des Chefs. »

ANN. 1774. Novembre.

» coup plus à leur aise que les familles dispersées dans les environs de notre anse. Leurs vêtemens étoient neufs & propres; » mais, en général, leur visage étoit couvert de peintures, de » suie, & d'autres ordures. Le nombre des Insulaires s'accroissoit autour de nous à chaque minute: nous achetions leur » poisson avec empressement, & ils n'étoient pas moins » empressés de nous le vendre. Tringho-Bohée cependant » paroissoit fâché de l'arrivée de ses Compatriotes, parce » que le prix de son poisson baissoit, suivant que le marché » étoit mieux fourni. La plupart nous vendirent leurs armes » & leurs vêtemens, & ils s'en allerent sans autre habillement » que le petit morceau de natte qu'ils portent autour des » reins. Après avoir resté environ un quart-d'heure avec » eux, la plupart des Naturels, qui arriverent les derniers, » apportant leurs armes, & toute la foule montant à plus » de deux cens, nous jugeâmes qu'il étoit prudent de les » quitter; nous n'avions pas cru que le Canal contînt » autant de monde, & nous n'y avions jamais vu une » foule aussi considérable rassemblée. Nous étions déjà » en mer, lorsqu'un Matelot avertit le Capitaine qu'il avoit » acheté des poissons d'un Naturel, & qu'il ne les avoit pas » payés. M. Cook prit le dernier clou qui lui restoit, & » appelant le Naturel, il jeta le clou sur la greve à ses pieds. » Le Zélandois se croyant offensé, & attaqué, ramassa une » pierre, & la jeta dans la chaloupe avec beaucoup de force; » heureusement elle ne blessa personne. Nous le rappelâmes une seconde fois pour lui montrer le clou; dès qu'il » l'eut vu, il le prit; il rit de sa pétulance, & il parut charmé » de notre conduite à son égard. Un peu de violence de » notre part, en cette occasion, auroit pu nous devenir

ANN. 1774. Novembre.

» très-funeſte, & nous attirer une querelle dangereuſe; car » nous étions à cinq ou ſix lieues du vaiſſeau, ſans aucun » eſpoir de ſecours; heureuſement nous ne connoiſſions pas » alors la fin malheureuſe de M. Rowe & de ſes Compa- » gnons: autrement la rencontre d'un ſi grand nombre de » Naturels nous auroit fort alarmée; probablement ils » avoient eu part à ce maſſacre. Quand on conſidere toutes » les occaſions que nous donnâmes aux Naturels de nous » tuer, en quittant nos bateaux, en montant ſur les col- » lines, en débarquant dans les cantons les plus peuplés; » en allant au milieu d'eux ſans armes, il paroît qu'on » peut ſe fier à eux, quand on ne les provoque point. »

LA POPULATION paroiſſoit très-conſidérable ſur toute cette partie de la contrée. Les indications de ces Inſulaires nous encouragerent à pourſuivre l'objet que nous avions en vue. En conſéquence, nous continuâmes à deſcendre ce bras, qui court E. N. E., & E. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous apperçûmes de très-belles anſes des deux côtés du rivage. J'arrivai enfin à ſon débouquement, dans le détroit, par un canal d'un mille environ de large, & où le flot verſe en un fort & rapide courant; nous avions obſervé qu'un autre courant deſcend le bras, pendant tout le temps que nous y avions été. Il étoit alors près de quatre heures après midi; & en moins d'une heure le flot ceſſa, & le juſant commença à reverſer avec la même force.

LE DÉBOUQUEMENT court S. E. $\frac{1}{4}$ E. & N. O. $\frac{1}{4}$ O. & ſon giſſement avec le Cap Terrawhite eſt dans la direction de l'E. S. E. & de l'O. N. O. Il y a treize braſſes d'eau un peu

en-dedans de l'entrée, & un très-bon fond. Il me parut que vû la force du courant dans ce paſſage, on ne pourroit en ſortir ou y rentrer que par un vent favorable. Mais la nuit, qui venoit à pas précipités, ne me laiſſa pas aſſez de tems pour faire des obſervations ſur cette matiere, & je réſolus de retourner à bord. Je négligeai même de viſiter une grande fortereſſe, ou Hippa, bâtie ſur une hauteur du côté ſeptentrional, à la diſtance d'un ou deux milles environ du débouquement. Les Habitans nous y invirerent par leurs ſignes; mais nous reprîmes la route du vaiſſeau, où nous arrivâmes ſur les dix heures; nous n'avions rien mangé de tout le jour: nous apportions avec nous le poiſſon que nous avions acheté des Indiens, & des oiſeaux. Entre ces oiſeaux, il s'en trouvoit quelques-uns de l'eſpèce des canards que nous avions vus à la Baie *Dusky*; & nous eûmes lieu de croire que tous les oiſeaux de cette Baie ſe trouvent ici; car les Indiens les reconnoiſſoient ſur le deſſin, & avoient pour chacun d'eux un nom particulier.

ANN. 1774. Novembre.

LA JOURNÉE du 6 fut ſombre & pluvieuſe; les vents ſoufflerent de la partie du N. E. Nos anciens Amis étoient venus s'établir dans notre voiſinage. Un de ces Indiens, appellé Pédéro, homme de conſidération, me fit préſent d'un des bâtons de commandement que portent les Chefs. Je le revêtis d'un habit complet, dont il fut très-glorieux. Il étoit très-bien de ſa perſonne; il avoit des manieres aiſées & ſa couleur ſeule le diſtinguoit d'un Européen.

6.

« IL PAROÎT qu'il ſentoit la ſupériorité de nos connoiſ-» ſances, de nos Arts, de nos Manufactures & de notre

ANN. 1774. Novembre.

» maniere de vivre : il ne témoigna cependant jamais le » desir de venir avec nous, & quand nous le lui proposâmes, » il refusa. Il préféroit la vie misérable de ses Compatriotes » à tous les avantages dont il nous voyoit jouir. »

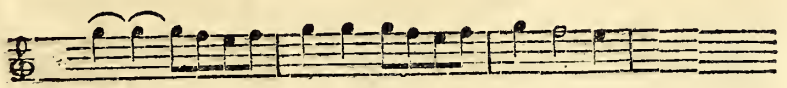
COMME il étoit de très-bonne-humeur, ainsi qu'un de ses Compagnons, nous demandâmes si l'Aventure avoit relâché ici pendant notre absence. Ils nous firent entendre, d'une maniere qui ne permettoit pas d'en douter, qu'aussitôt après notre départ, ce vaisseau étoit arrivé ; qu'il avoit relâché dix à vingt jours, & qu'il étoit parti depuis dix mois. Ils m'assurerent aussi que ce bâtiment, ni aucun autre, n'avoit échoué sur la côte ainsi qu'on l'avoit rapporté. Cette assertion, & les détails qu'ils donnerent surl'arrivée & le départ de l'Aventure, calmerent mes craintes sur son naufrage, sans dissiper le soupçon du désastre qui pouvoit lui être arrivé, avec d'autres Indiens du Canal. Outre ce qui a été déjà raconté, on nous dit qu'il y avoit eu ici dernièrement un vaisseau, & qu'il étoit allé mouiller à une place, nommée Térato, qui est sur le côté septentrional du détroit. Cette histoire avoit-elle du rapport avec la premiere ? c'est ce que je nesais pas. Toutes les fois que je proposai à ces Indiens des questions sur ce sujet, ils répondirent toujours qu'ils n'en avoient aucune connoissance ; &, depuis quelque tems, ils avoient évité d'en parler. Quelques jours auparavant un Insulaire reçut un soufflet, pour en avoir fait mention à quelques personnes de l'équipage.

APRÈS le déjeuner, je descendis sur l'Isle longue. Mon dessein étoit de faire prendre la truie, & de la faire trans-

porter en quelque autre endroit avec un verrat; mais je revins ſans l'avoir vue. Des feux qui brûloient encore, annonçoient que les Indiens en étoient partis n'a gueres, & probablement il l'avoient emmenée. Pédéro vint dîner à bord; il mangea de tous les mets qu'on ſervit ſur la table, & but plus de vin qu'aucun de nous, ſans en être affecté. ANN. 1774. Novembre.

LE 7, nous eûmes des vents frais du N. E., & une pluie continuelle. 7.

« PÉDÉRO *(a)* revint nous vendre du poiſſon. Nous » l'entendîmes ſouvent chanter à terre, & quelquefois à » bord, ainſi que le reſte des Naturels. Leur muſique eſt » beaucoup plus variée que celle des Iſles de la Société & des » Iſles des Amis, & je crois que les Inſulaires de Tanna peuvent » ſeuls entrer en concurrence avec eux ſur ce point. L'Ami » éclairé, le Lieutenant Burney, qui a eu la bonté » de me noter les chanſons de Tonga-Tobboo, m'a noté » auſſi celles de la Nouvelle-Zélande: elles ſuffiront pour » donner une idée du goût du peuple. Il n'a point été à » Tanna, mais il m'a aſſuré qu'il ſembloit y avoir quelque » étincelle de génie dans les tons de la Nouvelle-Zélande, » qui ſurpaſſent de beaucoup les miſérables bourdonne- » mens des Taïtiens, ou même les quatre notes du peuple » de Iſles des Amis.



(a) M. Forſter l'appelle *Peteérée.*

ANN. 1774. Novembre.

» ILS CHANTENT les deux premieres barres de ce ton; » juſqu'à ce que les paroles de leurs chanſons ſoient prêtes » à finir, & alors ils finiſſent avec la derniere. Quelquefois » ils chantent un ſecond deſſus qui eſt d'un tiers plus bas, » excepté les deux dernieres notes qui ſont à l'uniſſon.

» LE MÊME, M. Burney, y a remarqué auſſi une eſpèce » de chant funèbre ſur la mort de Tupia; ſur-tout dans » les environs de la Baie de Tolaga, ſur la côte ſeptentrionale, où les Zélandois ſembloient avoir beaucoup » de reſpect pour ce Taïtien. Les paroles ſont d'une ſimplicité extrême, mais elles paroiſſent ſymmétriquement » arrangées, & par la lenteur de leurs mouvemens, elles » expriment l'affliction des pleureurs.

Aghee, Matte awhay Tupaya!
Parti, mort, helas, Tupaya!

» DANS les premieres effuſions de chagrin, on ne babille point: on n'eſt occupé que de ſa perte, & cette » ſeule idée prend la forme de la plainte. Je ne prétends » pas décider ſi la ſimplicité du ton eſt agréable & bien » imaginée.

A-ghée Mat-te-a-whay, Tupaya.

» A LA FINALE,

» A LA FINALE, ils descendent d'ut à l'octave d'en bas, » par une progression qui ressemble à celle d'un doigt qui » glisse le long d'une corde, sur le manche du violon. Je » finis cette matiere par l'observation suivante. Le goût » qu'ont les Zélandois pour la musique, & leur supériorité » en ce point sur les autres Nations des mers du Sud, sont » pour moi de fortes preuves en faveur de la bonté de » leur cœur: ils ont des passions violentes; mais il seroit » absurde de supposer qu'ils se livrent sans motif à des » excès de barbarie. »

ANN. 1774. Novembre.

LE 8, la matinée fut pluvieuse, & le reste du jour beau. Je fis conduire une truie & un verrat sur le rivage de l'anse, qui est derriere celle des Cannibales. Il seroit difficile que, par tous les moyens que j'ai employés, la race de ces animaux ne se multipliât pas dans cette Isle. Nous ne pûmes guères douter que les poules & les coqs, que nous y avions laissés, n'y fussent encore, quoique nous ne les eussions pas vus; c'est du moins ce que devoit nous faire présumer un œuf de poule, qu'on avoit trouvé dans le bois, tout récemment pondu. 8.

« COMME on se disposoit à partir, nous nous empres- » sâmes de faire des excursions le long de la côte, & nous » augmentâmes plus nos Collections Zoologiques & Bota- » niques, qu'on n'avoit lieu de l'attendre dans une saison » si peu avancée, & après avoir examiné tant de fois les » mêmes forêts. Nous rassemblâmes dix ou douze espèces » de plantes & quatre ou cinq sortes d'oiseaux que nous » n'avions pas encore vus.

ANN. 1774. Novembre.

» LES NATURELS nous apporterent, chaque jour, une » assez grande quantité de poissons: on en remplit plusieurs » futailles, qui servirent de provision durant notre passage » à la terre de feu, & qui se conserverent très-bien. Nous » eûmes soin d'embarquer aussi des nigauds & les autres » oiseaux que nous pouvions trouver, afin de manger le plus » long-tems possible des nourritures fraîches. »

9. LE 9, les vents de l'Oueſt ou du N. O. soufflerent par grains, accompagnés de pluies. Dans la matinée, on démara, & nous allâmes mouiller plus loin en dehors de la Baie, afin de pouvoir plus sûrement faire voile le lendemain; car le calfatage, qui retardoit notre départ, étoit enfin achevé. Nos Amis, nous ayant apporté une provision considérable de poisson, je fis présent d'une jarre à Pédéro; & ce léger don parut le rendre aussi heureux qu'un Prince. Les Insulaires quitterent bientôt les bords de l'anse, & ils emporterent dans leur ancienne demeure, tout ce qu'ils avoient reçu de nous. Je crois que, de toutes les choses qu'ils obtinrent en différens tems, ils en donnerent plusieurs à leurs amis & à leurs voisins, ou qu'ils les partagerent avec leurs plus puissans ennemis pour avoir la paix; car, dès qu'une fois elles avoient été en leur possession, nous n'en revoyions jamais rien; &, dans toutes les visites que nous leur fîmes, nous n'apperçûmes ni haches, ni clous, &c.

JE SUIS PERSUADÉ que les Habitans des bords du Canal, qui forment une peuplade nombreuse, vivent sans aucune forme réguliere de gouvernement. Le Chef de chaque Tribu ou de chaque famille paroît être respecté; & ce

ANN. 1774. Novembre.

respect commande, en quelques occasions l'obéissance; mais je doute qu'un Indien puisse forcer les autres à lui obéir. Le jour que nous nous trouvâmes avec Tringo-Boohée, les Habitans vinrent, de toutes parts, pour nous voir; & c'est ce qu'il auroit voulu pouvoir empêcher. Mais, quoiqu'il s'emportât jusqu'à jeter des pierres à quelques-uns, on n'eut égard ni à ses paroles, ni à ses actions, & cet homme cependant étoit un Chef de quelque réputation. J'ai déjà fait quelques remarques sur les malheurs que le défaut d'union cause à ces peuples; & c'est ce que j'ai vérifié de plus en plus, à mesure que je les ai mieux connus. J'ose dire que, pour des hommes antropophages, ils montrent un très-bon caractere, & qu'ils connoissent les sentimens de bienfaisance & d'humanité.

APRÈS MIDI, nous allâmes débarquer dans une des anses, où étoient deux familles d'Indiens: les uns dormoient, les autres faisoient des nattes, quelques-uns grilloient du poisson, & une fille que j'observai, étoit occupée à chauffer des pierres: curieux de savoir l'usage auquel elle les destinoit, je restai près d'elle: dès que ces pierres furent suffisamment chaudes, elles les retira du feu, & les donna à une vieille femme assise dans la cabane. La vieille en fit un monceau qu'elle recouvrit d'une poignée de céleri & ensuite d'une natte grossiere; & elle se tapit elle-même pardessus, faisant ainsi de ce tas de pierres une espèce de chauffrette Hollandoise, où elle se tint accroupie, ou ramassée comme un lièvre sur son gîte. Je n'aurois pas parlé de cette opération si je croyois qu'elle fût simplement destinée à réchauffer une vieille femme. Je pense que c'étoit un remède pour

ANN. 1774. Novembre.

guérir quelque maladie, contre laquelle la vapeur du céleri peut être un ſpécifique; en effet, on trouvoit à peine quelques tiges de céleri dans cet endroit: nous y avions cueilli, long-tems auparavant, tout ce qu'il y en avoit, & les gramens qui y ſont très-abondans, auroient également empêché les pierres de brûler les nattes: d'ailleurs la femme me paroiſſoit malade.

« DANS les trois relâches que nous fîmes à la Nouvelle-» Zélande, le pays nous fournit des rafraîchiſſemens qui » diſſiperent tous les ſymptomes du ſcorbut & nous donnerent des forces. Le poiſſon fut pour nous un auſſi bon » reſtaurant que les plantes anti-ſcorbutiques: l'air vif » qu'on y reſſent, les beaux jours, ne contribua pas peu à » raffermir nos fibres relâchées par une longue campagne, » dans des climats plus chauds, & l'exercice que nous y » fîmes; nous fut d'ailleurs avantageux à pluſieurs égards. » Nous arrivions ſur cette côte pâles & défaits, & la ſanté » reparoiſſoit bientôt ſur nos viſages, & nous retournions » au Sud, auſſi forts & auſſi ſains que jamais. Si les Naturels » ont une grande ſtature, s'ils ſont nerveux & bien proportionnés *(a)*, il faut l'attribuer en partie à la pureté » de l'air, & à la ſimplicité de leurs alimens qui ſont faciles » à digérer. Pluſieurs circonſtances ſemblent prouver que » le poiſſon eſt aſſez abondant ſur leurs côtes, pour les » nourrir toute l'année: car nous avons obſervé, ainſi que » M. Crozet, des amas prodigieux de poiſſons ſecs pour » l'hiver. »

(*a*) « Il en faut excepter leurs jambes, qui ſont mal faites, à cauſe » de leur maniere de s'aſſeoir. »

ANN. 1774. Novembre.

M. WALES m'a communiqué, de tems en tems, ses observations pour déterminer la longitude: les réſultats-moyens donnent $174^d\ 25'\ 7''\ \frac{1}{2}$ Eſt pour le fond de l'anſe du vaiſſeau, lieu où ſe firent les obſervations, & $41^d\ 5'\ 56''\ \frac{1}{2}$ de latitude S. Dans la carte qui accompagne la Relation de mon premier Voyage, cet endroit eſt marqué par $184^d\ 54'\ 30''$ Oueſt, ce qui équivaut à $175^d\ 5'\ 30''$ Eſt. L'erreur de la carte eſt donc $0^d\ 40'\ 0''$ & à-peu-près égale à celle qu'on a trouvé à la Baye *Dusky*, d'où il s'enſuit que toute l'Iſle de Tavai-Poennamoo eſt placée 40′ trop loin à l'Eſt dans cette carte, ainſi que dans le journal: mais l'erreur touchant la partie d'Eachei-no-Mauwe n'eſt que d'un demi degré, ou de 30 minutes; parce qu'on a reconnu que la diſtance, entre le Canal de la Reine Charlotte & le Cap Palliſer, eſt plus grande de 10′ de longitude que ne l'indique la carte. Nos derniers réſultats ſont très-ſûrs: d'après la multitude d'obſervations qu'a faites M. Wales, il y a peu de parties du monde, dont la poſition ſoit mieux déterminée que celle du Canal de la Reine Charlotte: je pourrois en dire autant de tous les autres lieux où nous avons reſté quelque tems; car M. Wales, dont les talens égalent la conſtance & l'aſſiduité, n'a laiſſé échapper aucune des occaſions qui ſe ſont préſentées. Le giſſement de ces Iſles, que nous dépaſſâmes ſans y toucher, eſt fixée avec la Montre marine de Kendal preſque d'une maniere auſſi exacte. L'erreur de la Montre de Taïti à cette place, fut ſeulement de $43'\ 39''\ \frac{1}{4}$ en longitude, en comptant ſur la marche qu'elle avoit à cette Iſle & à Tanna; mais en comptant ſur la marche qu'elle avoit, lors de notre derniere relâche au Canal de la Reine Charlotte, & depuis notre départ juſqu'au moment de notre

16-216-3

ANN. 1774. Novembre.

retour, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de près d'une année, l'erreur fut de 19′ 31″ 25‴ ſur le tems vrai ou de 4ᵈ 52′ 48″ $\frac{3}{4}$ en longitude. Cette erreur ne peut pas paſſer pour grande, ſi on conſidere que nous avions traverſé un eſpace égal, à plus des trois quarts de la circonférence de la terre priſe à l'équateur, au milieu de toutes ſortes de climats, & de latitudes depuis 9ᵈ à 71ᵈ. M. Wales reconnut qu'elle gagnoit ici par jour, 12″ 576‴ ſur le tems moyen.

D'APRÈS le réſultat-moyen de toutes les obſervations de M. Wales, la déclinaiſon de l'aimant, fut de 14ᵈ 9′ $\frac{1}{5}$ Eſt, & l'inclinaiſon de l'extrémité méridionale de l'aiguille, fut de 64ᵈ 36″ $\frac{2}{3}$, les trois différentes fois que nous relachâmes à la Nouvelle-Zélande : d'autres obſervations très-exactes, lui apprirent auſſi que le tems de la marée haute, précédoit de trois heures le paſſage de la Lune au méridien dans les pleines & les nouvelles Lunes, & que l'élévation & l'abaiſſement le plus grand de l'eau, étoit de cinq pieds dix pouces & demi; mais des traces qu'on voyoit ſur la greve, atteſtoient qu'elle s'étoit élevée deux pieds plut haut.

FIN DU TOME III.

D778
C771 v
v.3.
A-SIZE